



Imzadi II

(Triangle)

Par Peter David

*À mes filles préférées,
Shana, Gwen et Ariel.
À ma sœur préférée,
Beth.
Et à mon Imzadi préférée,
Kathleen.*

LE PRÉSENT

Après le hurlement, il était resté hébété.

Il avait serré dans ses bras le corps de sa bien-aimée Jadzia Dax, sa femme, et poussé le cri funèbre des Klingons. Bien qu'elle n'ait pas été une véritable Klingonne, elle avait assimilé les enseignements et satisfait aux critères de sa race avec plus de diligence que lui.

À présent, il s'était barricadé en lui-même.

Jadzia était morte. D'une façon si futile, si dénuée de sens et par-dessus tout si soudaine. Ce jour-là, ils avaient parlé de faire un enfant, et voilà qu'elle n'était plus.

Autrefois, les Klingons avaient des dieux. Mais ils les avaient tués parce qu'ils leur causaient trop de problèmes. Du coup, ils le savaient : une fois venu au monde, chacun se retrouvait livré à lui-même. Inutile de chercher des réponses auprès des dieux, car ils n'en recevraient pas. Il n'existait aucune cour où faire appel contre les injustices de la vie, nulle prière susceptible de porter des fruits. En cet instant, Worf souhaitait de tout son cœur que les dieux soient encore là.

Il se tenait dans ses... dans leurs... dans ses quartiers, où il se préparait pour les funérailles. Avec l'envie irrépressible de serrer la gorge d'un dieu klingon pour lui demander des explications avant de l'étrangler. De les massacrer, lui et les siens.

Il grogna.

— J'ai fait ce tout qu'il fallait.

C'était une phrase incompréhensible pour quiconque ne partageait pas ses pensées. Le robuste Klingon, affecté sur Deep Space Nine, ne s'adressait à personne en particulier : seulement à l'univers en général.

— J'ai fait tout ce qu'il fallait, répéta-t-il sans comprendre pourquoi les choses avaient tourné ainsi.

C'était tellement mal, tellement injuste.

— J'ai essayé de changer... essayé d'apprendre et de m'améliorer... J'ai mis en application tout ce qu'ils m'ont enseigné... et ça n'a fait aucune différence.
AUCUNE DIFFÉRENCE !

Worf laissa errer son regard dans la pièce. Toutes les affaires de sa bien-aimée étaient là : ses parfums, son nécessaire de maquillage, ses souvenirs, des babioles irremplaçables représentant plusieurs dizaines d'années de vie. Car Jadzia Dax était un être gestalt, une combinaison entre un hôte humanoïde et un symbiote appelé Trill. Chaque fois qu'un Trill commençait une nouvelle existence, tout contact avec l'ancienne lui était strictement interdit.

Soudain, Worf n'était plus qu'une minuscule partie du passé de Jadzia Dax. Il n'avait aucune idée de ce qui se produirait. Le Trill reviendrait-il dans un autre corps ? Son incarnation suivante l'aimerait-elle aussi ? Et lui, l'aimerait-il encore ? Le pourrait-il, si elle devenait un « il » ? Il ne lui manquerait plus que ça...

Le chagrin et la colère qu'il éprouvait étaient d'une brutalité sans précédent. Il luttait pour résister à l'impulsion qui le poussait à frapper, à détruire n'importe quoi ou n'importe qui, histoire d'évacuer la fureur qui coulait en lui.

La vérité, c'est qu'il n'avait jamais rien éprouvé de semblable. Pourtant, ce n'était pas la première fois qu'il perdait un être cher.

Ça avait commencé par ses parents. Ils lui avaient été arrachés dans son jeune âge, pendant le raid romulien contre l'avant-poste klingon de Khitomer. Worf lui-même avait été enseveli vivant sous des tonnes de décombres.

Des nuits durant, il était resté les yeux grands ouverts, contemplant le plafond dans la maison de ses parents adoptifs et songeant toujours à la même chose. Il blâmait ses parents de l'avoir abandonné, puis se reprochait de leur avoir survécu. Il avait fini par se débarrasser de cette tournure d'esprit malsaine, même si, devenu adulte, il lui arrivait parfois lors de ses insomnies de pointer un doigt accusateur dans l'une ou l'autre direction.

Mais ça n'était pas la même chose que d'avoir perdu Jadzia.

Puis il y avait eu K'Ehleyr, l'émissaire klingonne dont l'aventure mouvementée avec lui avait débouché de façon assez inattendue sur la naissance d'Alexander. K'Ehleyr avait été tuée par Duras ; Worf avait tenu son corps agonisant dans ses bras et pleuré sa disparition avant de vivre une relation orageuse avec son fils, qui servait maintenant l'Empire au mieux de ses capacités. K'Ehleyr qui semblait son égale en tous points... K'Ehleyr qu'il avait même demandée en mariage, bien qu'elle ait décliné son offre.

Mais ça n'était pas la même chose que d'avoir perdu Jadzia.

Puis il y avait eu Deanna...

— Deanna, grogna-t-il.

La seule mention de son nom suffisait à raviver sa rage. Il se souvenait de la dernière fois où il avait vu Deanna Troi, le Conseiller de l'Entreprise, et William Riker, son officier en second, pendant l'assaut des Borg sur la Terre.

Le Défiant avait été sérieusement endommagé, et Worf faisait partie du personnel évacué. Quand on l'avait amené à bord de l'Entreprise, il avait d'abord voulu rester à l'infirmierie, mais sa fierté et son sens du devoir le lui interdisaient. Aussi avait-il insisté pour qu'on le conduise sur la passerelle, même si l'idée de voir Troi et Riker ensemble lui était presque intolérable.

Évidemment, il s'était bien gardé de le montrer. C'eût été un manque de professionnalisme, une démonstration d'infantilisme et de faiblesse.

Riker ne lui avait pas facilité les choses. Connaissant la rancœur qui les séparait, il n'avait pu s'abstenir de faire quelques commentaires de mauvais goût qui se voulaient sans doute humoristiques. En apprenant que le Défiant pourrait être réparé, il avait commenté : « Solide petit vaisseau. » « Petit ? » avait grogné Worf en le foudroyant du regard.

Comme si ça n'avait pas suffi, lorsque Picard avait demandé à Worf de prendre place à la console tactique, Riker s'était approché de lui pour demander innocemment : « Vous vous souvenez du maniement des phaseurs ? » S'ils n'avaient pas été au milieu d'une crise, Worf aurait laissé éclater sa colère. Conscient que sa tentative d'alléger l'atmosphère avait spectaculairement échoué, Riker avait levé les mains, l'air de dire : « Je plaisantais. »

Heureusement pour Worf, les événements s'étaient enchaînés de telle sorte qu'il avait eu très peu de rapports avec Riker et Troi pendant la suite de la bataille contre les Borg. La crise finie, il avait regagné Deep Space Nine au plus vite. Visiblement, malgré le temps passé avec les prêtres du monastère de Boreth, la colère brûlait toujours en lui avec plus d'intensité qu'il ne l'aurait cru.

Tout aurait pu être si différent...

Il n'avait pas voulu y penser, mais maintenant que c'était fait, il ne pouvait pas arrêter. Si les choses n'avaient pas mal tourné avec Deanna... S'il ne l'avait pas perdue... S'ils s'étaient mariés... S'il n'y avait pas eu Riker, et l'agression de la fichue mère de Deanna, et le complot fomenté pour éliminer des millions d'innocents...

On eût dit que toutes les destinées de la galaxie avaient conspiré pour trouver un moyen de détruire la relation entre Worf et Deanna Troi.

C'était la faute de Deanna...

La faute de Lwaxana...

La faute de Riker...

La faute des Romuliens... La faute de l'univers... La faute de ces maudits dieux qui étaient censés ne se mêler de rien... C'était... C'était...

Il s'observa dans le miroir comme s'il pouvait y contempler son âme.

— Quelle importance ? se demanda-t-il enfin. De toute façon, je suis seul...

Mais ça avait de l'importance. Worf avait besoin de trouver un sens à des événements qui en semblaient dépourvus.

Soudain, ses forces l'abandonnèrent, et il se laissa tomber sur une chaise. Une des favorites de Jadzia : son parfum s'y attardait encore. Il l'inspira profondément...

Et repensa au passé.

LE PASSÉ

CHAPITRE PREMIER

Riker ne reçut aucun avertissement avant que la matraque électronique ne l'atteigne dans les reins. Il mourut immédiatement mais temporairement, de la taille jusqu'aux orteils. Il détestait ce sentiment d'impuissance totale ; savoir la chute inévitable lui était plus pénible et plus douloureux que la chute elle-même.

Comme toujours, il heurta lourdement le sol. Il lâcha son ciseau dans l'espoir d'amortir une partie de l'impact avec ses mains, et réussit partiellement. Mais ses paumes s'écrasèrent sur la surface dure, et l'onde de choc lui remonta jusque dans les coudes. Il hoqueta puis se prépara au coup de pied qui allait inmanquablement suivre - et qui visa son estomac, comme il s'y attendait.

Les premiers jours de sa captivité, ces coups de pied dans le ventre avaient été le plus difficile à supporter. Au fil du temps, il avait appris à les anticiper et à se conditionner pour les recevoir. Contracter ses abdominaux lui permettait d'absorber une bonne partie de l'impact. Dans ses fantasmes, son estomac devenait solide comme du béton, au point que son geôlier se cassait la cheville dessus.

C'était un fantasme très agréable.

— Relève-toi, Riker, ordonna son geôlier en lui flanquant un nouveau coup de pied.

Cette fois, il ne laissa pas échapper un grognement, et son absence de réaction parut exciter son bourreau.

— Alors ?

— S'il vous plaît, monsieur, haleta Riker. J'en veux... encore.

Le garde le dévisagea avec surprise. C'était un Cardassien appelé Mudak, à la silhouette épaisse mais dépourvue de graisse. Son excédent de poids se composait exclusivement de muscles, et il se déplaçait avec une rapidité folle. À un mètre de distance, les bras ballants, il était capable de décocher un coup de poing si vite que sa victime n'avait pas le temps de le voir venir.

Mudak était grand et avait des yeux sombres plus sinistres que deux trous noirs jumeaux. Son regard rappelait à Riker celui d'un requin. Il les fixait, les autres prisonniers et lui, d'une façon indiquant clairement qu'il se souciait comme d'une guigne qu'ils vivent ou qu'ils meurent.

— Très bien... Si tu y tiens vraiment...

Mudak allait donner un troisième coup de pied à Riker quand une voix l'interrompit.

— Ça suffit !

Le Cardassien se tourna vers l'individu qui venait de parler. C'était un Romulien aux cheveux grisonnants et à l'expression impérieuse, qui mesurait une bonne tête de plus que lui. En ce lieu de tourment, son statut n'était pas plus élevé que celui de Riker, mais il se comportait comme si cela lui avait échappé. À son attitude, on n'aurait pas deviné que Mudak était le geôlier et lui-même un simple prisonnier.

Pourtant, le Cardassien n'eut pas l'air de vouloir insister. Il se contenta de gronder à voix basse :

— Ça ne te regarde pas, Saket.

Le Romulien baissa les yeux vers Riker, puis les releva vers Mudak.

— Maintenant, si. Laisse cet humain tranquille.

— Il travaille trop lentement. Il passe son temps à rêvasser.

Saket fit un pas en avant, et son nez ne fut plus qu'à quelques centimètres du visage de Mudak.

— Laisse-le à ses rêves. C'est tout ce qu'il nous reste dans cet endroit.

Le Cardassien réfléchit quelques instants à ces paroles, puis un rire rauque monta de sa gorge. C'était un son étrange, comme s'il faisait appel à des muscles atrophiés à force d'avoir si peu servi.

— Un jour, Saket, tu ne seras plus d'aucune utilité à mes supérieurs. Ce jour-là, tu paieras pour ton arrogance.

— Nous paierons tous à la fin, Mudak, répliqua le Romulien, imperturbable. Geôliers comme prisonniers, nous paierons tous à la fin.

Les mains du Cardassien se contractèrent sur la poignée de sa matraque désactivée, comme s'il envisageait de l'enfoncer dans la gorge de Saket, voire dans un autre orifice, où ça aurait fait encore plus mal. Puis il parut se raviser et se contenta d'un salut sardonique avant de s'éloigner.

Saket s'accroupit près de Riker, toujours à terre.

— Les sensations devraient vous revenir dans les jambes. Il avait réglé sa matraque sur une des plus basses intensités.

— Je m'en doutais, grogna Riker. Cette fois, c'était juste incroyablement douloureux plutôt qu'épouvantablement douloureux.

— Vous voyez ? Vous avez déjà retrouvé votre sens de l'humour.

Saket le saisit sous les aisselles et l'aida à se relever. Un instant, Riker eut du mal à tenir debout, et le Romulien dut le soutenir le temps qu'il retrouve l'usage de ses jambes.

— Un pied après l'autre. C'est bien, l'encouragea Saket.

Riker se força à remuer les jambes et sentit ses forces lui revenir un peu plus à chaque pas.

— Continuez, dit Saket en l'aidant à décrire de petits cercles.

Au bout de quelques minutes, Riker se déplaçait à nouveau presque normalement.

— Venez. Allons nous promener un peu, tous les deux, dit le Romulien.

Ils traversèrent lentement le complexe.

— Aviez-vous perdu la tête ? Pourquoi en avez-vous réclamé encore ?

— Oh, ça. C'était une citation extraite d'un bouquin sur des orphelins.

Oliver Twist. L'auteur s'appelait Dickens. J'ai trouvé ça approprié, puisque d'une certaine façon, je n'ai ni père ni mère. Je suis... juste là.

— Vous délirez, Riker.

— Non, je vais très bien, je vous assure. Dickens est un grand auteur. Vous devriez le lire... De grandes espérances... Toute l'histoire de ma vie. Un conte de deux villes... Ça parle de deux hommes qui se ressemblent, et l'un d'eux se sacrifie pour l'autre. Quand je l'ai lu, gamin, je n'ai pas deviné... que je serais à la place du héros un jour.

— Si vous le dites, soupira Saket.

— Saket... Je sais que nous ne nous connaissons pas depuis longtemps...

Mais nous sommes amis, et vous pouvez m'appeler Thomas. Ou Tom, si vous préférez.

— Je préfère Riker, dit le Romulien. C'est plus fort. Ça sonne aux oreilles comme un aboiement.

— Bah, du moment que vous continuez à m'appeler « ami »...

Ils longèrent un des centres de traitement du deutronium. Une fois de plus, Tom Riker fut impressionné par la futilité soigneusement organisée qui régissait le camp de travail cardassien de Lazon II.

Tom Riker, le double étrange mais parfait de William Riker, créé par un accident de téléportation pendant une opération de sauvetage sur une station de Nervalia IV. Découvrir son existence avait été plutôt déconcertant pour l'original. Mais au terme d'une courte carrière au sein de Starfleet, Tom Riker - il avait adopté son (leur) second prénom pour éviter toute confusion - avait fini par se joindre à l'organisation révolutionnaire, le Maquis, qu'il avait aidée à voler le Défiant. Une opération qui avait entraîné son incarcération sur Lazon II.

Lazon II était un monde en grande partie inhabitable. Une petite partie de la planète avait été terraformée pour que des humanoïdes puissent y survivre. C'était là que Tom Riker, Saket et une cinquantaine d'autres ennemis des Cardassiens purgeaient leur peine d'emprisonnement à vie. En réalité, ils n'avaient été condamnés qu'à vingt ou trente ans de réclusion, mais vu le taux de mortalité sur Lazon II, ça revenait au même.

À l'origine, Lazon II n'était pas destinée à devenir un camp de travail. Les Cardassiens s'y intéressaient parce que son sol était riche en deutronium : un minerai qui, une fois transformé, servait de carburant à de nombreux vaisseaux de guerre et systèmes d'armement. Les Cardassiens ayant déjà épuisé les réserves de mondes tels que Preplanus, la découverte d'une grande quantité de deutronium sur Lazon II avait été accueillie avec enthousiasme, et le projet de terraformage lancé dans la foulée.

Mais avant qu'il ne soit terminé, de nouvelles avancées technologiques avaient relégué le deutronium au rang de ressource mineure. La plupart des vaisseaux et des systèmes qui l'utilisaient étaient devenus obsolètes. Lazon II se transforma alors en colonie pénale. Travailler dans des conditions pareilles était déjà assez difficile. Mais en sachant que ça ne servait à rien, c'était bien pire encore.

La population pénitentiaire s'agitait jour après jour dans un froid mordant ou une chaleur étouffante, selon le caprice de ses geôliers. Le boulot consistait à extraire des blocs massifs de minerai, à les pulvériser avec des ciseaux et à jeter manuellement les morceaux obtenus sur les tapis roulants de raffineries antiques. C'était comme de s'embarquer dans un voyage interplanétaire en ne disposant que d'un moteur à impulsion, et en sachant que tous les autres vaisseaux de la galaxie se déplacent à une vitesse supérieure à celle de la lumière. Ici, il fallait des jours, voire des semaines, pour transformer une quantité de minerai qui aurait réclamé quelques minutes de traitement dans une usine moderne.

Pour couronner le tout, le processus était dangereux, car les machines tombaient toujours en panne de façon spectaculaire, tuant un ou deux opérateurs au passage avant que le dernier dysfonctionnement en date ne soit identifié et réparé. Une fois transformé, le deutronium allait s'entasser dans des hangars, car l'offre dépassait largement la demande.

Tous les efforts déployés par les prisonniers de Lazon II n'étaient qu'une colossale perte de temps, et ils le savaient bien. Comme les Cardassiens l'escomptaient, cela leur sapait très efficacement le moral.

Les deux compagnons dépassèrent les redoutables tours jumelles chargées de la défense de Lazon II. Outre le champ de force qui protégeait le complexe, il y avait des canons capables d'infliger des dommages cataclysmiques à tout vaisseau ennemi, ainsi qu'un brouilleur de senseurs : un dispositif qui empêchait de verrouiller tout individu à la surface de la planète pour le téléporter, lire ses données vitales ou communiquer avec lui.

Il y avait un Andorien parmi les prisonniers. En temps normal, un vaisseau de sauvetage andorien aurait pulvérisé le champ de force et téléporté sa cible à bord tout en restant hors de portée des canons. Mais à cause du brouilleur, il serait forcé de s'approcher... et de se faire détruire.

Les téléporteurs étant inutilisables sur Lazon II, on entra et on sortait du complexe à bord de navettes et d'autres petits vaisseaux stationnés sur un terrain d'atterrissage tout proche. Celui-ci était gardé, même si Riker avait remarqué une récente baisse des effectifs cardassiens. Apparemment, une partie du personnel avait été appelée ailleurs. À moins que ça ne soit juste son imagination... De toute manière, avec de pareils systèmes de défense, quelques hommes de plus ou de moins ne faisaient pas une grosse différence.

La petite hutte que Riker et Saket partageaient avec cinq autres détenus - tous au travail en ce moment - ne fournissait pas une grande protection contre les bourrasques glaciales que leurs geôliers utilisaient parfois pour les tourmenter. Mais en cas de canicule, elle réussissait à capter toute la chaleur et se transformait en fournaise.

Aujourd'hui, Riker était transi de froid, bien qu'il ignorât dans quelle mesure c'était dû à la température : il résistait de moins en moins bien aux changements de climat.

— Combien de temps croyez-vous qu'ils nous laisseront seuls ? demanda-t-il.

— Assez longtemps pour que nous reprenions notre souffle et nos esprits, répondit Saket. (Il le regarda pensivement.) Dites-moi, Riker... Quand vous êtes arrivé ici, vous semblez plutôt content de votre situation. Vous aviez volé un vaisseau de la Fédération, n'est-ce pas ?

— Le Défiant, dit Riker. Je voulais l'utiliser contre les Cardassiens.

— Parce que vous aviez rejoint le Maquis, exact ?

— Oui.

— Et quand votre plan a échoué, les Cardassiens ont voulu vous exécuter. Mais votre chance vous a valu d'atterrir dans ce superbe camp de vacances.

— À l'époque, je pensais que ce serait toujours mieux que la mort.

Saket gloussa... Du moins, il émit ce qui pouvait passer pour un gloussement, car les Romuliens n'étaient pas le peuple le plus rigolard de la galaxie.

— Il aurait mieux valu pour vous qu'ils vous tuent sur le coup.

— Je vais m'échapper d'ici, affirma Riker. (Il ne savait pas s'il y croyait vraiment ou s'il tentait juste de s'en convaincre.) Faites-moi confiance, Saket, je ne finirai pas ma vie sur ce misérable caillou. J'en suis convaincu. Je suis destiné à de plus grandes choses.

— Des choses du genre... ?

— Du genre plus grandes.

Riker dévisagea Saket. Il trouvait étrange d'avoir une relation aussi étroite avec lui, car les Romuliens, selon lui, étaient des êtres pleins de duplicité, fondamentalement lâches et incapables de soutenir une confrontation à moins

que les probabilités penchent en leur faveur au point de rendre un échec impossible.

Mais Saket était différent, plein d'une dignité à la limite de la noblesse et doté d'une honnêteté rafraîchissante. Il ne faisait preuve d'aucune patience envers les Romuliens de l'empire moderne, pensant que celui-ci avait pris un mauvais tournant au cours de son développement - et que c'était en grande partie dû aux Klingons.

— Notre alliance a eu des retombées sur les deux races, avait-il confié à Riker. Nous avons appris les uns des autres : malheureusement, ce ne fut pas un échange équitable. Autrefois, nous étions un peuple fort et digne. Mais une génération entière de nos leaders a grandi sous cette alliance, assimilant les manières déplorables des Klingons et leur manque total de fiabilité.

« Les Klingons, eux, ont vu de quelle façon notre sens de l'honneur, nos talents stratégiques et notre éducation nous élevaient aux yeux des autres races. Ils les ont imités pour se faire bien voir, avant de nous rejeter dès qu'ils nous eurent dépouillés de nos armes et de notre identité. Ce sont des parasites, Riker, et ils détruiront votre Fédération de la même façon qu'ils nous ont détruits. Vous seriez fous de leur faire confiance. Je suis bien placé pour le savoir.

Riker n'était pas certain d'adhérer à tous les arguments de Saket, mais il les trouvait assez intéressants pour leur prêter une oreille attentive. De son côté, le Romulien appréciait d'avoir un public.

L'engourdissement s'était enfin dissipé. Levant les yeux vers son compagnon, il lui demanda :

— Comment faites-vous ?

Le Romulien fronça les sourcils.

— Comment je fais quoi ?

— Pourquoi êtes-vous intouchable ? Je l'ai vu, nous l'avons tous vu. Les gardes ne lèvent jamais la main sur vous, et encore moins leur matraque. Vous leur dites le fond de votre pensée sans vous soucier de votre sécurité personnelle. Ils vous rabrouent, ils vous en veulent... mais ils ne font rien. Comment faites-vous ? Quel est votre secret ?

— Je suis bien-aimé.

— Personne n'est bien-aimé à ce point, et surtout pas des Cardassiens.

Saket observa Riker un moment. Puis il regarda à la ronde comme pour s'assurer que personne ne pouvait surprendre leur conversation. Se penchant vers son compagnon, il chuchota :

— Je sais des choses.

— Vous savez des choses ? répéta Riker. (Ce n'était pas la réponse limpide qu'il avait espérée.) Quel genre de choses ?

— Des choses qu'ils voudraient savoir. Des choses qui concernent les dirigeants de l'Empire Romulien. Et aussi ceux de l'Empire Cardassien, d'ailleurs. Je suis un espion, Riker. C'est le métier que j'ai exercé la majeure partie de mon existence, et qui me rend précieux à leurs yeux.

— Vraiment ? Je ne sais peut-être pas beaucoup de choses... Mais je suis certain que les Cardassiens sont réputés pour leur capacité à extraire des informations. Ils sont très doués pour ça, et on prétend même qu'ils y prennent un grand plaisir.

— C'est la vérité. Leur réputation n'est pas exagérée.

— Dans ce cas, pourquoi n'ont-ils pas exercé leurs talents sur vous ?

— Nous avons... conclu un accord tacite, les Cardassiens et moi. De temps en temps, je réponds à leurs questions, je leur révèle quelques informations clés... La plupart concernent leur propre camp. Voyez-vous, ils se méfient énormément les uns des autres. J'aime à penser que c'est ce qui provoquera leur chute. En échange, ils ne me rendent pas ma liberté, mais ils font en sorte que ma captivité soit moins pénible... selon leurs critères. Vous aurez remarqué que je ne participe à aucun des travaux vraiment difficiles ou dangereux sur Lazon II. Ceux-là, je le crains, sont réservés à des individus moins chanceux tels que vous.

— Je ne comprends toujours pas. Pourquoi ne vous arrachent-ils pas jusqu'aux dernières bribes d'information que vous détenez ?

— Parce que j'ai beaucoup voyagé et appris des choses très intéressantes. Et l'une d'entre elles... (Saket sourit, ce qui paraissait bizarre chez les Romuliens à cause de leur ressemblance avec les Vulcains)... est la meilleure façon de mourir.

— Vous voulez dire, honorablement ? avança Riker.

— Je veux dire... (Saket se pencha en avant, ses doigts entrelacés)... que je peux mettre fin à mon existence d'une simple pensée.

— Nous en sommes tous capables, objecta Riker.

— Vous ne comprenez pas. Même les humains maîtrisent des techniques de méditation permettant de ralentir les battements de cœur au point qu'ils deviennent presque indétectables.

— Je sais.

— Moi, je peux aller encore plus loin : arrêter mon cœur et provoquer ma mort, si je le désire. Mes geôliers en sont conscients depuis que je leur ai fait une petite démonstration.

— Vous êtes mort ?

— Presque. Je les ai laissés me ressusciter. C'était une leçon pour eux. Voyez-vous, Riker, il est parfois possible de raisonner les Cardassiens. Mort, je ne leur serais d'aucune utilité. S'ils décident de me torturer, je mettrai fin à mes jours. Donc, je les aide d'une façon qui ne cause pas de tort à l'Empire Romulien, et j'attends patiemment le jour de ma libération.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous toujours ici ? Vous pourriez menacer de vous suicider s'ils ne vous relâchent pas.

Saket regarda Riker avec une vague pitié, surpris qu'il lui pose une question dont la réponse était aussi évidente.

— Libre, je ne leur serais d'aucune utilité non plus. Je risquerais même de leur nuire. Ils me préfèrent vivant plutôt que mort, mais ils me préféreraient mort plutôt que libre. Je suis prisonnier de mon propre talent.

— Je vois. Donc, vous avez conclu une sorte d'accord.

— En effet. Combien de temps durera-t-il ? C'est difficile à dire. Les Cardassiens pourraient perdre patience, à moins qu'un changement politique n'intervienne...

La porte de la hutte s'ouvrit à la volée. Mudak se planta sur le seuil.

— Riker, tes jambes doivent fonctionner de nouveau, alors que faites-vous encore ici tous les deux ?

— Rien de particulier, répondit Saket. Nous arrivons tout de suite.

— Tout de suite. Comme c'est charmant.

L'expression du Cardassien se durcit, puis il se détourna et ferma la porte derrière lui.

— Vous le poussez à bout, Saket, dit Riker. Tôt ou tard...

— Tôt ou tard, il craquera. C'est mon vœu le plus cher.

— Pourquoi ?

— Pourquoi est-ce mon vœu le plus cher ?

— Non : pourquoi moi ? corrigea Riker. Parfois, j'ai l'impression que vous avez fait de moi votre... projet personnel. Vous avez pris la peine de vous lier d'amitié avec moi...

— Et vous voudriez savoir pourquoi. (Saket haussa les épaules.) Je me le demande moi-même. Je n'en suis pas tout à fait sûr. Parfois, j'ai des intuitions sur les gens, l'impression qu'ils doivent jouer un rôle important dans le développement des choses. Peut-être parce que vous êtes le seul homme de la Fédération ici. Cela suffit à vous singulariser. Et si Starfleet vous a abandonné au cœur des ténèbres... Cela suffit à me faire voir en vous un allié potentiel.

— Starfleet ne m'a pas abandonné, répliqua Riker. C'est l'inverse. Je...

— Pourquoi ? Vous ne m'en avez jamais parlé, et je ne voulais pas vous soutirer de confidences. Mais pourquoi... ?

Le regard dans le vague, Riker frissonna.

— Je suis la route qu'on n'a pas empruntée.

— Je vous demande pardon ?

— Il existe sur Kanubus Trois, dit Riker, une religion qui prêche l'hédonisme absolu.

— Ça n'a pas l'air si affreux, sourit Saket, sans faire semblant de comprendre où son interlocuteur voulait en venir.

— Les gens font ce qu'ils veulent, quand ils veulent, et n'attachent aucune importance à rien parce qu'ils ont totalement assimilé le concept du multivers. Selon eux, quelque décision qu'ils puissent prendre, un de leurs doubles d'une dimension parallèle optera pour la décision opposée.

« Disons que je suis un univers alternatif en soi. Dans un aspect de cette réalité, j'ai pris une certaine direction. Je suis devenu l'officier de Starfleet idéal, dévoué et fidèle à mon poste en toutes circonstances. Et comme j'étais déjà passé par là... J'ai eu le sentiment que, pour faire mon propre chemin dans la vie, je devais devenir quelque chose d'autre. Je ne pouvais pas laisser mon existence être une simple répétition.

Voyant l'expression de Saket, il ne put réprimer un sourire.

— Vous n'avez pas la moindre idée de ce dont je parle, n'est-ce pas ?

— Pas la moindre, en ce qui vous concerne, admit le Romulien. Mais je suis familier des univers alternatifs. Un peu trop, même. Je connais une femme dont l'existence repose sur l'un d'eux. Elle était... elle est, devrais-je dire... très chère à mon cœur.

— À présent, c'est moi qui ne comprends pas de quoi vous parlez. Comment une personne pourrait-elle devoir son existence à un univers alternatif ?

— C'est assez compliqué. Je vous raconterai une autre fois. Venez : il ne faut pas mettre Mudak en colère.

Riker suivit Saket hors de la hutte.

Peu de temps après, le chaos éclata, Saket mourut et Riker se retrouva du mauvais côté du canon d'un fuseur, avec un index chatouilleux pour toute barrière entre lui et la mort.

CHAPITRE II

— Bel atterrissage.

Le premier million de fois - et d'après elle, ce n'était pas si exagéré - qu'elle avait entendu ce commentaire, Deanna Troi s'était sentie plus qu'un peu agacée. Elle n'avait jamais prétendu être un pilote de premier ordre, même dans les circonstances les plus favorables... Et prendre les commandes d'un vaisseau salement amoché, sur une trajectoire de collision directe avec la surface de Véridian III, ne faisait pas partie de ce qu'elle considérait comme des circonstances favorables.

Si on lui en avait donné le temps et les moyens, Troi était persuadée qu'elle aurait fait un pilote acceptable. Mais elle s'était retrouvée dans une situation si catastrophique que le plus expérimenté des vétérans eût été incapable d'empêcher l'Entreprise 1701-D de s'écraser.

Pendant que les membres d'équipage fourbus et désorientés installaient des stations temporaires sur Véridian III en attendant qu'on vienne les chercher, Deanna était passée parmi eux, s'efforçant d'apaiser leurs inquiétudes, leur assurant que les secours étaient déjà en route et aidant les civils - en particulier les jeunes enfants - à accepter que le seul foyer qu'ils avaient jamais connu venait de dégringoler du ciel comme une hirondelle blessée après une collision avec un Oiseau de Proie klingon.

Une grande partie du vaisseau avait explosé à cause d'une fissure du réacteur de distorsion ; la soucoupe pilotée par les mains tremblantes de Troi était tombée dans l'atmosphère de Véridian III avant de ricocher sur la planète tel un énorme disque projeté par un dieu grec.

Dès qu'elle s'était stabilisée, Troi avait repris son travail habituel, consistant à veiller de son mieux sur la santé mentale de l'équipage. Ses collègues avaient bien tenu le coup, à en croire le nombre qui lui répétait la même chose :

— Bel atterrissage.

Cette fois, c'était le lieutenant Sheligo. Grand et décharné, le visage zébré de brûlures qu'il n'avait pas encore fait soigner, Sheligo était recroquevillé près de sa femme et de leur enfant. Tout en caressant maladroitement les cheveux de sa fille de trois ans, il leva vers Troi un regard hébété.

La jeune femme avait depuis longtemps cessé de s'offusquer de ce commentaire et de le prendre comme une critique ou une accusation

d'incompétence. Elle avait fini par comprendre qu'il s'agissait plutôt d'un compliment maladroit. Ses collègues n'arrivaient pas à croire qu'ils avaient survécu à l'explosion et au crash du vaisseau. Cette remarque n'était pour eux qu'un moyen de se rire de la mort qu'ils venaient de frôler. Ils ne l'agressaient pas : ils la remerciaient.

Elle répondit à Sheligo comme elle avait répondu à tous ceux qui s'étaient crus obligés de commenter leur atterrissage en catastrophe :

— Nous nous en sommes sortis vivants.

— Vous pouvez le dire, fit le lieutenant en levant le pouce pour la féliciter. C'était, après tout, une philosophie en vigueur depuis que les frères Wright s'étaient écrasés pour la première fois : tout atterrissage dont on se tirait en un seul morceau était un bon atterrissage.

Troi vit approcher Geordi La Forge et lui sourit.

— Vous voulez un souvenir ? lança malicieusement l'ingénieur.

— Un souvenir ?

Il lui présenta un bout de métal cabossé et noirci, provenant sans doute de la coque de l'Entreprise.

— Tout le monde en ramasse. Ce n'est pas ça qui manque : nous avons perdu un gros morceau de la coque en glissant sur la surface de la planète. Il y a des fragments partout dans notre sillage.

— Vous, en avez d'autres, commander ? demanda Sheligo.

— Bien sûr.

Geordi plongea la main dans une sacoche qu'il portait en bandoulière et en tira une pièce ronde qu'il lança au lieutenant. Celui-ci la rattrapa au vol.

— Je trouve ça un peu... morbide, commenta Troi. Pas vous ?

Sheligo retourna le morceau de coque dans ses mains. Sa fillette cessa de trembler en apercevant le reflet du soleil sur le métal. Il ne semblait même pas avoir entendu la question.

— Morbide ? répéta Geordi. Pourquoi ?

— Eh bien... C'était un accident très spectaculaire, expliqua Troi en choisissant ses mots avec soin. La plupart des gens ont été traumatisés. Ne craignez-vous pas, lieutenant, que votre fille soit perturbée par la vue d'un objet qui lui rappellera sans cesse ce qui s'est passé ? Quant à vous, Geordi... Étant l'ingénieur en chef de l'Entreprise, cela ne vous attristera-t-il pas de posséder un morceau d'un vaisseau qui n'existe plus ?

— Vous plaisantez ? Ceci... (Geordi brandit son bout de métal.) Ceci est un porte-bonheur, une relique d'un vaisseau qui a tenu le coup assez longtemps pour nous sauver tous. Un navire dont je garderai un bon souvenir, quelle que soit la manière dont il a fini. Mais un vaisseau qui n'était qu'un assemblage de pièces et de composantes. Nous sommes toujours vivants ; c'est la seule chose qui compte.

— Et c'est préférable à l'autre alternative, ajouta Sheligo.

Troi fut forcée de sourire.

— Vous savez quoi, Geordi ? lança-t-elle avec bonne humeur. Parfois, je me dis que vous avez raté votre vocation. Avez-vous envisagé les joies du métier de conseiller ?

— J'y penserai. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser..., dit-il en s'éloignant. (Puis il jeta par-dessus son épaule :) Au fait, Deanna...

— Oui, Geordi ?

Il leva le pouce.

— Bel atterrissage.

La jeune femme esquissa une courbette où se mêlaient l'agacement et l'amusement.

Tout en marchant, elle prit conscience de la tiédeur du soleil sur sa peau. S'ils ne s'y étaient pas écrasés à l'improviste, ce monde aurait pu faire une destination de vacances acceptable. Il était assez plaisant, tempéré et verdoyant. En d'autres circonstances...

Personne ne semblait vraiment traumatisé. Bien que cela la mit temporairement au chômage, Troi n'en fut guère surprise. Les membres d'équipage de feu l'Entreprise étaient des gens robustes et déterminés. S'ils respiraient encore, ça leur suffisait. Le choc du survivant viendrait plus tard : tremblements, réveil en sursaut au milieu de la nuit...

Les jeunes n'éprouveraient plus jamais la même impression de sécurité en regardant un vaisseau stellaire. Ils sauraient désormais que la coque qui s'interposait entre eux et le vide impitoyable était bien plus fragile qu'ils ne le croyaient. Bien entendu, ils le savaient déjà sur un plan intellectuel, mais ils venaient de l'éprouver sur un plan pratique, sentant leur cœur battre à tout rompre en se réfugiant dans la soucoupe alors que le reste du vaisseau se désintégrait autour d'eux. C'était tout à fait différent.

Et désormais, ça ne serait plus le problème de Troi.

Elle avait du mal à l'accepter. Personne ne pouvait dire ce qu'il adviendrait d'eux. Ils recevraient forcément une nouvelle affectation. La question, c'était : où ? Il semblait improbable que Starfleet accorde à un millier de personnes le temps de récupérer tranquillement, en attendant de disposer d'un vaisseau où ils serviraient de nouveau ensemble. Ils seraient sans doute séparés, assignés à d'autres vaisseaux où leurs compétences seraient les bienvenues.

Troi s'était brièvement entretenue avec le capitaine Picard. Il avait la certitude qu'un nouvel Entreprise succéderait à celui qu'ils venaient de perdre, mais quand et comment... Cela restait à déterminer.

Il se pouvait qu'on préserve l'unité du groupe d'officiers. Il n'y avait aucune garantie, mais un capitaine ayant l'autorité et les états de service de Jean-Luc Picard verrait sans doute ses souhaits exaucés. S'il voulait conserver le noyau

dur de son équipage, il y parviendrait. En revanche, rien ne justifierait qu'un millier de personnes restent oisives en attendant une affectation commune.

Elle les connaissait tous. Pendant les sept années passées à bord de l'Entreprise, Deanna Troi était devenue intime avec chaque membre d'équipage. Une familiarité qu'elle n'aurait jamais crue possible s'était développée entre eux. Au départ, les réactions avaient été variées. Certaines personnes l'avaient approchée avec un esprit ouvert, tandis que d'autres s'étaient senties mal à l'aise en présence d'une empathie capable de déchiffrer leurs émotions les plus intimes. Mais elle les avait conquis un par un, et elle trouvait injuste de perdre l'immense famille qu'elle s'était faite au prix de tant d'efforts.

Sa gorge se serra, et elle mesura à quel point elle était perturbée. En phase avec ses besoins inconscients, son corps réagissait déjà à la détresse qu'il percevait dans son cœur. Elle s'éloignait à grands pas de la section la plus peuplée de leur camp temporaire, prenant ses distances avec les autres pour qu'ils ne la voient pas dans cet état. Après tout, n'était-elle pas censée être la source de leur force, le noyau émotionnel qui assurait leur cohésion ?

Les rares personnes avec qui elle s'autorisait à se détendre étaient toutes occupées. Le docteur Beverly Crusher s'affairait auprès de ses nombreux patients ; le commandeur Riker dirigeait l'équipe qui s'efforçait de récupérer un maximum de matériel sur l'épave de l'Entreprise, et Worf...

Worf était... Il était tellement... Tellement Worf.

Troi s'adossa à un arbre, la poitrine frémissante. En cet instant, elle se battait contre sa propre faiblesse : au moins était-ce ce que Worf aurait pensé. Qui aurait pu l'en blâmer ? Troi elle-même voyait la situation ainsi. Et s'il y avait une chose qui posait problème à Worf en particulier et aux Klingons en général, c'était bien la faiblesse.

C'était pour cette raison que Troi considérait sa relation avec Worf comme une bénédiction. Fréquenter le Klingon d'aussi près lui avait donné une perception accrue de sa force intérieure et de sa détermination. Une qualité constructive, qu'elle était heureuse de développer.

Certes, elle s'était toujours considérée comme une femme solide. Mais à présent, elle ne pouvait plus se permettre de s'abandonner à la mélancolie, à la dépression ou au doute. Worf aimait la force par-dessus tout. Ne voulant pas le décevoir, elle ne s'autorisait plus un seul instant de faiblesse.

Mais...

Tu n'es plus toi-même.

Cette idée la taraudait depuis quelque temps, et elle ne l'appréciait guère. Elle aurait voulu la reléguer dans un coin de son esprit pour ne plus y penser. En vérité, il était normal que des partenaires apprennent l'un de l'autre. Qu'ils évoluent en s'appropriant le meilleur - et parfois le pire - de leur compagnon. Le

stoïcisme klingon de Worf, son impassibilité, sa force de caractère étaient bénéfiques à Troi.

Alors pourquoi ne pouvait-elle se défendre contre un doute insidieux ?

Non. Elle secoua la tête. Non, elle n'avait aucun doute. Worf et elle avaient fait trop de chemin l'un vers l'autre, ils avaient travaillé trop dur pour ça. Ils étaient bien ensemble. Ils éprouvaient des sentiments l'un pour l'autre, et s'il y avait une chose que Troi connaissait bien, c'étaient les sentiments.

À l'exception des tiens.

Troi ignorait d'où venait la petite voix perfide qui ne cessait de la troubler et de saper sa confiance en elle, mais elle n'allait pas la laisser remettre en cause l'indiscutable bonheur dont elle jouissait avec...

— Worf ?

Troi avait prononcé le nom de son bien-aimé, pas parce qu'elle pensait à voix haute, mais en réponse à un grondement familier, presque animal, où elle avait reconnu quelques termes klingons. Des jurons, pour être plus précise.

Et ce n'était pas tout. Elle percevait quelque chose. Ses pouvoirs empathiques n'étaient pas infailibles ; par exemple, elle ne pouvait pas déchiffrer les sentiments de créatures appartenant à des races inconnues d'elle ou trop éloignées des humanoïdes. Mais les émotions des Klingons étaient si proches de la surface qu'elle aurait pu les lire à un kilomètre de distance après avoir subi une lobotomie.

En l'occurrence, ce qu'elle percevait était de la douleur. Une douleur à l'état pur, une douleur d'agonisant. Et une détermination farouche d'ignorer cette douleur, de la repousser aussi loin que possible.

— Worf ? appela-t-elle de nouveau.

La voix provenait d'un amas de végétation particulièrement dense. Elle avait du mal à distinguer quoi que ce soit.

— Worf ?

Elle entendit une nouvelle obscénité klingonne, et cette fois, elle identifia la gorge qui l'avait prononcée. Ce n'était pas le chef de la sécurité qui se cachait dans les bois, mais son jeune fils.

— Alexander !

— Allez-vous-en ! cria-t-il.

— Alex...

— J'ai dit : allez-vous-en ! Lequel de ces trois mots avez-vous du mal à comprendre ?

Troi songea à obtempérer, puis se ravisa. Le jeune garçon souffrait visiblement, et elle ne lui rendrait pas service en ignorant sa détresse. Elle se fraya un chemin dans la végétation.

— Fichez le camp, Deanna ! s'exclama Alexander.

Puis il se tut, comme s'il avait compris que ses protestations ne suffiraient pas à l'éloigner, et que répéter un ordre dont le destinataire se refusait à obéir lui ferait perdre la face.

La pénombre régnait dans les bois, et les yeux de Troi mirent un moment à s'y adapter. Une odeur acide, vivifiante, émanait des arbres. Mais le réconfort que Troi aurait pu en tirer s'évapora instantanément à la vue d'Alexander.

À en juger par l'angle bizarre que présentait sa jambe, et la traînée de sang qui maculait le haut de son pantalon, le jeune garçon s'était brisé un membre. Il avait déchiré la manche droite de sa chemise et tentait de se faire une attelle avec une branche morte.

Alexander avait beaucoup grandi ces derniers mois. Selon Worf, c'était courant chez les jeunes mâles klingons : lorsqu'ils atteignaient un certain stade de leur maturation, ils faisaient une brusque poussée de croissance, de sorte qu'ils se développaient autant en l'espace d'un an que des humains en deux ou trois. Comme si, ayant survécu aux épreuves de l'extrême jeunesse, leur corps devenait digne de grandir et accélérait le processus pour être vulnérable pendant moins longtemps.

Mais à cet instant, Alexander - qui selon les critères terriens abordait tout juste l'adolescence - semblait extrêmement vulnérable, même s'il répugnait à le laisser paraître.

— Que s'est-il passé ? demanda Troi.

— Je me suis fait piétiner, grogna le jeune garçon.

— Piétiner ?

— Quand les gens veulent sauver leur peau, ils ont tendance à courir dans tous les sens et à bousculer les plus petits qu'eux pour passer. Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe.

— Alexander, tu as besoin de soins médicaux. Et ton père...

— Mon père était trop occupé. Attendez un instant.

— Que vas-tu... ?

Le jeune garçon avait saisi sa cuisse à deux mains. Les dents serrées, il imprima un brusque mouvement de rotation à sa jambe. Il tenta de réprimer un cri de douleur, mais sans succès. Les pouvoirs empathiques de Troi la firent gémir quand elle entendit le craquement des os qui se remettaient en place.

Les yeux d'Alexander roulèrent dans leurs orbites. Un moment, elle craignit qu'il ne s'évanouisse. Puis ses iris redevinrent deux orbes d'acier scintillant, et il mobilisa sa volonté pour rester conscient.

— Ne me demandez pas si je vais bien, grogna-t-il.

— Tu vas...

La question lui était venue si naturellement qu'elle dut s'interrompre au milieu. Faisant de son mieux pour ignorer ses propres émotions, elle déclara de sa voix la plus autoritaire :

- Nous devons te ramener à ton père.
- Je vous ai dit qu'il était occupé. Bien trop occupé pour se soucier de moi.
- Alexander, c'est injuste.
- Je trouve aussi.
- Il était sur la passerelle. Il ne pouvait pas abandonner son poste...
- Son poste. (Le jeune garçon ne fit aucun effort pour dissimuler son mépris.) Il y avait une fissure dans le réacteur de distorsion. Les gens couraient dans tous les sens. Il ne m'a même pas cherché, il n'a rien fait pour s'assurer que j'étais en sécurité. Et je sais pourquoi. C'est évident, non ?
- Vraiment ?
- Il se moquait bien que je sois en sécurité ou pas.
- Alexander, c'est absurde. Est-ce pour cette raison que tu as rampé jusqu'ici avec ta jambe blessée ? Pour le punir ? Pour lui prouver quelque chose ?
- Ça se passe comme ça chez les Klingons. Si un guerrier est blessé, il se soigne tout seul. S'il peut se lever, s'il peut encore se battre, alors il mérite de continuer. Incapable de subvenir à ses propres besoins, il devient un fardeau pour les autres, un gaspillage de ressources.
- C'est ton père qui t'a enseigné ça ?
- Évidemment.
- Très bien. À mon tour de t'enseigner quelque chose. Une très vieille citation qui ne vient même pas de Bétazed, mais de la Terre. Tu te souviens de la Terre ? C'est là que vivent tes grands-parents.
- Bien sûr que je m'en souviens ! cria le jeune garçon. J'y ai vécu un an. Ce sont de braves gens... pour des humains.
- Ma citation affirme qu'aucun homme n'est une île. Sais-tu ce que ça signifie ? demanda Troi.
- Occupé à fixer son attelle improvisée, Alexander l'écoutait d'une oreille distraite.
- Pas vraiment, non. À part qu'un homme ne peut pas plus être une île qu'un caillou, un buisson ou un continent... Mais c'est un peu trop évident, je suppose.
- Ça signifie, dit patiemment Troi, que nous avons besoin les uns des autres. Que personne ne peut totalement se suffire à lui-même.
- Le jeune garçon leva les yeux vers elle.
- Et c'est un Terrien qui a dit ça ?
- Oui. La citation exacte, c'est... « Aucun homme n'est une île. Chaque homme est un morceau de continent, une partie du tout. Si une motte de terre doit être emportée par la mer, l'Europe est la moindre, tel un promontoire, tel mon manoir ou celui de mes amis. La mort de tout homme me diminue, parce que je fais partie de l'humanité. Par conséquent, ne demandez pas pour qui sonne le glas, car il sonne pour vous. » C'est de John Donne.
- Vous avez fini ? grommela Alexander.

— Euh... oui.

— Parfait. (Il s'allongea, posant sa tête sur le sol.) Dans ce cas, j'apprécierais que vous vous en alliez et que vous me laissiez souffrir en paix.

— Certainement pas. Je vais appeler de l'aide.

— Deanna !

— Que veux-tu que je fasse, Alexander ? Que je t'abandonne ici ? Si je te laisse pour aller chercher du secours, tu en profiteras sans doute pour ramper ailleurs et te cacher. Je n'ai pas envie de courir le risque.

— Je ne vais pas rester ici comme un invalide. (Avec un sifflement d'impatience, le jeune garçon s'accrocha à un arbre pour se redresser.) Très bien, vous avez gagné. Allons-y.

— Tu ne peux pas..., dit Troi.

— Ne m'obligez pas à vous demander de l'aide ! cria Alexander.

La jeune femme hésita, puis soupira. Elle lui passa les bras autour des épaules et l'aida à se lever en s'étonnant de le trouver aussi léger malgré sa récente poussée de croissance.

L'enfant s'appuya sur sa jambe valide et boitilla adroitement avec l'aide de Troi.

— Vous savez, déclara-t-il alors qu'ils regagnaient leur campement de fortune, je me doutais que ça ne pouvait être qu'un humain qui avait dit ça. Un Klingon ne prétendrait jamais qu'il n'est pas une île ou que la mort d'un autre le diminue.

— Ah bon ?

— Non. Parce que, la solidarité entre frères d'armes mise à part, nous croyons que chacun d'entre nous est seul de sa naissance jusqu'à sa mort. Ce que nous obtenons, nous ne le devons qu'à nous-mêmes. En temps de guerre, nous tuons pour nous défendre, ou pour la gloire. Tuer quelqu'un, c'est affirmer son honneur ou assurer sa survie. La mort des autres ne nous diminue pas, elle nous grandit.

— Merci d'avoir partagé cette pensée réconfortante avec moi, Alexander, dit Deanna en prenant soin de dissimuler l'ironie de sa voix. Je me sens déjà mieux.

— Oh, et pendant que j'y suis...

— Oui ?

— Bel atterrissage.

Worf plissa les yeux en scrutant l'horizon, puis pointa son tricornet vers ce qu'il observait.

Au bout d'un moment, il hocha la tête, le résultat de ses recherches s'affichant sur l'écran. Il avait cru surprendre un mouvement, mais un balayage de la zone concernée révélait qu'il s'agissait juste des ombres qui s'allongeaient dans la lumière du couchant. Il activa son combadge.

— Worf au capitaine.

— Ici Picard. Au rapport, monsieur Worf.

— Une fouille en règle du périmètre n'a révélé aucun signe de vie hostile.

Je ne pense pas qu'il existe de forme de vie indigène susceptible de faire courir un risque à l'équipage.

— Je suis ravi de l'apprendre, monsieur Worf. Espérons que les sœurs Duras n'ont pas réussi à envoyer de message à un de leurs alliés qui désirerait les venger.

— Ce serait regrettable...

— Restons sur nos gardes.

— Comme toujours.

— Picard, terminé.

Dès l'instant où la communication s'interrompt, le combadge de Worf bipa de nouveau. Il appuya dessus.

— Ici Worf.

— Worf, c'est Deanna. Je suis avec Alexander. Il a été blessé.

— Blessé ? Où est-il ? Où es-tu ?

— Nous revenons au camp. Nous approchons par le nord.

— Je vous rejoins.

Worf s'était déjà mis en marche, mais sa voix égale ne trahissait pas la vitesse à laquelle il se déplaçait.

— Quel genre de blessure ?

— Une jambe cassée, je pense. J'ai déjà averti Beverly ; elle vient à notre rencontre.

— Pourquoi n'avez-vous pas attendu où vous étiez ?

— À cause de la fierté et de l'entêtement klingons... Deux notions qui devraient t'être familières.

Worf ne releva pas l'ironie de Troi.

— Évidemment. J'arrive aussi vite que possible. Assure-toi qu'il n'aggrave pas son cas.

Il y eut une pause, comme si son interlocutrice cherchait que répondre.

— Je verrai ce que je peux faire, lâcha-t-elle enfin.

Worf traversa le campement à la hâte. Plusieurs membres d'équipage le saluèrent au passage, mais il ne leur prêta aucune attention. Toutes ses pensées et ses inquiétudes étaient tournées vers Alexander.

Qu'était-il arrivé à l'enfant ? Pourquoi n'avait-il pas contacté son père ? Worf fronça les sourcils...

... Puis il ralentit le pas en comprenant.

Bien entendu. La fierté klingonne, comme l'avait dit Deanna.

Worf ne pouvait qu'approuver son fils. S'il était déterminé à prouver sa valeur, la dernière chose qu'un père souhaitait, c'était de lui mettre des bâtons dans les roues.

L'inquiétude avait disparu de son visage lorsqu'il arriva en vue d'Alexander et de Troi. Il marchait toujours d'un bon pas, mais sans précipitation.

Beverly Crusher était déjà là et passait un tricot au-dessus de la jambe de l'enfant.

— La fracture est nette. Tu as eu de la chance dans ton malheur. À quoi pensais-tu donc pour prendre tes jambes à ton cou de la sorte ?

— Les Klingons ne prennent pas leurs jambes à leur cou, répondit Alexander.

— Ils se traînent avec dignité, corrigea Troi.

L'enfant ne put réprimer un léger sourire.

Crusher leva les yeux vers Worf, qui les avait rejoints en silence.

— Il serait facile de le remettre sur pied avec l'équipement médical de l'Entreprise... Un régénérateur de cellules ressouderait son os sans problème. Mais dans l'état actuel des choses, nous devons attendre qu'un vaisseau opérationnel nous prenne à son bord. Je vais rédiger une note pour qu'on fasse téléporter Alexander à l'infirmierie.

— Que pensez-vous de l'attelle qu'il s'est confectionné sur le terrain ? demanda Worf sur le ton d'un sergent plus que d'un père angoissé.

— Je viens de l'inspecter. Elle me semble très fonctionnelle, répondit Crusher.

Worf grogna.

— Étais-tu en train de manifester ton approbation, père ? demanda Alexander. Ou « fonctionnelle » est-il insuffisant sur ton échelle de valeur ?

Le regard de Crusher passa de l'un à l'autre, et elle décida soudain qu'elle serait beaucoup mieux n'importe où ailleurs. Elle s'en fut donc sans demander son reste.

— Tu sembles en colère, constata Worf. Contre moi ?

Alexander serra les mâchoires mais ne répondit pas. Après un instant d'hésitation, Troi expliqua à sa place :

— Alexander pense - à tort ou à raison - que tu ne t'es pas soucié de son bien-être pendant notre atterrissage en catastrophe.

Worf écarquilla les yeux.

— Et sur quoi se base-t-il donc ?

— Sur le fait que tu ne m'as pas cherché ! cria le jeune garçon. Tu ne t'es même pas assuré que j'étais à bord de la soucoupe avant qu'elle se sépare du reste du vaisseau. Et depuis que nous nous sommes écrasés ici, tu n'as pas essayé de me retrouver.

— Qu'en sais-tu ? répliqua Worf. Croyais-tu que j'allais courir en tous sens, en suppliant les personnes que je croiserais de me dire si elle t'avait vu quelque part ? Je me demandais où tu étais passé.

— Il était dans les bois en train de soigner sa jambe blessée, l'informa Troi.

— Dans un endroit où n'importe qui aurait eu du mal à le repérer, fit remarquer Worf. Alexander, c'est complètement illogique.

— Quand tous les autres s'enfuyaient... Qu'ils essayaient de rejoindre la soucoupe avant le largage... J'ai vu des parents... Des officiers et des civils... Qui appelaient leur conjoint et leurs enfants... Qui s'assuraient que leur famille était en sécurité. M'as-tu cherché, père ? Réponds-moi honnêtement. Si tu n'as pas pu me trouver dans la pagaille générale, je comprendrai. Mais as-tu quitté la passerelle pour te lancer à ma recherche ?

— Non, répondit Worf sans hésiter. Je n'aurais pas abandonné mon poste, et je ne t'aurais pas insulté en allant à ta recherche.

Alexander n'en crut pas ses oreilles.

— Me montrer que tu te souciais de moi aurait été une insulte ?

— Alexander, soupira Worf, agacé de devoir expliquer une chose qui lui semblait aussi évidente. Tu as participé à des exercices d'évacuation d'urgence de l'Entreprise. Tu sais ce que tu es censé faire dans un cas pareil, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Tu n'es plus un enfant dont on doit s'occuper constamment. Le jour approche où tu deviendras un guerrier. Abandonner mon poste pour courir partout en tentant de te localiser lors d'une procédure d'évacuation que tu connais par cœur, eût impliqué que je n'avais aucune confiance en toi. Que je ne te croyais pas capable de te conduire de la manière qui sied à tout Klingon, et plus particulièrement à mon fils. Je savais que tu ferais le nécessaire, que tu irais où il faudrait. Je n'aurais pas voulu t'insulter en impliquant que je te pensais incapable de subvenir à tes propres besoins. Est-ce ce que tu aurais souhaité ?

Alexander baissa les yeux.

— Non, père.

— Parfait. Dans ce cas, la question est réglée. Ne parlons plus de ces âneries.

— Ce ne sont pas des âneries, dit Troi.

Worf lui jeta un regard étonné.

— Qu'est-ce qui te prend ?

Elle ouvrit la bouche pour répondre, puis se ravisa. Prenant le bras de son compagnon, elle l'entraîna un peu plus loin afin qu'ils puissent parler sans qu'Alexander les entende.

— Que ça te plaise ou non... Même si tu penses avoir agi uniquement par respect envers lui... Alexander se sent abandonné. Il croit que ça n'avait pas

d'importance pour toi qu'il vive ou qu'il meure. C'est une émotion très puissante, et la taxer d'« ânerie » revient à piétiner la confiance en lui de ton fils.

— Dois-je m'excuser de ne pas le traiter comme un bébé ? s'emporta Worf. Il s'est réfugié dans les bois pour soigner sa propre blessure, pas vrai ?

— Oui.

— C'est la façon klingonne. Il l'a bien assimilée. Sur un vaisseau où nous sommes les seuls représentants de notre espèce, cernés de toutes parts par des humains, je trouve miraculeux qu'il ait réagi de manière aussi appropriée.

Voudrais-tu que je compromette son éducation en le couvant comme un... ?

— Je ne veux rien du tout, l'interrompit calmement Troi. Mais il me semble clair que tu es très fier de ton fils. Il existe des moyens de le lui faire savoir et d'apaiser ses inquiétudes, sans lui donner l'impression qu'il est idiot d'en ressentir.

— Je n'ai pas...

Worf n'acheva pas sa phrase, parce que Troi le fixait de l'air à la fois patient et sévère qu'il connaissait bien. Les rouages de son cerveau s'activèrent, et il soupira.

— Très bien, grogna-t-il.

— Tu peux le faire, affirma Troi. Je sais que tu le peux.

Worf revint vers son fils et le toisa, les bras croisés sur la poitrine.

— Je veux que tu saches, dit-il lentement, que je suis très fier de la façon dont tu t'es comporté aujourd'hui. Tu m'as fait honneur. Mais je regrette que le prix de ta conduite ait été l'idée erronée que ta survie ne m'importait guère. Tu es et seras toujours l'être qui compte le plus pour moi. Tâche de ne jamais l'oublier.

Il marqua une pause, se repassa mentalement le petit discours qu'il venait de faire, hocha la tête et se tourna vers Troi.

— Alors, c'était comment ?

Elle soutint son regard avec une lueur d'amusement dans les yeux mais ne répondit rien. Visiblement, elle attendait qu'il ajoute quelque chose, et Worf savait très bien quoi.

— Tu peux le faire, l'encouragea de nouveau Troi.

Worf grogna, se racla la gorge puis ajouta d'un air offusqué, comme pour témoigner qu'il agissait sous la contrainte :

— Et... je t'aime.

Il avait marmonné entre ses dents, de sorte que ses mots étaient presque inintelligibles. Mais cela eut l'air de suffire à Alexander, qui hocha la tête.

— Je t'aime aussi, père.

— Évidemment, répliqua Worf. Je le savais.

Le père et le fils furent surpris d'entendre un rire musical près d'eux. Ils avaient presque oublié la présence de Troi.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Worf.

— Vous deux. Vous êtes si raides et si empruntés. Worf, Alexander... Vous devez entretenir votre affection. Rester proches. Vous amuser ensemble.

— Nous venons de nous écraser sur un monde étrange, et mon fils a la jambe cassée, lui rappela Worf. Ce n'est pas le moment idéal pour s'amuser.

— C'est juste que... J'ai l'impression que l'époque où vous jouiez aux cow-boys remonte à une éternité. Alexander a tellement grandi depuis, et toi, tu es devenu si sérieux...

— Je ne suis pas d'accord.

Elle sourit et lui posa sa main sur la joue.

— Worf... Tu te souviens de la cérémonie pour ta promotion, l'autre jour ? J'ai pratiquement dû te traîner de force jusqu'à l'holodeck.

— Si j'avais vraiment refusé d'y aller, l'informa le Klingon avec hauteur, une centaine de Bétazoïdes n'auraient pas pu m'y « traîner de force ».

— C'est la cérémonie à laquelle tu as refusé que j'assiste ? intervint Alexander. Parce que c'était de la pure stupidité et que tu ne voulais pas m'y exposer ?

Troi se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire. Le regard de Worf passa de sa compagne à son fils.

— Je ne me souviens pas de l'avoir formulé de cette façon.

— C'est vrai, je déforme un peu. Ta façon était encore moins flatteuse.

— Worf, nous pouvons en parler plus tard, dit Troi.

— Pas du tout ! s'énerma le Klingon. Que voulais-tu me dire ?

— Honnêtement, je...

— Parle ! insista-t-il.

— Eh bien... (Troi chercha les mots justes, puis haussa les épaules et décida de dire ce qui lui passait par la tête.) Tu as tendance à dresser des boucliers autour de toi. Tu ne baisses pas facilement ta garde. À cause de ça, les gens - Alexander, dans ce cas précis - tendent à interpréter tout ce que tu dis ou fais. Ils ne peuvent pas deviner ce que tu penses réellement. Donc, ils extrapolent. Ce qui peut entraîner des erreurs d'interprétation, des vexations en tout genre...

— Évidemment que je reste toujours sur mes gardes. Je suis un Klingon ! Je ne dois pas me montrer vulnérable à des attaques extérieures.

— Nous ne sommes pas en guerre, fit remarquer Troi.

— La vie est une guerre, lâcha Worf comme si on lui avait enfoncé cette idée dans le crâne à coups de marteau.

— Non, répliqua Troi avec une véhémence surprenante. La vie est la vie. La guerre est la perte de la vie. Et je pense que tu connais la différence mieux que n'importe quel Klingon. (Comme étonné par sa propre réaction, elle baissa la voix.)

Je ne vois personne d'autre qui soit plus qualifié que toi pour l'enseigner à Alexander... Si tu veux bien t'en donner la peine.

Worf garda le silence quelques instants.

— Puis-je te parler en privé ? demanda-t-il enfin.

Troi regarda Alexander, qui haussa les épaules.

— Ne vous inquiétez pas pour moi. Je ne risque pas de m'enfuir en courant.

— D'accord.

Troi s'éloigna avec Worf. L'enfant les suivit du regard en se demandant de quoi son père pouvait bien avoir envie de parler.

Troi était aussi dans l'expectative. Les pensées de Worf lui semblaient d'une confusion inhabituelle. D'ordinaire, les sentiments de son compagnon étaient aussi directs que la trajectoire d'une lance. Et il faisait des enjambées si grandes que Troi devait presque courir pour rester à sa hauteur. Mais pour une fois, il régla son pas sur celui de la jeune femme. Cela seul aurait suffi à la surprendre.

Quand ils furent hors de portée d'ouïe d'Alexander - bien qu'ils puissent toujours voir le jeune garçon -, Worf se tourna vers Troi et demanda :

— Trouves-tu vraiment que je sois distant ? Toujours sur mes gardes ?

— Je ne le dirais pas si je ne le pensais pas. Mais il ne s'agissait pas d'une critique : seulement d'une observation dont tu es libre de faire ce que bon te semblera.

— Ça me perturbe que tu le perçoives ainsi, parce que je fais des efforts pour me montrer plus... (Il hésita, comme s'il s'apprêtait à lâcher une obscénité, et parvint enfin à articuler le mot.)... vulnérable.

— J'ai remarqué. Je te trouve presque mou depuis ; quelque temps. À la limite du dégoulinant.

— Je suis sérieux, Deanna.

— Désolée. Je ne devrais pas plaisanter avec ça.

— J'ai essayé à cause d'Alexander... et à cause de toi... Mais ce n'est pas facile. Parfois... (Il lui tourna le dos pour qu'elle ne puisse pas lire la frustration sur son visage.)... j'envie Data. Pour développer sa personnalité, il n'a qu'à s'implanter une nouvelle puce, et aussitôt, il accède à un nouvel éventail d'émotions humaines.

— Une situation qui lui a souvent attiré des ennuis, rappela Troi. Rien de ce qui en vaut vraiment la peine n'est facile à obtenir, Worf.

— M'ouvrir à la possibilité de me faire blesser, physiquement ou émotionnellement... C'est un concept que j'ai du mal à appréhender. Je vis à cheval entre deux mondes depuis si longtemps que ça devrait être une seconde nature pour moi. Mais ce n'est pas le cas. Je n'ai même pas encore décidé quelle était ma première nature.

— Klingon par la naissance, humain par l'environnement, résuma Troi. Je ne t'envie pas.

— Non, mais tu m'aides. Et je t'en remercie.

Ainsi qu'elle l'avait fait un peu plus tôt, il lui caressa la joue.

— Tu as une main si sûre, s'émerveilla Troi.

— Comme la plupart des Klingons. Ça nous permet de manipuler efficacement les points de pression pour arrêter le flux sanguin, neutraliser ou tuer un adversaire... (Worf s'interrompt en voyant l'expression de sa compagne.) Ce n'était pas la chose à dire, pas vrai ?

— Ça ira. (Elle lui tapota l'épaule.) Heureusement, fréquenter un Klingon d'aussi près développe le sens de l'humour.

— Moi aussi, j'ai le sens de l'humour. Pas le même que le tien, c'est tout.

— Vraiment ? s'étonna Troi.

— Je vais te raconter une histoire. Un jour, j'ai assisté à une démonstration de bat'leth donnée par K'Plok, un des plus grands experts de notre empire. Il avait un rhume, mais aucun Klingon qui se respecte ne se serait dérobé à ses obligations pour une petite maladie de rien du tout. Bref, pendant qu'il effectuait une délicate manœuvre de retournement en l'air, il a éternué et s'est accidentellement coupé la tête.

— Oh, mon Dieu ! Qu'avez-vous fait ?

— Nous avons ri. Le plus fort et le plus longtemps dans l'histoire de l'empire. K'Plok est passé à la postérité comme le meilleur comique klingon de tous les temps. Son nom a été officiellement transformé en K'Plop, en souvenir du son que sa tête produisit en heurtant le sol.

Troi leva la main pour l'interrompre.

— Je vois l'idée. Et tu as réellement trouvé ça drôle ?

— Sinon, aurais-je gardé sa tête lorsqu'elle a ricoché et atterri sur mes genoux ?

Elle pâlit.

— Tu n'as pas... ?

— C'était une plaisanterie, Deanna !

Elle soupira de soulagement avant de sourire en s'apercevant qu'il l'avait bien eue.

— Tu vois ? triompha-t-il. J'ai le sens de l'humour, puisque je réussis à te faire rire.

— C'est vrai. (Elle l'étreignit affectueusement.) Va retrouver ton fils, à présent. Ta présence lui fera du bien.

— Tu as sans doute raison... Comme toujours.

Worf revint vers Alexander en se promettant d'envoyer un message vers sa planète natale, où étaient stockées ses possessions les plus chères, afin qu'on le débarrasse de la tête de K'Plop avant que sa compagne ne découvre le fin mot

de l'histoire. De toute façon, le Musée des Arts Comiques Klingons le harcelait depuis des années à cause d'un manque compréhensible de pièces à exposer.

Worf passa près de Beverly Crusher, qui s'entretenait avec Data. L'androïde lui demandait si elle n'avait pas vu son chat, disparu dans la confusion qui avait suivi leur atterrissage forcé. Le Klingon trouva étrange que Data s'inquiète pour un simple animal.

— Data ? appela-t-il.

— Oui ? répondit l'androïde en pivotant vers lui, alors que Beverly Crusher lui jetait un regard vaguement inquiet par-dessus son épaule.

— Vous vous souvenez de l'autre jour, quand vous avez poussé le docteur à l'eau ?

— Oui...

Worf pointa son index sur Data.

— C'était drôle. Très drôle, même. Ne laissez personne vous dire le contraire.

Puis il s'éloigna, abandonnant derrière lui un Data abasourdi et une Beverly Crusher plutôt agacée.

Le lac s'étendait devant elle comme une invitation.

L'air était inhabituellement tiède. Troi se sentait sale et fatiguée. Depuis leur atterrissage en catastrophe (d'accord, d'accord... mais au moins, ils s'en étaient sortis vivants), elle s'était préoccupée du bien-être des autres. Des vaisseaux de secours étaient en route, et même si elle admettait que c'était de la pure vanité, elle ne supportait plus le regard des autres. Elle avait l'impression d'être dégoûtante.

— Pouah ! s'exclama-t-elle en étudiant son reflet à la surface de l'eau.

Découragée, elle secoua la tête. Puis elle recueillit un peu d'eau dans ses mains en coupe et s'éclaboussa le visage, ne réussissant qu'à étaler les taches de crasse qui le constellaient.

Troi prit conscience de l'absence de bruit alentour. Tout était calme ; les membres de l'équipage n'avaient plus besoin d'elle, et elle était à peu près sûre que personne ne traînait dans le coin. De toute façon, elle n'avait jamais été très pudique. Si quelqu'un la découvrait en train de patauger dans le lac, qu'est-ce que ça pouvait bien faire ? Elle avait assisté à bon nombre de mariages bétazoïdes où les futurs époux et leurs invités se dénudaient rituellement. C'était même lors d'une de ces cérémonies qu'elle avait rencontré William Riker, l'officier en second de l'Entreprise.

À sa grande surprise, l'eau était presque tiède. Il devait y avoir quelque part un torrent souterrain qui la réchauffait.

— Oh, et puis pourquoi pas, après tout ? lança-t-elle.

Une minute plus tard, son uniforme gisait sur la berge et elle nageait dans le lac avec des gestes rapides. À l'instant où elle plongea sous l'eau, elle se sentit

revivre. Elle creva la surface et donna un coup de tête en arrière, projetant une nuée de gouttelettes. Puis, tout à sa joie simple d'être en vie, elle éclata d'un rire joyeux.

Troi sentit qu'elle n'était plus seule avant de voir qui était là.

— Conseiller, dit la voix amusée de William Riker, il me semble que vous avez égaré votre uniforme.

Elle plongea à nouveau, fit demi-tour sous l'eau et émergea face à lui.

Riker était assis sur un gros rocher qui surplombait le lac. Il souriait d'une oreille à l'autre, et les vêtements de Troi étaient proprement pliés sur ses genoux.

— Tu devrais me rejoindre, Will, lui lança-t-elle, les yeux pétillant de malice. L'eau est merveilleusement bonne.

— Ça ne me dit rien, mais merci quand même.

À l'autre bout du lac cascadaient des chutes majestueuses. Tout en faisant la planche, Troi demanda sur un ton détendu :

— Ça ne te rappelle rien ?

Riker regarda autour de lui, cherchant à comprendre à quoi elle faisait allusion. Puis il éclata de rire.

— Les Chutes de Janaran, dans la jungle de Jalara sur Bétazed. Comment aurais-je pu oublier ? C'était juste après que je t'avais sauvée des pirates sindareen. Nous revenions vers le point de rendez-vous à pied. Ça aurait dû nous prendre trois jours, mais nous en avons mis cinq.

— Nous n'arrêtons pas de nous laisser distraire, rappela Troi. Et nous avons passé le plus clair de la dernière journée près des chutes.

— Je ne sais pas pour toi, mais de mon côté, je n'avais pas vraiment hâte de partir.

— Moi non plus. Mon Dieu, Will, nous étions si jeunes et si ignorants... Il nous semblait avoir tout le temps du monde. Nous ne pouvions pas savoir que ce serait la dernière fois que nous nous verrions avant des années.

— Techniquement parlant, ce n'était pas tout à fait la dernière fois, lui rappela Riker. Mais ce qui s'est passé ensuite...

Elle frémit à ce souvenir.

Après qu'on les eut ramassés dans la jungle, la jeune Deanna - sous la pression de sa mère - avait rompu ses fiançailles avec Riker. Très affecté, celui-ci avait réagi d'une façon typiquement masculine : en ingurgitant une quantité déraisonnable d'alcool et en séduisant une fille qui ne demandait que ça.

Quelques heures après avoir fièrement déclaré son indépendance à sa génitrice, Deanna les avait trouvés au lit ensemble. Elle s'était enfuie, éprouvant une rage et un chagrin incontrôlables.

Si Riker était resté sur Bétazed, les choses se seraient sans doute arrangées. Mais peu après, il avait reçu sa nouvelle affectation sur un vaisseau

stellaire. Il avait revu Deanna une seule fois avant son départ : dans un musée, et trop brièvement pour qu'ils puissent démêler leurs sentiments.

Une fois à bord, il lui avait envoyé un message pour lui demander de le retrouver quelques semaines plus tard sur Risa, afin qu'ils tentent de sauver leur couple. Le rendez-vous n'avait jamais eu lieu, et ils s'étaient perdus de vue jusqu'à leurs retrouvailles inattendues sur l'Entreprise, des années plus tard.

— C'est amusant que tu t'en souviennes si bien. Ce n'était pas le cas de Tom.

Riker se rembrunit comme chaque fois que quelqu'un mentionnait son double. Une personne distincte de lui, et pourtant identique. Il n'aimait guère y penser.

— Pourquoi a-t-il fallu que tu parles de lui ? Tout allait si bien...

— Je suis désolée, Will, s'excusa Troi en voyant combien il était mal à l'aise.

— Ça ira, dit-il avec un geste insouciant. Ainsi, Tom ne se rappelait pas ce qui s'est passé après les Chutes de Janaran ?

— Je suppose que si, mais comme il n'a pas réagi, j'ai préféré laisser tomber. Ça m'aurait paru déplacé, et un peu triste aussi. Je pense qu'il faisait un effort délibéré pour ne pas y penser. Il est resté longtemps seul sur Nervalva IV, et de son propre aveu, il a passé le plus clair de son séjour à penser à moi.

— Je n'en doute pas, dit Riker en levant un sourcil.

— À mon avis, il a idéalisé notre relation. Il a choisi de se focaliser sur ses aspects positifs et ses souvenirs plaisants plutôt que sur sa...

— Tragique conclusion ?

Riker s'était exprimé sur le ton de la plaisanterie, mais Troi percevait autre chose dans sa voix.

— ... Worf ?

Deanna cligna des yeux pour s'arracher à la rêverie induite par l'eau tiède et par ses propres souvenirs. Riker venait de dire quelque chose, et le dernier mot de sa phrase était le nom du seul officier klingon de l'Entreprise.

— Je te demande pardon ? lança-t-elle, avouant tacitement qu'elle n'avait pas écouté.

— Je m'efforçais de changer de sujet, soupira Riker, en te demandant comment ça se passait entre Worf et toi.

— Oh. Bien. Très bien.

— Je comprends, dit-il. Je me suis laissé dire que les Klingons aimaient lire et écrire de la poésie pendant...

— Will ! (Troi rougit légèrement, mais ne put réprimer un sourire.) Je ne pense pas que ça te regarde. À moins, ajouta-t-elle après une hésitation, que tu ne te sentes menacé dans ton statut de poète. Nous parlions des chutes à l'instant. Tu te souviens du poème que tu avais écrit là-bas ? Le poème.

Il enfouit son visage dans ses mains.

— Grand Dieu, ne me laisseras-tu jamais l'oublier ?

Il était si horrible...

— Arrête de dire ça ! Moi, je le trouvais très beau. (Le regard de Troi s'adoucît à ce souvenir.) « Mes bras t'enlacent... »

— Tu te souviens toujours de la première ligne ?

— La première ligne ?

Sans hésitation, elle récita :

— Mes bras t'enlacent

Je sens ton souffle sur ma peau

Je m'émerveille

Et me rappelle une époque

Où tu n'étais pas là.

Mais plutôt comme on se souvient

D'un cauchemar lugubre et lointain.

Tu frissonnes contre moi dans ton sommeil.

Rêves-tu des mêmes vestiges d'un triste passé ?

Tu me souris

As-tu la prescience de notre avenir ?

Comment ai-je survécu si longtemps sans toi ?

Et comment survivrais-je à des lendemains

Où tu ne serais pas ?

Riker écarquilla des yeux ravis et secoua lentement la tête.

— Je n'arrive pas à croire que tu te souviennes encore de chaque mot. J'ai l'impression de l'avoir écrit dans une vie précédente.

— D'une certaine façon, c'est le cas. Je, euh... Je crois que je ferais mieux de sortir de l'eau.

— Dois-je me retourner ?

— Ce serait plus convenable.

— D'accord.

Riker se leva et fit un tour complet sur lui-même, lui faisant de nouveau face quand elle s'apprêta à émerger du lac.

— Très drôle, commander, lâcha Troi un peu sèchement.

Puis elle sortit hardiment de l'eau.

Aussitôt, Riker se détourna en posant son uniforme sur le sol, derrière lui.

— Et alors ? On devient timide en vieillissant ? le taquina Deanna. Ce n'est pas comme si je cachais quoi que ce soit que tu n'aies jamais vu...

— C'est vrai. Mais c'est une question de... d'étiquette, bafouilla-t-il. Après tout, tu es la compagne de Worf maintenant, et je... Enfin, il serait incorrect de ma part de te zyeuter.

— De me zyeuter ? Insinues-tu que le spectacle de mon corps nu soit d'un intérêt inavouable pour toi ? Qu'il risquerait de te stimuler d'une manière quelconque ?

— Pas du tout, se récria Riker sans conviction. (Après tout, il était futile de mentir à une empathé.) Je peux très bien... (Il se racla la gorge avec difficulté, comme s'il avait quelque chose de coincé en travers.) Je peux très bien admirer ta... silhouette de la même façon qu'une œuvre d'art.

— Commander, vous me flattez !

— Ce que je veux dire, c'est... (Il entendit bruissier ses vêtements tandis qu'elle s'habillait, et lutta pour ignorer leur froissement.)... que j'aurais l'impression d'abuser.

— Ça ne t'a pourtant pas gêné de me regarder me baigner, fit remarquer Troi.

— C'était juste en souvenir du bon vieux temps, se défendit Riker. J'admets que cet endroit me rappelle un peu la jungle de Jalara. J'ai succombé à la nostalgie ; ce n'est pas un crime, non ? Le fond du problème, c'est... Que penserait Worf si je me mettais à déclamer des vers sur ton corps ?

— Bonne remarque, dit Troi. Tu peux te retourner, maintenant. Cette fois, cent quatre-vingts degrés devraient suffire.

Riker obtempéra. Elle était en train de secouer ses boucles noires, que la tiédeur de l'air commençait déjà à faire sécher. Son uniforme était toujours froissé, mais elle semblait rafraîchie par sa baignade.

— Il est très louable de ta part de te soucier des sentiments de Worf, Will. Mais je m'inquiète un peu pour les tiens.

— Les miens ? Deanna, nous avons déjà eu cette conversation...

— Je sais. Et je... (Elle baissa la tête.) Parfois, avoua-t-elle, je me dis que nous avons passé trop de temps à chercher des raisons expliquant pourquoi notre relation ne pourrait pas... ne devrait pas recommencer. Et je me demande si...

— Si quoi ? demanda Riker au bout d'un moment. (Il s'avança et lui prit les mains.) Que te demandes-tu ?

Elle leva vers lui des yeux pareils à deux lacs sombres où il aurait pu se noyer.

— Je me demande si nous disons ces choses parce que nous les croyons... ou parce que nous voulons les croire ? En envisageant qu'il en soit autrement, nous devrions admettre que nous avons gaspillé toutes les années où nous aurions pu être ensemble.

C'était une simple observation, mais elle frappa Riker au cœur. Soudain, sa gorge lui semblait très sèche.

— Aie ! cria Troi.

Il comprit qu'il était en train de lui broyer les mains.

Il la lâcha très vite et se détourna en rajustant sa tunique comme il avait vu Picard le faire tant de fois.

— Deanna... À ce stade, nous ne pouvons envisager autre chose qu'une simple amitié, parce que nous ne sommes plus les seules personnes à prendre en considération. Il y a Worf, notamment : un des hommes les plus honnêtes et les plus dignes que je connaisse. Il t'aimera et il te protégera. Tout ce que je pourrais dire pour t'entraîner sur un autre chemin produirait un effet négatif sur lui, et sur Alexander qui t'adore. Je ne peux agir sans tenir compte des autres.

— « Aucun homme n'est une île », soupira Troi.

— C'est de John Donne, n'est-ce pas ?

— Oui. (Elle se mordilla la lèvre.) Je suis un peu... perturbée en ce moment. Tu dis une chose, puis son contraire, et je sens que ça n'est pas tout, que...

— Deanna... D'une certaine façon... Je t'aimerai toujours. Mais je ne...

À cet instant, le combadge de Riker bipa. Jamais il n'avait été aussi soulagé d'entendre ce son. Il l'activa et lança :

— Ici Riker.

— Les vaisseaux de récupération approchent, numéro un, l'informa la voix tranchante du capitaine de l'Entreprise - ou, plus exactement, de ce qui restait de l'Entreprise. Si vous voulez jeter un dernier coup d'œil, c'est le moment ou jamais.

— J'apprécie cette suggestion, capitaine. Plus que vous ne pourriez le croire. Riker, terminé. (Il se tourna vers Troi.) Nous devrions y aller.

— Will...

— Deanna...

Instinctivement, il voulut la prendre par les épaules pour plonger son regard dans le sien. Mais il s'aperçut qu'il en était incapable.

— Nous ne pouvons rien nous dire maintenant que nous ne nous soyons déjà dits avant. Tu es heureuse avec Worf, et c'est tout ce qui compte. Tu l'aimes, n'est-ce pas ?

— Je... oui. Oui, je... Je l'aime.

— Dans ce cas, la question est réglée.

Sur ces mots, il reprit la direction de l'épave de l'Entreprise.

Non, la question n'est pas réglée ! eut envie de hurler Troi dans son dos. Quels que soient ses sentiments pour Worf, et quoi que Riker et elle prétendent, il restait encore beaucoup de choses à dire, de son point de vue. C'était tellement frustrant ! Son métier consistait à aider ses camarades quand ils ne parvenaient pas à démêler leurs sentiments. Mais elle était incapable d'en faire autant pour les siens.

Pourquoi pouvait-elle lire dans l'esprit des autres, mais pas dans son propre cœur ? Découragée, elle se rabattit sur les mots qui résumaient la frustration de toutes les femmes à travers les âges.

— Ah, les hommes, soupira-t-elle, avant d'ajouter pour la bonne mesure : tous les mêmes !

CHAPITRE III

Worf aidait à superviser la téléportation des anciens membres d'équipage de l'Entreprise à bord des vaisseaux venus les chercher. Tout se passait dans l'ordre et dans le calme, comme il s'y attendait. Certains se dirigeaient vers l'épave de la soucoupe pour récupérer leurs dernières affaires ou pour ramasser un objet qu'ils emporteraient en guise de souvenir.

Même s'il aurait refusé de l'admettre, Worf était plutôt content qu'Alexander ait refusé de s'en aller sans lui. Son fils était resté à ses côtés alors que le reste de leurs camarades se dirigeaient vers les sites de téléportation.

— Pourquoi partent-ils en groupes, père ? demanda le jeune garçon en les voyant se rassembler. Les vaisseaux auraient pu les téléporter de l'endroit où ils étaient.

— C'est vrai. Mais ainsi, parents et amis peuvent rester ensemble plutôt que d'être ramassés par des vaisseaux différents et séparés.

— Ah.

Alexander semblait distrait. Il était étonnant de voir combien une simple interjection pouvait cacher de sous-entendus.

— Quelque chose te tracasse ?

— Non, répondit vivement l'enfant.

Worf émit le grognement impatient que son fils connaissait si bien.

— Alexander... Tu sais que je n'ai pas beaucoup de patience et aucune envie de te tirer les vers du nez. Avec un agoniseur, je pourrais arracher la vérité de ta gorge... Mais ce n'est pas ainsi que procèdent les bons parents, à ce qu'on m'a dit.

Comme toujours, il arborait une expression tellement renfrognée qu'Alexander n'aurait su dire s'il était sérieux ou non. Probablement, à en juger sa voix.

— Quoi qu'il en soit, la dissimulation n'est pas dans les habitudes klingonnes.

— Ne peut-on déroger aux habitudes klingonnes de temps en temps ?

— Que veux-tu dire ?

Alexander regarda l'épave de la soucoupe. Quelques minutes plus tôt, Worf avait vu Troi y entrer, les cheveux encore humides. Cela lui avait semblé

bizarre, mais sa compagne avait l'air serein, presque heureux. Comme d'habitude. Ce qui faisait d'elle son opposé.

— Deanna n'est pas très klingonne, lança le jeune garçon.

Il avait dû la voir lui aussi.

— Exact. Elle est aussi peu klingonne qu'une créature intelligente puisse l'être.

— Alors pourquoi es-tu amoureux d'elle, père ?

Worf se hérissa.

— Il est inconvenant de discuter de ces choses.

— Inconvenant ? Père, nous avons abordé la guerre sous tous les angles possibles : honneur, traditions, stratégie... Je connais quatorze façons de tuer quelqu'un à mains nues... En théorie, du moins. Mais comment aimer quelqu'un... Surtout quelqu'un d'aussi différent...

Alexander eut un geste d'impuissance.

— Ce n'est pas un sujet dont il m'est facile de parler, grommela Worf.

— Je le sais. Crois-moi, je suis bien placé pour le savoir.

Alexander se détourna et recommença à observer les gens qui se rassemblaient autour des sites de téléportation. Worf s'aperçut que lui-même les étudiait attentivement, tel un anthropologue fasciné par une espèce inconnue. Une comparaison plutôt appropriée, songea-t-il, puisqu'il avait encore du mal à comprendre la race humaine.

Il vit des familles se regrouper : parents qui aidaient leurs enfants, mères qui chantaient des chansons à leurs fils, pères qui portaient leurs fillettes sur leurs épaules ou les balançaient à bout de bras tandis qu'elles criaient de délice...

Worf savait qu'Alexander et lui composaient une famille aussi légitime que toutes les autres à bord de l'Entreprise. Même s'ils ne se conformaient pas au schéma traditionnel : un père, une mère, des enfants.

Pourtant... Cette simplicité même avait une sorte d'élégance. En tant que famille, Worf et Alexander n'avaient rien d'anormal... Mais un père, une mère et des enfants, ça paraissait si normal, si juste...

— Je les envie, soupira Alexander.

C'était comme s'il avait lu dans les pensées de Worf, comme si son esprit avait suivi le même cheminement.

— Tu les envies ? répéta pourtant son père. De quelle façon ?

— Regarde-les. Regarde comme ils sont heureux.

— Tu n'es pas heureux, Alexander ?

Une myriade d'émotions conflictuelles se reflétèrent sur le visage du jeune garçon. Finalement, il se contenta de hocher la tête et de répondre :

— Si, père. Je suis heureux.

— Mais tu pourrais l'être davantage.

— Comme n'importe lequel d'entre nous. (Alexander hésita, cherchant le courage de reprendre la conversation là où il l'avait laissée dévier.) C'est juste que... Selon toi, ma mère était une guerrière.

— Une splendide guerrière, dit Worf en sentant sa poitrine se gonfler de fierté à l'évocation de K'Ehleyr. (Puis il fronça les sourcils.) Tu en parles comme si tu ne l'avais pas connue.

Son fils ne répondit pas.

— Alexander ? insista-t-il.

— Je crois... (Il lui semblait que l'enfant luttait pour trouver ses mots.) Je crois que je suis en train de l'oublier. Je ne me souviens plus aussi bien de sa voix. Elle avait une façon de me regarder quand elle était très en colère, et une autre quand elle se sentait pleine d'affection, mais... Je ne les revois plus dans ma tête. Les images se brouillent.

— C'est un effet des brumes du temps, concéda Worf. Il tend à estomper les souvenirs... D'autant plus que tu étais très jeune quand elle a disparu.

— Et si je finissais par l'oublier complètement ?

— Ça n'arrivera pas. J'en suis certain.

— Je suis bien content de l'entendre, parce que moi, j'en doute. (Une pause.) Alors, pourquoi Deanna ?

Ce retour soudain à leur conversation précédente désarçonna Worf.

— Je te demande pardon ?

— Pourquoi Deanna ? répéta Alexander. Le peu de souvenirs qui me reste de ma mère ne lui ressemble pas du tout. Pourquoi es-tu attiré par quelqu'un d'aussi différent de K'Ehleyr ? Le fais-tu exprès ?

— Si je le fais exprès ? (Worf se rembrunit.) Sous-entendrais-tu que mes sentiments pour ta mère n'étaient pas sincères ? Ou que je tente de l'oublier en me liant avec quelqu'un qui est son antithèse ?

— Ce que je veux dire... (Alexander paraissait de plus en plus frustré.) Je ne sais même pas ce que je veux dire ! Tout se mélange dans ma tête, et je ne sais pas comment l'expliquer. Je n'arrive pas à...

Le jeune garçon tremblait presque, faute d'arriver à exprimer les sentiments qui le tourmentaient. Pour une fois, Worf n'eut pas de mal à compatir.

— Alexander... Tu as tant souffert. Crois-le ou non, mais je comprends.

Au lieu de rester debout avec sa raideur habituelle, il s'assit près de son fils et s'efforça de prendre un air détendu.

— Ta mère et Deanna sont très différentes, c'est un fait. Mais différent ne signifie pas toujours mauvais ou inférieur.

— Ce n'est pas ce que tu prétends d'habitude.

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien... Quand tu parles de la façon d'agir klingonne... Tu le fais avec tant de fierté et de conviction... Comme s'il était évident que cette façon est la meilleure.

— C'est la meilleure.

— Tu vois bien !

— Pour les Klingons.

— Mais tu as été élevé par des humains, père. Et moi aussi, j'ai vécu avec eux quelque temps. Essayes-tu de me dire que tout ce qu'ils m'ont enseigné était... faux ou inférieur ?

Worf ouvrit et referma la bouche sans qu'un son ne sorte de sa gorge. Il plissa les yeux, et un instant, Alexander crut s'être fourré dans le pétrin.

Puis, à sa grande surprise, son père secoua lentement la tête. Une lueur amusée dansa dans son regard.

— Alexander, ne t'inquiète pas : tu ne vas pas oublier ta mère. D'une certaine façon, tu es ta mère. Quand nous nous battions physiquement, je gagnais toujours. Mais si nous nous engageons sur le terrain de l'intelligence ou de la rhétorique, que Kahless me vienne en aide, parce qu'elle se montrait systématiquement plus maligne que moi.

— Mère m'a dit qu'elle t'avait vaincu au combat à plusieurs reprises.

Worf eut un reniflement hautain.

— Je ne veux pas porter atteinte à la mémoire de K'Ehleyr en insinuant qu'elle s'est montrée malhonnête. Disons simplement qu'elle voyait les choses sous un angle différent.

— D'accord. Je comprends que ça te pose des problèmes de parler de ça.

— Vraiment ?

— L'amour n'est pas un sentiment pour lequel les Klingons sont très doués, pas vrai ?

— Tu crois ?

— Oui. C'est une des émotions les plus douces, et nous avons beaucoup de qualités, mais la douceur n'en fait définitivement pas partie.

Worf se pencha vers son fils.

— Alexander... Je t'ai enseigné qu'au combat, il faut approcher chaque adversaire d'une façon différente. Un Romulien ne se bat pas de la même manière qu'un Klingon ou qu'un Tellarite, n'est-ce pas ?

L'enfant hocha la tête.

— Cependant, quelque forme qu'il revête, un combat reste un combat. Tu es d'accord ?

— Oui, père.

— C'est un peu la même chose en ce qui concerne mes sentiments pour K'Ehleyr et pour Deanna. Dans les deux cas, il s'agit d'amour. Mais d'un amour différent.

— Donc, résuma Alexander, l'amour, c'est un peu comme la guerre... Sauf que personne n'essaye de tuer l'autre.

— En fait, corrigea Worf, en de nombreuses occasions, l'amour peut déboucher sur une guerre... Sur un triangle romantique déchirant... Et même sur la mort lorsque deux prétendants jaloux se retournent l'un contre l'autre.

— Si tel est le cas... Les Klingons pourraient et devraient être les plus grands amants de la galaxie !

Worf tapota son fils dans le dos.

— Je vois que tu as tout compris.

- Mais tu m'as lu tant d'ouvrages sur la culture klingonne... Et aucun d'eux ne mentionnait l'amour, ni ses liens avec la guerre et la mort.

Après un instant de réflexion, Worf lâcha :

— Je te conseille de lire les œuvres de Shakespeare... De préférence dans leur version originale klingonne, Roméo et Juliette, en particulier, devrait être très instructif. Des familles qui se déchirent, des meurtres, des suicides... Le genre de chose qui te rend fier d'être un Klingon.

Les recherches avaient porté leurs fruits.

Deanna était tombée sur Data alors qu'il effectuait une dernière tentative pour localiser son animal disparu. Bien qu'il ne restât guère d'espoir à son avis, elle avait accepté d'aider l'androïde.

À sa grande surprise, ils avaient fini par dénicher le félin que son maître avait mystérieusement baptisé « Spot ». Tandis que Data le serrait contre lui, Deanna commenta d'un air amusé :

— Encore une famille de réunie...

Elle sursauta en captant les émotions de l'androïde. Jusque-là, l'esprit de Data lui était toujours resté aussi impénétrable qu'un trou noir. Mais à présent qu'il était muni d'une puce lui conférant des sentiments humains, elle percevait l'aura émotionnelle qui l'entourait, comme s'il venait juste d'apparaître dans son univers.

— Data ? Vous allez bien ?

Les larmes aux yeux, l'androïde serrait son chat contre lui.

— Je n'en suis pas certain. Je suis content de revoir Spot, et pourtant, je ne peux pas m'empêcher de pleurer. Ma puce est peut-être en panne.

Deanna sourit.

— Il me semble au contraire qu'elle marche à la perfection.

Ils ressortirent de l'épave et se dirigèrent vers un des points de rendez-vous. Comme il avait les deux mains occupées, Data faisait de son mieux pour essuyer ses larmes en se frottant les joues sur ses épaulettes.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il. Pourquoi pleurer quand on est heureux ?

— Les larmes sont une réaction naturelle à toutes les émotions violentes, expliqua Deanna. Pas seulement au chagrin. Elles peuvent être déclenchées aussi bien par le bonheur ou l'amour que par la colère.

— Un outil à utilisations multiples ?

— Si vous voulez.

— Dans ce cas, comment les autres peuvent-ils savoir quelle émotion les a générées ?

— Faites-moi confiance : ils le sauront. Et vous aussi.

Riker vit Deanna et Data se diriger vers un des points de rendez-vous. Il remarqua que l'androïde portait son chat et prit mentalement note de ce que le dernier membre d'équipage porté disparu - Spot - avait été retrouvé. Un autre drame d'évité.

À cet instant, Riker parcourait les restes de la passerelle avec le capitaine Jean-Luc Picard. Il faillit lui suggérer de ramasser ses précieux poissons - qui, eux, n'avaient pas survécu à l'atterrissage en catastrophe - et de les donner à Spot pour éviter tout gaspillage. Puis il songea que son supérieur risquait de mal le prendre.

Picard venait de localiser son album photo, et il s'était lancé dans une grande tirade philosophique au sujet de la mort et de la notion d'héritage.

— Ce que nous laissons derrière nous n'est pas aussi important que la manière dont nous avons vécu. Après tout, numéro un, nous ne sommes que de simples mortels.

— Parlez pour vous, monsieur. En ce qui me concerne, j'ai l'intention de vivre éternellement.

Riker se dirigea vers le fauteuil de commandement endommagé, désormais inutilisable.

— Et moi qui espérais qu'il m'appartiendrait un jour, soupira-t-il.

Il s'attendait à ce que Picard réponde : « Vous le voulez ? il est à vous. Emportez-le en souvenir : il ira très bien avec votre tapis. » Mais le capitaine était trop sérieux pour faire de l'humour au détriment d'une chose qui lui importait tant.

— C'est encore possible, lui assura-t-il. Je doute fort que ce vaisseau soit le dernier à avoir porté le nom d'Entreprise. (Il activa son combadge.) Picard à Farragut. Deux à remonter.

Quelques secondes plus tard, ils se rematérialisèrent à bord du Farragut. S'ensuivit la batterie habituelle de débriefings, de réunions et d'investigations préliminaires consécutives à la destruction d'un vaisseau stellaire. Riker ne doutait pas que Picard s'en tirerait à bon compte, mais il n'était pas certain qu'on fasse preuve d'autant d'indulgence envers lui : après tout, il était aux commandes du vaisseau lorsque l'accident s'était produit.

Riker rejoignit Geordi La Forge dans les quartiers temporaires qu'on lui avait affectés à bord du Farragut. Ensemble, ils reconstituèrent les dernières heures de l'Entreprise minute par minute, afin de déterminer si quelqu'un aurait pu empêcher la destruction de leur vaisseau. Ils arrivèrent à la conclusion que la réponse était non. Frustré, Riker secoua la tête et dit :

— Je n'arrive pas à croire que c'était inéluctable.

— Ne vous tourmentez pas ainsi, commander. Ça ne sert à rien. Une fois la fissuration du réacteur survenue, il ne restait plus rien à faire pour l'enrayer. Je le sais parce que j'ai tout essayé... Et j'étais à l'ingénierie. Que diable auriez-vous pu faire depuis la passerelle ?

— Je ne sais pas, Geordi, soupira Riker. Peut-être aurait-on pu éviter les événements qui ont entraîné la formation de cette brèche...

— Commander... Vous allez devenir fou si vous vous obstinez dans cette voie. Ne cherchez pas quelqu'un sur qui rejeter le blâme. Starfleet s'en chargera très bien tout seul.

— Merci, Geordi. Je me sens déjà beaucoup mieux, railla Riker.

— Vous savez ce qui vous remonterait le moral ? Un petit tour à l'Avant Toute de ce vaisseau. Le bar n'est pas aussi chouette que celui de l'Entreprise, mais... Ça devrait vous requinquer un peu.

— Marché conclu.

Riker se donna une claque sur les genoux et se leva.

— Commander... Excusez-moi de vous poser cette question, mais... Est-ce que tout va bien ? Je veux dire, en dehors de nos problèmes les plus évidents, bien sûr.

— Oui, pourquoi ?

— Vous... semblez distrait, c'est tout.

— Vraiment ? Je ne Deanna pourquoi je le serais. Venez, allons boire ce verre.

— Pardon ? Vous dites ?

Geordi le dévisageait, la tête penchée et l'air interloqué.

— J'ai dit : « Venez, allons boire ce verre. »

— Non, juste avant.

— Je... (Riker fronça les sourcils.) Je ne m'attendais pas à un interrogatoire en règle.

— Vous avez dit : « Je ne Deanna pourquoi je le serais. »

— Comment ? Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— À vous de me l'expliquer, commander ! C'est de votre bouche que c'est sorti !

— Certainement pas. Vous avez dû mal entendre. J'ai dit : « Je ne vois pas pourquoi je le serais. »

Mais La Forge secoua la tête avec obstination.

— Non, vous avez dit : « Je ne Deanna pourquoi je le serais. »

— Geordi, ne soyez pas ridicule ! Ce n'est même pas une phrase ! Ça n'a aucun sens.

— Peut-être que ça en a un pour vous...

Riker poussa un long soupir de frustration.

— Dépêchons-nous. Je crois que vous avez besoin d'un petit remontant encore davantage que moi.

Assise dans la salle de détente du Farragut, Deanna observait les étoiles qui défilaient devant la baie vitrée. Pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait à la dérive.

Elle devait affronter l'inéluctable : le temps auprès de sa « famille étendue » lui était compté. Et ça l'ennuyait. Après tout, elle était une professionnelle : elle allait où on l'envoyait, et servait les besoins de Starfleet au mieux de ses capacités.

En tant que conseiller, elle se devait de garder un certain détachement. Elle n'aurait pas dû devenir si intime avec les membres d'équipage de l'Entreprise, pas au point que ça lui fasse mal d'en être séparée. Et pourtant, c'était ce qui s'était passé. D'une certaine façon, cela donnait la mesure de sa compassion et de son empathie. Mais à présent, elle allait en payer le prix.

C'était une situation d'autant plus inconfortable, comprit-elle, qu'elle ne leur manquerait pas autant qu'ils lui manqueraient. Pour eux, elle n'était qu'un individu. Mais elle avait fini par les considérer comme un tout. Son équipage. C'était le summum de l'égoïsme que de se montrer aussi possessive envers eux. C'était également incorrect, pas dans leur intérêt et encore moins dans le sien.

Elle devait se détacher d'eux. Rester seule avec elle-même...

— Je peux m'asseoir avec toi ?

Tournant la tête, Deanna aperçut Worf qui se tenait derrière elle.

— Tu ne devrais pas te placer ainsi, lui reprocha-t-il.

— Que veux-tu dire ?

— Dos à la porte. Il vaut mieux garder les issues en vue au cas où une menace inattendue surgirait.

— Bah, tu me protégerais, soupira-t-elle en battant des cils comme une héroïne de mélo.

Ce qui n'arracha même pas un sourire à Worf.

— Évidemment, dit-il sans se départir de son sérieux.

Il contourna la table et vint s'asseoir en face d'elle.

— Comment va Alexander ?

— Il se repose. Je te suis très reconnaissant de l'aide que tu lui as apportée. Je ne l'oublierai pas.

— Ce n'était rien.

— Au contraire. C'était beaucoup. (Il se pencha vers elle, et les plis qui barraient son front s'accrochèrent.) J'ai besoin de te parler de quelque chose.

Deanna comprit aussitôt qu'il s'agissait d'un sujet grave. Pas besoin d'être empathique pour s'en rendre compte : tout dans le comportement de Worf l'indiquait. L'état d'Alexander était-il plus sérieux qu'il n'avait voulu l'admettre ? Une crise politique couvait-elle chez les Klingons, qui nécessitait son départ immédiat ?

— Que se passe-t-il, Worf ? demanda-t-elle, inquiète.

— C'est au sujet d'un... arrangement.

— Un arrangement ? (Elle n'y comprenait rien.) Tu veux dire, comme un arrangement floral ?

— Non. Un arrangement qui nous concerne.

— Oh. Tu peux préciser un peu ?

— C'est en rapport avec la vie et la guerre.

— Vraiment ? Tu comptes rédiger ton testament ?

— Pas du tout. Deanna... La vie ressemble beaucoup à la guerre. Il faut la planifier, lui appliquer une stratégie. Prévoir les obstacles qui peuvent surgir en travers du chemin, mettre au point une utilisation optimale des ressources disponibles, s'assurer le soutien d'alliés fiables.

— Jusqu'ici, je te suis, déclara Deanna. Je ne peux pas dire que je comprenne où tu veux en venir, mais je te suis.

— Je te considère comme mon alliée la plus précieuse. Tu anticipes mes inquiétudes. Tu comprends mes stratégies. Tu me soutiens, même lorsqu'il te semble que j'ai tort ou que mes réactions ne sont pas appropriées. D'un autre côté, quand tu estimes que je me comporte de façon improductive, tu ne crains pas de me le faire savoir. Je ne t'intimide pas.

— Ça m'oblige à mobiliser tout mon courage. En principe, un seul regard désapprouvateur de ta part, et mes genoux menacent de se dérober. Je n'ai plus qu'une envie : ramper dans un trou et m'y laisser mourir.

Worf eut l'air assez satisfait de l'entendre. Mais après un instant de réflexion, il constata :

— C'était de l'ironie.

— Plutôt une remarque sarcastique, corrigea Deanna en souriant.

« Worf... (Elle posa une main fine sur la sienne.) Où veux-tu en venir ?

— Alexander t'aime beaucoup.

— Moi aussi. Il n'a pas la vie facile. Il est tiraillé entre deux cultures, et je sais d'expérience combien ça peut être inconfortable. Tu devrais être fier de lui.

— Je le suis. Et je pense que tu as une influence très positive sur lui. Tu l'écoutes.

— Toi aussi.

Worf secoua la tête.

— Pas toujours. Au début, j'avais du mal. C'est toi qui m'as appris comment faire. Toi qui m'as permis de comprendre qu'il ne disait pas forcément ce qu'il avait sur le cœur, alors que je prenais ses paroles pour argent comptant. Tu m'as enseigné à sonder son esprit. Pourtant, l'écouter patiemment me réclame encore des efforts considérables. Je trouve ça si frustrant... Toi, en revanche, ça te vient naturellement. Il le sait ; je pense que c'est pour ça qu'il se montre si affectueux envers toi.

— Et moi si affectueuse envers lui. Et envers son père.

— Exact. Du coup, les sentiments de son père... Je veux dire, mes sentiments... (Worf lâcha un grognement exaspéré.) Je ne suis vraiment pas doué.

— Pas doué pour quoi ? Nous avons une gentille conversation au sujet des sentiments. Je sais que ça t'est difficile d'en parler, et je suis fière que tu fasses cet effort.

— Ce n'est pas juste histoire de parler dans le vide. C'est une question de...

— Guerre ? dit Deanna.

— Voilà. Et je voudrais... (Worf chercha les mots justes.)... officialiser notre union.

Deanna le fixa un long moment sans comprendre à quoi il faisait allusion.

Puis la vérité tomba sur elle comme une enclume de dix tonnes. Elle écarquilla les yeux, et la mâchoire lui en tomba.

— Worf, est-ce que tu... Tu es en train de me demander... ?

— Si tu te mets à rire..., gronda-t-il, menaçant.

— Non ! Non, ça ne me viendrait pas à l'esprit. C'est juste que... Je ne sais pas quoi répondre...

— La réponse préférée à une demande en mariage est « oui ».

Ébranlée, Deanna se radossa à son siège.

— Une demande en mariage. Worf, je... Je ne vais pas te mentir. Je ne le pourrais pas, de toute façon. Je t'aime, tu le sais, et je pense que tu m'aimes aussi.

— Oui.

Le ton du Klingon n'avait rien de tendre : il se contentait d'énoncer une évidence. Mais c'était déjà beaucoup qu'il l'admette.

— Néanmoins... Puis-je m'enquérir de tes motivations ?

— Encore des questions ? grogna Worf.

— Si tu espères m'épouser, tu ferais mieux de t'y habituer.

— Bonne remarque. (Il pianota pensivement sur la table.) J'ai observé des familles et vu ce que leurs membres avaient à s'offrir mutuellement. Mère, père, enfants... Ça me paraît une configuration intelligente. Pas la seule possible, mais certainement la plus efficiente. Nous nous complétons à merveille, Deanna. Nous

fonctionnons bien en tant qu'équipe. Et Alexander mérite... (Il prit une profonde inspiration.) Il mérite mieux que de m'avoir pour seule influence.

— Oh, Worf... Ne te sous-estime pas.

— Bien au contraire, j'ai une opinion très élevée de mes capacités d'officier et d'individu. J'ai mes défauts, mais la fausse modestie ne fait pas partie de la liste.

— J'avais cru m'en apercevoir.

— Encore une remarque sarcastique. Ça ne te sied pas.

— Désolée.

Deanna pinça les lèvres et se força à adopter une expression sérieuse.

— Selon moi, les qualités que je possède sont dues à mon exposition à une multitude d'environnements. La galaxie est trop petite pour pratiquer l'isolationnisme. Plus Alexander saura de choses, mieux il pourra servir les autres et lui-même. Et je...

— Oui ? Et toi ? Jusqu'ici, nous n'avons parlé que de ton fils, ou presque.

— Je... je ne veux pas être sans toi. Je sais bien que je ne suis pas le partenaire idéal dont rêve la Bétazoïde moyenne. Je hanterais plutôt ses cauchemars ! Mais je suis plus fort avec toi que sans toi, et j'espère que tu ressens la même chose.

— Absolument. Mais c'est une décision si lourde de conséquences... Et la situation est si instable en ce moment...

— C'est là que je voulais en venir. Une situation instable pousse les gens à rechercher la sécurité. Une sécurité que nous pouvons nous offrir l'un à l'autre... Et que nous pouvons offrir ensemble à Alexander.

— Je...

— Je n'exige pas de réponse immédiate, mais je préférerais... Car la réponse que tu me donneras maintenant te sera dictée par ton cœur, et je la trouverai plus facile à accepter - quelle qu'elle soit - qu'une réponse ayant nécessité des heures d'introspection.

Worf venait de toucher une corde sensible. Deanna se souvint qu'à l'époque de leur rencontre, des années plus tôt, Will Riker l'avait accusée de trop réfléchir, d'être incapable d'agir sur une impulsion ou en obéissant à ses émotions - un comble, de la part d'une empathie !

Riker.

Mon Dieu, songea-t-elle, je viens de recevoir une demande en mariage et je suis encore en train de penser à Will.

C'était pure folie. Tout le temps qu'ils avaient passé ensemble à bord de l'Entreprise, toutes ces hésitations, toutes ces voltefaces... Tout ça pour le souvenir plaisant d'une relation qui avait pris fin depuis des années. Pourtant, Deanna voyait avec une clarté étonnante qu'elle s'y raccrochait encore dans une certaine mesure, pour la plus simple et la plus évidente des raisons :

Imzadi.

Ils étaient Imzadi. Destinés l'un à l'autre.

Mais comme l'avait dit un musicien terrien quelques siècles plus tôt, la vie, c'est ce qui se passe pendant que vous êtes occupé à faire d'autres plans. La vie de Riker et de Troi les avait entraînés dans des directions différentes, et bien que l'étincelle eût jailli de nouveau à plusieurs reprises, la flamme n'était jamais redevenue le brasier d'avant.

En revanche, son amour pour Worf diffusait une chaleur très vive. Le Klingon ne faisait rien à moitié, et même s'il avait du mal à dévoiler ses sentiments, il lui portait le genre de passion dévorante qu'elle avait autrefois éprouvée pour Riker, et réciproquement. Cette seule idée lui fit battre le cœur.

Worf avait raison. Ils risquaient d'être séparés. Qui pouvait dire où Starfleet les enverrait ? Qui savait s'ils seraient réunis à bord d'un autre vaisseau ? Bien sûr, ils pouvaient réclamer une affectation commune et faire jouer leurs relations, mais sans résultat garanti. Deanna avait l'impression que tout lui glissait entre les doigts, et elle tenait enfin une occasion de construire quelque chose de permanent. Quelque chose de réel.

Tu déraillais complètement, l'avertit sa voix intérieure. Marie-toi pour les bonnes raisons, pas parce que tu as peur de te retrouver seule.

Pointant, elle était certaine de ne pas craindre la solitude. Elle était forte, indépendante, capable de subvenir à ses propres besoins, et elle n'avait rien à prouver.

Pourquoi épouser Worf ?

Parce qu'elle l'aimait, et qu'il l'aimait. Parce qu'elle s'entendait bien avec son fils. Parce qu'il y avait une alchimie certaine entre eux. Le Klingon était fiable, solide, courageux et prêt à donner sa vie pour elle, même si elle espérait que ça n'en arriverait jamais là. C'était juste une indication de la profondeur des sentiments qu'il lui portait. D'un point de vue social, il était un officier très en vue au sein de Starfleet. Mariés, ils recevraient forcément une affectation commune.

Pourquoi ne pas épouser Worf ?

C'était peut-être encore un peu tôt. Ils ne sortaient pas ensemble depuis très longtemps... Certes, mais ils se connaissaient depuis des années. Le Klingon n'était pas un étranger pour elle. Il n'était pas...

Imzadi...

Le mot lui vint à l'esprit une fois de plus, et il lui en coûta de le repousser.

— Oui.

Sa réponse était sortie de sa bouche sans qu'elle le veuille, et une expression de surprise s'inscrivit sur son visage.

— Tu as dit « oui » ? lança Worf.

— Oui. (Maintenant qu'elle avait répondu, il lui semblait qu'un fardeau venait de s'envoler de ses épaules.) Oui, Worf. Je veux bien t'épouser.

Le Klingon bondit sur ses pieds et abattit sa main sur la table avec enthousiasme.

— Oui ! hurla-t-il. Elle a dit « oui » ! Nous sommes fiancés !

Ce fut alors qu'il aperçut le commandeur Riker.

Il était à une table, de l'autre côté de la pièce, en train de se lever pour prendre congé de Geordi La Forge et s'immobilisa avec une expression indéchiffrable.

Worf comprit que ses fiançailles allaient peut-être être les plus courtes de l'histoire de l'univers.

Alors qu'ils se dirigeaient vers l'Avant Toute, La Forge vit bien que quelque chose tracassait Riker. Mais ce n'était pas à lui d'en faire la remarque. Il avait toujours respecté son supérieur, et il appréciait beaucoup leurs fréquentes parties de poker avec la clique habituelle. Pourtant, il n'était pas exactement « copain » avec lui. Collègue et camarade, certes. Mais pas assez intime avec lui pour le considérer comme un ami.

En règle générale, Riker présentait un curieux mélange d'audace et de conservatisme. Il ne perdait jamais de vue les responsabilités afférentes à sa position, mais ses tendances joueuses et chaotiques n'attendaient qu'une occasion pour se manifester. Pour une fois, aucune lueur malicieuse ne brillait dans son regard : il avait plutôt l'air mélancolique.

En longeant le couloir du Farragut, les deux hommes croisèrent d'autres membres d'équipage de l'Entreprise, et même des officiers qui avaient servi sous les ordres de Riker dans le passé. Will les salua tous de la tête, et échangea même quelques mots avec certains. Mais Geordi sentit bien que le cœur n'y était pas.

— Au risque d'insister, ce n'était pas votre faute, commandeur.

— Hum ? (Riker s'arracha avec difficulté à ses pensées.) Comment ? Oh. L'Entreprise. Oui, euh... Je suppose que vous avez raison. Je vais sans doute me repasser l'accident en boucle pendant des années, mais je finirai moi aussi par arriver à cette conclusion. Du moins, je l'espère.

— Ce n'est pas ce qui vous préoccupe, n'est-ce pas ?

— De quoi parlez-vous ?

— Eh bien, je ne voudrais pas me montrer indiscret... Mais on dirait que vous avez des poids de culturiste accrochés aux épaules.

— Je pense à l'avenir, voilà tout. À l'enquête qui va avoir lieu... Aux réaffectations... Ce sera dur de ne plus vous voir tous les jours à l'ingénierie, et encore davantage de ne plus vous arracher une semaine de salaire en quelques donnes de poker.

Riker essayait de plaisanter, mais cela lui coûtait un effort visible. Geordi ne savait plus quoi faire.

Ils atteignirent la porte de l'Avant Toute, et Will fit signe à son compagnon d'entrer le premier. Geordi lui adressa un signe de tête et s'exécuta. Il se dirigea vers une table que deux officiers étaient en train de libérer et s'y assit.

Comme à son habitude, Riker s'installa à califourchon sur une chaise, en face de lui. Il croisa le regard du barman et leva deux doigts. Peu de temps après, deux verres de synthéhol atterrirent devant eux.

— Voilà Worf et Deanna Troi, annonça Geordi en désignant une table à l'autre bout de la pièce. Ils ont l'air plutôt intime.

Riker tourna la tête pour regarder dans leur direction. Worf parlait, et Deanna était penchée vers lui comme pour ne pas perdre une miette de ce qu'il racontait.

Geordi avait accordé un bref coup d'œil au couple. À présent, il fixait Riker et laissa échapper un sifflement.

— Ça y est. Je comprends tout...

— Vous comprenez tout ?

— Oui.

— J'en suis ravi pour vous, monsieur La Forge, approuva Riker avec un étonnement poli. Auriez-vous l'amabilité d'éclairer ma lanterne ?

— Je ne devrais pas en avoir besoin. C'est vous qui venez de me donner la solution.

— La solution à quoi ? Geordi, je ne vois pas du tout de quoi vous parlez.

— Vraiment ? C'est très curieux. C'est pourtant vous dont la respiration et le cœur se sont arrêtés quand vous avez vu Worf et Troi ensemble. (La Forge tapota son VISOR.) Vous pouvez me mener en bateau, commander, et vous pouvez même vous mener en bateau tout seul... Mais ceci ne ment jamais.

Riker croisa les mains sur la table et se pencha. Il était l'image du calme et de la maîtrise de soi... Enfin, pour une personne n'ayant pas de VISOR quasiment capable de le disséquer à un niveau moléculaire.

— Si mon cœur défaille quand je vois Worf et Deanna ensemble, c'est uniquement de bonheur. Je suis si content de la savoir enfin heureuse...

Geordi sut aussitôt qu'il mentait.

Son VISOR n'était pas un détecteur de mensonges fiable à cent pour cent, et quand il rencontrait pour la première fois des gens susceptibles de lui cacher quelque chose, l'ingénieur n'avait rien d'un baromètre à sincérité. Mais s'agissant de personnes qu'il connaissait bien, il pouvait évaluer la véracité de leurs dires avec une précision quasi surnaturelle. Les signes vitaux de Riker venaient de faire un tel bond que c'était comme si les mots « je mens » s'étaient inscrits en lettres de feu sur son front.

Pourtant, Geordi ne jugea pas utile d'insister. Il prit sa meilleure expression de joueur de poker pour dire :

— Tant mieux, commander.

Riker soutint son regard un long moment, puis soupira.

— C'est si évident que ça ?

Geordi fut soulagé par sa réaction. Il n'avait pas voulu offenser Riker, et encore moins raviver en lui des souvenirs douloureux.

— Ça ne le serait pas pour la plupart des gens, le rassura-t-il. Mais je ne suis pas la plupart des gens.

— Je n'en ai jamais douté, monsieur La Forge.

Riker observa Worf et Deanna par-dessus son épaule, puis fit un effort visible pour regarder ailleurs.

Geordi se pencha en avant et baissa la voix, comme s'il craignait que quelqu'un ne les espionne.

— Tout de même, monsieur, je ne comprends pas. Je croyais qu'ils sortaient ensemble avec votre bénédiction.

— En effet.

— Et je croyais que Troi et vous n'étiez plus...

Il agita deux doigts et les colla ensemble.

— Nous ne sommes plus..., confirma Riker.

— Dans ce cas, où est le problème ?

— Je l'ignore moi-même.

Geordi avala une gorgée de synthéhol, une boisson remarquable qui permettait de se détendre suffisamment pour bénéficier des effets agréables de l'alcool. Mais si une urgence survenait, le consommateur pouvait aussitôt rejeter toute sensation d'ébriété pour réagir comme il se devait. L'ingénieur autorisa le synthéhol à agir pour lui donner le courage de poursuivre sa conversation avec Riker.

— Peut-être que vous le savez, mais que vous refusez de l'admettre, lança-t-il effrontément.

— Selon vous, quel serait donc ce problème ?

Riker semblait parfaitement sobre.

— Vous avez encore des sentiments pour elle, affirma Geordi. En la voyant avec Worf, vous vous dites : « Une minute. Je suis fou de la laisser filer. »

Riker hocha lentement la tête.

— Il se pourrait que vous ayez raison.

— Vraiment ? s'étonna Geordi, surpris par sa propre perspicacité.

— C'est juste que... J'ai déjà assisté à quantité d'accidents, mais jamais un vaisseau ne m'avait explosé entre les doigts comme l'Entreprise. Je m'attendais à ce que le capitaine Picard dise : « Je vous laisse mon vaisseau cinq minutes, et regardez ce que vous en faites ! » Heureusement, il s'est abstenu.

— Il l'a peut-être pensé quand même, fit aimablement remarquer Geordi.

— J'étais prêt à lui répondre que c'était la faute de Deanna, et que décidément les femmes ne savent pas conduire, dit Riker.

Cette plaisanterie détendit quelque peu l'atmosphère.

— L'Entreprise était bien plus que mon foyer ou que mon lieu de travail. C'était un symbole de toutes les aventures que nous avons vécues ensemble, et de toutes celles qui nous restaient à vivre. Un gage de stabilité. Tout à l'heure, j'ai dit au capitaine Picard que j'espérais occuper son fauteuil de commandement un de ces jours. Ce vaisseau était l'incarnation de mon avenir. J'avais concentré sur lui tous les espoirs, tous mes rêves, toutes mes aspirations, et je ne m'en étais même pas aperçu avant sa disparition. Maintenant...

Riker claqua des doigts.

— Il ne reste plus rien. Plus de promesse, plus d'avenir, plus de vaisseau. Ça m'a fait mesurer combien tout est éphémère.

Il fit tourner l'alcool dans son verre et le fixa sans le voir.

— Je me suis toujours comporté comme si ma relation avec Deanna était un havre auquel je pourrais revenir quand bon me semblerait. Je croyais que l'Entreprise serait éternel, et ça n'a pas été le cas. Sur Bétazed, je croyais que Deanna et moi resterions ensemble, mais ça n'a pas marché pour tout un tas de raisons. Je commence à peine à réévaluer mes priorités, voilà tout.

— Et vous comptez faire quelque chose à ce sujet ? demanda Geordi.

Riker regarda Deanna et Worf.

— Ça me paraîtrait déplacé. J'ai eu ma chance... En fait, j'ai eu plus de chances qu'aucun être suprême raisonnable ne m'en aurait jamais accordé. Des gens se sont rencontrés, se sont mariés et ont eu des enfants pendant que je me prenais pour Hamlet.

— Être ou ne pas être ? lança Geordi.

— Telle est la question. (Riker rit tout bas.) C'est bizarre. J'ai été entraîné à prendre des décisions, et je suis capable de le faire dans les situations les plus extrêmes. Quand les Borg ont enlevé le capitaine pour le transformer en Locutus, et qu'il menaçait la sécurité de l'Entreprise, j'ai ordonné sans hésitation qu'on lui tire dessus. Mais dès qu'il s'agit de ma vie privée... Et d'une femme en particulier...

Il haussa les épaules.

— Croyez-moi, commander, je sais exactement ce que vous ressentez, affirma Geordi. Considérant l'historique de mes relations avec le sexe opposé, je ne suis sans doute pas la personne la mieux placée pour vous donner des conseils. Mais puisque vous êtes en train de critiquer votre capacité à prendre des décisions, une chose me frappe.

— Laquelle ?

— Eh bien... (L'ingénieur se dandina dans sa chaise.) Un peu plus tôt, nous avons parlé des mesures prises pour prévenir la destruction de l'Entreprise. Je suis certain d'avoir fait tout ce qui était en mon pouvoir. Je pourrai affronter le tribunal de Starfleet en toute tranquillité, parce que j'en suis sincèrement persuadé. À mon avis, ce n'est pas votre cas. Tel que je vous connais - et sans vouloir vous offenser -, vous seriez capable de vous attribuer toute la responsabilité de l'accident. Bien entendu, vous finiriez par être lavé de tout soupçon en dépit de vos propres protestations.

— Votre vision des choses est un peu cynique, mais probablement assez juste, concéda Riker.

— Maintenant, supposons qu'il existe une autre commission d'enquête spécialisée dans les affaires de cœur, faute d'une meilleure expression. Si on vous installait sur la chaise de l'accusé et qu'on vous demande : « Commander Riker, avez-vous fait tout ce que vous pouviez concernant votre relation avec Deanna Troi ? Avez-vous exploré toutes les options ? Avez-vous seulement admis la profondeur de vos sentiments pour elle ? » Que répondriez-vous ? Auriez-vous la conscience tranquille ? Et pensez-vous qu'on vous innocenterait aussi, ou que vous risqueriez une condamnation pour cette affaire-là ?

Riker tapota la table du doigt. Rapidement d'abord, puis plus lentement tandis que ses pensées s'ordonnaient.

— Je vois ce que vous voulez dire, lâcha-t-il.

— Bien.

— Mais la question, c'est : « Vais-je me contenter de le voir, ou vais-je agir en fonction ? »

— Ça, commander, ce n'est pas à moi de le dire. Je ne suis pas à l'intérieur de votre tête, et très franchement, je peux voir beaucoup de choses... Mais même mon VISOR ne me permet pas de distinguer l'avenir.

Riker saisit son verre de synthéhol et avala d'un coup la moitié de son contenu, comme pour raffermir sa résolution.

— Je suis sans doute sur le point de me ridiculiser dans des proportions jamais atteintes dans ma carrière, avoua-t-il.

— Vous allez lui parler, devina Geordi.

— Oui, je vais lui parler. Et si ça ne marche pas, ou si je passe pour un imbécile, je saurai à qui la faute.

— À moi ?

— Absolument.

Mais Riker souriait de toutes ses dents, et il sembla à Geordi qu'un grand poids venait de lui être ôté des épaules. Après des années d'atermoiement, il venait enfin de se décider à passer à l'action. Il allait abandonner son personnage de Hamlet pour devenir un homme d'action, pour saisir l'instant présent à bras-le-corps.

— Vous savez quoi, Geordi ? L'Entreprise s'est peut-être écrasé, mais il s'est battu vaillamment et il n'a pas à avoir honte. Si j'espère commander son successeur un jour, le moins que je puisse faire, c'est me montrer digne de son exemple.

— Sages paroles, monsieur, dit l'ingénieur.

— Je vais m'approcher de leur table... Je vais demander à M. Worf de nous excuser... Puis j'aurai une petite conversation avec Deanna. Ou plutôt, une longue conversation.

— Tâchez de ménager Worf : il n'est pour rien dans cette affaire.

— C'est vrai, reconnut Riker à regret. Il a eu le courage de faire le premier pas pendant que je restais sur le banc de touche. Mais il comprendra. Du moins, je l'espère. Souhaitez-moi bonne chance, Geordi.

— Bonne chance, commander.

Riker fit mine de se lever.

Au moment où Worf tapait du plat de la main sur la table qu'il partageait avec Deanna.

— Oui ! hurla-t-il. Elle a dit « oui » ! Nous sommes fiancés !

Riker se figea.

Ce fut comme si tout son univers venait de s'écrouler. Sa main se crispa sur son verre. Du coin de l'œil, il vit Geordi le dévisager d'un air catastrophé.

Puis il regarda Worf et Troi.

Le Klingon l'avait aperçu, et à en juger son expression surprise, il venait juste de s'aviser de sa présence.

En cet instant, pour la première fois depuis que Riker le connaissait, l'assurance inébranlable de Worf vacilla. L'attitude de Riker avait-elle trahi ses sentiments ? Le Klingon avait-il deviné pourquoi il était en train de se lever ?

Percevant le désarroi de son compagnon, Deanna pivota sur son siège pour voir ce qui le perturbait. Son regard croisa celui de Riker, et ce fut comme s'ils s'observaient à travers les années qui les séparaient. Tout ce qui avait été, tout ce qui aurait encore pu être entre eux demeura en suspens quelques secondes.

Puis, comme s'il n'avait jamais eu que ça en tête, Riker acheva de se redresser et leva son verre. Il afficha un sourire alors même que son cœur se fendait en deux.

— Je tiens à être le premier, dit-il d'une voix qui ne tremblait pas, à porter un toast au jeune couple et à lui adresser toutes mes félicitations.

— Félicitations ! répétèrent comme un écho les autres clients du bar. Au jeune couple !

Geordi fut épaté par la discipline mentale de Riker. À cet instant, son esprit aurait dû être livré au chaos le plus total. Si ça avait été le cas, Deanna Troi l'aurait perçu immédiatement. L'ingénieur en était certain. Autrement dit, Riker étouffait sa déception et son chagrin, se forçant à ne faire remonter à la

surface que des émotions positives. Il sourit à nouveau et se rassit lentement, tandis que Worf et Troi acceptaient les vœux de bonheur présentés par les autres membres d'équipage.

Riker avisa l'expression stupéfaite de Geordi et haussa les épaules comme si ça n'avait aucune importance.

— C'est ma faute. Je n'aurais pas dû tarder autant à me décider.

— Commander...

Geordi ne savait pas quoi dire. Il se sentait mal à l'aise, presque coupable d'avoir encouragé Riker à reprendre espoir.

— Ne vous inquiétez pas pour ça, dit son compagnon avec un geste insouciant. Quand on interprète Hamlet assez longtemps, tôt ou tard, un autre personnage plus prompt à se décider finit par conquérir la fille.

— Je croyais qu'elle mourait, dans la pièce ?

— C'est une tragédie shakespearienne, Geordi. Tout le monde meurt. Le vieux Will ne mélangeait pas la comédie avec le drame. Il était plutôt du genre tout ou rien. Ce que je peux comprendre. Être prêt à tout donner... Ou se retrouver sans rien...

Soudain, il fut incapable de supporter plus longtemps les félicitations générales. Il se leva une fois de plus, tournant le dos à Worf et à Troi.

— Si vous voulez bien m'excuser, Geordi...

— Vous voulez que je vous accompagne ? demanda l'ingénieur, qui se sentait toujours coupable.

— Non, merci. Je pense que je vais aller me coucher.

— Commander, il n'est même pas vingt heures ! Écoutez, nous pourrions faire un saut dans un holodeck...

Riker eut un sourire triste et secoua la tête.

— Merci, mais ça ira. D'accord, j'ai perdu un vaisseau et une femme dans la même journée. Mais si on veut bien considérer ça sous un angle philosophique, elle et moi n'étions que deux navires qui se croisent dans la nuit. Pour l'instant, j'ai juste besoin de me mettre au lit. Dormir... (Par-dessus son épaule, il jeta un dernier coup d'œil vers Deanna qui distribuait sourire et poignées de main.)... Rêver, peut-être.

CHAPITRE IV

Tom Riker rêvait de liberté quand tout bascula dans la folie.

C'était un rêve très plaisant. Il mettait en scène une femme aux yeux sombres dont les cheveux noirs cascadaient sur ses épaules. Une femme qui lui avait enseigné les sentiments, avant de lui échapper lorsque le destin les avait poussés dans des directions différentes.

Un instant, il l'avait retrouvée... puis de nouveau perdue... Et maintenant, elle était de retour dans les replis obscurs de son esprit, et jamais plus il ne la laisserait partir. Il la serrait contre lui, couvrait sa bouche de baisers, et ils étaient libres... Libres de planifier leur vie ensemble... Libres de...

L'explosion le réveilla en sursaut. Les autres prisonniers écarquillaient encore les yeux, mais Tom était déjà en pleine possession de ses moyens. Accroupi sur le sol, il balayait les environs du regard en tentant de s'habituer à la pénombre.

Une autre explosion retentit tout près, et le sol de Lazon II trembla. Le bruit d'une arme lourde résonna au-dessus de leur tête. Riker ne parvint pas à l'identifier, mais Saket déclara :

- C'est une batterie romulienne.
- Vous en êtes certain ?
- Absolument. Je reconnaîtrais cet écho jusque dans mon sommeil.

Riker se garda de lui faire remarquer que c'était plus ou moins le cas. Une fois de plus, une secousse agita le sol.

- Des amis à vous ? interrogea-t-il.
- Je l'espère bien. Et je ne peux pas dire que ce soit une grosse surprise.

Le martèlement se poursuivit pendant que l'attaquant invisible - mais pas inconnu - continuait à pilonner le champ de force de la planète. Puis Riker s'avisa que le tremblement sous leurs pieds n'était pas en phase avec le grondement au-dessus de leur tête. Il était presque impossible à entendre par-dessus le tintamarre que faisaient les prisonniers en ajoutant leurs cris aux tirs de batterie.

Riker approcha son visage de celui de Saket. Par chance, les oreilles romuliennes étaient conçues pour entendre dans les circonstances les plus défavorables.

— Quelque chose cloche ! hurla-t-il. Les tirs... Ce ne sont pas eux qui font trembler le sol !

— Comment ?

Saket tendit l'oreille et s'aperçut que Riker avait raison.

La porte de la hutte s'ouvrit à la volée, livrant passage à Mudak. Le Cardassien tenait un fusil ; de sa main libre, il s'accrocha à l'encadrement de la porte.

— Tout le monde reste ici ! cria-t-il. Personne ne doit bouger ! Ne songez même pas à en profiter pour vous échapper ! Quiconque tentera de s'enfuir sera sévèrement puni ! Vous avez ma parole !

Si Mudak éprouvait de la panique, il le cachait soigneusement. Il semblait persuadé que son camp finirait par vaincre. En vérité, vu l'inquiétude qu'il exprimait, il aurait aussi bien pu s'agir d'un exercice de routine.

Pour une raison quelconque, Mudak fixait Riker et Saket, comme s'il ne se souciait que d'eux. Peut-être espérait-il les pétrifier sur place. Puis il se détourna et s'en fut.

Les prisonniers s'étaient tous jetés à plat ventre sur le sol et levaient un regard apeuré vers le ciel. Un Tellarite nommé Redonyem lança d'une voix rocailleuse :

— Je dis que nous devrions tenter notre chance dehors ! Cette hutte n'est pas un abri anti explosion. S'ils franchissent le champ de force et qu'elle s'écroule, nous périrons sous les décombres.

— Tu crois que ce serait mieux dehors ? répliqua un Orion appelé Z'yk.

— Oui. (Redonyem s'était relevé et faisait les cent pas tel un animal en cage.) C'est peut-être notre seule chance de fuir le camp de ce maudit caillou ! J'ai cinq femmes, dix-neuf enfants et une carrière de marchand d'armes que j'aimerais bien retrouver. Si vous croyez que je vais passer mes derniers instants à trembler là-dedans, en attendant que la mort tombe du ciel, alors qu'il y a un terrain d'atterrissage tout près d'ici, vous vous trompez lourdement !

— Il a raison, intervint Saket. Redonyem a raison. Je suggère que nous sortions immédiatement.

Quelque chose dans son assurance et dans la fermeté de sa voix parut emporter l'adhésion de la demi-douzaine de prisonniers recroquevillés sur le sol. Prenant une inspiration collective, ils s'élançèrent vers la porte sur les talons de Redonyem.

À l'instant où ils émergèrent de la hutte, un fusil cardassien tira et frappa le Tellarite à la poitrine. Le choc fut si violent que Redonyem fut projeté en arrière et alla percuter Saket, qui le suivait de près.

Un garde cardassien se tenait non loin de là. Visiblement, il se dirigeait vers une des stations de bataille quand il avait surpris la tentative d'évasion des prisonniers.

— Rentrez ! Dépêchez-vous ! cria-t-il en agitant son arme d'un air menaçant.

Dans le ciel, les tirs des attaquants romuliens - au nombre toujours inconnu - venaient exploser contre le champ de force. Pour le moment, celui-ci tenait le coup, mais les phaseurs se préparaient à intervenir dans l'hypothèse improbable où il s'effondrerait.

Redonyem s'affaissa contre Saket. Un grognement bestial monta des profondeurs de sa gorge. Le rayon avait laissé une trace de brûlure sur sa poitrine, mais il ne semblait pas décidé à s'en soucier. Au lieu de cela, il chargea.

Le garde leva son arme pour tirer.

À cet instant, Saket ramassa un débris qui s'était détaché du toit de la hutte et le projeta avec une précision remarquable. Touché au visage, le Cardassien tituba. Son coup dévié manqua sa cible, qui bondit sur lui et le désarma en lui arrachant tout le bras.

Le garde s'effondra en poussant un cri de surprise, car la douleur ne se manifesterait qu'un peu plus tard. Avec un hurlement de triomphe, Redonyem brandit le bras au-dessus de sa tête tel un trophée sanglant.

Un autre Cardassien, qui venait de franchir un angle en courant, aperçut la scène macabre et se figea. Sa brève hésitation suffit à Redonyem pour s'avancer, lui flanquer un bon coup avec le bras de son camarade et lui enfoncer tout un côté du crâne.

Le Tellarite s'empara des armes de ses deux victimes. Le premier garde s'époumonait ; il lui décocha un coup de pied dans la tête pour le faire taire.

Z'yk s'approcha des cadavres et leva les yeux vers Redonyem.

— Trouvez-moi un couteau, dit-il avec un sourire carnassier. Je crois que j'ai une idée.

Le complexe s'étendant sur une quinzaine de kilomètres carrés, les évadés étaient assez loin du vaisseau romulien lorsque celui-ci y entra. Et c'était bien mieux ainsi, car ils auraient risqué de se faire tuer instantanément.

Mudak n'eut pas autant de chance, et il faillit y laisser sa peau.

Tandis qu'il se dirigeait au pas de course vers la tour de défense, le Cardassien prit soudain conscience que les vibrations du sol ne provenaient pas des tirs.

Ce qui avait frappé Riker et Saket dix minutes plus tôt lui apparut enfin. Pour être juste, sans doute s'en serait-il rendu compte avant s'il n'avait pas été distrait par l'assaut aérien. Mais c'était justement le but de celui-ci : détourner l'attention de la véritable attaque.)

Le sol se souleva à moins de trois mètres de lui. Les vibrations le déséquilibrèrent, et il tomba lourdement sur le dos. Il réussit à ne pas lâcher son arme, mais recula en se traînant sur les coudes et en observant avec incrédulité le déroulement d'un plan d'assaut d'une simplicité à couper le souffle.

De la terre et des débris jaillirent du sol tel un geyser provoqué par une charge explosive souterraine. Comprenant qu'il ne parviendrait pas à s'éloigner suffisamment, Mudak se roula en boule et se protégea la tête avec les bras tandis qu'une pluie de gravats s'abattait autour de lui.

À demi enseveli, il parvint à dégager son visage pour observer ce qui se passait.

Du trou béant émergea un vaisseau comme il n'en avait jamais vu, mais dont il devina sans peine l'objectif. C'était une taupe, un véhicule terrestre normalement utilisé pour le terraformage. Sur les mondes hostiles, il permettait aux colons de creuser des entrepôts souterrains, voire des quartiers d'habitation. Il était équipé d'une série de canons protoplasmiques disposés à l'avant sur une roue. Lorsque celle-ci tournait, les canons dissolvaient la terre en décrivant un cercle qui s'élargissait constamment, tout en renforçant la structure moléculaire du tunnel ainsi formé pour lui conférer la dureté du diamant. Ouvrir un passage de la sorte ne prenait que quelques minutes.

Mais il ne s'agissait pas d'une taupe ordinaire. Avec une ingéniosité diabolique, quelqu'un l'avait montée sur un traîneau à distorsion, de sorte qu'elle pouvait se déplacer dans les airs sans se faire repérer grâce à sa petite taille. Elle s'était approchée de Lazon II, avait pénétré dans la planète en un point que le bouclier ne protégeait pas, et creusé pour s'introduire dans le complexe. Le champ de force s'interrompait à la surface : une erreur stratégique dont les Romuliens avaient, selon Saket, tiré tout le parti possible.

Lazon II s'était officiellement transformé en asile de fous. Les explosions ayant poussé d'autres prisonniers à s'enfuir, les gardes ne savaient plus où donner de la tête. Ils ignoraient s'ils devaient concentrer leurs efforts sur les envahisseurs ou sur les évadés.

— Formez les rangs ! cria un officier.

Les gardes qui étaient à portée de voix l'entendirent et obtempérèrent, formant un escadron rudimentaire. Le seul problème, c'est qu'ils se demandaient où tirer. L'officier régla la question en ordonnant :

— Escadron Un, matez le soulèvement des prisonniers. Escadron Deux, mitraillez les intrus !

L'Escadron Un connut beaucoup plus de succès en ouvrant le feu sur les évadés. Deux furent tués instantanément, et un grand nombre encaissèrent de graves blessures.

La taupe vibra sous les assauts ennemis. Ce n'était pas un véhicule de combat, et sa coque n'était pas conçue pour encaisser des tirs, même s'ils provenaient de simples armes de poing. Son système de propulsion aérienne endommagé, elle se cabra, bascula sur le flanc et fit un tonneau.

Mudak la vit rouler dans sa direction. Il retint son souffle et se prépara à l'impact, s'attendant à ce que la taupe l'aplatisse au passage. Mais à la dernière

seconde - comme si une bonne fée veillait sur le Cardassien -, l'étrange véhicule fit un dernier tonneau, ricocha sur le sol et alla s'immobiliser quelques mètres plus loin en laissant derrière lui une épaisse traînée de fumée.

Les gardes poussèrent un rugissement de triomphe.

Mudak en profita pour s'extraire du tas de débris. Sa soudaine apparition fit sursauter ses camarades tandis qu'il se dirigeait vers l'épave de la taupe. Les multiples rebonds avaient éventré son cockpit. Le Cardassien, qui par miracle n'avait pas lâché son arme, visa le siège du pilote.

Il était vide.

Mudak se frotta le visage avec sa manche, comme si cela pouvait faire apparaître une cible dans son champ de vision. D'autres gardes se rassemblèrent autour de lui pour jeter des regards incrédules à la taupe.

— Ça alors... Où est le... ? balbutia l'un d'eux.

Mudak aperçut une lumière qui clignotait sur le panneau de contrôle du véhicule. Il identifia un mécanisme d'autopilotage, dont une des options permettait de commander la taupe à distance...

Soudain, il comprit.

— Le trou ! hurla-t-il en pivotant vers celui-ci. Tirez dedans ! Refermez-le ! Dépêchez-vous !

Mais il était trop tard.

Une navette de combat jaillit de l'ouverture forcée par la taupe. Comme beaucoup de vaisseaux romuliens, elle était peinte de façon à évoquer un rapace, mais semblait plus profilée et d'allure plus vicieuse que ses cousins les Oiseaux de Proie.

Les services de Starfleet l'avaient enregistrée sous le nom de Pèlerin. Contrairement à la taupe, qui se déplaçait avec difficulté, elle était équipée pour une maniabilité maximum en vol et au combat. Les gardes ne tardèrent pas à s'en apercevoir tandis qu'elle pivotait sur elle-même et plongeait hardiment vers la grille de défense.

Aussitôt, les canons s'activèrent, et leurs senseurs se verrouillèrent sur le Pèlerin. Quand ils ouvrirent le feu, la sagesse conventionnelle aurait voulu que le petit vaisseau n'ait pas la moindre chance.

Mais son pilote devait l'ignorer, car il zigzagua, faisant en sorte que les rayons l'effleurent à peine. Puis il activa son propre système d'armement pour riposter et pilonner la grille de défense.

La tour trembla, et des fissures apparurent dans ses fondations. Elle n'avait pas été conçue pour soutenir un assaut direct. Elle était protégée par le champ de force, et en toute logique, aucun vaisseau n'aurait dû pouvoir approcher suffisamment pour lui tirer dessus.

Visiblement, personne n'avait daigné en informer le pilote du Pèlerin, qui continuait à plonger et à redresser pour éviter les tirs ennemis, tout en faisant feu sur la grille de défense.

Puis la chance se mit du côté des Cardassiens.

Une équipe au sol, conduite par Mudak, parvint à endommager les stabilisateurs arrière du Pèlerin. Celui-ci pivota sur son axe, et Mudak attendit qu'il s'écrase. Il en fut pour ses frais : par une manœuvre défiant toute description, le pilote parvint à maintenir sa trajectoire. Il plongea un instant vers le sol, puis reprit de l'altitude et garda le cap sur sa cible.

— Il va percuter la tour ! hurla Mudak, le ton de sa voix ne laissant planer aucun doute sur les conséquences probables.

Les canons touchèrent enfin le Pèlerin. Mais c'était trop peu et trop tard : le vaisseau romulien arrivait déjà sur eux.

Un instant avant qu'il n'entre en collision avec la grille de défense, un observateur doté d'une acuité visuelle exceptionnelle aurait pu distinguer une minuscule silhouette - celle de son pilote, et apparemment seul occupant - qui s'éjectait du cockpit.

L'explosion fut assourdissante. Un mur de feu enveloppa la moitié inférieure de la tour et monta allègrement à l'assaut du reste. Il déclencha une série d'explosions plus petites, dont l'intensité augmenta rapidement. Quelques secondes plus tard, toute la grille de défense s'effondra, projetant un tourbillon de fumée noire dans le ciel.

Le chaos le plus total régnait désormais au sein du complexe. Les gardes et les prisonniers couraient en tous sens.

Mudak ne comprit jamais comment il s'était retrouvé aplati sur le sol encore secoué de vibrations résiduelles. Il savait seulement qu'une déflagration l'avait soulevé de terre pour le projeter une dizaine de mètres plus loin, et que son champ de vision était exclusivement rempli de pieds en mouvement.

À son grand étonnement, il s'aperçut qu'il tenait toujours son arme. Comme si ses doigts avaient eu une existence indépendante dont le seul but était de venger l'humiliation infligée à Lazon II.

Le Cardassien recracha une motte de terre qu'il avait failli avaler quand la force de l'impact avait enfoncé son visage dans le sol. Sa tête lui faisait mal. Portant une main à son visage, il effleura une grande tache humide sur sa peau. Il observa ses doigts maculés d'un liquide poisseux, mit quelques instants à comprendre que c'était du sang et quelques instants supplémentaires à se dire que c'était le sien. Mais il choisit d'ignorer cette nouvelle, car il avait des problèmes plus urgents sur les bras.

Du coin de l'œil, il capta un mouvement. Pas celui d'un prisonnier qui prenait ses jambes à son cou, et pas non plus celui d'un garde paniqué : de sexe féminin, cette silhouette se déplaçait avec prudence, en prêtant une grande attention à

son environnement. Elle venait d'émerger de derrière les ruines de la tour, et avançait pliée en deux pour offrir une cible plus petite sans que ça n'entrave ses mouvements.

Elle avait de courts cheveux blonds, des sourcils élégamment effilés et des oreilles pointues. Sa tunique argentée reflétait les flammes dansantes du brasier, lui donnant l'air d'un élémental de feu. Son visage était barbouillé de ce que Mudak prit d'abord pour du maquillage de camouflage, mais qui devait être en réalité de la suie.

Le Cardassien mit un moment à identifier cette inconnue. Mais il pouvait s'agir seulement du pilote du Pèlerin qui venait de démolir la grille de défense. Soudain, rien ne lui semblait plus important que de la rattraper pour lui faire payer son crime. Elle ne l'avait pas encore repéré : tant mieux, car ça allait lui faciliter le travail.

D'après son attitude, Mudak devina que la femme cherchait quelqu'un. Il se jura qu'elle ne vivrait pas assez longtemps pour retrouver cette personne, qui qu'elle soit.

La fumée qui planait dans l'air parut l'engloutir. Alors, Mudak se leva, attendit que le monde cesse de tourner autour de lui et se mit en chasse.

À quelque distance de là, Saket ralentit en observant l'étonnante manœuvre du Pèlerin. Il comprit aussitôt qui était aux commandes de la navette, sourit et secoua la tête d'un air émerveillé. Visiblement, elle n'avait pas perdu la main.

— Je savais que tu viendrais, dit-il. (Puis il se tourna vers Riker et répéta :) Je savais qu'elle viendrait.

Mais son compagnon n'était nulle part en vue, et Saket comprit qu'ils avaient été séparés dans la confusion générale.

Soudain, une monstrueuse explosion retentit. Le Romulien leva les yeux à temps pour voir le Pèlerin enveloppé par une boule de feu d'une telle intensité qu'il en sentit la chaleur de l'endroit où il se tenait. Son moral plongea de nouveau dans les abysses : il venait sans doute d'assister à la mort d'une de ses meilleures élèves, et sans nul doute de sa préférée.

Il secoua la tête.

— Non, dit-il. Elle ne peut pas être morte. Je refuse d'y croire.

Il fit un pas en direction de la tour.

Redonyem jaillit de nulle part et le saisit par le coude.

— Pas par là, vieil homme, grogna-t-il.

Son teint avait viré au rose, ce qui était très inquiétant pour un Tellarite.

Pourtant, il insista :

— De ce côté.

— Mais..., balbutia Saket.

— Écoutez, coupa Redonyem. (Une de ses mains ensanglantées pressait la brûlure, sur sa poitrine.) Nous n'avons pas le temps de jouer. Vous êtes intervenu une fois alors que les gardes me maltraitaient, et je paye toujours mes dettes. Venez ou restez en arrière, à vous de choisir. Mais décidez-vous vite.

Saket n'hésita qu'un instant avant de suivre le Tellarite vers une liberté virtuelle, sans savoir ce qu'il était advenu de Riker ou de la femme qui pilotait si audacieusement.

Mudak courait, escaladant les gravats et bondissant par-dessus les fissures du sol.

La Romulienne ne s'était pas rendu compte qu'il la poursuivait, et il préférait ne pas tirer tant qu'il ne serait pas certain de l'abattre du premier coup : s'il la manquait, il perdrait l'avantage de la surprise. Étant donné le chaos qui se déchaînait autour de lui, c'était probablement son seul atout.

Mudak savait à quel point Lazon II était vulnérable. Le champ de force avait disparu, et les vaisseaux qui devaient attendre en orbite pouvaient tirer d'un moment à l'autre sur la planète pénitentiaire désormais sans défense. Sans doute étaient-ils déjà en route, fondant sur leur proie tels des charognards.

— Je croyais que les Romuliens étaient nos alliés, grommela Mudak.

Après tout, n'était-ce pas pour ça que la garnison était si réduite sur Lazon II ? Parce que la plupart des troupes cardassiennes avaient été réquisitionnées pour participer à une attaque commune contre les Fondateurs ? Pourquoi les Romuliens attaquaient-ils Lazon II ? Avaient-ils prévu de les berner depuis le début ? Était-ce un piège ? À ce stade, rien ne semblait indigne d'eux aux yeux de Mudak.

Elle s'était arrêtée. On aurait dit qu'elle cherchait à s'orienter. C'était l'occasion qu'attendait Mudak. Il leva son arme et visa.

Un doigt crispé sur la détente, il marqua une pause pour l'admirer de loin. Elle avait une allure presque animale, comme un prédateur souple et mince lancé sur les traces de sa proie. Le Cardassien regrettait presque qu'ils ne se soient pas rencontrés en d'autres circonstances : c'était un cliché, mais il avait la certitude qu'il ne serait pas ennuyé avec elle.

Ce qui ne l'empêcherait pas de lui faire exploser la cervelle. Elle était dans sa ligne de mire ; il ne pouvait pas la manquer. Elle ne s'apercevait même pas qu'il la visait. Avec un peu de chance, elle mourrait sans le savoir.

Mudak appuya sur la détente.

La puissance destructrice de son arme fit onduler l'air sur son passage et alla se perdre dans un nuage de fumée.

Car à l'instant précis où il avait tiré, la femme s'était téléportée. Une pure coïncidence : elle avait seulement contacté un des vaisseaux romuliens en orbite pour qu'il la tire de là.

Un instant, elle mesura le danger qu'elle avait couru alors que le rayon transperçait sa silhouette. Mais l'énergie bleue l'enveloppait déjà, la réduisant à un amas de molécules.

Mudak lâcha un juron.

Pas la peine d'être un génie pour comprendre le but de cette intervention. Les Romuliens avaient voulu favoriser une évasion, sans doute pour récupérer Saket. Dans ce cas, s'ils n'avaient pas déjà localisé leur compatriote, le temps de Mudak était compté. Lazon II avait beau brûler autour de lui, qu'il soit damné s'il les laissait s'en tirer à si bon compte !

Le Cardassien connaissait par cœur chaque centimètre carré du complexe. Même dans le chaos ambiant, il pouvait retrouver le chemin du terrain d'atterrissage. Il y alla le plus vite possible, évitant les poches de combat pour se concentrer sur son objectif.

Lorsqu'il arriva en vue du terrain, il scruta le bunker de garde à la recherche de signes de vie. Voyant que rien ne bougeait, il en conclut que ses camarades avaient abandonné leur poste (pas impossible, mais guère probable), ou qu'ils avaient été vaincus par un groupe de prisonniers (pas impossible, et beaucoup plus probable).

Mudak ralentit légèrement pour se donner une fraction supplémentaire de temps de réaction. Même ainsi, il avalait la distance à une vitesse remarquable. Ses cheveux pendaient autour de son visage, et de grosses gouttes de sueur coulaient dans ses sillons osseux. La chaleur des explosions lui avait brûlé les poumons, et il respirait avec difficulté.

Mais rien de tout cela ne put l'arrêter. En fait, il oublia tout à l'instant où il vit trois silhouettes brouillées par la fumée se diriger vers un des vaisseaux posés sur le terrain d'atterrissage.

Mudak n'hésita pas, et ne leur donna pas non plus une chance de se rendre. Il ouvrit le feu. Il avait réglé son fuseur sur la puissance maximale, parce qu'il n'était plus d'humeur à jouer.

Le premier rayon cueillit le Tellarite entre les omoplates. Pourtant, Redonyem ne mourut pas immédiatement. C'était le second coup fatal qu'il avait encaissé dans la journée, et il se refusait obstinément à mourir. Mais il ne représentait plus aucun danger, se dit Mudak en reportant son attention sur Saket.

Celui-ci était en train de pivoter pour identifier la menace. Si le second tir du Cardassien l'avait atteint, il aurait succombé avant de toucher le sol.

Ce fut Redonyem qui le sauva. Alors qu'il titubait en se tenant la poitrine, touchant des choses auxquelles il ne voulait pas penser et s'efforçant de les repousser à l'intérieur, le Tellarite s'interposa entre Mudak et sa cible.

Le rayon le traversa en faisant exploser ses entrailles, avant de poursuivre sa course et d'atteindre Saket au flanc. Mais Redonyem avait absorbé le plus gros de l'impact, et il s'effondra sur le Romulien en le clouant au sol.

Z'yk, l'Orion, se retourna et vit Mudak avancer vers eux. Un instant, il songea à lui tirer dessus avec l'arme qu'il tenait. Mais le Cardassien le visait déjà, et il comprit qu'il serait mort avant d'avoir pu tirer.

Il fit la seule chose possible. Lâchant son fuseur, il mit ses mains sur sa tête et hurla « Je me rends ! » assez fort pour se faire entendre par-dessus les cris de panique.

Mudak hocha la tête... et fit exploser celle de l'Orion. Le corps de Z'yk resta immobile un instant, les bras toujours en l'air ; puis il s'effondra.

Mudak étudia la scène avec une expression approbatrice. Il vit Saket remuer sous le cadavre de Redonyem, et comprit que le Romulien était encore vivant. Pointant son arme sur lui, il ordonna :

— Relève-toi.

— Je... ne peux pas, haleta Saket.

— Je t'ai tué. Ça va juste te prendre un peu plus longtemps que prévu pour mourir. Je me demande si je devrais t'achever ou te laisser souffrir jusqu'à la fin. Qu'est-ce qui serait le plus approprié ? Que préférerais-tu, Saket ? Mourir lentement ou très vite ? À ton avis, que dois-je faire ?

Bien que le Romulien souffrît énormément, il n'était pas question qu'il le laisse voir sur son visage. Il n'allait pas donner cette satisfaction à son geôlier.

— Il est agréable de t'entendre enfin te soucier de l'opinion des prisonniers... Même si ça arrive un peu tard.

— Quand je pense à toutes les fois où je me suis mordu la langue à cause de tes « relations », grogna Mudak. Quand je pense au traitement de faveur dont tu as bénéficié... (Il eut un léger sourire.) Et pourtant, tu finiras comme tous les prisonniers qui ont tenté de s'évader. (Il leva son arme pour viser la tête du Romulien.) Adieu, Saket.

Au dernier moment, il capta un mouvement sur sa droite du coin de l'œil. Il pivota en tirant.

Tom Riker avait anticipé son geste et s'était jeté à terre pour éviter le rayon. Il roula sur une épaule, replia ses jambes contre sa poitrine et les détendit pour décocher une ruade dans l'estomac du Cardassien. Celui-ci tituba en arrière, mais parvint à conserver son équilibre.

Sans ralentir, Riker se releva d'un bond et se jeta sur Mudak, animé par une rage folle. Il le percuta avec tant de force que le Cardassien fut soulevé de terre. Les deux hommes roulèrent sur le sol.

Riker parvint à se dégager et lança un coup de poing qui atteignit Mudak à la mâchoire. Ce n'était pas l'endroit idéal pour frapper un Cardassien, et il sentit une de ses phalanges se briser sous l'impact.

Mais Mudak était étourdi, et Riker en profita pour lui arracher son arme qu'il pointa sur le visage de son adversaire. Celui-ci secoua la tête pour éclaircir sa vision et leva vers Riker un regard qui sembla lui transpercer le crâne.

— Tu ferais mieux de me tuer, gronda-t-il. Sinon, je jure que je te retrouverai.

Riker hésita sérieusement. Puis il abattit la crosse du fuseur sur le crâne de Mudak pour l'assommer. Le Cardassien s'évanouit.

Sans lui octroyer un regard, Riker s'approcha de Saket et lui tendit la main pour l'aider à se dégager. Il ne pouvait plus rien faire pour les autres, et quand il aperçut la blessure du Romulien, il songea que celui-ci ne tarderait pas à partager leur sort. Apparemment, Saket lui-même ne se faisait pas d'illusions sur son espérance de vie.

— Belle intervention, Riker, souffla-t-il d'une voix rauque.

— J'ai été enseveli sous les décombres, et il m'a fallu du temps pour me dégager. Navré de n'être pas arrivé plus tôt.

— Vous arrivez juste à temps... pour m'aider à mourir... comme je le souhaitais. Libre...

— Vous allez vous en sortir, dit Riker en l'entraînant vers la navette la plus proche.

— Mourir libre, continua Saket comme s'il ne l'avait pas entendu. C'est le plus important. Je ne voulais pas... crever dans cet endroit.

Riker faillit lui répéter qu'il allait s'en sortir, mais le Romulien était trop intelligent pour avaler ce genre de mensonge. Et il avait besoin de tout son souffle pour le porter jusqu'à la navette.

Le sol vibra de nouveau, et Riker aperçut des rayons de phaseurs dans le ciel. Un vaisseau imposant était en orbite autour de Lazon II. Il fit un signe du menton dans sa direction approximative.

— Des amis à vous ?

Mais Saket ne l'écoutait pas. On aurait dit qu'il glissait lentement dans un univers à lui seul accessible.

— Libre... Libre, balbutiait-il.

Riker vit la tache de sang s'élargir sur sa poitrine. Il songea à arrêter l'hémorragie et à lui administrer les premiers secours, mais ç'aurait été aussi ridicule que de tenter d'écoper à la petite cuillère dans un paquebot en train de couler. Quoi qu'il fasse, ça ne suffirait pas.

Ils entrèrent en titubant dans une navette qui, bien que de petite taille, devrait leur suffire pour s'arracher à ce maudit caillou. Riker examina rapidement les instruments : tous cardassiens, mais il pensait s'en sortir.

Ses mains volèrent sur le panneau de commande, et le moteur ronronna tandis que s'allumaient toutes sortes de lumières. En principe, il valait mieux être

deux pour préparer un décollage, mais Saket n'était pas en état de l'aider. Affalé sur le siège du copilote, il marmonnait des paroles incohérentes.

— Je connaissais sa mère... Une femme remarquable... Elle ne ressemblait à personne. Jamais ils n'ont pu briser sa fierté, et les dieux savent s'ils ont essayé... Nous sommes devenus... amis... Je ne me serais jamais attendu à ça... Et sur son lit de mort... elle m'a fait promettre de veiller sur sa fille...

La navette eut un soubresaut. Ce n'était pas le décollage le plus fluide que Riker ait effectué. Mais il ne bénéficiait pas des circonstances les plus favorables. Le petit vaisseau fit une embardée. Il parvint à le stabiliser, mais la secousse avait ramené Saket à la réalité.

— Vous savez ce qu'elle m'a dit ? murmura-t-il rêveusement.

— Quoi donc ?

Riker ne lui prêtait guère d'attention. Il se concentrait sur les gardes qui étaient en train de charger dans leur direction à travers le terrain d'atterrissage. Du coup, il poussa le moteur à l'impulsion maximale au risque de caler. Le nez de la navette pointa vers le haut alors que des explosions retentissaient au sol.

— Elle a dit... qu'elle n'avait aucun regret. Qu'autrefois, elle était morte... mais qu'on lui avait laissé une seconde chance... Qu'elle en était très reconnaissante... Que cette fois au moins, sa disparition servirait à quelque chose. Je n'avais jamais vraiment compris ce qu'elle voulait dire.

Riker ne comprenait pas du tout ce que Saket racontait, et il s'en moquait royalement. La navette décolla, gagnant de la vitesse à chaque seconde. Au sol, les tirs de fusées cessèrent alors qu'elle sortait de leur portée.

— L'Entreprise lui manquait tellement...

Cette fois, Riker sursauta et tourna la tête vers le Romulien.

— L'Entreprise ? répéta-t-il.

Mais Saket s'était tu. Seule la faible lueur brillant dans son regard indiquait qu'il vivait toujours. Il affichait un léger sourire, comme s'il venait de penser à quelque chose d'amusant.

La navette s'arracha à la gravité de Lazon II. Si froid et cruel que puisse être le vide de l'espace, Riker ne put s'empêcher de penser qu'il était rentré à la maison.

Les senseurs arrière lui fournissaient une image de la planète pénitentiaire où il avait été emprisonné. Vue de l'espace, elle semblait anodine, similaire à des centaines d'autres mondes. Rien ne l'en distinguait, sauf le souvenir des mauvais traitements que Riker y avait subi, et sa résolution de ne plus jamais revivre cet enfer.

— Riker, chuchota Saket, comme s'il lui parlait de très loin. Vous avez été... un bon ami. J'ai apprécié... votre compagnie.

— Arrêtez de parler au passé. Arrêtez de vous comporter comme si vous étiez perdu. Vous...

Soudain, le vaisseau fut ébranlé par une secousse.

— Sommes-nous... touchés ? demanda Saket.

Il avait posé la question, mais ne semblait guère s'intéresser à la réponse.

— Non, l'impact aurait été plus localisé. Je pense que nous venons d'être pris par un rayon tracteur.

Il avait du mal à se dépatouiller avec la technologie cardassienne. Il avait réussi à identifier les systèmes principaux, mais il ne voyait pas du tout comment effectuer un balayage de senseurs. Et avant qu'il ne trouve les commandes appropriées, l'espace ondula devant lui : un phénomène qu'il ne connaissait que trop bien.

— Un Oiseau de Proie est en train de sortir d'invisibilité, annonça-t-il.

— Oh, non, ricana Saket. Des Romuliens ! Qu'allons-nous faire ?

— C'est facile de vous moquer : vous n'êtes pas l'humain, à bord de ce vaisseau, dit Riker.

Pas de réponse.

— Saket ? appela-t-il en tournant la tête vers lui.

Un instant, il eut la certitude que son compagnon était mort. Puis il vit sa poitrine se soulever presque imperceptiblement.

— Tenez bon, dit-il d'une voix pressante. Tenez bon.

— Libre, chuchota Saket.

Alors, ils se dématérialisèrent.

La salle de téléportation romulienne se matérialisa autour de Riker, qui l'observa d'un air presque détaché.

L'éclairage était plus cru qu'à bord d'un vaisseau de la Fédération. Les murs avaient la couleur terne du métal, et le sol était recouvert par une sorte de grille qui résonnait sous les pieds bottés des Romuliens. Une demi-douzaine venaient d'entrer dans la pièce, l'arme au clair comme s'ils s'attendaient à ce que Riker se jette sur eux.

À cet instant, Saket - si affaibli qu'il ne pouvait plus tenir debout seul -, s'affaissa contre Riker. Instinctivement, celui-ci le retint. Le Romulien leva vers lui un regard navré ; on aurait dit qu'il s'excusait de l'avoir fourré dans ce pétrin.

Une Romulienne s'avança. Elle était blonde et vêtue d'une combinaison de vol qui semblait la désigner comme un simple pilote. Mais les autres s'écartèrent respectueusement devant elle. Son regard perçant se posa sur les nouveaux venus, et elle ne fit aucun effort pour dissimuler sa surprise.

— Riker ?

Celui-ci ne répondit rien : visiblement, elle le connaissait, mais il ne l'avait jamais vue de sa vie.

— Aidez Saket, ordonna la femme. Conduisez-le à l'infirmerie.

Deux Romuliens emmenèrent le blessé. Un autre, dont l'uniforme indiquait un grade élevé, désigna Riker d'un signe du menton.

— Et celui-là, qu'est-ce qu'on en fait ?

La femme eut un sourire carnassier.

— Tuez-le.

CHAPITRE V

Worf fut stupéfait par la puissance musculaire de sa mère.

Lorsque Helena Rozhenko ouvrit la porte de sa modeste ferme de Minsk, elle poussa un couinement ravi en apercevant Worf debout sur le seuil. Avant qu'il puisse prononcer un mot, elle lui jeta ses bras autour du cou. Si courageux qu'il soit, il dut reconnaître qu'il ne se sentait nulle part autant en sécurité que dans l'étreinte de la vieille femme.

— Sergey ! cria-t-elle pour appeler son mari. Worf, pourquoi ne nous as-tu pas dit que tu arrivais ?

— Je préférais exploiter l'élément de surprise.

Elle éclata de rire.

— C'est bien de toi que d'appliquer une stratégie militaire à une simple visite familiale ! Sergey ! Mais où est-il passé ? Oh, et tu as amené une amie ! (Elle tendit la main.) Bonjour. Helena Rozhenko. Je suis la mère adoptive de Worf. Au cas où vous ne vous en souviendriez pas. Nous nous sommes déjà rencontrées, mais si brièvement...

— Même si nous ne nous étions pas rencontrées, je vous aurais reconnue, dit Deanna en lui serrant la main. Il parle si souvent de vous... Au cas où vous ne vous en souviendriez pas... Deanna Troi, Conseiller de bord. Enfin, quand j'ai un vaisseau.

— Bétazoïde, c'est exact ? Je m'en doutais. Vous avez tous le même air serein. Et qui est donc ce jeune homme ? demanda Helena en se tournant vers son troisième et dernier visiteur. Un ami d'Alex... and... er ? (Elle écarquilla les yeux de stupéfaction et répéta :) Alexander ?

— Bonjour, grand-mère.

— Mon Dieu, murmura-t-elle. Laisse-moi te regarder.

Au lieu de le serrer contre elle comme Worf, elle tint le jeune Klingon à bout de bras et l'examina sans chercher à cacher son étonnement.

— Tu as grandi de cinquante bons centimètres depuis la dernière fois ! J'avais oublié à quel point vous vous développez vite. Ton père nous a fait la même chose : il a failli nous ruiner en chaussures et en vêtements.

— Ce n'était pas si terrible, grommela Worf, vexé.

— Worf ! rugit un homme à la carrure d'ours et à l'épaisse barbe grise. Sergey Rozhenko s'avança, et on dut recommencer les présentations.

Pendant ce temps, Helena s'était rendue à la cuisine où elle avait préparé du thé et des sandwichs pour tout le monde. Elle reparut si vite que Worf la soupçonna d'avoir toujours un stock de friandises prêtes en cas de visite inattendue.

Ils s'installèrent dans le confortable salon aux meubles de bois foncé. Sergey avait passé un bras autour des épaules de Worf et l'autre autour de celles de Deanna.

— Combien de temps comptez-vous rester ? Vous allez rester, n'est-ce pas ? Dites-nous que vous allez rester, fit-il en haussant la voix comme si Worf s'apprêtait à le contredire. Après tout, qu'as-tu de plus important à faire que de rendre visite à tes vieux parents ? plaisanta-t-il en adressant un clin d'œil à Deanna.

Ils s'assirent sur le canapé. Helena entra avec un plateau où reposait une bouteille en verre sombre.

— Du cognac, annonça-t-elle fièrement. Pour fêter ça. (Elle regarda Alexander et demanda à Worf :) Tu crois qu'il est assez grand pour... ?

— Il a des gènes klingons. Il pourrait boire davantage que la plupart des adultes humains. Mais... Tu n'aurais pas plutôt du jus de prune ?

Sergey et Helena échangèrent un regard amusé.

— Évidemment, du jus de prune, lâcha Sergey. Je me souviens.

— C'est une véritable boisson de guerrier. Idéale à consommer avant une bataille, dit Worf.

— Désolé, mais nous n'en avons pas. La prochaine fois, préviens-nous de ton arrivée et j'en achèterai, promit Helena. Alors, que fais-tu ici ? Nous nous inquiétions, ton père et moi. Nous avons entendu dire que l'Entreprise avait eu des problèmes.

— C'est ce qu'on appelle un doux euphémisme. En réalité, les nacelles ont été détruites et la soucoupe s'est écrasée à la surface d'une planète, expliqua Worf.

— C'est Deanna qui pilotait, ajouta Alexander.

Sergey jeta un coup d'œil approbateur à la jeune femme.

— Bel atterrissage, la félicita-t-il.

Deanna leva les yeux au ciel.

Worf entreprit de résumer toute l'histoire à ses parents. Comme Sergey avait appartenu à Starfleet - il était spécialiste en champs de distorsion - et qu'Helena, par association, s'y connaissait assez bien également, ils furent à même de comprendre les épreuves et les difficultés traversées par l'équipage de l'Entreprise.

— Un tribunal d'investigation se réunira en fin de semaine à San Francisco, au Quartier Général de Starfleet, pour examiner la conduite du capitaine Picard et du commandeur Riker.

— Je trouve ça très injuste, ajouta Deanna. Le capitaine n'était même pas là quand l'accident s'est produit, et Will Riker ne pouvait absolument rien faire...

Sergey secoua la tête et eut un geste insouciant.

— Ne vous en faites pas pour ça, ma jeune dame, conseilla-t-il. C'est la procédure standard en cas de destruction d'un vaisseau.

— Je sais.

— Le capitaine nous a dit la même chose. Deanna et moi avons déjà fait nos déclarations, de sorte que notre présence à San Francisco n'était pas nécessaire.

— Nous avons proposé d'accompagner le capitaine et le commander pour les soutenir moralement, mais ils nous ont dit que ça n'était pas nécessaire, ajouta la jeune femme.

Helena eut l'impression que cette décision la perturbait. Pour sa part, Worf se contenta de hocher la tête.

— Donc, vous resterez ici un moment, je suppose ? demanda sa mère en versant un verre de cognac à chacun des adultes, et un demi pour Alexander.

— Seulement cette nuit, corrigea Deanna. Nous prenons un transporteur demain pour aller voir ma mère sur Bétazed.

— C'est très bien de rendre visite à la famille, dit Sergey. De nos jours, les gens sont si éparpillés qu'ils perdent facilement contact...

Mais Helena observait ses visiteurs en plissant les yeux d'un air soupçonneux.

— Worf, Deanna... Tout ça ressemble fort à une présentation officielle à vos parents respectifs. Comme si vous étiez un couple...

— Comment ? (Sergey éclata de rire.) Où vas-tu chercher tout ça, ma chérie ? Worf est l'ami de Deanna et son camarade. S'il y avait autre chose entre eux, il nous en aurait parlé depuis long...

Il sursauta en voyant l'expression impassible de son fils et celle, légèrement amusée, de Deanna. Comme pour régler la question, la jeune femme prit la main de Worf.

— Je suis... un idiot, lâcha Sergey.

— Non, père, tu as raison. J'aurais dû t'en parler avant.

— Pas du tout. Je m'en serais rendu compte tout seul si j'avais eu autant de cervelle qu'une tortue... Ou même que ta mère.

— Je choisis de le prendre comme un compliment, dit Helena sur un ton hautain.

Elle plaisantait, mais ne put s'empêcher de dévisager Deanna comme si elle l'évaluait. La jeune femme se dit que c'était une attitude compréhensible. Après tout, il était normal que les parents de Worf soient surpris et qu'ils s'inquiètent pour l'avenir de leur fils.

— Comment est-ce arrivé exactement ? demanda Sergey.

— Eh bien... (Worf prit une longue inspiration.) Je revenais d'une compétition de bat'leth sur Forcas Trois à bord de la navette Curie. En chemin, j'ai frôlé une fissure quantique, provoquant une déchirure de la barrière qui sépare les différentes réalités. J'ai erré un certain temps entre les dimensions, et dans l'une d'elles, j'étais marié avec Deanna. Par chance, j'ai pu utiliser le Curie pour créer un champ de distorsion à spectre large, afin de refermer la brèche et de regagner ma réalité originelle. Par la suite, je me suis interrogé sur la perspective pas foncièrement déplaisante de devenir le partenaire de Deanna.

Il y eut un instant de silence alors que Sergey et Helena digéraient ces informations.

— Quelle coïncidence... Il m'est arrivé exactement la même chose, et c'est pour ça que j'ai commencé à sortir avec ta mère, lâcha Sergey.

— Chéri...

— Tu parles d'un hasard...

— Chéri !

— Que veux-tu que je dise ! s'emporta-t-il. N'arriverai-je pas une seule fois à lui arracher une réponse normale ? Les autres hommes craquent pour les yeux d'une femme, ou un ami leur arrange un rendez-vous... Mais ça ne suffit pas à notre fils : il faut d'abord qu'il soit aspiré par une brèche interdimensionnelle ! (Il se tourna vers Deanna.) Dites-moi comment c'est arrivé, supplia-t-il.

— Je pense qu'Alexander a été le catalyseur, répondit gentiment la Bétazoïde en caressant les cheveux du jeune garçon. Je l'ai aidé à s'adapter à la vie à bord. Ce faisant, je me suis rapprochée de Worf.

— Ça, c'est une réponse ! s'exclama Sergey. Tu entends, Worf ? Pas d'histoire de fissure ou de champ de distorsion fantomatique...

— Champ de distorsion à spectre large, corrigea son fils.

— Excuse-moi.

— En fait, Deanna fait preuve de beaucoup de tact. Je n'étais pas un bon père. Je n'ai jamais été très doué pour... (Il se racla la gorge comme s'il avait une arête coincée dedans)... les sentiments. Mais j'ai vite compris que, pour être un père décent, je devais prêter un minimum d'attention aux miens et à ceux de mon fils.

— J'aurais bien aimé que quelqu'un dise ça à mon père, grommela Sergey. Sa femme le foudroya du regard.

— Sergey ! On ne dit pas de mal des morts !

— Pourquoi ? Ça risque de leur faire de la peine ?

— Le fin mot de l'histoire, c'est que Deanna s'est donné beaucoup de mal pour nous rapprocher tous les deux, et qu'à force de passer du temps avec elle, je me suis aperçu que sa compagnie n'était pas déplaisante.

— Quel compliment, lâcha Helena.

— Une chose en a entraîné une autre, et...

Worf hésita de nouveau. Cette fois, Alexander vint à son secours.

— Ils sont fiancés, déclara-t-il.

Il y eut un silence abasourdi. Puis un sourire fendit le visage d'Helena.

— C'est merveilleux ! s'écria-t-elle.

Elle se leva du canapé et embrassa chaleureusement Deanna sur les deux joues.

— Je suis si contente pour vous ! Sergey, tu n'es pas content pour eux ?

Visiblement, Sergey avait du mal à assimiler la nouvelle.

— Fiancés ? Et vous allez vous marier ?

— C'est la procédure standard, dit Worf sans se départir de son sérieux.

— C'est... formidable, dit lentement son père. (Au lieu de se lever, il tendit un bras et serra la main de Worf.) Mes félicitations.

— Vous avez déjà fixé une date ? demanda Helena avec avidité.

— Pas encore. Nous attendons que Starfleet nous informe de nos réaffectations.

— Que Starfleet aille se faire pendre ! Commencez les préparatifs et laissez vos supérieurs se débrouiller avec. Il y a des priorités dans la vie. Je trouve adorable que vous soyez venus nous l'annoncer en personne.

— Oui, adorable, répéta Sergey comme un écho.

— Et c'est pour ça que vous allez sur Bétazed : pour en parler à la mère de Deanna. Je suis certaine qu'elle sera ravie.

— J'ai hâte de la rencontrer, déclara Sergey.

— Tu as tort, l'informa son fils.

— Worf ! s'indigna Deanna en posant les mains sur ses hanches. Qu'est-ce que c'est censé signifier ?

— Juste que ta mère peut être... pénible, parfois.

— Ne t'inquiète pas pour ça : je suis sûre que nous nous entendrons très bien, affirma Helena. Oh, Worf... (Elle soupira.) Je ne t'en ai jamais parlé, parce que je ne voulais pas te mettre la pression... Mais je pense vraiment que c'est la meilleure solution pour toi.

— Ah oui ?

— Absolument. Alexander a besoin d'une... (Elle se tourna vers son petit-fils.) Je ne veux pas dire que Deanna, aussi merveilleuse soit-elle, remplacera ta mère. Mais un jeune garçon a besoin d'une influence féminine positive. Et si ta pauvre mère - que Dieu ait son âme - ne peut pas veiller sur toi, je trouve bien que quelqu'un s'en charge à sa place. Je ne doute pas que Deanna soit à la hauteur de la tâche.

Elle ébouriffa affectueusement les cheveux de sa future bru.

— Nous allons être une famille. Une vraie famille. J'ai toujours voulu une fille. Worf sait que je l'adore, mais j'ai toujours voulu une fille.

— Ça doit être pour ça qu'il se fait pousser les cheveux, commenta Sergey.

- Chéri !
 - Père ! s'exclama Worf.
 - Mais regarde comme ils sont longs...
 - Sergey, tu avais promis !
 - Je sais, mais qu'est-ce que ça lui coûterait d'aller chez le coiffeur ?
- Worf se tourna vers Deanna et marmonna :
- Je retire ce que j'ai dit. Mon père va s'entendre à merveille avec ta mère.

Will Riker ne tenta pas de garder son sérieux lorsque Deanna l'appela et lui raconta leur visite aux Rozhenko.

Il résidait dans un appartement que Starfleet lui avait fourni pour la durée de son séjour à San Francisco. L'ameublement n'avait rien de luxueux, mais il était fonctionnel, et cela lui suffisait. Par la fenêtre, il apercevait les lumières du Golden Gate qui scintillaient dans l'air nocturne en une pathétique imitation des étoiles.

— « Qu'est-ce que ça lui coûterait d'aller chez le coiffeur ? » répéta-t-il en s'esclaffant.

— C'était assez amusant, concéda Deanna.

— Et vous partez pour Bétazed demain ?

— C'est exact. Helena semblait déterminée à me donner la recette des plats favoris de Worf. Plus tard, il m'a dit de ne pas m'en faire : en réalité, il n'a jamais apprécié la cuisine de sa mère. Ce n'est pas sa faute ; comment aurait-elle pu savoir ce qui convenait à un Klingon ?

— Et il ne lui en a jamais parlé ?

— Non. Il peut être assez stoïque, parfois.

— J'avais remarqué.

— Et l'audience ? demanda Deanna. (Riker la connaissait assez bien pour savoir qu'elle s'inquiétait, même si elle s'efforçait de ne pas le montrer.) Si tu veux, nous pouvons revenir...

Il haussa les épaules.

— C'est l'amiral Jellico qui présidera.

— Jellico ? s'exclama Deanna, dégoûtée. Tu parles d'une malchance.

— Le capitaine et moi, nous nous y attendions. Il est comme les requins : attiré par l'odeur du sang. Mais il ne sera qu'un des trois officiers qui superviseront l'enquête. Je ne pense pas qu'il y aura des problèmes, et même s'il y en avait, Worf et toi ne pourriez rien y changer. Nous avons récupéré le journal de bord après l'accident, et Geordi est là pour évoquer les aspects techniques... Tout se passera bien.

Le carillon de l'appartement sonna.

— Attends une minute, dit Riker à Deanna. (Il pivota dans sa chaise, tournant le dos à l'écran.) Entrez.

La porte s'ouvrit, révélant Picard debout sur le seuil.

— Will, vous avez un moment à m'accorder ?

— Bien sûr, monsieur.

Riker se leva à demi pour saluer l'entrée de son capitaine. Tous deux portaient des vêtements civils qui leur donnaient l'impression d'être en pyjama.

— J'étais juste en train de parler avec Deanna, expliqua-t-il.

— Conseiller, dit Picard en la saluant d'une inclination de la tête.

— Oh, capitaine. Justement, Worf et moi avons quelque chose à vous demander. Je suppose que le moment n'est pas plus mal choisi qu'un autre. Nous voudrions savoir si... vous accepteriez de nous marier, de préférence sur le prochain vaisseau où on nous affectera.

Picard regarda Riker. Mais celui-ci rayonnait comme un père plein de fierté, et ne semblait pas le moins du monde perturbé par cette idée.

Picard ne savait pas pourquoi il l'avait regardé ; c'était une réaction instinctive. Il espéra que Deanna n'avait rien remarqué.

— Bien entendu, conseiller, dit-il. J'en serai très honoré.

— Merci, capitaine. Je vais l'annoncer à Worf. Ça le transportera de joie.

— Worf, transporté de joie ? J'ai du mal à l'imaginer...

Ils bavardèrent encore quelques instants, Deanna répétant à Picard une bonne partie de ce qu'elle avait dit à Riker. Comme son second, le capitaine rit beaucoup en imaginant Worf se faire gronder par un humain à propos de la longueur de ses cheveux.

Enfin, Picard coupa la communication et se tourna vers Riker.

— Que puis-je faire pour vous, capitaine ?

— J'étais venu parler des amiraux qui présideront la commission d'enquête. Je sais que vous ne vous entendez guère avec Jellico, mais ça nous laisse encore Trebor et Gray. Cela dit, vous avez peut-être des inquiétudes plus pressantes...

— De quoi voulez-vous parler, monsieur ? s'étonna Riker.

Picard se racla la gorge et eut un sourire gêné.

— J'ai beaucoup de défauts, mais je ne suis pas un imbécile. Les fiançailles de Worf et de Deanna doivent vous affecter profondément.

— C'est très flatteur de voir que tout le monde se fait du souci pour moi...

— Tout le monde ?

— Geordi et moi avons déjà eu une conversation à ce sujet. Je vais vous répondre la même chose qu'à lui : Deanna et moi, nous avons eu des foules d'occasions de nous remettre ensemble, et nous avons choisi de rester bons amis. Si Worf la rend heureuse, je suis heureux pour elle. Ça s'arrête là.

— Ça ne s'arrête jamais là, dit Picard. Vous ai-je déjà parlé de Maggie ?

— Je ne crois pas, monsieur.

— Maggie et moi étions ensemble à l'Académie. Je pensais que rien ne pourrait me distraire de mes ambitions et de ma carrière, mais quand je l'ai vue

pour la première fois... Ça a été le coup de foudre. Mes relations précédentes pâlissaient en comparaison des sentiments que j'éprouvais pour elle. L'univers de possibilités qui représentait mon avenir en comptait désormais une de plus. Et je savais que c'était la même chose pour elle. Chacun de nous était le premier à toucher l'âme de l'autre.

— Imzadi, murmura Riker.

— Pardon ?

— Rien. Navré de vous avoir interrompu. Vous disiez ?

— Maggie et moi faisons des projets. Nous nous sommes promis de ne jamais nous quitter. Nous étions même prêts à oublier notre ego : si l'un de nous deux devenait capitaine avant l'autre, celui-ci servirait sous ses ordres. Il nous semblait que rien ne pourrait nous séparer, tant notre amour était intense.

— Et que s'est-il passé ?

— La vie, Will. On planifie des choses, on essaye de modeler sa destinée conformément à ses désirs, mais elle finit toujours par nous échapper.

— Je ne voudrais pas vous manquer de respect, monsieur...

— Will, nous ne sommes ni dans mon bureau ni sur la passerelle d'un vaisseau stellaire. Vous pouvez me parler franchement.

— Où voulez-vous donc en venir ?

— À ça : il ne faut jamais baisser les bras. Se résigner à l'idée qu'on ne peut pas contrôler le destin, oui. Mais ne jamais se résigner à son destin lui-même. Ne jamais cesser de se battre.

— Vous croyez que c'est ce que j'ai fait avec Deanna ?

— Je le pense, oui. En tout cas, c'est ce que j'ai fait avec Maggie, et je le regrette encore aujourd'hui. Le regret est une chose épouvantable, Will. Épouvantable.

Riker le savait bien : autrefois, n'avait-il pas regardé le regret droit dans les yeux ? À l'époque où une de ses incarnations futures avait utilisé le Gardien de l'Éternité pour remonter dans le temps. Dans la réalité de l'amiral Riker, Deanna Troi était morte quarante ans plus tôt, et il ne s'en était jamais remis. Ayant conclu qu'on l'avait assassinée, il avait fait appel au Gardien dans l'espoir d'empêcher son meurtre.

Riker s'était retrouvé face à face avec son double du futur, et il n'avait pas oublié le tourment qu'il avait lu dans ses yeux.

— Je suis ton avenir sans elle, mon pote, avait grogné l'amiral.

C'était une vision effrayante, pas tant à cause de ses cheveux grisonnants ou des rides qui creusaient son visage, qu'à cause de la fureur qu'il portait en lui. La fureur d'un homme qui haïssait l'univers tout entier, un homme persuadé qu'on lui avait dérobé une chose qui lui appartenait de droit.

Par chance, l'amiral Riker avait obtenu ce qu'il voulait. Deanna avait été sauvée, et il avait gagné un futur davantage à son goût. Mais personne ne savait

si Riker et Troi finiraient vraiment ensemble. Il y avait pire que de connaître son avenir : c'était d'ignorer que faire de cette information.

— Une chose épouvantable, répéta Riker en s'arrachant à sa rêverie. (Il secoua la tête.) Ce n'est pas pareil. Je suis incapable d'apporter à Deanna ce qu'elle désire et ce dont elle a besoin.

— Vraiment ? Will, vous savez ce que c'est, votre problème ?

— Non, mais je sens que vous allez me le dire.

— Quand vous êtes convaincu qu'une chose est possible, vous trouvez un moyen de la faire arriver, et personne ne peut vous arrêter. En revanche, quand vous êtes convaincu du contraire, aucune force au monde ne saurait vous persuader de tenter votre chance. Vous faites vos prophéties et vous les réalisez vous-même.

— Je ne suis pas le seul dans ce cas. Deanna pense la même chose que moi. Elle veut que nous restions amis. Comment pourrais-je ressusciter en elle des sentiments qu'elle n'éprouve plus ? Par la seule force de ma volonté ? Que voulez-vous que je fasse : sauter dans le premier transporteur en partance pour Bétazed et courir chez Lwaxana dire à Deanna que nous devrions être ensemble ?

— C'est ce que vous pensez ?

— Non !

— Dans ce cas, je suppose que cette conversation est inutile.

— C'est exact.

— Très bien. Je vous demande pardon de m'être montré indiscret.

— Ce n'est rien. (Riker se dirigea vers la fenêtre pour contempler le pont.)

Au fait, lâcha-t-il distraitement, vous ne m'avez pas raconté ce qu'était devenue Maggie. La voyez-vous encore ?

— De temps en temps. En fait, je la verrai demain.

Riker pivota vers Picard et leva un sourcil.

— Vous avez rendez-vous ?

— En quelque sorte. Elle est l'un des trois amiraux du jury.

Riker se pinça le haut du nez, comme s'il avait une terrible migraine.

— Par pure curiosité, monsieur... Qui a rompu avec qui ?

— D'après moi, moi. D'après elle, elle.

— J'ai une requête à vous présenter : pendant l'enquête, pourriez-vous faire semblant de partager son avis ?

— Vous lisez dans mes pensées, numéro un.

Il y avait un petit porche à l'arrière de la maison des Rozhenko. La nuit était fraîche, et alors que Worf, torse nu, s'accoudait à la balustrade pour observer la pleine lune, ses narines frémirent légèrement. Pourtant, il ne semblait pas incommodé par la température.

— Belle nuit, pas vrai ?

Worf l'avait entendu venir, mais comme Sergey s'était approché en silence, il n'avait rien dit au cas où son père aurait souhaité que sa présence passât inaperçue.

— Très belle, répondit-il.

— Tu as du mal à t'endormir ?

— Non, mais je trouve la fraîcheur... ravigotante. (Il inspira profondément, et ses muscles se tendirent sur sa cage thoracique.) Je ne m'étais pas aperçu que tout ça m'avait tant manqué, ajouta-t-il avec un geste vague pour désigner les environs.

Sergey rejoignit son fils. Il avait enfilé une robe de chambre par-dessus son pyjama.

— Tu te souviens de la nuit où tu es parti chasser ?

Surpris, Worf tourna la tête vers lui.

— Chasser ?

— Une des premières nuits après ton arrivée, quand nous habitions encore la ferme de Gault. Tu es sorti, tu t'es déshabillé et tu t'es enfoncé dans les ténèbres. Quand nous t'avons retrouvé le lendemain, tu étais pelotonné dans les bois. Tu frissonnais, mais tu souriais d'un air heureux... Et il y avait du sang séché aux coins de ta bouche.

Worf hocha la tête.

— Je m'en rappelle très vaguement.

— La nouvelle s'est répandue comme une traînée de poudre. C'est le genre de chose assez malaisée à cacher. Les voisins ont protesté ; ils avaient peur de toi. Ça a été une période difficile pour nous. Très difficile.

— Je ne crois pas que je m'en sois aperçu. Aujourd'hui encore, je ne suis pas certain d'apprécier à sa juste valeur tout ce que vous avez fait pour moi. (Worf hésita un moment puis demanda :) L'avez-vous jamais regretté ?

Il fut déconcerté de ne pas recevoir de réponse immédiate. Quand Sergey prit enfin la parole, ce fut sur un ton prudent, en choisissant chacun de ses mots.

— Tu dois comprendre la différence entre ta mère et moi, commença-t-il. Quand je t'ai trouvé sur Khitomer, contusionné et pathétique sous cette pile de gravats... Ma décision de te ramener sur Gault pour t'adopter a été prise sous le coup d'une impulsion. Plutôt approprié pour un spécialiste des champs de distorsion, non ?

Il sourit de sa propre plaisanterie, mais en voyant que Worf restait de marbre, il se reprit et se racla la gorge.

— C'est comme ça que je fonctionne. Je ne réfléchis pas suffisamment avant d'agir. Mais ta mère... De nous deux, elle a toujours été la plus rationnelle. Je lui ai parlé de toi, et elle m'a répondu : « Sergey, as-tu la moindre idée du pétrin dans lequel tu vas nous fourrer ? »

— Insinues-tu qu'elle ne voulait pas de moi ?

— Bien sûr que si. Là n'est pas la question. Mais elle avait conscience des conséquences de nos actions. Helena est méthodique et raisonnable. Elle pèse le pour et le contre, avant d'opter pour la solution la plus sensée.

— Je ne voudrais pas me montrer impertinent, mais pourquoi me racontes-tu ça ?

— Parce que tu lui ressembles beaucoup, d'une certaine façon. Tu as hérité de l'impulsivité des Klingons, mais ta mère t'a appris à évaluer une situation, à faire un choix raisonné. Elle t'a appris à te fier à ta tête plutôt qu'à ton cœur. Tu vois où je veux en venir ?

Worf fit mine d'acquiescer, puis se ravisa.

— Non, avoua-t-il.

Sergey fit face à son fils.

— Cette fille... Elle a l'air adorable. Intelligente, maligne, calme. Ta mère l'adore, ça se voit.

— Et pas toi ?

— Je la trouve géniale ! C'est juste que... (Il eut un geste vague.) Quand je tentais de me représenter le genre de femme avec qui tu te marierais, je ne la voyais pas du tout comme elle. Sans vouloir t'offenser.

— Tu n'es pas le premier à m'en faire la remarque. Je sais que nous sommes opposés sur beaucoup de points. Ça nous donne de nombreux sujets de conversation.

— Worf, pourquoi veux-tu épouser cette fille ?

— Elle a un nom, père, et j'apprécierais que tu t'en serves.

— Très bien. Pourquoi veux-tu épouser Deanna ?

— Parce qu'elle me complète. Parce qu'elle est pour moi un atout précieux. Parce qu'elle s'intègre parfaitement dans le cadre de l'unité...

— Tu en parles comme si c'était un ressort de distorsion ! Ou une arme. Es-tu amoureux de cette... De Deanna ?

— L'épouserai-je dans le cas contraire ?

— Worf... Autrefois, les mariages n'étaient pas fondés sur l'amour. Ils étaient organisés au nom de la raison, pour des motifs pratiques le plus souvent. Des motifs issus de la tête et non du cœur.

— Père, il s'agit d'une décision qui aura des répercussions sur ma vie entière. Elle devrait trouver son origine dans les deux, tu ne crois pas ?

— C'est juste que...

— J'aime Deanna ! Sinon, je ne l'épouserai pas, quelles que soient les raisons « logiques » de le faire. Je ne suis pas venu chercher ton approbation, mais ça me ferait très plaisir de la recevoir.

Sergey plongea son regard dans celui de son fils adoptif. Combien de fois l'avait-il trouvé insondable ?

Vivre parmi des humains n'avait pas été facile pour Worf. Il avait été en butte, d'abord à la cruauté des enfants, puis à celle - plus insidieuse - des adultes qui le craignaient, le considérant presque comme une pile d'explosifs ambulante. Mais le summum de l'humiliation aurait été de laisser voir sa douleur. Il était donc devenu expert dans l'art de la cacher.

Cette fois, Worf avait légèrement baissé sa garde. Son besoin de recevoir l'approbation de Sergey se lisait dans ses yeux. Quand il avait relevé le formidable défi d'être le premier Klingon à intégrer Starfleet, il l'avait fait en partie pour imiter Sergey. En se mariant et en donnant une mère à son enfant, sans doute s'efforçait-il de reproduire le schéma parental.

Sergey éprouvait de sérieux doutes. Mais c'était la vie de Worf, et celui-ci ne lui demandait son avis ni sur Deanna (une fille adorable), ni sur la façon dont ça affecterait Alexander (qui se réjouissait visiblement de ce mariage). Alors...

Plus Sergey y réfléchissait, plus ça lui semblait logique. Son instinct, auquel il se fiait depuis toujours, continuait à lui dire que c'était une erreur, parce que Deanna et Worf étaient beaucoup trop différents. Mais il n'était pas expert en affaires de cœur. Après tout, il n'avait pas eu de décision à prendre dans ce domaine depuis près d'un demi-siècle, et il manquait de pratique.

Son fils avait besoin de lui. Un point, c'était tout. Son fils réclamait son approbation, et il ne voyait aucune raison de ne pas la lui donner.

— Tu as ma bénédiction, Worf, dit-il enfin. Et celle de ta mère... Mais tu t'en doutais déjà. Je ne veux pas que tu croies...

— C'est bien, père.

À la grande surprise de Sergey, les coins de la bouche de Worf s'étirèrent lentement pour dessiner un sourire. Pas le croisement meurtrier entre une grimace et un aboiement qu'il arborait parfois avant un combat, mais un sourire sincère, presque humain.

— Je sais que nous formons un couple inhabituel, et je sais que mes intérêts te tiennent à cœur.

— Je suis soulagé que tu comprennes, Worf. (Sergey frissonna.) Il commence à faire un peu froid pour mes vieux os. Que dirais-tu de rentrer avec moi pour que je te prépare un lait tiède comme autrefois ?

— Père... Tu ne m'as jamais préparé de lait tiède !

— Jamais ?

— Mais tu me donnais de la vodka de temps en temps.

— Dans ce cas... (Sergey flanqua une claque sur l'épaule de son fils.) Je vais voir ce que je peux faire pour toi. Tu boiras de la vodka, et je boirai du lait. D'une certaine façon, ça me paraît plus logique.

CHAPITRE VI

— Tuez-le.

La première syllabe avait à peine franchi les lèvres de la Romulienne quand Tom Riker se mit en mouvement.

Si épuisé soit-il, il parvint à plonger avant que les gardes ouvrent le feu. Son seul avantage, c'était qu'ils étaient dans un espace relativement confiné : ils ne pouvaient pas tous se mettre à tirer en même temps, sinon ils auraient plus de chance de toucher un de leurs camarades que leur cible.

Le seul atout dont disposait Riker.

Sa charge initiale lui fit donner un coup d'épaule dans l'estomac du Romulien le plus proche. Le souffle coupé, celui-ci fut projeté en arrière.

Surprise, la femme cligna des yeux, comme stupéfaite par la futile bravoure de Riker. Il repoussa le premier garde, puis lança son pied dans l'entrejambe d'un second, qui se plia en deux.

Riker songea qu'il avait peut-être une chance. Une chance de quoi, il n'aurait su le dire. Il n'avait aucun endroit où s'enfuir, aucun allié potentiel vers qui se tourner. Mais autant commencer par le commencement : s'il ne parvenait pas à survivre et à sortir de cette pièce, ses autres problèmes s'évanouiraient d'eux-mêmes.

Un mouvement brusque attira son attention. Il pivota pour faire face à la menace immédiate ; du coup, il ne vit pas la crosse du disrupteur qu'un Romulien abattit férocement sur son crâne.

Des étoiles explosèrent derrière ses paupières, et Riker tomba à genoux. Il tendit les mains comme pour se raccrocher à quelque chose. Un second coup anéantit tous ses espoirs. Il glissa sur le sol.

Maintenant, il avait un plan : il voulait vivre assez longtemps pour vomir sur les bottes de quelqu'un. C'était tout ce dont il restait capable, mais ça aurait le mérite d'indiquer clairement son opinion politique.

Ce fut alors qu'une voix sévère ordonna :

— Fichez-lui la paix !

Riker ne put en croire ses oreilles. À travers le brouillard qui enveloppait son cerveau, il vit que la femme semblait tout aussi étonnée. Elle fixait Saket, sur le point de sortir lorsque la bagarre avait éclaté.

— Fichez-lui la paix, répéta le Romulien au prix d'un effort de volonté considérable. Il m'a sauvé la vie, Sela. J'ai une dette envers lui, et toi aussi. S'il n'avait pas été là, ta tentative de sauvetage se serait soldée par un échec.

— Mais...

— Pas de « mais » avec moi, Sela. Je te connais depuis trop longtemps. Je connaissais aussi ta mère, et elle...

Les genoux de Saket se dérochèrent. Les deux Romuliens qui le soutenaient restèrent figés sur place, ne sachant que faire.

— Emmenez-le immédiatement ! ordonna la femme.

Les gardes entraînaient Saket malgré ses faibles protestations. Riker ne les vit pas partir, car il était à quatre pattes sur le plancher, et le monde tournait autour de lui. Une paire de pieds bottés entra dans son champ de vision restreint, et il se demanda s'il tenait une chance de mettre son plan à exécution.

— Que faites-vous ici, Riker ? demanda une voix féminine pleine de colère et de mépris.

Elle me connaît ? se demanda-t-il un instant. Puis tout s'éclaircit : elle devait avoir eu affaire à son double. D'après le ton qu'elle avait employé, ça ne s'était pas bien passé, et elle ne le portait pas dans son cœur.

La logique voulait qu'il lui explique qu'il n'était pas Will Riker mais Tom Riker...

Son jumeau identique dont il était génétiquement impossible de le distinguer, créé à la faveur d'un accident de téléportation qui avait une chance sur un million de se produire.

Ouais. Elle allait gober ça sans problème.

C'était la réaction idéale face à un ennemi armé jusqu'aux dents : raconter une histoire incroyable qui serait probablement accueillie par des ricanements. Il entendait déjà la réponse de Sela : « Et vous pensez que nous allons avaler ça ? Nous prenez-vous pour des imbéciles ? » Une réponse qui serait aussitôt suivie par une bonne rossée. Il se retrouverait dans un état trop pathétique pour avoir envie de lutter encore, ou si douloureux qu'il appellerait la mort de tous ses vœux, les Romuliens refuseront de la lui donner juste pour l'embêter.

Malheureusement, il ne voyait pas quoi dire d'autre.

Il se recroquevilla sur le plancher, tentant de combattre la nausée qui s'était emparée de lui.

— Le type costaud et stoïque. Comme c'est original, railla Sela. (Elle hésita un moment, puis ordonna :) Bouclez-le. Je m'occuperai de lui plus tard.

Ça, c'était une amélioration. Il n'avait pas vomi, et il était sur le point de se faire enfermer par des Romuliens, célèbres pour la cruauté des traitements qu'ils infligeaient à leurs prisonniers.

Décidément, c'était son jour de chance.

Debout près de la table d'examen où gisait Saket, Sela prit la main de son vieux mentor.

L'infirmier de son vaisseau n'était pas très bien équipée. La philosophie romulienne s'appuyait sur la survie du plus fort ; ceux qui étaient blessés trop gravement étaient généralement abandonnés à leur sort.

Sela leva les yeux vers l'officier médical, qui secoua la tête en silence. Il ne pouvait rien faire : les dégâts étaient trop graves.

— Je t'ai vue piloter ce chasseur, chuchota-t-il. (Malgré son ouïe développée, Sela dut se pencher vers lui pour l'entendre.) C'était toi, n'est-ce pas ?

— Je n'aurais laissé personne d'autre s'en charger. Mes hommes ont prétendu que j'étais folle.

— Tu l'es. Je l'ai toujours su. Parfois, je pense que ça a été ma contribution principale à ton éducation.

Saket eut une violente quinte de toux. Sela comprit qu'il n'en avait plus pour longtemps.

— Où l'as-tu caché ? demanda-t-elle sur un ton pressant. Dis-moi où ? L'as-tu sur toi, ou est-il resté sur Lazon II ?

Mais le mourant ne sembla pas l'entendre. Son esprit était ailleurs.

— Riker... C'est un homme courageux... Un bon allié... Je te l'avais gardé en réserve... Je savais que tu viendrais me chercher... Considère-le comme... ton héritage.

— Tu veux l'utiliser pour notre plan ? s'étonna Sela. Mais c'est de toi dont nous avons... dont nous avons besoin. Pas de lui.

— C'est vrai... Mais songe combien... ce serait plus efficace...

La sagesse de ces paroles lui apparut lentement.

— Oui... Je suppose que oui, concéda-t-elle.

— Tu commences à comprendre... Tu as toujours été... une bonne élève... Riker et toi, vous ferez une bonne équipe... Un bon couple...

Malgré la gravité de la situation, Sela ne put s'empêcher de rire.

— Un bon couple ? Il est un peu tard pour te lancer dans une carrière de marieuse, tu ne trouves pas, Saket ?

Le vieil homme ne répondit pas.

Elle dit de nouveau son nom, mais elle savait déjà qu'il était parti.

Une vague de tristesse la submergea. Elle la repoussa. Elle n'avait pas de temps à consacrer à ça.

— Il ne nous a pas dit ce qu'il en avait fait, déclara l'officier médical, un colosse appelé Tok. Il souffrait trop... Il n'arrivait plus à se concentrer sur les choses importantes.

— Ou bien, dit pensivement Sela, il était certain que nous pourrions le retrouver sans son aide, et il voulait consacrer ses dernières forces à un sujet plus important.

— Riker ?

— Par exemple.

Elle tourna les talons et se dirigea vers la porte.

— Que dois-je faire de Saket ?

— Effectuez un balayage complet. Découpez-le organe par organe si nécessaire. S'il a l'échantillon sur lui... Je veux le récupérer.

Sela quitta l'infirmerie, laissant Tok à son travail. Elle traversa le couloir d'une démarche raide, sans regarder à droite ni à gauche, comme si elle ne se souciait en rien de son environnement. Vu de l'extérieur, elle était parfaitement calme et maîtresse d'elle-même. Mais à l'intérieur, un torrent d'émotions bouillonnait en elle.

Saket était mort. L'échantillon leur échappait une fois de plus. Et elle détenait Will Riker.

Qu'allait-elle en faire ? Une question à laquelle elle pourrait répondre après avoir eu une petite conversation avec lui...

Riker avait tenté de se lever à trois reprises, et chaque fois, la nausée l'avait vaincu. Mais la quatrième, il avait réussi à s'asseoir.

— Et maintenant, dans le cadre de notre émission « Incroyable mais vrai »..., marmonna-t-il en s'efforçant de se mettre debout.

Adossé au mur de métal nu, il prit quelques inspirations haletantes avant d'entreprendre un tour complet de sa cellule.

Cela ne lui prit pas longtemps, car elle faisait à peine six pas de côté. Son seul ameublement se composait d'une planche horizontale qui tenait lieu de canapé et de lit. S'il avait besoin de se soulager, ou de vomir la nourriture répugnante que ses geôliers lui apportaient, il était escorté sous bonne garde vers des toilettes au bout du couloir, puis enfermé de nouveau. Voilà à quoi se résumait son existence.

Bien entendu, sa cellule était fermée par un champ de force. Un Romulien montait la garde devant. Il ne regardait pas Riker, ce qui n'avait pas d'importance car il ne se sentait pas d'humeur à papoter.

Entendant des pas décidés se diriger vers sa cellule, il se demanda si c'était le peloton d'exécution romulien envoyé pour se débarrasser de lui. À moins qu'on ne commence par le torturer pour lui extorquer des informations.

Riker songea qu'il avait laissé passer sa chance de dévoiler sa véritable identité à ses geôliers, même s'il doutait toujours que cela ait changé quoi que ce soit. Les Romuliens étaient des gens susceptibles ; ils auraient sûrement pensé que le prisonnier essayait de se payer leur tête.

Et son seul espoir de survie était de leur faire croire qu'il en savait plus qu'il n'en voulait dire. Il n'était pas non plus impossible que les Romuliens, persuadés de détenir le légendaire commandeur Will Riker, réclament une rançon à Starfleet.

La vérité était dure à admettre. La capture et la mort de Tom Riker ne signifiaient rien pour personne. Il était déjà un traître en disgrâce. Qui irait se mouiller pour lui ? Il était une erreur de la nature, la conséquence d'une panne... dotée d'une âme... L'âme de quelqu'un d'autre !

Il ne possédait rien. Ni liberté, ni honneur, et même pas la chose la plus fondamentale dont jouissaient tous les êtres, intelligents ou non : le fait d'être unique. Quelque part dans la galaxie, il existait une personne en tout point identique à lui... Sauf sur le plan de la carrière et de la réputation...

Tom Riker avait tenté de se faire une place au soleil et il l'avait payé très cher. Il serait déjà mort si sa peine n'avait pas été commutée en emprisonnement à vie sur Lazon II. Il aurait mieux valu que les Cardassiens me tuent, songea-t-il, maussade.

Il était d'une humeur massacrate lorsque Sela apparut dans le couloir. Elle le fixa un instant, puis fit un signe de tête au garde, qui désactiva le champ de force. La Romulienne entra dans la cellule, croisa les bras et attendit.

Riker ne dit rien.

Sela non plus.

Ils se jaugèrent en silence pendant dix bonnes minutes. Puis la jeune femme tourna les talons et ressortit sans qu'ils aient échangé un mot.

La même chose se produisit le lendemain, sauf que ça dura vingt minutes.

Et trente minutes le jour d'après.

Sela et Riker ne s'étaient toujours pas parlé. C'était devenu une sorte de test de volonté. Elle restait debout à le regarder ; il restait assis à la regarder, et ça s'arrêtait là.

S'ils avaient été télépathes, cela aurait eu un sens. Alors que là... Même le garde semblait mystifié. Chaque fois que Sela repartait, il levait un sourcil interrogateur. Mais elle l'ignorait complètement.

Sela s'apprêtait à quitter la cellule au terme de sa troisième visite quand Riker décida de s'amuser un peu. Au moment où elle se détournait, il lui fit un clin d'œil. Elle pivota de nouveau vers lui, mais Riker était redevenu impassible. Après une brève hésitation, elle se dirigea vers le champ de force.

Quand elle revint la quatrième fois, ce fut avec une proposition.

— Nous l'avons trouvé.

En réalité, il n'avait pas fallu si longtemps à Tok. Il l'avait localisé douze heures après le début de l'autopsie, et encore s'était-il maudit intérieurement pour sa lenteur.

Les restes de Saket étaient éparpillés dans le laboratoire, mais l'attention de Sela était fixée sur l'œil qui la regardait.

— Son œil gauche, précisa fièrement Tok. C'était un artefact phénoménal, à base de véritables tissus vivants. Conçu pour échapper à toute détection, fût-ce par les techniques les plus avancées. Entièrement fonctionnel, et impossible à distinguer de son œil droit. On n'aurait jamais pu deviner lequel était faux.

— Dans son œil, répéta Sela, pensive.

Tok le retourna avec une pince. Avec un scalpel, il régla les harmoniques internes pour qu'elles vibrent sur la fréquence codée dans les microcircuits de l'œil.

Quelques instants plus tard, un cliquetis se fit entendre, et l'arrière du globe oculaire s'ouvrit. Tok en retira délicatement une puce argent et bleu marine.

— C'est ça ? demanda Sela d'une voix qui se voulait calme, mais qui cachait mal son excitation.

— Je le pense. J'en suis même certain. Les circuits de la puce maintiennent l'échantillon dans une sorte de stase : inerte et inoffensif.

— Il a réussi, souffla la jeune femme avec un mélange de stupéfaction et de jalousie. (Elle regarda le cœur qui reposait sur un plateau.) Saket, vieux brigand, tu as réussi. Tu l'as trouvé. Je ne pensais pas que c'était possible... Mais si quelqu'un pouvait y arriver, c'était bien toi.

Sela songea à manger le cœur pour témoigner son respect à Saket, puis décida que le moment était mal choisi. Elle jeta un regard par-dessus son épaule, comme si elle pouvait voir les Cardassiens, leur planète natale ou leur prison depuis l'infirmerie de l'Oiseau de Proie.

— Combien de temps vous faudra-t-il pour le synthétiser ? demanda-t-elle à Tok. Le synthétiser... et le tester.

— Impossible à dire, répondit Tok. Il y a trop d'inconnues. Ne sachant pas de quoi il se compose, je ne peux pas savoir de quoi j'aurai besoin pour le synthétiser. Il faudra effectuer une simulation informatique complète, ce qui prendra beaucoup de temps... À moins, railla-t-il, que vous ne vous portiez volontaire comme cobaye.

— Pas de ça avec moi, Tok... Sinon, je pourrais bien décider que vous êtes la personne idéale pour...

Sela sursauta. En général, Tok ignorait ce qui lui passait par la tête, mais cette fois, il crut savoir à quoi elle venait de penser.

— Riker, dit-il. Nous pourrions le tester sur Riker.

La jeune femme le foudroya du regard, et il comprit qu'il s'était mépris du tout au tout une fois de plus.

— Certainement pas. Ce serait un gaspillage de ressources. Prenez tout le temps qu'il vous faudra. Après tout, nous ne sommes pas pressés. Quant à Riker... J'ai d'autres projets pour lui.

Son prisonnier l'intriguait un peu plus chaque jour. La première fois qu'elle était allée dans sa cellule, elle ne se doutait pas qu'ils auraient autant de difficulté à dépasser le stade du contact initial. Elle pensait que Riker prendrait la parole pour la supplier, la menacer ou tenter de négocier avec elle... Ce qui aurait bien ressemblé à l'arrogant officier en second de l'Entreprise.

Mais... Rien.

Peut-être son silence était-il une manifestation du mépris qu'il éprouvait à son égard... À moins qu'il ne se fiche totalement de ce qui pouvait lui arriver. Les possibilités étaient multiples, mais Sela ne pourrait pas vérifier ses hypothèses tant qu'ils s'obstineraient à ne pas communiquer. Comme Riker ne semblait pas décidé à passer au stade supérieur, il faudrait bien qu'elle en prenne l'initiative.

— Saket est mort... Au cas où ça vous intéresserait.

Il faillit sursauter quand elle parla : depuis le temps, il ne s'attendait plus à ce qu'elle le fasse. Mais il reprit très vite son habituelle expression impassible.

— Ça m'intéresse, oui. Merci de m'en avoir informé. (Riker marqua une pause et ajouta sur un ton neutre :) Je le considérais comme un ami. Quelque relation que vous ayez pu avoir avec lui, je vous présente mes condoléances.

— Comment avez-vous atterri là-bas ?

— Où ça ?

— Dans le camp de travail de Lazon II, abruti, s'emporta Sela.

Elle s'appuyait contre une des parois de la cellule, l'air apparemment détendu, mais Riker avait l'impression qu'elle était prête à se jeter sur lui au premier faux mouvement. En temps normal, elle n'y serait peut-être pas parvenue. Mais après des mois de captivité, Riker n'était pas forcément dans une condition physique optimale.

Il remarqua qu'un autre Romulien se tenait dans le couloir, arborant une mine détachée comme s'il n'avait aucune raison particulière d'être là. Plus grand que la moyenne, il avait un front haut et des yeux sombres qui contrastaient avec la pâleur de son visage.

S'apercevant qu'il avait attiré l'attention du prisonnier, il se déplaça légèrement pour sortir de son champ de vision. Mais Riker eut la certitude qu'il était toujours là... et pas par hasard. Les Romuliens étaient bien trop méthodiques. Ils pesaient chacune de leurs paroles, mesurant à l'avance les conséquences de tous leurs actes. Celui-ci avait une bonne raison d'épier la conversation entre Riker et Sela.

Curieusement, Riker s'en fichait pas mal. Il préféra se concentrer sur son interlocutrice sans laisser son esprit vagabonder. Ce ne fut pas très difficile pour lui : des années auparavant, Deanna Troi avait passé de longues heures à lui

enseigner la discipline mentale que les Bétazoïdes avaient presque élevée au rang d'art.

Riker n'était pas un télépathe, bien qu'il puisse communiquer par la pensée avec Deanna quand les circonstances s'y prêtaient... Et même alors, le résultat restait plutôt hasardeux. En revanche, ses facultés de concentration étaient presque surhumaines. Quand il se focalisait sur quelque chose, rien ne pouvait l'en distraire. Pas question qu'il laisse Sela le pousser à révéler des informations qu'il ne voulait pas lui donner. Le truc, c'était de rester sur ses gardes pour ne rien laisser échapper, tout en prenant un air assez détendu pour que la Romulienne ne soupçonne pas sa manœuvre.

— J'étais en mission, répondit-il. Une mission qui devait porter un coup majeur aux Cardassiens.

— Pour Starfleet et la Fédération ?

— Disons qu'ils n'avaient rien contre.

Ce n'était pas vraiment un mensonge. À l'époque où Tom Riker avait prêté allégeance au Maquis - le réseau secret de terroristes qui avaient déclaré une guerre privée aux Cardassiens, nonobstant les directives de la Fédération -, Starfleet n'était pas au courant qu'il avait déserté son poste sur le Gandhi. Donc, l'organisation ne pouvait pas désapprouver.

— Laissez-moi deviner : « Bonne chance, Riker, et si ça ne marche pas, ne comptez pas sur nous pour vous tirer du pétrin. »

Riker ne répondit pas. Mieux valait garder le silence et laisser la Romulienne avancer des suppositions. C'était encore plus facile que de surveiller ses paroles.

— Les Cardassiens vous ont démasqué ?

— Oui.

— Et la Fédération n'a rien fait pour vous aider.

— Non.

— Mais bien entendu, si c'était à refaire, vous recommenceriez, railla Sela. Parce que vous êtes totalement dévoué à votre bien-aimé Starfleet, n'est-ce pas, Riker ?

— Je suppose que c'est le moment où vous allez me coller une lampe dans la figure et tenter de m'amener à trahir ?

Un sourire fit frémir les coins de la bouche de Sela.

— C'est ce que vous voudriez que je fasse ?

Une fois de plus, il ne répondit pas.

— Cela suffirait-il à vous pousser à vous retourner contre Starfleet ?

Riker se doutait qu'elle finirait par lui poser une question de ce genre.

— La vérité, dit-il lentement, c'est que j'ai eu tout le temps de réfléchir pendant ma captivité. Et si c'était à refaire... Je ferais beaucoup de choses différemment.

— Vraiment. Cela aurait-il un rapport avec Deanna ?

Ce commentaire d'apparence innocente prit Riker par surprise, il dévisagea Sela sans chercher à cacher sa confusion.

— Comment avez-vous su... ?

— Vous parlez dans votre sommeil. On ne vous l'a jamais dit ? Il y a deux nuits, vous avez marmonné le nom de Deanna. Au début, j'ai eu un peu de mal à comprendre. Puis j'ai pensé qu'il devait s'agir de Deanna Troi.

Cette fois, il n'eut pas besoin de lui demander comment elle était au courant, car elle le lui révéla spontanément.

— Il faut toujours connaître ses ennemis. Elle a posé pas mal de problèmes à nos services secrets, le Tal Shiar. Il n'y a pas très longtemps, nous avons capturé un dissident qui a parlé dans l'espoir que nous l'épargnerions. Une de ses histoires concernait Deanna Troi du vaisseau Entreprise... Le vôtre, si mes souvenirs sont exacts. En se faisant passer pour un membre du Tal Shiar, elle a aidé M'ret et plusieurs autres prisonniers politiques à échapper aux persécutions dont les menaçait notre gouvernement. Je peux vous assurer que nous ne l'oublierons pas.

Sela croisa les bras et observa Riker d'un air amusé.

— Êtes-vous amoureux d'elle ? L'inquiétude que vous manifestez...

— Ne regarde que moi, répliqua Riker sur un ton si tranchant que le garde en faction devant sa cellule prit une position défensive, comme s'il s'attendait à une attaque. (Mais il se reprit et déclara avec un calme impressionnant :) Ce n'était pas à elle que je faisais allusion.

— À quoi d'autre, dans ce cas ?

Le moment était venu. Riker prit une inspiration et lâcha :

— Je ne dois rien à Starfleet. J'ai vu des gens plus méritants que moi gravir les échelons de la hiérarchie pendant qu'on me traitait comme si je n'étais personne de spécial. Je n'ai eu droit qu'aux déceptions et aux complications. Franchement, si je n'entendais plus jamais parler de Starfleet, je m'en moquerais comme d'une guigne.

Il avait débité son petit discours d'un trait, sans doute par hâte de se débarrasser du poids qu'il avait sur le cœur.

— Est-ce ce que vous vouliez entendre ? demanda-t-il après quelques instants de silence.

— Je voulais la vérité.

— Vous l'avez.

Elle s'approcha de lui à pas prudents, comme si elle se déplaçait dans un champ de mines.

— Insinuez-vous... que vous ne seriez pas contre l'idée de vous venger de la Fédération ? Que vous avez l'impression de ne rien lui devoir ?

— Oh, je lui dois quand même une chose. J'ai appris que je dois faire mon chemin seul dans cette galaxie, que je dois rester fidèle... à moi-même... quoi qu'il arrive... Cela m'est impossible au sein de Starfleet.

Sela acquiesça aimablement. Il se demanda ce qui pouvait bien lui passer par la tête.

— Et si vous pouviez lui rendre la monnaie de sa pièce en faisant quelque chose de nuisible pour la Fédération... Accepteriez-vous ?

— Ça dépend.

— Bonne réponse. Si vous aviez dit oui tout de suite, j'aurais su que vous mentiez pour entrer dans mes bonnes grâces. Vous avez un sens moral bien ancré, Riker... Comme la plupart de vos semblables. Ça dépend de quoi, exactement ?

— Je n'en suis pas certain. Je jugerai au cas par cas.

— Répugneriez-vous à tuer pour assouvir votre vengeance ?

— J'ai déjà tué quand j'y étais obligé, et je n'hésiterai pas à le refaire. Si tout s'était passé comme prévu, la mission qui m'a valu de me retrouver en prison se serait soldée par un grand nombre de cadavres cardassiens.

— Pourriez-vous tuer Picard ?

Sans réfléchir, Riker se redressa à la mention de ce nom, presque comme pour se mettre au garde-à-vous.

— Si je le devais, lâcha-t-il au bout d'un moment. J'aimerais mieux pas : il a l'air... Je veux dire, c'est un homme de valeur.

Première erreur. Il devait faire attention à ses formulations s'il ne voulait pas mettre la puce à l'oreille de Sela.

— Je n'éprouve pas de loyauté indéfectible vis-à-vis de lui. Parfois, c'est tout juste si j'ai l'impression de le connaître.

Sela le fixa intensément. Puis, sans un mot, elle tourna les talons et sortit de la cellule, adressant un signe de tête au garde qui réactiva le champ de force.

Riker s'affaissa sur sa couche inconfortable. L'un dans l'autre, ça ne s'était pas trop mal passé.

La Romulienne mijotait quelque chose, il en avait la certitude. Saket lui avait souvent parlé de sa meilleure élève, mais sans jamais mentionner son nom. Sans doute à cause de la discrétion inhérente à leur race. Mais il l'avait décrite avec assez de détails pour que Riker ait l'impression de bien la connaître. Ça ne pouvait être que Sela. Et elle avait déjà eu maille à partir avec Picard, Will Riker et l'Entreprise.

En outre, il était sûr qu'elle n'aurait pas organisé l'évasion de Saket si cela n'avait pas servi un de ses plans. Pour peu que celui-ci vise les Cardassiens, Riker serait trop heureux d'y prendre part. Mais s'il visait la Fédération... Alors, il ferait tout ce qui serait en son pouvoir pour mettre des bâtons dans les roues de Sela.

Vraiment ?

Tom Riker ignora la petite voix qui venait d'exprimer ses doutes. Évidemment qu'il ferait tout son possible. La question ne se posait même pas.

Il passa le reste de la journée et une bonne partie de la nuit à tenter de s'en convaincre.

Assise dans ses quartiers, Sela pianotait impatiemment sur son bureau. Le carillon retentit.

— Entrez.

La porte s'ouvrit avec un sifflement, livrant passage au grand Romulien pâle qui avait traîné dans le couloir pendant toute sa conversation avec Riker. Il inclina légèrement la tête en guise de salut. Pour sa part, Sela ne semblait pas intéressée par les convenances.

— Alors ? lança-t-elle.

Le Romulien à qui elle s'adressait se nommait Kressn, et c'était un empathé.

Personne ne savait exactement pourquoi les Romuliens, qui descendaient des Vulcains, n'avaient aucun des pouvoirs psychiques que leurs ancêtres manipulaient si facilement. La génétique n'expliquait pas tout. Peut-être était-ce une question de conditionnement social ?

Autrefois, les Vulcains étaient une race guerrière sauvage et assoiffée de sang. Pour se protéger de l'extinction qui les menaçait, ils étaient devenus des parangons de logique. Les Romuliens, eux, avaient choisi une tout autre voie, conservant l'agressivité et le désir de conquête qui avaient failli entraîner la ruine de leurs prédécesseurs. Peu portés sur la contemplation, ils n'avaient jamais développé le potentiel télépathique qui permettait aux Vulcains de réaliser la fusion mentale.

Néanmoins, on ne pouvait nier l'existence d'une prédisposition génétique que les Romuliens devaient partager avec les Vulcains. Les pouvoirs de ces derniers ne pouvaient pas venir de nulle part. Alors qu'ils avaient cultivé leur potentiel, les Romuliens avaient laissé le leur se flétrir et mourir... Sans doute parce qu'ils avaient rompu tout contact avec leurs cousins depuis l'époque de Surak, un millénaire auparavant.

Absents lors du Grand Voyage d'Exploration des Vulcains, les Romuliens ignoraient de quoi ils étaient capables en tant que race. Lorsqu'ils en avaient pris conscience, en déclenchant une campagne contre la Fédération un siècle plus tôt, certains d'entre eux avaient tenté de « rattraper » leurs cousins. Jusqu'ici, ils n'avaient pas connu de réussite significative.

Néanmoins, ils avaient remporté de petites victoires çà et là. Kressn était l'une d'elles.

Des tests ayant révélé son potentiel psychique alors qu'il n'était encore qu'un enfant, le Romulien avait été arraché à ses parents et confié au Tal Shiar. Son entraînement avait mis au jour trois capacités principales. D'abord, c'était un

empathe capable de discerner dans les paroles d'autrui la vérité ou le mensonge, ainsi que tout un éventail d'émotions.

Ensuite, il avait un don pour l'infiltration. Si les circonstances favorables étaient réunies, il pouvait dissimuler sa présence de la même façon que les anciens ninjas de la Terre ou que le peuple fantôme de Qu'uan : en convainquant les gens de regarder dans une autre direction que la sienne. Comme cela nécessitait toute sa concentration, il ne pouvait pas utiliser ses capacités empathiques en même temps. Et s'il était entouré par trop de personnes, tôt ou tard, l'une d'elles finissait par le heurter physiquement et par le remarquer. Sans parler des caméras de surveillance, contre lesquelles il ne pouvait rien.

Enfin, il était capable de projeter des émotions vers les individus qui l'entouraient et de les manipuler dans une certaine mesure. Bref, c'était un allié très utile.

— Alors ? répéta Sela.

Parfois, il fallait un peu secouer Kressn, quand il semblait perdu dans son petit monde.

— Il nous cache quelque chose, j'en suis certain. Est-il réellement la personne que vous croyez ?

— Bien entendu. (La jeune femme se leva et fit les cent pas dans la pièce.) Outre le fait que je l'ai identifié visuellement, Saket l'a appelé Riker. La première fois que j'ai eu affaire à l'Entreprise, j'ai fait des recherches sur tous ses officiers. Riker est fils unique, et j'ai effectué un scan complet de sa structure moléculaire à partir des archives de notre salle de téléportation. C'est un humain, pas un métamorphe. Donc, à moins qu'il ne se soit inventé un jumeau durant ces deux dernières années, il s'agit forcément de Riker.

— D'accord. Mais il cache quand même quelque chose, insista Kressn.

— Comme nous tous, fit sèchement remarquer Sela.

— Peut-être. Et si sa présence était un piège ? Une tentative pour infiltrer notre opération ?

— Vous me demandez de croire que Starfleet a envoyé un de ses meilleurs officiers dans un camp de travail cardassien avec l'espoir qu'il deviendrait peut-être ami avec un Romulien que je connaissais bien, et qui avait un don inné pour déceler la duplicité ? Tout ça juste pour le cas où quelqu'un viendrait un jour les délivrer ? C'est ça que vous voulez me faire avaler ?

— Je vous conseille seulement de ne pas oublier que les apparences sont parfois trompeuses.

— Très bien. Je m'en souviendrai. Cela mis à part... M'a-t-il dit la vérité ?

— Il croyait ce qu'il disait, affirma Kressn. Mais il est doté d'une grande discipline mentale, bien qu'il ne soit pas télépathe, et ce n'est pas Starfleet qui a pu la lui enseigner. S'il avait voulu nous cacher quelque chose, je pense qu'il aurait

pu le faire de telle façon que seul un sondage approfondi permette de le mettre au jour.

— Êtes-vous capable de faire ça ?

— Hélas, mes pouvoirs ne vont pas jusque-là. Nous disposons de la technologie adéquate pour extraire ces informations de son cerveau, mais s'il résistait, ce qui resterait de lui à la fin de la procédure ne nous servirait plus à grand-chose.

— Nous tournons en rond, Kressn, s'impatienta Sela. Donnez-moi votre évaluation. Une conclusion à partir de laquelle je puisse travailler.

— Très bien. Il est sans aucun doute plein de colère et de désillusion. Il n'éprouve aucun attachement particulier envers Starfleet... D'ailleurs, envers personne d'autre que cette Deanna. Lorsque vous avez mentionné son nom, il a eu un sursaut mental. Ses sentiments pour elle sont à l'état brut...

— Saket m'a toujours dit que les matériaux bruts sont les plus utiles, car on peut les modeler pour en faire des tas de choses. (Sela se caressa pensivement le menton.) Autre chose ?

— Oui. (Kressn se racla la gorge et lâcha d'un air ennuyé :) Il vous trouve à son goût.

— Vraiment ? S'il me restait un doute sur son identité, cela aurait suffi à le dissiper. Ça fait partie de son profil psychique tel que je l'ai étudié : il se considère comme un séducteur. Apparemment, un grand nombre de dames partagent cette opinion.

— Seriez-vous l'une d'entre elles ?

Le regard de Sela se durcit.

— Vous dépassez les bornes, Kressn.

L'empathe s'inclina légèrement.

— Les temps ont changé, dit Sela en faisant le tour de son bureau. Nous devons nous adapter. Si nous incorporions William Riker à notre plan, et que ce soit lui le responsable de la mort d'une race entière... À votre avis, quelles répercussions cela aurait-il sur Starfleet et sur la Fédération ?

— Vous n'avez pas besoin de me le demander. Vous le savez déjà.

— C'est vrai. Et c'est une option qui vaut la peine qu'on l'approfondisse. Je pense que William Riker et moi allons nous être d'une grande utilité.

— Je n'en doute pas, répondit Kressn. Je n'en doute pas.

CHAPITRE VII

Deanna avait voulu surprendre sa mère, mais un événement inattendu l'en empêcha.

À l'instant où elle posa le pied sur Bétazed, un vieil ami de la famille Troi, Silvan, l'aperçut et transmit mentalement l'information à une autre connaissance... et ainsi de suite. Les pouvoirs des Bétazoïdes ont une portée limitée, mais le retour de Deanna était une nouvelle si extraordinaire qu'elle fit une série de ricochets télépathiques quasi instantanés et finit par atteindre Lwaxana environ quarante-cinq secondes après que sa fille eut débarqué sur Bétazed. Aussi eut-elle tout le temps de se préparer à son arrivée.

Sans attendre, Lwaxana convia cent trente-cinq invités à un banquet en l'honneur de Deanna. Elle fit également savoir à quelques célibataires mâles de bonne naissance que son enfant prodigue était de retour, et qu'elle ne rajeunissait pas.

Certes, le passage des ans n'avait en rien diminué sa beauté ou abîmé sa ravissante silhouette. Deanna demeurait un bon parti, et le fait que personne n'ait encore pu lui mettre la main dessus jouait forcément en la faveur d'un gentleman, car elle devait comprendre que les occasions matrimoniales ne tarderaient pas à se tarir, même pour une Fille de la Cinquième Maison. En résumé, il était très possible qu'elle se montre moins difficile qu'avant, ce qui arrangerait tout le monde.

Et bien entendu, celui qui l'épouserait aurait l'incomparable honneur de devenir le gendre de Lwaxana Troi.

Alors qu'elle insistait sur ce dernier point, Lwaxana crut entendre des portes télépathiques claquer dans sa tête. Elle ne comprit pas très bien pourquoi, mais elle n'était pas d'humeur à s'interroger longtemps sur la question.

Notons qu'au moment où Silvan avait aperçu Deanna, celle-ci discutait de façon fort animée avec un père klingon et son fils qui voyageaient ensemble. Mais comme cela lui avait semblé de peu d'importance, le Bétazoïde n'avait pas jugé utile de le mentionner dans son message télépathique.

Lwaxana ne reçut donc aucun avertissement. C'était fort dommage, car lorsqu'elle accueillit sa fille dans le superbe hall de réception de la demeure familiale, elle ne s'attendait pas du tout à ce qui allait lui tomber dessus.

M. Homn, son imposant maître d'hôtel, fit un pas sur le côté alors que Lwaxana manquait le piétiner pour se jeter sur sa fille.

— Ma petite ! s'exclama-t-elle à voix haute, sachant que Deanna trouvait inconvenantes les conversations purement télépathiques. M'as-tu prévenue de ton arrivée ? L'aurais-je oubliée ?

Elle passa un bras autour des épaules de sa fille et l'entraîna vers le salon en la serrant contre elle, comme si elle craignait que Deanna ne tente de s'échapper.

— Décidément, je vieillis. Tu as dû m'avertir de ta visite, et ça m'est complètement sorti de la tête.

— Tu sais bien que tu n'oublies jamais rien, mère. Ton esprit est toujours aussi affûté qu'avant.

Lwaxana éclata d'un rire presque enfantin.

— Certaines personnes jugeraient que ce n'est pas un compliment, gloussait-elle sur un ton malicieux.

— Nous méprisons ces personnes, affirma Deanna avec conviction.

— M. Homn, apportez-nous du thé... De l'Earl Gray bouillant. C'est Jean-Luc qui m'a convertie, confia Lwaxana à sa fille. Maintenant, je suis accro, et crois-moi, il n'est pas facile de s'en procurer sur Bétazed. Heureusement que j'ai le bras long. Viens t'asseoir près de...

Elle interrompit soudain ses babillages pour fixer Deanna comme s'il venait de lui pousser un deuxième nez au milieu du front. Avec un froncement de sourcils inquiet, elle croisa les bras.

— Quelle est la chose que tu es si nerveuse à l'idée de m'annoncer, ma petite ?

— Mère ! cria Deanna, sans faire d'effort pour cacher son agacement - de toute manière, ça n'aurait fait aucune différence. Tu sais que je déteste que tu pêches mes sentiments à la surface de mon esprit ! Je voulais te faire une surprise, et tu ne me laisses même pas ce plaisir !

— Très bien. (Lwaxana parut faire un effort physique pour repousser quelque chose d'invisible.) Vas-y, je t'écoute.

— Je crois que ça devrait te plaire, commença Deanna. Il s'est passé quelque chose, et je sais que tu en mourais d'envie depuis longtemps...

Lwaxana battit des mains.

— Tu vas te marier !

— Mère ! Pour l'amour du ciel...

— Je n'ai pas fouillé dans ton esprit ! dit-elle en se redressant de toute sa hauteur pour défier sa fille de mettre sa parole en doute. Deanna, je ne suis pas stupide. J'ai deviné d'après ce que tu viens de me dire. Du moins, je le crois. Alors, c'est bien ça ?

Deanna ne put réprimer un sourire. En temps normal, sa mère était déjà survoltée, alors dans des circonstances pareilles...

— Oui, tu as deviné, dit-elle, ne voulant pas la faire trépigner plus longtemps. Je suis fiancée et je vais me marier.

Lwaxana lui flanqua une claque.

Deanna sursauta en sentant la brûlure sur sa joue. Puis sa mère se pencha pour lui déposer un baiser sur l'autre joue, et elle se souvint.

— La gifle pour te rappeler les embûches de la vie conjugale, et le baiser pour te rappeler que l'amour peut tout résoudre. Mes félicitations.

— Heureusement que je me suis souvenue de la tradition. La prochaine fois, préviens-moi avant de me frapper !

— Ne te plains pas. Tu seras bientôt une femme mariée. Tu ferais mieux de t'habituer à la douleur.

Prenant la main de sa fille, Lwaxana la fit asseoir près d'elle sur un luxueux canapé orange vif rayé de vert que Deanna avait toujours haï. Une fois, elle avait même proposé de le racheter à sa mère pour le plaisir de le démantibuler. Mais Lwaxana avait refusé de s'en séparer.

— Alors, avez-vous fixé une date, Riker et toi ?

— Pardon ?

— Riker et toi. Je sais que c'est lui ton fiancé. Tu pensais à lui quand tu m'as dit que tu allais te marier. Désolée, je sais que je n'aurais pas dû, mais il est difficile de lutter contre ses mauvaises habitudes.

— Je ne pensais pas à Will ! dit Deanna.

— Si. Il était au premier plan de tes pensées.

— C'est parce que quelqu'un d'autre occupe tous les autres plans.

Lwaxana secoua la tête.

— Veux-tu dire que tu n'épouses pas Riker ?

— Tu as l'air déçu. J'ignorais que tu souhaitais tellement l'avoir pour gendre.

— Eh bien, vous êtes Imzadi, vous vous connaissez depuis très longtemps, et comme tu ne m'as pas écrit pour me dire que tu sortais avec quelqu'un d'autre...

— Mère, je ne suis pas censée t'envoyer un faire-part chaque fois que je sors avec quelqu'un, pas vrai ?

— Bien sûr que non. Mais puisque tu en parles... Avec combien d'autres hommes as-tu eu une relation au cours des dernières années ?

— Aucun. Je n'ai connu personne depuis Will. En fait, comme je n'avais jamais couché avec lui, je suis toujours vierge, railla Deanna.

— C'est le genre de chose qu'une mère aime entendre, sourit Lwaxana, les yeux pétillants d'amusement. Alors qui, si ce n'est Riker ? (Elle sursauta.) Pas Jean-Luc, quand même !

— Non, pas le capitaine, la rassura sa fille.

— Ce sympathique ingénieur avec un genre de serre-tête sur la figure ?
— Il se nomme Geordi, ça s'appelle un VISOR, et non, ce n'est pas lui.
— Je doute que ce soit l'androïde... (Lwaxana marqua une pause, le temps que Deanna confirme en secouant la tête.) Alors, qui... ?

— Ne crains rien, mère : je ne vais pas te mettre au ban de la bonne société. Ce n'est pas un officier quelconque du Maquis. (Deanna prit une inspiration et lâcha :) En fait, il s'agit de... De Worf.

Lwaxana la dévisagea sans rien dire.

— Worf Rozhenko, le chef de la sécurité, insista Deanna. Nous avons pris un bain de boue ensemble, tu te souviens ?

Toujours pas de réponse.

— Il a un jeune fils très mignon qui s'appelle Alexander.

Ce fut alors que Lwaxana éclata de rire.

Deanna eut le pressentiment que ça n'annonçait rien de bon. Sa mère semblait littéralement sur le point de mourir de rire. Seule sa formidable discipline mentale lui permit de se reprendre. De l'index, elle chassa les larmes qui coulaient au coin de ses yeux.

— Oh, Deanna, gloussa-t-elle, tu as vraiment le sens de l'humour. Toi et M. Woof... Un instant, j'ai failli tomber dans le panneau.

Elle se massa les côtes comme si elle craignait de s'en être brisée une.

— Mère, je ne plaisantais pas...

— Bien sûr que non, fit Lwaxana en lui tapotant le bras.

— Ne me parle pas sur ce ton ! cria Deanna. C'est insultant. Si tu ne me crois pas, tu n'as qu'à regarder dans mon esprit. Ça nous fera gagner du temps, puisque je vois que j'aurai du mal à te convaincre autrement. Ensuite, nous pourrons parler.

Lwaxana n'avait pas besoin qu'on le lui dise deux fois. Elle projeta son esprit vers celui de sa fille.

Il ne lui fallut qu'un moment pour trouver l'information qu'elle cherchait. Alors, la mâchoire lui en tomba. Deanna ne l'avait jamais vue aussi stupéfaite.

— Tu n'es pas sérieuse, souffla-t-elle, même si elle avait désormais conscience du contraire. Deanna, à quoi penses-tu donc ? Ce n'est pas l'homme qu'il te faut, et tu dois le savoir.

— Puis-je te rappeler, mère, que tu n'aimais pas non plus Will Riker la première fois que je l'ai ramené à la maison ?

— Balivernes. Je l'ai adoré.

— Là, c'est toi qui n'es pas sérieuse ! Tu as menacé de le faire passer en conseil de discipline s'il continuait à s'intéresser à moi. C'est ça que tu appelles adorer quelqu'un ?

— Tu étais jeune et trop influençable, se défendit Lwaxana. Je veillais au grain pour ton propre bien. Mais en tant qu'individu, je le trouvais parfaitement

acceptable. Assez charmant dans le genre primaire et dénué de tact. Je ne voulais pas que tu commettes une erreur, c'est tout.

— Et maintenant, quelle est ton excuse ? enragea Deanna. Je suis un peu plus âgée qu'à l'époque. Me trouves-tu encore trop immature pour prendre mes propres décisions ?

— C'est juste que... (Lwaxana esquissa un geste frustré.) J'ai vu M. Woof en action...

— Worf ! Il s'appelle Worf !

— Deanna Worf.

Cette idée fit frissonner Lwaxana.

— Selon la coutume terrienne, ce ne serait pas Deanna Worf, mais Deanna Rozhenko.

— Oh, ça change tout, raila Lwaxana. Tu échangerais Troi pour Rozhenko ? Pourquoi ne pas ajouter cinq syllabes à Deanna, pendant que tu y es ? Et tu as pensé à tes enfants : à moitié bétazoïdes, à moitié klingons ? De quoi auront-ils l'air ? Moitié télépathes, moitié guerriers ? Ils passeront leur temps à dire aux autres ce qu'il faut penser. Ils ne seront chez eux nulle part dans la galaxie.

— Félicitations, mère, dit sèchement Deanna. Nous n'avons pas encore prononcé nos vœux, et tu nous as déjà fait donner naissance à des parias.

— Tu as raison, toute cette histoire est ridicule. Je te refuse ma permission, déclara Lwaxana.

— Ta permission ? s'étrangla Deanna, stupéfaite. Mère... Je suis venue t'annoncer une bonne nouvelle, pas te demander ta permission. Même si tu me l'interdis, je ferai ce que mon cœur m'ordonne.

— Dans ce cas, ton cœur devrait te pousser vers Will Riker.

— Entendre ça de la part d'une femme qui a arrangé un mariage pour moi quand j'étais encore enfant !

— Deanna... (Lwaxana prit la main de sa fille.) Je ne dis pas que je n'ai jamais commis d'erreurs. J'en ai fait plus que ma part, en réalité. Je ne me suis pas toujours comportée comme il le fallait envers toi, et je le reconnais volontiers.

— Ne sois pas si dure avec toi-même.

— Mais avec le recul, je suis capable de discerner mes erreurs aussi bien que les tiennes.

— Comme ce doit être commode de voir si bien...

Lwaxana ignore le sarcasme.

— Riker était ton Imzadi, et réciproquement. J'admets que ça ne me plaisait pas à l'époque, mais je sais maintenant que vous étiez destinés l'un à l'autre. Vous vous complétiez de tant de façons... Quand le destin vous a réunis à bord de l'Entreprise, ça n'était pas une coïncidence.

— Nous sommes seulement amis, affirma Deanna.

— Est-il au courant pour tes fiançailles ?

— Oui, et il a été le premier à lever son verre pour porter un toast.

Lwaxana secoua la tête.

— Dans ce cas, il est aussi stupide que toi. Mais j'attendais mieux de ta part.

— Mère, pourquoi t'opposes-tu à ce... ?

— Deanna, tu parles à une femme qui a passé toute sa vie à affûter ses émotions et ses sentiments. Pour moi, ils sont une ressource naturelle. Tu devrais comprendre : toi aussi, tu es une empathie. Ça me paraît une si mauvaise idée que je ne peux même pas t'expliquer pourquoi.

— Moi, ça me paraît tout à fait bien. Alors, qui de nous deux a raison ?

— Moi.

Deanna faillit éclater de rire. Mais elle vit que sa mère était sérieuse, et une alarme résonna dans sa tête.

— Que veux-tu dire ?

— Si tu épouses Worf, je ne t'autoriserai pas à boire au Calice Sacré de Rixx le jour de ton mariage, déclara Lwaxana.

Deanna eut l'impression qu'elle venait de lui flanquer un coup sur la tête avec un tisonnier chauffé à blanc.

— Mère ! s'exclama-t-elle. Les femmes de la Cinquième Maison boivent au Calice Sacré le jour de leur mariage depuis plus de six siècles ! Six siècles de tradition ! C'est le moment où le Calice est transmis à sa nouvelle gardienne.

— Quelle réaction dramatique de la part de quelqu'un qui a un jour traité le Calice Sacré de simple urne d'argile, lâcha Lwaxana en levant un sourcil.

— De « vieille poterie », corrigea Deanna, chagrinée. Mais l'important, c'est ce qu'il symbolise. Ta propre mère te l'a transmis selon la tradition, alors qu'elle désapprouvait ton mariage avec mon père. Veux-tu te montrer plus stricte qu'elle ?

— Je ferai ce qui sera nécessaire pour que tu prennes conscience de ta stupidité. Il ne sera pas un bon partenaire pour toi...

— Tu as dit que Will et moi, nous nous complétions. As-tu pensé que ça pouvait aussi être le cas pour Worf et moi ?

— C'est une question d'extrêmes, Deanna. Il n'y a pas de juste milieu...

— Comment peux-tu le savoir ? Tu ne le connais pas vraiment. Même s'il me semble que tu t'étais bien entendue avec son fils.

— C'est vrai, admit Lwaxana à contrecœur. C'est un enfant très touchant. Il supportait tant de douleur avec un tel stoïcisme... Je pense avoir fait de sérieux progrès avec lui.

— Dans ce cas, songe aux progrès que je pourrais faire si je devenais sa mère... Ou du moins, une influence féminine positive pour lui.

— S'occuper d'un enfant de temps en temps est une chose, Deanna. Devenir sa mère en est une autre. Je veux juste...

Comme Lwaxana cherchait ses mots, Deanna en profita pour lui couper la parole.

— Mère... Donne-nous au moins une chance, supplia-t-elle. Parle avec Worf. Passe du temps avec lui et Alexander. Aie foi en mon jugement et comprends que nous sommes faits l'un pour l'autre.

Lwaxana poussa un gros soupir.

— Très bien, dit-elle enfin. Invite-les à dîner ce soir. Nous organiserons un petit souper intime, et nous en profiterons pour discuter.

— Merci, mère. (Deanna l'embrassa sur la joue.) Tu ne le regretteras pas.

— Je le regrette déjà, marmonna Lwaxana.

— Un petit souper intime ? répéta Worf.

— C'est ce qu'elle a dit.

Deanna et lui étaient dans leur chambre d'hôtel. Épuisé par leur voyage, Alexander, qui trouvait le matelas de son lit beaucoup trop mou, dormait sur le sol, enveloppé dans une couverture.

Debout devant la fenêtre, Worf observait la cité surplombée de nuages roses cotonneux, une tapisserie virtuelle de bâtiments à la symétrie parfaite conçus pour s'harmoniser les uns avec les autres. Il avait des démangeaisons rien que de les regarder.

— C'est beau, tu ne trouves pas ? demanda Deanna, remarquant que son compagnon semblait captivé par la vue.

— Très, répondit brièvement Worf. (Il s'empressa de changer de sujet.) Et quelle a été la réaction de ta mère ? C'est ce que vous avez dit ? Tu lui as parlé de nos fiançailles, et elle nous a invités à dîner ?

— Oh, nous avons un peu bavardé entre les deux, mais ça s'est plus ou moins passé comme ça.

Worf émit un grognement peu convaincu. Deanna était l'une des plus mauvaises menteuses qu'il ait jamais connues. C'était sans doute un de ses traits de caractère les plus adorables.

— À la place de ta mère, ce mariage ne m'enchanterait pas, déclara-t-il.

— Worf ! s'indigna Deanna. Comment peux-tu dire une chose pareille ?

— Regarde-moi, Deanna. Mets-toi à sa place, et vois-moi non comme une femme amoureuse, mais comme une belle-mère potentielle. Je sais que ça n'a rien de personnel. Soyons réalistes : un Klingon est-il le gendre idéal pour une Bétazoïde ?

Elle lui posa doucement une main sur la joue et, pour la millième fois au moins, s'étonna de sa rugosité.

— Tu es mon époux idéal ; c'est tout ce qui compte.

— Nous verrons bien, répondit simplement Worf.

Quand ils arrivèrent chez Lwaxana Troi ce soir-là, plus d'une centaine d'invités y étaient.

Deanna en resta bouche bée lorsque M. Homn leur ouvrit la porte. Il y avait là des gens qu'elle n'avait pas revus depuis des années, quantité de notables et de membres de la haute société bétazoïde. Pourtant, un silence étonnant régnait dans l'opulente demeure.

M. Homn gratifia Worf d'un bref regard avant de l'inviter à entrer. Alexander suivit son père comme une ombre ; on aurait dit qu'il craignait que le maître d'hôtel lui referme la porte au nez.

— Mère ! appela Deanna.

Sa voix résonna comme un coup de tonnerre dans le calme feutré qui planait sur la réception.

Lwaxana traversa le hall avec empressement, sa longue robe bleue balayant le sol, les pierres précieuses de son collier - un modèle ajusté qu'on appelait « suffocant » - scintillant de mille feux.

— Ma petite... Worf... Alexander... Comme c'est bon de vous voir. (Elle porta une main à son collier.) Soyez honnêtes : vous trouvez que j'en fais trop ? Est-ce qu'on le remarque de loin ?

— Absolument, répondit Worf, impassible. Quand je vous ai aperçue au milieu de la foule, la première chose que j'ai pensée, c'est « suffocante ».

Lwaxana hocha la tête d'un air approbateur, puis fronça les sourcils en comprenant le double sens de cette phrase. Mais elle se reprit très vite et lança :

— Toutes mes excuses pour ces convives inattendus...

— Tu avais parlé d'un petit souper intime, dit Deanna.

— Je sais. En oubliant que j'avais organisé un banquet en ton honneur. Les invitations étaient déjà parties, et la nourriture commandée. (Lwaxana haussa les épaules, comme pour mettre l'univers au défi de résoudre son dilemme.) Que pouvais-je faire d'autre ?

— Ils ne font pas beaucoup de bruit, remarqua Alexander.

— Ils communiquent télépathiquement, expliqua Lwaxana. Ça t'ennuie ?

— Nous pouvons nous adapter, intervint Worf. Pas vrai, Alexander ?

— Oui, père.

— Oh, non. Vous n'avez pas à...

— C'est exact, mère, lâcha Deanna sur un ton glacial. Ils n'ont pas à...

Deanna !

Un cri de joie résonna dans sa tête. Pivotant, elle vit une femme blonde et mince courir vers elle en lui tendant les bras.

— Chandra ! s'exclama-t-elle.

Deanna ! répéta son amie dans sa tête. Elle l'étreignit avec force, puis se tourna vers Worf. C'est ton fiancé ?

Exact.

Puis Deanna dit à voix haute :

— Worf, voilà Chandra, une de mes meilleures amies d'enfance. J'ai été demoiselle d'honneur à son mariage.

Le Klingon hocha la tête en guise de salut.

— Bonsoir.

— Comment as-tu su que c'était mon fiancé ? reprit Deanna.

— Tu plaisantes ? Toute la ville ne parle que de ça !

— De quoi ?

— Du fait que tu as ramené un... (Chandra s'interrompit et adressa un sourire radieux à Worf.) Un fiancé, se reprit-elle.

Worf s'avisa qu'il devenait le centre de l'attention générale. Dans le silence presque surnaturel de la réception, de plus en plus de Bétazoïdes le regardaient. Évidemment, il n'entendait pas leur conversation. Mais il jouissait d'une vision périphérique impressionnante, et ne put s'empêcher de remarquer que les gens se détournaient dès qu'ils avaient posé les yeux sur lui.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il trouva cela irritant.

— Deanna... Alexander et moi ferions sans doute mieux de retourner à l'hôtel.

Le visage du jeune garçon s'assombrit.

— J'ai fait quelque chose de mal, père ?

— Non, ça n'a aucun rapport avec toi.

— Alors, que se passe-t-il ?

— Oui, monsieur Woof... Worf, que se passe-t-il ? demanda Lwaxana en ébouriffant les cheveux d'Alexander. Vous savez combien j'apprécie votre compagnie, et encore plus celle de votre fils. Et tout est déjà prêt.

En effet, quantité de mets bétazoïdes raffinés s'alignaient sur de longues tables. On aurait pu penser qu'une armée de serviteurs serait nécessaire pour les cuisiner et les disposer ainsi, mais seul M. Homn s'affairait autour, apportant la touche finale à la décoration.

La pièce était éclairée par un immense lustre de cristal assorti au collier de Lwaxana - et Deanna doutait fort que ce soit une coïncidence. Des portraits des anciennes dirigeantes de la Cinquième Maison s'alignaient sur les murs. L'augmentation de leur taille reflétait l'ascension au pouvoir des modèles. À lui seul, celui de Lwaxana occupait la moitié d'un mur. Worf songea que lorsque le tour de Deanna serait venu, il faudrait peindre directement une fresque au plafond.

— Visiblement, cette petite réunion est destinée aux vieilles connaissances de Deanna, fit-il remarquer. Notre présence parmi elles serait... déplacée.

Il y eut un moment de silence. Puis Lwaxana répondit très calmement :

— Si vous le dites.

— Père...

Alexander hésita, répugnant à exprimer le fond de sa pensée.

— Quoi ? lui demanda Worf avec une pointe d'impatience.

— Ce serait comme de s'enfuir, non ?

Ces paroles produisirent l'effet escompté. Worf se redressa de toute sa taille et grogna :

— Ce n'est pas une question de lâcheté. Je pense juste que dans l'intérêt de Deanna...

— Si c'est tout ce qui t'importe, tranquillise-toi. Il est dans mon intérêt que tu restes. Et si tu t'en vas... (La jeune femme jeta un regard de défi à sa mère.)... je partirai avec toi.

— Mais ce serait terrible ! s'exclama Lwaxana.

— Viens, Worf. Allons-y.

La décision de Deanna était prise. Sa voix avait résonné dans l'immense salle de réception toujours silencieuse comme une morgue.

— Je vous en prie, restez, dit Lwaxana sur un ton presque suppliant.

Worf ne savait pas comment elle avait envisagé cette soirée, mais elle n'avait pas dû passer beaucoup de temps à imaginer que sa fille partirait avant le début du repas.

— Bien sûr, nous allons rester, dit-il très vite.

Deanna se tourna vers lui.

— Je ne veux pas que tu te forces pour moi.

— Nous allons rester, la détrompa-t-il, parce que c'est la chose décente à faire.

— Merci, monsieur Worf, dit Lwaxana en inclinant la tête sans aucune ironie, pour une fois. (Puis elle s'adressa au reste de ses invités :) Mes amis... Par respect pour nos visiteurs... Je vais vous demander de converser à voix haute pendant cette réception. Je voudrais qu'ils se sentent les bienvenus parmi nous.

Il y eut une hésitation, comme si les gens répugnaient à ouvrir la bouche. Puis ils parlèrent l'un après l'autre, et bientôt, un murmure poli emplit la pièce. Pas un brouhaha : les Bétazoïdes faisaient montre de beaucoup trop de retenue pour ça.

— Cela ressemble-t-il davantage aux bruits qui accompagnent les réceptions klingonnes, monsieur Worf ? s'enquit Lwaxana.

— La plupart des réceptions klingonnes s'accompagnent du fracas des os heurtant d'autres os. Mais je ne crois pas qu'il soit nécessaire de le reproduire ici.

La nourriture était présentée sous forme de buffet, pour que les convives puissent manger tout en circulant autour de la pièce. Lorsqu'elle fut convaincue que Worf se sentait à son aise, Deanna n'hésita pas à se lancer dans une grande conversation avec ses anciens amis.

Pendant ce temps, Lwaxana avait pris Alexander sous son aile et le présentait à ses invités. Worf s'en alarma brièvement. Il était évident que sa future belle-mère s'était entichée de son fils lors de leur première rencontre à bord de l'Entreprise, quelques années plus tôt. Mais ça ne signifiait pas qu'elle soit ravie à l'idée d'avoir son père pour gendre.

Worf n'était pas stupide. Malgré les protestations de Deanna, il se doutait de la réaction que Lwaxana avait dû avoir à l'annonce de leur mariage. Il avait beau se dire que c'était le problème de la Bétazoïde et pas le sien, ça le mettait mal à l'aise.

Il resta à l'écart, tentant de se faire oublier. Mais Deanna vit son isolement et, croyant lui faire une faveur, l'entraîna à sa suite tandis qu'elle circulait d'un groupe de gens à un autre. Chaque fois, il sembla à Worf que leurs interlocuteurs cherchaient leurs mots, comme s'ils n'avaient pas l'habitude de parler. Mais surtout comme s'ils n'avaient pas l'habitude de s'adresser à un Klingon !

Un vieil homme nommé Gart Xerx, qui s'était présenté comme le père de Chandra, lui demanda de quoi ils parlaient ensemble.

— De quoi nous... ? répéta Worf, étonné. Mais... De toute sorte de choses.

— Worf est très cultivé, ajouta Deanna.

— Vraiment ? Et à quels sujets vous intéressez-vous ?

— À la stratégie. Aux tactiques militaires. À l'histoire...

— Quel genre d'histoire ?

— Celle des grandes guerres, essentiellement.

Gart fronça les sourcils.

— Et vous trouvez ça délassant ?

— Le but de la culture n'est pas de se détendre, mais d'apprendre pour être mieux préparé à un éventail de situations.

— Et la philosophie klingonne, par exemple ? À moins qu'il n'en existe pas...

Worf sursauta. Le vieil homme fit un pas en arrière, surpris par la violence de ses émotions.

— Sans vouloir vous offenser, ajouta-t-il très vite.

— Worf, dit Deanna en lui posant une main apaisante sur le bras.

Elle sentit les muscles de son fiancé se contracter.

— Notre philosophie, lâcha Worf, les dents serrées, est aussi développée que la vôtre et fait, tout comme elle, partie intégrante de notre existence. Nous nous ressemblons davantage que vous ne l'imaginez.

— Mais... Votre voie est celle de la guerre. La nôtre est celle de la paix. Nous ne pourrions être plus différents. À moins que... Croyez-vous qu'il soit possible - et souhaitable - de vivre dans la paix ?

— Dans le cas contraire, intervint Deanna, il n'aurait certainement pas choisi de s'engager dans Starfleet.

— Est-ce pour ça que vous vous êtes engagé ?

Un instant, l'esprit de Worf fit un bond dans le temps.

Il se revit sur Khitomer, coincé sous les décombres en train de sangloter, furieux de la faiblesse que trahissait sa peur. Il revit l'homme qui avait écarté les gravats pour le délivrer, l'homme qu'il devait appeler père par la suite. Il revit son uniforme et le symbole qui ornait sa tunique... Un symbole qui, dès cet instant, avait pour lui été synonyme de vie, d'espoir et de seconde chance. Un symbole qu'il avait voulu s'approprier à son tour.

Mais... la paix ?

Son désir de s'engager dans Starfleet était né d'un acte de guerre.

Tout ça lui traversa l'esprit en l'espace de quelques secondes et n'échappa pas à Gart Xerx.

— C'est bien ce que je pensais, lâcha poliment le vieil homme.

Il jeta à Deanna un coup d'œil non pas triomphant, mais plein de tristesse, qui signifiait en substance : « Te rends-tu compte à quel point tu es loin de la vérité ? »

Worf sentit la moutarde lui monter au nez.

— Une vie dédiée à la paix est un fantasme infantile. Les adultes ont conscience des réalités.

— Insinuez-vous que les Bétazoïdes sont pareils à des enfants ? demanda Gart sur un ton qui n'avait rien d'offensé ou de méprisant. (On aurait plutôt dit que le vieil homme trouvait cette conversation stimulante.) Nous n'avons jamais connu que la paix.

— Dans ce cas, vous êtes mûrs pour vous faire conquérir.

Un silence pesant s'abattit sur la pièce. Worf comprit que pendant qu'il parlait à voix haute avec son interlocuteur, celui-ci relayait mentalement leur conversation aux autres invités. Peut-être l'avait-il fait en toute innocence. Mais du coup, le commentaire de Worf avait attiré l'attention générale.

— S'agit-il d'une menace ? demanda Gart.

— Gart ! s'exclama Deanna. Comment pouvez-vous... ?

Mais Worf l'interrompit d'un geste.

— Non, juste d'une observation. La paix... (Il hésita, cherchant le meilleur moyen de s'exprimer sans offenser son interlocuteur.) La paix peut être trompeuse.

Comme par magie, M. Homn apparut, porteur d'un verre qu'il tendit au Klingon. Celui-ci le prit et le porta machinalement à ses lèvres. Tandis qu'il avalait la première gorgée, il constata avec surprise que c'était du jus de prune.

— Trompeuse de quelle façon ? insista Gart.

— En temps de guerre, on connaît ses ennemis et on met ses ressources à l'épreuve. En temps de paix, on veut croire qu'il n'existe pas d'ennemis. Mais on se trompe, affirma Worf. Et tandis qu'on se leurre en croyant que la paix durera

toujours, l'ennemi prépare son assaut. La paix est un luxe payé pour un court laps de temps par nos efforts de guerre. La compassion, bien que louable, a provoqué la chute d'un grand nombre de races persuadées de ne pas avoir d'ennemis.

— Et qui seraient donc nos ennemis ? lança Gart comme si cette idée lui paraissait incongrue.

— Je l'ignore. Mais il y en a toujours. C'est la loi de la nature.

— Telle n'est pas notre opinion.

— Dans ce cas, j'ai pitié de vous. Parce que le jour où vos ennemis attaqueront, vous ne serez pas prêts, et vous en souffrirez d'autant plus.

Un autre silence. Gart baissa les yeux vers son verre comme s'il espérait y lire les secrets de l'univers.

— Je pense m'exprimer en notre nom à tous, Worf, quand j'affirme que les Bétazoïdes n'ont pas besoin de votre pitié.

— Je ne voulais pas vous insulter.

— Je ne me sens pas insulté. Amusé, tout au plus.

Le verre de Worf se brisa dans sa main lorsqu'il serra le poing par réflexe.

— Amusé ? rugit-il, en émettant des vagues de fureur si perceptibles que les Bétazoïdes les plus proches reculèrent instinctivement.

— Worf, calme-toi, supplia Deanna.

— Je ne suis pas venu ici pour vous distraire ! Vous vouliez connaître la philosophie klingonne, et je vous l'ai exposée. Nous croyons en la vigilance. Nous pensons qu'il faut toujours être prêt. Notre philosophie est basée sur la force, et c'est elle qui nous a permis de survivre pendant que d'autres races se faisaient écraser sous les talons de leurs conquérants.

Pour la première fois depuis le début de leur conversation, Gart eut l'air agacé.

— Et moi qui pensais que votre race avait survécu grâce à la tolérance de la Fédération et à la conférence de Khitomer, il y a un siècle... À une époque où vous étiez faibles et impuissants, et où les membres de la Fédération que vos mœurs barbares inquiétaient auraient pu - s'ils avaient raisonné comme vous - vous laisser mourir pour se débarrasser d'un ennemi potentiel. Pour votre information, Bétazed appartenait alors au Conseil, et c'est une chance pour votre peuple que nous ayons prôné la compassion qui, d'après vous, devrait entraîner notre chute.

Les yeux de Worf menaçaient de lui sortir de la tête.

— Nos mœurs barbares ? gronda-t-il.

Gart se reprit aussitôt.

— Le terme était peut-être mal choisi... Et cela se passait il y a longtemps...

— Nos mœurs barbares ! rugit Worf.

Deanna lui posa une main sur le bras.

— Worf, il vaudrait mieux rentrer. Le voyage a été fatigant, et un peu de repos ne nous...

— Il vaudrait mieux que je rentre, corrigea froidement son compagnon. Je ne crois pas être le bienvenu ici.

— C'est faux !

Il se tourna vers elle, et une brève lueur de tristesse passa dans son regard.

— Fais-moi confiance. (Il marqua une pause, puis ajouta :) Ramène Alexander à l'hôtel quand la soirée sera terminée. Nous en discuterons plus tard.

Puis il s'éloigna, la tête haute, sans regarder Alexander ni Lwaxana Troi.

Lorsque Deanna et Alexander regagnèrent l'hôtel peu de temps après la sortie fracassante de Worf, le jeune garçon se retira très vite dans sa chambre, car il ne voulait pas assister à la scène qui allait suivre.

Deanna s'attendait à trouver Worf en train de faire ses bagages. Worf s'attendait à ce que Deanna dépose Alexander et retourne chez sa mère. Tous deux se réjouirent de voir qu'ils n'en étaient pas là. Néanmoins, ils avaient un sérieux problème à résoudre.

— Tu veux bien m'expliquer ce qui t'a pris ? lança Deanna en lui faisant face, les mains posées sur les hanches.

— Nous avons juste eu... une divergence philosophique.

— Tu me prends pour une imbécile ? Tu cherchais la bagarre depuis le début de la soirée !

— Je m'attendais à un petit souper intime, pas à une embuscade !

— Ce n'était pas une embuscade, Worf, gémit Deanna. Ma mère t'a tout expliqué.

— Tu prends sa défense ?

— Je ne prends la défense de personne !

— J'espérais que tu prendrais la mienne. C'est le principe du mariage, non ?

— Si tu penses que le principe du mariage, c'est que la femme laisse ses opinions sur le seuil pour suivre aveuglément son mari où il choisira de l'entraîner...

— Il nous a traités de barbares ! rugit Worf, de nouveau gagné par la fureur.

Mais Deanna ne se laissa pas intimider.

— Et de quoi les Klingons traitent-ils donc les autres races ? Celles qu'ils jugent faibles, ou « mûres pour se faire conquérir » ? Les Terriens, les Bétazoïdes, les Vulcains... Crois-tu que dans les hauts lieux du pouvoir impérial, on ne les désigne pas par des surnoms méprisants ? Es-tu certain que vous avez les mains propres ? Es-tu certain que tu as les mains propres ?

Venant de sa compagne habituellement si calme, ce discours fit sursauter Worf. De son côté, Deanna regretta aussitôt de s'être laissé emporter... À sa grande surprise, elle se mit à rire doucement.

— Qu'y a-t-il de si drôle ? demanda Worf.

— Il faut vraiment que je t'aime pour que tu réussisses à m'énerver à ce point. Je suis un conseiller professionnel : je gagne ma vie en restant maîtresse de moi-même ! Seul un être cher peut me faire sortir de mes gonds ainsi.

Worf secoua la tête. Il sembla à Deanna qu'il était très loin d'elle, absorbé par les démons qui le rongeaient de l'intérieur.

— Worf, dit-elle en s'asseyant près de lui, alors qu'il fixait froidement un point invisible. Tu sembles si perturbé... Et frustré, aussi. Ne peux-tu me dire à quoi tu penses ?

— Ce... ce n'est pas facile.

— Le Worf que je connais ne recule jamais devant la difficulté.

— Je réagis différemment quand je suis avec toi. Le Worf que tu connais n'est peut-être qu'une illusion.

— Je te connaissais depuis six ans quand nous avons commencé à sortir ensemble. J'avais eu tout le temps de me faire une idée de ta personnalité. Je t'en prie, dis-moi ce qui te tracasse.

— Il a eu l'impression que nous le considérions comme une bête curieuse.

Tournant la tête brusquement, ils découvrirent Lwaxana Troi sur le seuil de la chambre. Worf fut stupéfait qu'elle ait réussi à approcher sans qu'il s'en rende compte. Il trouva même cela alarmant. Quant à Deanna, elle eut seulement l'air agacé.

— Mère...

Par moments, Lwaxana Troi se comportait comme une écervelée. D'autres fois, elle était irritante en diable, amusante ou extravagante. Mais la Bétazoïde qui se tenait devant eux en cet instant était une femme qui avait l'habitude qu'on l'écoute et qu'on lui obéisse. Deanna ne réussit pas à placer un mot de plus. Quant à Worf, il n'essaya même pas.

— M. Worf a passé le plus clair de son enfance dans la peau d'un marginal, déclara-t-elle, ses yeux noirs semblant transpercer le crâne du Klingon. Il a vécu sur une planète qui se vantait d'avoir dépassé ses préjugés raciaux, et qui n'a pourtant pas hésité à le rejeter à cause de ce qu'il était, sans s'émouvoir de ses propres contradictions. La situation s'est améliorée à partir du moment où il a rejoint Starfleet, mais les blessures de son enfance sont prêtes à se rouvrir à la première occasion.

« Ce soir, il a oublié le lieutenant commander Worf pour redevenir le jeune Worf Rozhenko, réagissant à chaque attaque contre son héritage. Tu avais raison, Deanna : il cherchait la bagarre, mais seulement pour reproduire un schéma familial de sa jeunesse.

- Sortez de ma tête, gronda Worf, furieux.
- C'est une grosse tête ; il y a de la place pour plusieurs.
- Mère !

— Pas la peine de monter sur tes grands chevaux, ma petite : ce n'était qu'une plaisanterie. (Le regard de Lwaxana se posa sur Worf et s'adoucit.) Je m'excuse pour le fiasco de ce soir. Je pensais vraiment souper en privé avec vous, mais le destin et mon étourderie en ont décidé autrement. J'ai d'abord pensé que ça nous faciliterait les choses si vous n'étiez qu'un invité perdu parmi la foule. J'ai cru que ce serait une bénédiction déguisée.

— Superbement bien déguisée, alors, grommela Worf.

— Voici ce que nous allons faire. Souhaitez-vous toujours épouser ma fille ?

— Oui, dit le Klingon sans hésitation.

Même Deanna fut surprise par la promptitude et la véhémence de sa réponse.

— Très bien. Dans ce cas, vous recevrez une initiation complète à la philosophie et à l'harmonie bétazoïdes. Vous explorerez notre définition de l'amour et du sacrifice. Je ne vous demande pas d'adhérer à nos croyances : seulement de les comprendre et peut-être, un jour, d'en embrasser certaines. Je me chargerai moi-même de votre éducation.

— Toi ? Mère, je suis plus qualifiée pour...

— Tu es trop impliquée, ma petite. Et de toute façon, je suis une Fille de la Cinquième Maison... Gardienne du Calice Sacré de Rixx, et Héritière des...

— ... Saints Anneaux de Bétazed, achevèrent Deanna et Worf en chœur. Lwaxana ne releva pas l'ironie.

— Je suis donc capable d'enseigner à Worf ce qu'il a besoin de savoir, d'une manière suffisamment impartiale. À moins qu'il ne trouve ça trop difficile...

— Inutile de faire usage de psychologie inversée avec moi, grogna le Klingon. (Il se tourna vers Deanna.) Si je fais ce qu'elle demande...

— Ce n'était pas une demande, corrigea Lwaxana.

Il la fixa froidement.

— Si.

Elle ouvrit la bouche et la referma.

— D'accord, capitula-t-elle.

— Si je le fais, reprit Worf, cela te... satisfèra-t-il ?

— Seulement si ça ne te dérange pas.

— Ça ne me dérangera pas, mais seulement si...

La porte de la chambre d'Alexander s'ouvrit la volée. Le jeune garçon passa la tête dans l'entrebâillement et hurla :

— Tu veux bien cesser de discuter, père, histoire que tu te maries et que je puisse enfin dormir ?

Puis il claqua de nouveau la porte.

Les adultes se regardèrent.

— Quand est-ce qu'on commence ? demanda Worf.

CHAPITRE VIII

Tom Riker n'allait pas tarder à devenir fou tant il s'ennuyait.

Il avait perdu la notion du temps et ne savait pas depuis quand il était enfermé dans la prison de bord de l'Oiseau de Proie romulien. Les jours et les nuits se succédaient sans démarcation, ce qui était peut-être fait exprès : ses geôliers pouvaient essayer de détruire ses biorythmes pour le déboussoler et le rendre plus perméable à...

À quoi ?

Que comptaient-ils faire de lui ? Quel sort lui réservaient-ils ? L'avaient-ils percé à jour, ou tentaient-ils de le rendre fou par sadisme ? Quel était leur plan ?

Ils ont un plan, ne cessait-il de se répéter. Ils en ont forcément un. Sans ça, ils n'auraient pas monté une expédition pour délivrer Saket. Il devait y avoir une raison, quelque chose dont ils voulaient s'emparer...

Sauf que la mort du vieil homme avait peut-être fichu leur plan en l'air. S'il en était la clé, les Romuliens se heurtaient désormais à une porte fermée. Auquel cas, le seul jeu qu'ils avaient imaginé pour s'occuper devait être de trouver la façon la plus douloureuse de se débarrasser de Riker.

Puis un jour (à moins que ce ne fût une nuit), il entendit un bruit de pas cadencé dans le couloir. Comme c'était la première fois que ses geôliers faisaient tant de bruit, il supposa que c'était pour son seul bénéfice. Ils voulaient lui faire savoir qu'ils arrivaient, probablement pour le réduire à l'état de loque tremblante. Mais à ce stade, Tom Riker s'ennuyait trop pour éprouver autre chose que de l'impatience. Enfin, il allait se passer quelque chose. Qu'on en finisse...

Le garde fit un pas sur le côté pour laisser passer deux de ses collègues. Levant la main, l'un d'eux coupa le champ de force qui fermait la cellule. Puis, sans un mot, il fit signe à Riker de sortir.

Un instant, Tom envisagea de croiser les bras et de refuser de bouger, histoire de provoquer une réaction chez les Romuliens. Cette idée le réjouit brièvement. Mais ça les inciterait sans doute à lui faire dans la tête un trou de la taille d'une tache solaire - une perspective nettement moins réjouissante. Aussi obtempéra-t-il sans discuter.

Les gardes n'avaient même pas pris la peine de dégainer, démontrant une assurance arrogante que Riker eut l'irrépressible envie de mettre à l'épreuve. L'un d'eux se tenait devant lui, l'autre derrière. Il demeura immobile un moment, l'air aussi détendu que possible, puis plongea sans crier gare sur le Romulien qui lui faisait face.

Il avait à peine parcouru dix centimètres quand un disrupteur apparut dans la main du garde.

Riker n'avait jamais vu personne dégainer aussi vite. Et il soupçonnait que s'il se retournait, il découvrirait une seconde arme pointée sur lui. Il regarda par-dessus son épaule. Gagné. Alors, il leva une main pour se gratter négligemment la nuque.

— Je vous trouve bien nerveux, commenta-t-il comme s'il n'avait jamais eu l'intention de les attaquer.

Les gardes ne furent pas dupes une seconde. Mais ils ne semblaient pas particulièrement inquiets. Sans autre commentaire, ils entraînaient Riker dans les couloirs.

Leur prisonnier perdit très vite le sens de l'orientation, et soupçonna qu'ils le faisaient exprès : ils ne voulaient pas qu'il puisse se repérer à l'intérieur du vaisseau. Ils auraient pu lui bander les yeux, mais ils ne désiraient pas non plus lui donner l'impression de le considérer comme une menace potentielle.

Enfin, ils s'arrêtèrent devant une porte qui coulissa, révélant une salle de bains équipée d'une douche sonique. Des vêtements propres étaient posés sur une chaise : rien de très luxueux, mais ils avaient l'air correct. Riker fronça les sourcils sans comprendre.

— Pourquoi m'avez-vous amené ici ?

— Pour que tu te laves et que tu te changes.

— Pourquoi ?

— Parce que tu pue, répondit le plus petit des deux gardes comme si c'était évident. Les humains dégagent une odeur que les Romuliens trouvent déplaisante, surtout quand ils n'ont pas pris de douche depuis des semaines.

— Désolé. Je transpire toujours un peu plus que d'habitude quand on me retient prisonnier.

D'accord, c'était une tentative d'humour assez lamentable, mais Riker trouva que le garde aurait pu le gratifier d'un petit sourire. Mais il poursuivit :

— Quand tu seras prêt, tu nous suivras.

— Où ?

Riker aurait dû se douter qu'il n'obtiendrait pas de réponse : juste un regard froid et méprisant. Sachant qu'il ne servait à rien de discuter, il entra dans la salle de bains et se lava aussi vite que possible... Même s'il se serait volontiers attardé sous la douche, car il ne s'était pas senti aussi bien depuis des semaines.

Puis il s'habilla et ressortit. Il lui sembla que les gardes n'avaient pas bougé d'un centimètre pendant son absence.

Ils se remirent en marche sans dire un mot et s'arrêtèrent peu après devant une double porte. Riker ignorait ce qui l'attendait de l'autre côté, mais il s'était mentalement préparé à tout, y compris à un tir groupé de fuseurs. Pour ce qu'il en savait, les Romuliens s'apprêtaient peut-être à lui faire une démonstration de leur sens de l'humour très particulier.

Il ne s'attendait pas du tout à ce qu'il découvrit.

Une petite table se dressait au milieu de la pièce éclairée par une unique bougie. De la nourriture était posée dessus, pas en abondance mais en quantité suffisante. Et elle avait même l'air comestible.

Sela était assise face à la porte. Elle portait toujours son uniforme, mais elle avait ôté certaines pièces de son armure, semblant un peu moins dure, à défaut de chaleureuse ou câline. Et elle souriait.

Un instant, Riker faillit la confondre avec quelqu'un d'autre. Puis il se souvint que c'était une métisse, née de la Terrienne Tasha Yar et d'un noble romulien. Il regretta presque de ne pas avoir connu Tasha, avant de se rappeler que Will avait navigué avec elle, et qu'il ferait bien de ne pas l'oublier.

— Asseyez-vous, dit-elle en désignant la chaise en face de la sienne.

Riker obéit sans détacher son regard de celui de la jeune femme. Elle éclata d'un rire étonnamment musical, et il eut l'impression que ça ne devait pas lui arriver souvent.

— Vous ne me quittez jamais des yeux. Soit vous êtes très amoureux de moi, soit vous craignez que je ne vous plante un couteau entre les côtes à la première occasion.

— Un peu des deux.

— Bien répondu. Mangez. (Voyant son hésitation, elle piqua un morceau de viande dans l'assiette de Riker et l'avala.) Vous voyez ? Ce n'est pas empoisonné.

Il désigna un autre morceau au hasard.

— Celui-là.

Sela soupira.

— Je suis peut-être à moitié humaine, mais je commence à me demander si vous n'auriez pas du sang romulien. (Elle prit le morceau qu'il lui désignait.)

Satisfait ?

— Évidemment, ça pourrait être un poison qui fonctionne sur les humains et pas sur les Romuliens.

— Peut-être. Mais comme je viens de vous le rappeler, je suis à moitié humaine, donc je courrais presque autant de risques que vous. (Elle mit les coudes sur la table, croisa les mains et posa son menton dessus pour le dévisager d'un air presque taquin.) C'est ridicule, Riker. Nous devons parler de choses qui nécessiteront une confiance mutuelle. Quel intérêt si nous n'arrivons même pas à

dîner ensemble ? (Sa voix se durcit.) Mangez, sinon, je vous fais expulser du vaisseau.

Riker mangea. En vérité, la nourriture n'était pas mauvaise. Un peu fade à son goût, mais comestible.

— Parlez-moi de ma mère.

Cette requête le prit au dépourvu.

— De Tasha ?

— Je l'ai haïe pendant de nombreuses années pour avoir trahi mon père et pour m'avoir abandonnée, mais...

C'était peut-être un effet de son imagination, pourtant il sembla à Riker qu'elle baissait un peu sa garde.

— J'ai si peu de souvenirs d'elle... Elle est morte quand j'étais encore toute jeune. Elle... me racontait des histoires de géants, de magiciens et de génies enfermés dans une bouteille. Quand on l'ouvrait, tous les vœux se réalisaient.

La Romulienne marqua une pause.

— Je sais que c'est assez confus. Selon vos archives, Tasha Yar est décédée sur une planète perdue dans l'espace, et pourtant, elle est réapparue sur la passerelle de l'Entreprise-C de Starfleet deux ou trois ans seulement après sa date de naissance. Je sais tout ça, et je comprends. Enfin, je crois que je comprends. La Tasha que vous avez côtoyée n'était pas forcément la même femme. Mais il devait y avoir des similitudes. Dites-moi ce que vous savez d'elle.

Le problème, c'était que Tom ne savait pas grand-chose, car seul son double avait travaillé avec Tasha. Mais il pouvait s'en sortir en restant dans le vague.

— C'était... un excellent officier. Courageuse, dévouée. Très belle... et drôle.

— Drôle ? (Sela fronça les sourcils.) Je ne me souviens pas qu'elle ait jamais eu un grand sens de l'humour...

— Eh bien... Vu les épreuves qu'elle avait traversées... Peut-être l'avait-elle perdu à l'époque où elle vous a eue.

— Ça paraît logique. Racontez-moi une anecdote à son sujet.

— Elle m'a sauvé la vie à plusieurs reprises. Je me souviens d'une fois où...

Riker inventa une histoire pour Sela, en s'inspirant d'un événement survenu au début de sa carrière et en effectuant quelques substitutions. En réalité, c'était lui qui avait sauvé son supérieur. Mais il donna le beau rôle à Tasha pour la faire apparaître comme une femme audacieuse, dotée d'un admirable esprit de sacrifice. Sela l'écoutait avec avidité, son âme assoiffée absorbant ces informations comme une terre craquelée par la sécheresse.

Riker la rendait heureuse.

C'était une sensation très bizarre.

— Encore, exigea-t-elle quand il eut terminé son récit.

Mais Riker avait fini son assiette, et il décida que le moment était venu de renforcer sa position pendant que Sela était vulnérable.

— Non.

Elle inclina la tête en levant un sourcil, surprise par ce changement de ton abrupt.

— Non ? répéta-t-elle d'une voix soyeuse, mais pleine de menace.

— Pourquoi suis-je ici ? Que comptez-vous faire de moi ? Allez-vous me restituer aux Cardassiens ? Demander une rançon ? Je pourrais passer toute la nuit à évoquer de vieux souvenirs pour raviver votre nostalgie, mais si ça ne vous ennuie pas, je préfère penser que nous sommes deux professionnels capables de discuter de ce qui nous préoccupe.

Sela applaudit.

— Très beau discours, lâcha-t-elle, sarcastique. J'en tremble d'admiration.

Puis elle se pencha en avant. Riker avait enfin réussi à lui arracher une réaction, mais il ne savait pas très bien laquelle, car elle arborait de nouveau son masque d'impassibilité. Pour une Romulienne, elle avait le don d'arborer des expressions faciales - ou une absence d'expression faciale - dignes d'un Vulcain.

— Je pourrais formuler ça de façon à m'épargner tout embarras, mais je préfère me montrer directe avec vous. Je traverse ce qu'on pourrait appeler une mauvaise passe. Je suis agent du gouvernement romulien depuis quelques années, et j'ai remporté ma part de victoires. Hélas, j'ai aussi subi quelques échecs retentissants.

Alors qu'elle citait chaque exemple, elle tapait d'un doigt sur la table comme pour les compter.

— Ma tentative de reprogrammer votre M. La Forge pour qu'il assassine le gouverneur klingon Vagh n'a pas produit le résultat escompté. Pas plus que celles qui visaient à déstabiliser le régime de Gowron en soutenant la famille Duras. Mais le pire de tous fut l'échec de ma tentative d'invasion de Vulcain.

« Et chaque fois, la faute en a incombé à l'Entreprise. À vos hommes et à vous, Riker. Vous n'avez cessé de ruiner mes plans, m'empêchant d'élever l'Empire Romulien à la place qu'il mérite dans la galaxie, et m'interdisant d'obtenir la place que je mérite au sein de notre gouvernement.

Elle écarta les mains et se radossa à sa chaise.

— Suis-je amère pour autant ? Suis-je en colère contre vous ? À votre avis ?

— Je ne voudrais pas trop m'avancer, mais... Sans doute que oui.

— Ce n'était pas difficile à deviner. L'échec de la conquête de Vulcain a été le pire de tous. C'était mon plan de A jusqu'à Z, et à cause de la perte de nombreuses vies romuliennes, mes supérieurs m'ont informée qu'ils se passeraient désormais de mes services. En fait, je pense qu'ils envisageaient de m'exécuter, vu que je ne leur étais plus d'aucune utilité.

« Heureusement que j'ai mes fidèles : des gens qui travaillent avec moi ou qui ont reporté sur moi leur loyauté pour mon père. Grâce à eux, j'ai pu m'échapper de Romulus dans le vaisseau à bord duquel nous sommes, et avec plusieurs navettes. Vous avez vu le chasseur que je pilotais pendant l'attaque contre Lazon II ?

— Oui. C'était très impressionnant.

— Merci.

Sela paraissait enchantée du compliment, bien qu'il soit toujours difficile de deviner ses sentiments. Elle se leva et contourna la table. Riker remarqua qu'elle balançait les hanches. Son imagination faisait-elle des heures supplémentaires, ou la Romulienne se montrait-elle délibérément provocante ?

Il lui sembla que la température de la pièce montait de plusieurs degrés.

— Ce dont je me souviens le mieux au sujet de ma mère, c'est qu'elle me racontait des histoires de la Terre... Surtout sur les anciennes classes guerrières. Elle était fascinée par le concept japonais de l'honneur, et elle m'a transmis cette fascination. En ce moment, je me considère comme un ronin : un samouraï sans maître.

« Il y a beaucoup de colère en moi, Riker. Contre l'Entreprise qui a abandonné ma mère à ses vagabondages temporels, Contre les revers de fortune qui m'ont empêchée d'atteindre mes objectifs alors que je méritais de réussir... J'avais décidé d'exprimer cette colère par des actions qui servent l'Empire Romulien en même temps que ma carrière. Mais puisque j'ai échoué, je cherche désormais la rédemption.

— Et vous voulez que je vous aide à l'obtenir ?

Sela se pencha vers Riker. Il s'aperçut que la jeune femme était en train de lui tourner la tête.

— Je sens en vous un esprit jumeau, Riker. L'Entreprise vous a abandonné comme il a abandonné ma mère. Vous avez donné tout ce que vous aviez pour servir votre gouvernement, mais on a décrété que ça n'était pas encore assez. Le meilleur de vous-même n'a pas suffi.

— C'est vrai, admit Riker.

Sela caressa du bout de l'index la naissance de sa barbe.

— Je reconnais que j'ai d'abord eu de sérieux doutes à votre sujet. Mais Saket croyait en vous ; je pense même qu'il vous appréciait. Si ça lui suffisait, je ne peux pas en réclamer davantage. Je pense que vous pouvez m'aider à renverser les gouvernements que je souhaite détruire.

— Vous voulez que je vous aide à renverser des gouvernements ?

— C'est exact.

Riker s'efforça de ne pas éclater de rire... Surtout, il s'efforça de ne pas la prendre trop au sérieux. Parce qu'il était déjà en train d'écouter ses paroles comme si elles le séduisaient.

Ce qui n'était pas le cas, bien sûr. La perspective d'aider Sela ne lui disait rien du tout.

Sauf que...

Sauf que Starfleet et la Fédération l'avaient bel et bien abandonné. Membre du Maquis ou non, il était avant tout un officier de Starfleet. Ses supérieurs auraient pu faire quelque chose pour le délivrer de cet enfer, pas vrai ? Combien de temps avaient-ils l'intention de le laisser pourrir sur Lazon II ? Jusqu'à la fin de ses jours ? Probablement. Oui, probablement.

Riker lutta pour reprendre ses esprits. Il devait se souvenir du but qu'il s'était fixé : découvrir les plans de Sela et trouver un moyen de les saboter. Ce qui lui permettrait de...

De quoi ?

D'impressionner Starfleet ? Comme si quelqu'un se souciait encore de lui ! Encore un point commun entre Sela et lui : ils s'obstinaient à quêter l'approbation de gouvernements qui leur avaient tourné le dos comme des enfants anxieux font tout leur possible pour satisfaire leurs parents.

Mais il n'était plus un enfant. Il était William Riker...

Non. Tom Riker.

Malgré le temps écoulé, cette pensée lui restait insupportable. N'était-il pas aussi réel et méritant que le Will Riker original... ? Que l'autre Will Riker ?

Il avait passé huit années seul sur Nervalia IV. Huit longues années.

Une des choses que les mortels ont le plus de mal à accepter, c'est que la vie continue sans eux. Dans le cas de Tom Riker, la vie des autres avait continué sans lui, mais la sienne aussi. Et de façon bien plus agréable que s'il y avait pris part. Il serait toujours en train de courir derrière pour la rattraper, et il le savait.

Il aurait mieux valu qu'il meure seul comme un chien sur Nervalia IV. Il était encore plus frustrant pour lui de se sentir symboliquement sur le seuil de l'Entreprise.

— Servez vos propres intérêts pour une fois, ronronna Sela, assise sur le bord de la table.

Son parfum montait à la tête de Riker. Était-ce son odeur naturelle ou pas ? Il n'aurait pas l'audace de le lui demander.

— Inutile d'avoir des scrupules, puisque cela servira votre Fédération en même temps.

— Vraiment ?

Mal à l'aise, Riker s'agita sur sa chaise.

— Tout à fait. Vous avez l'impression qu'elle vous a laissé tomber comme mon empire l'a fait pour moi. Mais ensemble, nous pouvons regagner l'estime de nos gouvernements par la destruction de leurs adversaires communs.

— Les Cardassiens ?

— Techniquement, les Cardassiens sont alliés avec les Romuliens. Ma petite attaque n'a pas dû plaider en notre faveur, mais mon gouvernement fera valoir qu'elle était l'œuvre d'un agent solitaire et indépendant. En parlant d'ennemis communs, je faisais bien entendu allusion aux Klingons.

— Sela, dit Riker, vous êtes peut-être un peu larguée, mais aux dernières nouvelles, les Klingons étaient alliés avec la Fédération.

— C'est la Fédération qui est larguée, dit Sela.

Elle se rapprocha de lui en glissant sur le bord de la table, et en balançant une de ses jambes dans le vide avec désinvolture, comme une petite fille. Riker trouva cela étrangement séduisant.

Huit ans.

Huit ans de solitude. Sans compagnie. Pas d'amis...

Pas de femmes.

Ça avait été long. Jamais il ne se serait attendu à mener un jour une existence monacale. Certes, il y avait eu ces brèves retrouvailles avec Deanna, mais les circonstances en avaient précipité la fin. Et depuis... Personne.

Riker n'avait jamais eu de mal à trouver une « partenaire de jeu » quand il le désirait. Une enseignante avait dit un jour, sur le ton de la plaisanterie, qu'il aurait dû assurer l'éclat malicieux de ses yeux pour un million de crédits. Il avait envisagé de le faire et de la nommer bénéficiaire, juste pour rire.

Bref, il était passé de l'abondance à la famine, et ça avait duré huit ans.

Riker se racla la gorge, peut-être un peu trop bruyamment. Mais il avait soudain du mal à déglutir.

Pendant ce temps, Sela parlait des Klingons.

— Ce sont des opportunistes. Ils se sont servis de nous jusqu'à ce que nous ne leur soyons plus d'aucune utilité, puis ils se sont alliés à la Fédération après la destruction de leur lune.

« À présent, d'autres races majeures sont apparues sur l'échiquier. Des ennemis puissants comme le Dominion ou les Jem'Hadar. Les Klingons s'allieront inévitablement avec eux. C'est dans leur nature. Alors, ils se retourneront contre la Fédération, car tel est le prix à payer pour rejoindre la confrérie galactique du Dominion.

— Vous ne pouvez pas en être sûre, dit Riker.

— Un Terrien, je crois que c'était Santa Claus, le Père Noël, a dit autrefois que ceux qui ignorent l'histoire sont condamnés à la répéter.

Riker porta une main à sa bouche pour étouffer un éclat de rire. Il ne réussit pas totalement.

— Je... je crois que vous voulez parler de Santayana.

— Oh. (Désarçonnée, Sela se reprit très vite et haussa les épaules.) Leurs noms se ressemblent. Je ne suis pas tombée loin.

— C'est vrai qu'ils sont pratiquement interchangeables.

— L'important, c'est que vous pouvez aider à dissoudre une alliance qui n'aurait jamais dû être conclue, insista la Romulienne. En outre, mes plans impliquent un certain Klingon dont vous devez trop bien connaître les activités.

Un instant, Riker n'eut aucune idée de ce qu'elle insinuait. L'effet ravageur qu'elle produisait sur lui se dissipa en partie tandis qu'il la fixait sans comprendre.

— De qui parlez-vous ?

— De Worf, évidemment. Voulez-vous dire que vous n'êtes pas au courant ? Que leur relation vous a échappé ?

Worf. Le chef de la sécurité de l'Entreprise. Riker avait suivi jusque-là. Mais à quelle relation Sela faisait-elle allusion ?

— Apparemment, dit-il pour gagner du temps.

— C'est donc ça ! Je commence à comprendre.

Sela tendit un bras par-dessus la table, prit sa chaise par le dossier, la fit glisser vers elle et s'assit face à Riker, de façon à ce que leurs genoux se touchent. Puis elle lui prit les mains et le dévisagea, pleine de sympathie.

— Sans cœur... Il est vraiment sans cœur... Rien ne pourrait souligner davantage la disposition mentale pernicieuse des Klingons...

— De quoi parlez-vous donc ?

— Worf et votre précieuse Deanna Troi... Ils sont ensemble.

— Ensemble ?

Cette idée fit tourner la tête de Riker. Pendant des années, alors qu'il marinait dans son jus sur cette foutue planète coupée du reste de la galaxie, Deanna était restée en lui, comme figée dans de l'ambre, et il avait chéri le souvenir de leur relation.

Quand il l'avait retrouvée sur l'Entreprise, il avait cru que c'était l'occasion rêvée de rectifier ses erreurs. Il n'arrivait pas à croire que quelqu'un ne lui ait pas déjà mis la main dessus, et notamment...

Notamment lui-même.

Mais une fois de plus, il avait tout raté.

Pendant son séjour au camp de travail, Riker s'était repassé jusqu'à l'écœurement le film des événements survenus depuis son sauvetage, et il ne regrettait rien, pas même les actions qui lui avaient coûté sa liberté.

Rien, excepté la façon dont il avait une fois de plus manqué sa chance avec son Imzadi, sa Deanna. Il s'était juré que s'il parvenait à s'échapper de ce maudit caillou cardassien, il trouverait un moyen de renouer leur relation.

Jamais il n'avait pensé qu'elle serait déjà prise : après tout, si le destin avait voulu qu'elle reste célibataire aussi longtemps, c'était forcément parce qu'ils étaient faits l'un pour l'autre.

Et voilà qu'elle était prise par... Worf ? Un guerrier klingon ? C'était de la folie ! La brutalité opposée à la tendresse...

Riker comprit que Sela avait continué à parler et fit un effort pour se concentrer sur ce qu'elle disait.

— ... Maintenu le secret tant que vous travailliez ensemble. Mais dès que vous avez été fait prisonnier, ils n'ont plus hésité à s'afficher au grand jour.

— Ce doit être une erreur, balbutia Riker.

— Impossible. J'ai des... agents.

— De quoi parlez-vous ? Où ça ?

Elle hésita un moment, puis répondit :

— Les rapports de nos services secrets indiquent qu'en cas de guerre ouverte contre le Dominion, Bétazed deviendrait une cible prioritaire pour les Jem'Hadar. Les Romuliens et les Cardassiens assurent donc une surveillance étroite de cette planète.

— Et alors ?

— Et alors, je suis peut-être un samourai sans maître, mais j'ai encore des contacts bien placés dans les services secrets romuliens. Je sais des choses. Quand j'ai eu vent de votre intérêt pour elle, je me suis renseignée sur les récentes activités de Deanna Troi, juste au cas où. Il se trouve qu'elle est récemment revenue sur Bétazed en compagnie de son fiancé, M. Worf. Sa mère a même organisé une grande réception en leur honneur l'autre soir, pour leur souhaiter la bienvenue.

Riker eut l'impression qu'on venait de lui jeter une brique à la figure.

— Deanna et Worf... Non, ils ne vont pas du tout ensemble... Comment a-t-il pu laisser faire ça ?

— Comment a-t-il pu laisser faire ça ? répéta Sela, interloquée.

Riker comprit qu'il venait de gaffer en pensant à son double. Mais la jeune femme crut comprendre de quoi il parlait.

— C'est un Klingon. C'est justement là que je voulais en venir. Il a laissé faire parce qu'il voulait que ça se produise. La loyauté et la décence sont des concepts dépourvus de sens pour lui. Comme tous ceux de son espèce, il veut ce dont il peut s'emparer parce qu'il est le plus fort. Il considère Deanna comme une conquête, rien de plus.

Le sang martelait les tempes de Riker, et un tourbillon d'émotions faisait rage dans sa tête. De la colère envers son double, de la fureur contre Worf, du désir pour Deanna mêlé à une impression de trahison, et un besoin...

Un besoin semblable à une entité vivante. Un besoin d'aimer et d'être aimé, un besoin de tenir une femme dans ses bras pour se sentir désirable, un besoin de se jeter dans un abysse de passion et de sensations, de libérer les émotions qui le consumaient...

Ce fut comme si Sela percevait ce besoin. Elle posa une main sur sa nuque. Elle semblait être partout à la fois. Dans son esprit et dans son âme. Quand elle reprit la parole, son souffle chaud caressa l'oreille de Riker.

— Vous pouvez la récupérer, chuchota-t-elle. Vous pouvez la reprendre à cette brute. Je vous aiderai. Je vous aiderai de toutes les façons que vous désirerez, car nous sommes semblables. Tous deux bannis, oubliés... Nous pouvons nous aider mutuellement, Riker. Nous sommes faits pour nous entendre...

Malgré la pression qui s'exerçait sur son corps et sur son esprit, il ne se douta pas un instant qu'il allait presser ses lèvres contre celles de la Romulienne jusqu'au moment où il le fit. Il ne se douta pas non plus qu'il l'attirerait vers lui avec une fougue surprenante, qu'il l'étreindrait férocement, qu'il sentirait ses courbes fermes sous l'uniforme, son ventre plat et ses muscles bien dessinés.

La jeune femme hoqueta de surprise avant de lui rendre son baiser avec une intensité qui n'avait rien à envier à la sienne.

CHAPITRE IX

Worf ne savait pas exactement ce qu'il s'attendait à voir en arrivant chez Lwaxana Troi, mais ce n'était sûrement pas à découvrir sa future belle-mère en tenue de combat.

La matinée était tiède - comme souvent sur Bétazed -, l'herbe encore humide de rosée, et Worf se sentait inexplicablement guilleret. Sans aucune raison particulière, il avait la certitude que tout finirait bien. Une certitude qui s'évanouit au moment où Lwaxana lui ouvrit la porte.

Il était déjà très surprenant qu'elle soit venue ouvrir elle-même au lieu de laisser M. Homn s'en charger. Mais ce furent sa tenue et son attitude qui désarçonnèrent Worf.

Lwaxana ne portait pas de maquillage, et ses cheveux étaient attachés dans son dos. Sa combinaison bleue moulante était rembourrée au niveau des épaules, de la poitrine, des bras et des hanches. Dans chaque main, elle tenait un long bâton aux extrémités munies d'une ampoule éteinte. Le plus étonnant de tout, c'était qu'elle souriait.

— Bonjour, Mme Troi, la salua Worf. Vous semblez d'excellente humeur ce matin.

— Je vous en prie, appelez-moi Lwaxana. Inutile de faire des manières entre nous. Et en effet, je suis d'excellente humeur. Entrez donc.

Elle s'écarta pour le laisser passer et lui fit signe de la suivre. Worf hésita un moment, se demandant s'il avait bien affaire à Lwaxana ou à un sosie extrêmement doué.

— Je viens de recevoir des nouvelles d'Odo, dit la Bétazoïde.

Worf fronça les sourcils.

— Le chef de la sécurité Odo ?

— J'aurais dû me douter que vous le connaissiez, puisque vous travaillez dans la même branche. Il est actuellement en poste sur Deep Space Nine. Y avez-vous déjà été ?

— Oui, mais je n'apprécie guère les stations spatiales.

— Vraiment ? (Elle lui jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.) Pourquoi donc ?

— Je déteste être à bord d'une cible immobile.

— Worf, soupira-t-elle, faut-il toujours que vous définissiez tout en termes militaires ?

— Oui.

— Une réponse qui a au moins le mérite de l'honnêteté. Quoi qu'il en soit, Odo et moi avons une relation assez spéciale. Il vient juste de m'envoyer un message vidéo. Voulez-vous le voir ?

— Non, je...

— Dans ce cas, je vais vous répéter son contenu. (Lwaxana récita de mémoire, sur un ton chantant :) « Chère Mme Troi, j'ai bien reçu votre dernière communication. Même si je ne doute pas que vous considériez vos remarques comme flatteuses, je dois vous dire que les désirs que vous avez exprimés me semblent déplacés, et que la poursuite de notre correspondance risque de devenir de plus en plus gênante... Surtout pour moi. » (Elle reprit sa voix normale.) Comme je vous l'ai dit, nous avons une relation assez spéciale, Odo et moi.

« Bien que vous donniez l'impression d'être persuadée du contraire, notre relation se limite à une simple amitié. Et au risque de vous blesser, je dois dire que cette amitié devient de plus en plus problématique. Je vous supplie, si vous tenez à continuer cette correspondance, de le faire de façon plus formelle et strictement platonique... De préférence, par des messages d'une durée sensiblement inférieure à... (Elle marqua une pause, tentant de se souvenir)... quatre-vingt-treize minutes et dix-huit secondes. »

Lwaxana tourna vers Worf un visage rayonnant.

— On ne s'en douterait pas, mais c'était positivement tendre comparé à ses messages habituels. Il commence à s'adoucir. N'est-ce pas merveilleux ?

— Sa candeur est admirable... Bien qu'inutile, à mon avis, dit Worf. À quelle espèce appartient-il ?

— Je n'en suis pas certaine. Et je ne suis même pas sûre qu'il en soit certain. Tout ce que je peux affirmer, c'est que c'est un métamorphe, et un brillant chef de la sécurité. Si vous vous retrouvez un jour dans une situation difficile, il sera votre homme... Enfin, votre... Vous voyez ce que je veux dire. Par ici.

Elle le guida vers une cour où se dressaient des arbres immenses. Dans leur ombre s'étendait un patio bordé de mosaïques multicolores, qui attirèrent l'attention de Worf pour une raison qu'il ne put s'expliquer. Quelque chose dans leur dessin captivait l'œil.

Une section s'en détachait plus particulièrement : un rectangle d'environ six mètres de long sur trois mètres de large, composé d'un matériau spongieux ou caoutchouteux. Lwaxana se dirigea vers une de ses extrémités et, d'un signe de son bâton, indiqua à Worf de prendre place à l'autre. Le Klingon s'exécuta avec l'impression déplaisante de deviner ce qui allait suivre.

— Pourquoi êtes-vous ici ? lui demanda Lwaxana, tenant les deux bâtons croisés devant elle, l'air détendu.

— Parce que je vous l'avais promis.

— En êtes-vous heureux ?

— Peu importe.

— Le bonheur importe toujours, Worf.

— Non. Souvent, il passe à l'arrière-plan. Faire son devoir est la première obligation. Le bonheur n'entre pas en ligne de compte.

— Mais si vous n'en tirez aucun bonheur, quel intérêt ? demanda Lwaxana avec un étonnement sincère.

— Le bonheur, si vous insistez pour l'appeler ainsi, naît du sentiment d'avoir accompli son devoir.

— Vraiment ? Pourtant, c'est le devoir d'une Fille de la Cinquième Maison d'avoir une fille à son tour pour perpétuer nos traditions. Mais si je n'étais pas heureuse d'avoir eu Deanna, si je considérais la maternité comme une simple mission, et rien d'autre, quel genre de mère serais-je ?

— Une mère klingonne.

Lwaxana soupira et secoua la tête.

— Worf... Soyez honnête avec moi...

— Ai-je le choix ?

— Non, reconnut-elle. Vous pensez que je n'ai rien à vous apprendre, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas.

— Vous pensez que les Bétazoïdes, parce qu'ils chérissent la paix et l'introspection, sont des êtres faibles.

— Je n'épouserai pas Deanna si je la croyais faible.

— Peut-être la considérez-vous comme une exception à la règle. Ou peut-être vous dites-vous qu'une inférieure sera plus facile à dominer.

— Ce n'est pas vrai !

— Très bien, dit calmement Lwaxana. Voyons tout de même si je peux vous enseigner une chose ou deux. À propos de notre philosophie et de notre façon de vivre. Peut-être pourrez-vous appliquer certaines d'entre elles à la façon dont vous mènerez votre existence, d'époux d'une Bétazoïde et de Klingon.

Elle lui jeta un des deux bâtons, qu'il rattrapa au vol sans effort. Puis elle positionna celui qui lui restait à l'horizontale, le faisant reposer dans le creux entre pouce et index.

Worf la dévisagea, abasourdi.

— Suggérez-vous que nous nous battions ?

— Vous pensez que notre philosophie nous rend mûrs pour nous faire conquérir. Je veux vous démontrer le contraire. Nous n'avons pas toujours été

les penseurs et les grands émotifs que vous connaissez. Nous avons mené des guerres et connu la violence.

D'un signe de tête, Lwaxana indiqua les extrémités de son bâton.

— C'est un petit jeu que nous appelons B'thoon. Les lumières s'allument quand elles entrent en contact avec l'adversaire. On peut frapper n'importe où, mais seuls comptent les points marqués entre le cou et la taille.

— Je ne veux pas vous faire de mal.

— Ne vous inquiétez pas pour ça.

Worf eut un léger haussement d'épaules. Il se mit en place, tenant le bâton devant lui et s'efforçant d'avoir l'air aussi inquiet que possible face à la redoutable adversaire que devait être une Bétazoïde d'âge mûr.

Lwaxana poussa un cri de bataille, fit tournoyer son bâton et se jeta sur lui.

Le bâton de Worf l'atteignit à l'estomac et s'éclaira. Lwaxana s'effondra comme un sac de patates et resta allongée sur le sol, le souffle coupé.

— Vous êtes blessée ? demanda Worf en lui tendant la main pour l'aider à se relever.

Sa dignité mise à mal, Lwaxana le repoussa, offensée. Elle appuya une extrémité de son arme sur le sol et poussa dessus pour se remettre debout. Prenant une inspiration, elle parvint enfin à dire :

— Vous êtes rapide, Worf, je vous le concède. Mais j'étais championne de B'thoon de ma promo. Vous ne réussirez pas à me prendre par surprise une seconde fois.

Elle prit une position défensive et s'approcha plus prudemment. Worf ne bougea même pas les pieds, se contentant de la suivre du regard en faisant pivoter son torse.

Lwaxana se jeta sur lui et lui porta une série de coups visant sa poitrine ou ses bras. Worf les para sans effort notable, esquiva un coup qui le manqua de beaucoup et en profita pour glisser son propre bâton entre les chevilles de son adversaire pour la faire trébucher.

Lwaxana tomba lourdement sur le sol.

C'est absurde, songea Worf.

Lwaxana se releva un peu plus lentement, mais avec une détermination toujours égale. Quelques mèches de cheveux échappées de leur lien lui barraient le visage. Elle les repoussa et se remit en position.

— Encore.

— Lwaxana...

— Maintenant !

Au bout de trois ou quatre échanges, Worf la frappa sous la cage thoracique. Pas assez fort pour qu'elle tombe, mais le bout de son bâton s'éclaira.

— Encore, insista-t-elle, furieuse.

De nouveau, les bâtons s'entrechoquèrent. Cette fois, Worf pivota pour éviter une charge frontale de son adversaire, et lui flanqua un coup dans le dos sous la troisième vertèbre. Elle fit volte-face, rouge de fureur.

— Je peux y arriver !

— Lwaxana...

— Je peux y arriver !

Elle se jeta sur lui.

Encore.

Et encore.

Systématiquement, Worf parait ses attaques ou les esquivait. Par deux fois, elle fut près de le toucher, mais c'était le mieux qu'elle pouvait faire. Au bout de quelques échanges, il finissait par lui porter un coup sans se fatiguer le moins du monde.

Il attendait que Lwaxana jette l'éponge.

Mais elle ne le fit pas.

Son visage et ses vêtements étaient trempés de sueur, sa respiration de plus en plus laborieuse. Ses mouvements ralentirent, chacun d'eux lui coûtant plus d'effort que le précédent.

Worf commença à se sentir mal à l'aise. Après l'avoir vue tomber des dizaines de fois, il en vint à s'inquiéter sérieusement. Ça ne ferait pas bon effet sur Deanna s'il tuait sa future belle-mère. Il faisait de son mieux pour se contrôler, mais il n'avait pas l'habitude de retenir ses coups. En général, les Klingons ne se battaient pas avec l'idée de neutraliser leur adversaire sans autre dommage.

Lwaxana clignait des yeux pour chasser la transpiration qui dégoulinait sur son front. Ses cheveux humides lui collaient au visage. Alors qu'elle se préparait pour son assaut suivant, elle tituba. Il lui fallut un moment pour se stabiliser, et Worf attendit sans en tirer parti.

— Lwaxana... Vous pouvez abandonner, dit-il.

Un grognement rauque monta de sa gorge.

— Vous... d'abord, haleta-t-elle.

Et cette simple expression de défi permit à Worf de comprendre quels étaient les enjeux pour elle. Elle ne luttait pas seulement contre lui, mais contre le souvenir de sa propre jeunesse, de ce qu'elle avait été autrefois. La fierté de Lwaxana Troi était son moteur.

Vous d'abord, avait-elle dit.

Ce n'était pas plus compliqué que ça. Worf n'avait qu'à céder, dire qu'il en avait assez, être le premier à baisser les bras.

Il ouvrit la bouche...

Mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

Abandonner ? Et puis quoi encore ? Lwaxana combattait les démons de sa jeunesse. Soit. Worf faisait la même chose chaque jour, et personne n'avait jamais surmonté ses problèmes en leur tournant le dos.

Lentement, il secoua la tête et reprit une position défensive. Lwaxana grogna : elle avait compris. Passant la langue sur ses lèvres desséchées, elle se prépara à attaquer de nouveau.

Elle surprit Worf en visant ses jambes. Mais il sauta par-dessus son bâton, bloqua celui-ci alors qu'il remontait vers sa poitrine et frappa de nouveau son adversaire à l'estomac... Un peu moins fort que la fois précédente, mais assez pour qu'elle le sente. Lwaxana se plia en deux et recula.

Alors, il l'entendit marmonner quelque chose si bas qu'elle dut penser qu'il ne l'entendrait pas.

— Juste une fois... Juste une fois...

Juste une fois.

Cela suffirait à mettre un terme à ce combat dénué de sens. Lwaxana avait sa fierté, mais elle se rendait forcément compte qu'elle ne faisait pas le poids face à Worf. Si agaçante soit-elle, on ne pouvait pas l'accuser de stupidité. À ce stade, elle ne pouvait plus espérer le vaincre ni lui démontrer les talents martiaux des Bétazoides : elle s'efforçait juste de préserver sa vanité. Elle ne pouvait pas quitter l'arène sans avoir touché son adversaire au moins une fois.

Worf croyait déjà l'entendre relater leur combat à ses amis. « J'étais en train de me battre contre ce grand guerrier klingon, et soudain, bam ! je l'ai frappé avec mon bâton. » Évidemment, elle omettrait de mentionner les dizaines de coups qu'elle avait encaissés avant.

Et ce n'était pas juste pour le plaisir qu'elle en tirerait socialement. S'il se laissait toucher une fois (en s'arrangeant pour qu'elle ne s'en rende pas compte, bien sûr), Lwaxana retrouverait son assurance de jeune fille.

Juste une fois. Juste une fois.

Laisse-toi faire. Bouge un poil trop lentement, réagis avec une seconde de retard pour qu'elle puisse t'atteindre au bras ou ailleurs ; pour qu'elle marque un point et remporte une victoire morale qui lui permettra de jeter l'éponge.

Worf la vit se préparer pour une nouvelle charge. Lwaxana fit deux pas rapides - enfin, ce qui passait pour des pas rapides à ce stade du combat -, puis feinta comme si elle voulait le frapper à la tête. Une ruse assez pathétique : aux yeux de Worf, il était clair qu'elle avait l'intention d'inverser sa prise sur le bâton pour frapper au plexus solaire. Mais il n'avait qu'à faire semblant de s'y laisser prendre. Lever son arme pour bloquer le coup et se découvrir, permettant à Lwaxana de le toucher.

Tout ça lui traversa l'esprit en moins d'une seconde.

Le bâton de Lwaxana décrivit un arc de cercle en direction de son crâne, et Worf fit semblant de le bloquer. Puis elle inversa sa prise sur l'arme et tenta de le frapper à la poitrine.

Mais elle n'atteignit jamais sa cible. Car au dernier moment, Worf avait empoigné son bâton à une vingtaine de centimètres des senseurs lumineux, pour que ça ne compte pas comme un coup.

La force supérieure du Klingon immobilisa l'arme. Puis il voulut la repousser vers Lwaxana. Mais il avait surestimé la résistance que son adversaire pouvait encore lui opposer. Le bâton glissa de ses paumes trempées de sueur et vint la frapper au milieu du front.

— Lwaxana !

Elle resta debout un instant, vacillant sur ses jambes alors que sa vision se brouillait puis s'éclaircissait de nouveau.

— Lwaxana, vous allez bien ? Vous voulez vous asseoir ?

— Excellente idée, Pierre, répondit-elle. Les muffins à la myrtille ont l'air excellent aujourd'hui.

Puis elle tomba comme un arbre abattu par la foudre. Si Worf n'avait pas été là pour la retenir, elle se serait écrasée sur le sol la tête la première.

— Alors, comment se passent les leçons ? demanda Deanna, souriante sur l'écran du vidcom.

— Aussi bien qu'on pouvait s'y attendre, répondit Worf, debout dans le salon de Lwaxana Troi.

— As-tu l'impression d'avoir appris quelque chose ? le taquina Deanna.

Worf se demanda comment elle réagirait en apprenant qu'il avait failli décapiter la Gardienne des Saints Anneaux de Bétazed.

— Oh, oui.

— Quoi, par exemple ?

Désespéré, Worf se rabattit sur l'excuse la plus éculée de l'histoire de la galaxie :

— Je dois y aller. Ta mère m'appelle.

— Je ne l'ai pas entendue.

Il se tapota le front de l'index.

— Là-dedans.

— Oh. Évidemment, je suis bête. Ravie de savoir que vous vous entendez si bien tous les deux. On se voit ce soir. Je t'aime.

Deanna coupa la communication.

Secouant la tête, Worf regagna la chambre où Lwaxana gisait sur son lit, le front orné d'une sorte de compresse verte que M. Homn venait d'y poser. Elle avait enfilé une simple robe blanche, et le haut de ses bras était constellé d'ecchymoses. Worf frémit intérieurement, mais n'en laissa rien paraître. Il se demanda si elle allait être vraiment très en colère contre lui.

Sans bouger la tête, Lwaxana tourna son regard vers le Klingon. À sa grande surprise, son expression s'adoucit. Ce n'était pas exactement de la tendresse, mais au moins, elle n'avait rien d'ouvertement hostile. En fait, elle semblait même un peu triste.

— Asseyez-vous, Worf.

Il pivota pour chercher une chaise et sursauta en voyant M. Homn lui en tendre une. Le géant s'était écarté du lit avec une telle discrétion qu'il ne s'en était pas aperçu. Worf ne put s'empêcher de s'interroger sur ses antécédents.

Il s'assit, n'ayant aucune idée de ce qui allait suivre.

— Dites-moi à quoi vous pensiez vers la fin de notre combat.

— Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Parce que ça m'intéresse.

— Ce que je veux dire, c'est que vous pourriez le lire directement dans ma tête.

— Worf... Croyez-le ou non, mais je peux désactiver mes capacités en cas de besoin. C'est de vous qu'il est question. Si je vous dis à quoi vous pensiez, ça n'a plus aucun intérêt.

— Très bien. Ça risque de vous vexer, mais...

— Allez-y.

— J'étais désolé pour vous. Je vous trouvais... pathétique.

— Bien.

Worf cligna des yeux sans comprendre.

— « Bien » ? répéta-t-il.

— Oui. C'est ce que je voulais. Sérieusement, vous ne pensiez pas que je me croyais capable de vous battre ?

— Mais alors...

La question qu'il n'acheva pas se lisait sur son visage. Alors, quel était le but de cette mise en scène ?

— Quelles étaient vos options, Worf ? Que pouviez-vous faire ? Face à une vieille femme pathétique et désespérée qui semblait anxieuse de se prouver quelque chose, à quoi pensiez-vous ?

— J'ai envisagé d'abandonner, avoua le Klingon.

— Mais vous ne l'avez pas fait.

— Non. Puis j'ai pensé à vous laisser me toucher une fois.

— Et vous ne l'avez pas fait non plus.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que... J'aurais trouvé ça déshonorant pour vous. J'ai pensé que vous méritiez mieux.

— Foutaises ! cria Lwaxana.

— Comment ? s'étrangla Worf.

— Vous m'avez bien entendue. Vos décisions et vos choix tactiques n'avaient aucun rapport avec mon honneur. Vous ne supportiez pas l'idée de faire quelque chose qui puisse être interprété comme un signe de faiblesse. Abandonner ou me laisser vous porter un coup aurait menacé votre fierté klingonne.

— Ce n'est pas vrai.

— Bien sûr que si. Vous vous trouviez face à une adversaire inoffensive. Vous auriez pu jeter l'éponge. Mais vous avez refusé, bien que vous n'ayez rien à prouver. Vers la fin, j'ai marmonné : « Juste une fois » assez fort pour que vous m'entendiez. Vous auriez pu trouver un moyen de me laisser marquer un point, de ménager mon orgueil. Le vôtre vous l'a interdit.

« Vous placez votre sens du devoir klingon, réel ou imaginaire, au-dessus de tout. Vous ne pouviez pas concéder à une vieille femme impuissante la plus minuscule victoire, parce que ça aurait menacé les fondements de votre être. Vous deviez vous battre jusqu'au bout. Vous ne pouviez pas vous en empêcher. Votre problème, Worf, c'est que vous êtes beaucoup trop imbu de vous-même.

Worf la foudroya du regard.

— Avec tout le respect que je vous dois, Lwaxana, je ne vous arrive pas à la cheville en la matière. Combien de fois vous ai-je entendue réciter fièrement la liste de vos titres ?

Lwaxana s'assit sur son lit... Un peu trop vivement sans doute, car elle sembla prise de nausée. Elle se rallongea en appuyant la compresse sur son front.

— Bonne remarque. Mais contrairement à vous, je suis capable d'oublier mes propres intérêts. Sans ça, croyez-vous que je vous aurais défié ? J'admets que c'est de moins en moins facile, car avec l'âge, je m'enlise dans mes habitudes. Mais j'ai encore la capacité de puiser en moi pour m'oublier.

— Je ne comprends pas.

Elle se rassit plus prudemment et, tendant la main vers un vase posé sur sa table de nuit, saisit une fleur aux pétales multicolores. Cassant la tige, elle déposa la corolle dans sa paume ouverte.

— Les Bétazoïdes sont pareils à cette fleur, Worf. Regardez-la bien. Vous voyez sa beauté ? Vous sentez son parfum ?

Il acquiesça en silence.

Un pétale après l'autre, Lwaxana la dépouilla avec des gestes minutieux.

— Chacune de ces couches, dit-elle si bas qu'il dut tendre l'oreille, peut se comparer aux différents aspects d'un individu. Nos expériences, notre histoire, nos goûts, notre caractère... Mais elles ne suffisent pas à nous définir. Elles ne forment que l'image visible par le monde extérieur. Si nous les ôtons une à une... Que reste-t-il ?

Elle leva sa main vide. Les pétales gisaient éparpillés sur son lit.

— Rien, répondit Worf.

Lwaxana secoua la tête.

— Faux, dit-elle en souriant. La fleur est toujours là. Je la sens encore dans ma paume. Sa texture, son poids léger, son parfum... Son essence demeure, même si elle est invisible. Vous ne croyez qu'en ce que vous pouvez voir et toucher, Worf. Vous croyez en vous-même ! Mais vous devez être capable de vous mettre de côté, de réduire votre importance jusqu'à ce qu'il n'en reste rien. Une fois que vous ne serez plus rien... Vous pourrez devenir quelque chose.

— Je ne peux ni voir ni toucher l'honneur klingon, grogna Worf, et pourtant, je crois en lui.

— Vous y croyez parce qu'il est orienté vers des résultats concrets. En vous pliant à ce code éthique, vous pouvez obtenir un titre, une propriété, ou un rang supérieur. Vous vous rendez plus désirable aux yeux du sexe opposé, et vous minimisez les risques qu'un autre Klingon vous tue, puisque tant de façons de le faire seraient déshonorantes.

— Je n'apprécie pas votre façon cavalière de condamner mon mode de vie.

— Je ne le condamne pas, Worf : j'y réfléchis au lieu de l'accepter aveuglément. Et vous ?

La mâchoire du Klingon se contracta.

— Pourquoi avez-vous tué Duras ? Dans quel but ? reprit Lwaxana.

La question le prit au dépourvu.

— Comment savez-vous ça ?

— C'est mentionné dans vos états de service. J'ai fait des recherches sur vous hier soir. Jean-Luc vous a officiellement réprimandé. Alors... dans quel but ?

— Il avait tué K'Ehleyr, la mère d'Alexander.

— C'était votre raison de le tuer, pas votre but.

— J'ai invoqué le droit de vengeance.

— Ça, c'était votre excuse. (Lwaxana s'assit au bord du lit, les jambes pendant dans le vide.) Une fois de plus... Dans quel but ?

— Je l'ai fait pour K'Ehleyr ! cria Worf.

Lwaxana secoua la tête.

— K'Ehleyr était déjà morte. Duras ne pouvait plus lui faire de mal, et sa disparition ne l'a pas ressuscitée.

— Il avait fait passer mon père pour un traître... Il m'avait privé de mon honneur...

— Il aurait suffi de le démasquer pour laver la mémoire de votre père et restaurer votre précieux honneur. Aussi, je vous le demande encore : dans quel but l'avez-vous tué ?

Worf bondit sur ses pieds, les poings serrés, et rugit si fort que les poutres en frémissèrent :

— Parce que je voulais sa mort !

Une main s'abattit sur son épaule, et à sa profonde stupéfaction, le força à se rasseoir. Se tordant le cou, il vit M. Homn, derrière lui, qui secouait lentement la tête en signe de désapprobation.

— Vous vouliez sa mort, répéta Lwaxana sans se troubler, parce que le meurtre de K'Ehleyr avait porté atteinte à votre virilité... À votre ego, à votre fierté. Il vous avait pris quelque chose...

— À moi et à Alexander, lui rappela Worf.

Homn ôta sa main en voyant que le Klingon avait repris son contrôle.

— Si Alexander n'était jamais né, auriez-vous quand même tué Duras ? demanda Lwaxana.

— Oui.

— Donc, en punition de ses offenses, vous avez pris sa vie. Et ça n'a rien résolu. Ses sœurs ont perpétué le cycle de la vengeance, un cycle qui a abouti à la destruction de l'Entreprise. Des gens innocents sont morts dans l'accident, Worf. Pas beaucoup, grâce au ciel. Mais ces gens n'avaient jamais connu K'Ehleyr et se souciaient probablement de l'honneur klingon comme d'une guigne. Ils se contentaient de faire leur travail, et ils sont morts à cause de votre vendetta.

— Vous déformez les faits.

— Vraiment ?

Worf se leva, mais d'une façon moins menaçante.

— Je ne souhaite pas continuer cette discussion. Et je souhaite ne plus jamais vous entendre prononcer le nom de K'Ehleyr.

Lwaxana le fixa un long moment, puis baissa les yeux.

— Très bien. Je m'excuse si j'ai dépassé les bornes. Je vous verrai demain.

Worf hocha la tête et se détourna pour partir.

— Worf ? le rappela Lwaxana.

Il la regarda. La Bétazoïde tendait sa main vide vers lui.

— Voulez-vous une fleur ?

Le Klingon soupira et sortit de la chambre. Après son départ, Lwaxana porta sa main à son nez, inspira profondément, revit la fleur dans son esprit et eut un sourire enchanté.

— Alors, comment ça s'est passé ? demanda Deanna quand Worf revint à l'hôtel.

Au cours des dernières heures, il venait de combattre sa future belle-mère, de l'assommer, de l'entendre remettre en question son système de valeurs et de se faire offrir une poignée de rien en guise de cadeau de départ.

— Plus ou moins comme je m'y attendais, répondit-il pensivement.

CHAPITRE X

William Riker n'avait pas deviné que son premier geste, ce matin-là, serait de se regarder dans le miroir, et que cela allait infléchir le cours de sa vie. Pourtant, ce fut ce qui se passa.

L'enquête sur la destruction de l'Entreprise 1701-D s'était déroulée aussi bien que possible, étant donné les circonstances. Avec son affabilité et son charme habituels, l'amiral Jellico avait conduit les interrogatoires et posé les questions les plus agressives. Mais Picard était parvenu à y répondre avec aplomb. Une journée de délibérations plus tard, Riker et lui avaient été lavés de tout soupçon de négligence ou d'incompétence.

Les véritables bonnes nouvelles étaient arrivées ensuite. Il y aurait un nouvel Entreprise, baptisé Entreprise-E. On avait évoqué la possibilité de lui donner une appellation différente, mais celle-ci symbolisait une trop longue et trop riche histoire. Picard s'était féroce­ment battu sur ce point.

— Nous le devons aux anciens commandants, et tout particulièrement à James T. Kirk, avait-il affirmé avec force, comme s'il défendait un ami intime.

Le prochain vaisseau porterait donc le nom d'Entreprise-E. Malheureusement, un an s'écoulerait avant qu'il soit prêt à accueillir un équipage.

Picard le commanderait. Mais le plus dur pour lui avait été de préserver son équipe. La plupart des affectations disponibles concernaient des missions à long terme, et les officiers de l'Entreprise étaient très demandés. Les mettre en attente jusqu'au baptême du prochain Entreprise était considéré par plusieurs administrateurs de haut rang - et notamment, par l'amiral Jellico - comme un monstrueux gaspillage de ressources.

Sans se décourager, Picard avait tiré toutes les ficelles à sa disposition et fait appel à tous les gens qui lui devaient une faveur au sein de Starfleet. Ainsi, il avait obtenu que les membres de son équipe de commandement reçoivent des affectations à court terme, le plus près possible de la Terre.

Riker avait été le seul point d'achoppement.

Depuis des années, leurs supérieurs brûlaient de le promouvoir. Il avait largement prouvé sa valeur, et beaucoup pensaient qu'il était temps de lui confier son propre navire. Mais Riker avait toujours fait de la résistance, arguant qu'aucun vaisseau n'était comparable à l'Entreprise et qu'il aurait l'impression de

rétrograder. Ça ne le dérangeait pas de servir sous les ordres de Picard, bien au contraire.

— Tant qu'il y aura un Entreprise et que Jean-Luc Picard occupera le fauteuil de commandement, je serai ravi de rester son second.

Sur cette base, Picard avait demandé qu'on le maintienne dans ses fonctions de numéro un. Il n'avait pas de raison de douter des paroles de Riker : après tout, ne répétait-il pas la même chose depuis des années ?

Mais ce matin-là, après s'être levé et dirigé d'un pas traînant vers la salle de bains, Riker avait aperçu son reflet dans le miroir. Et pour la première fois, il s'était posé la question.

À cause de sa barbe.

Parce qu'il y avait repéré des poils gris.

Fronçant les sourcils, Riker tendit le cou pour s'examiner sous tous les angles possibles. C'étaient bien des poils gris. Bizarre qu'il ne les ait jamais remarqués avant. Il en saisit un entre le pouce et l'index pour l'arracher. Mais ils étaient trop nombreux.

Riker se passa les mains dans les cheveux et les plaqua en arrière pour observer ses tempes. Là aussi, il débusqua quelques fils gris. Comme il était torse nu, vêtu de son seul bas de pyjama, il scruta la toison de sa poitrine. Dieu merci, il n'y avait rien. Son cas n'était pas encore désespéré.

Riker n'avait jamais accordé beaucoup d'importance à son apparence, mais la perspective de se retrouver bientôt avec une barbe et une chevelure poivre et sel le tracassait davantage qu'il n'aurait cru. Évidemment, il pouvait se teindre. Mais ça masquerait les signes avant-coureurs de son vieillissement sans les supprimer.

Pourquoi cela l'ennuyait-il à ce point ?

Il rumina cette question en prenant son petit déjeuner, puis en relisant les dossiers qu'il étudiait depuis quelques jours. On lui avait attribué un poste de professeur à l'Académie, où il enseignerait la stratégie militaire. Tout bien considéré, c'était assez flatteur. On lui donnait l'occasion de former de jeunes esprits... De sauver des vies, peut-être. Après tout, les réflexes qu'il leur inculquerait pourraient leur permettre d'éviter un désastre.

Mais sans cesse, son regard revenait vers le miroir.

Et à son absence de désir de devenir capitaine, à son souhait de demeurer à bord de l'Entreprise. C'était en train de le ronger de l'intérieur.

Riker se demanda avec qui il pourrait en parler pour tenter d'y voir plus clair. Ses compagnons d'équipage, sa seule véritable famille, étaient éparpillés, occupés par leurs propres affaires. Et puis, il se voyait mal en train de partager ses sentiments et ses incertitudes avec quiconque... Même avec Picard, même après tout ce temps, parce qu'il savait déjà ce que le capitaine lui répondrait :

— Je respecte vos desiderata, mais franchement, Will, vous devriez commander votre propre vaisseau.

Il n'y avait qu'une seule personne devant qui Riker pouvait baisser sa garde. Deanna, bien entendu.

Deanna, fiancée à quelqu'un d'autre.

Deanna, partie présenter son futur époux à sa mère.

— Son futur époux, dit Riker à voix haute.

Il s'avisa qu'il avait abandonné ses préparatifs de cours et fixait un point dans le vide depuis cinq bonnes minutes.

Il se les représenta main dans la main. Se demanda si elle lui montrait tous les endroits où ils avaient été ensemble. Les lieux qui avaient appartenu à Riker et à Deanna, et qui appartiendraient désormais à Worf et à Deanna.

Pendant qu'il travaillait dans cet appartement terrien décoré avec goût, Deanna faisait-elle l'amour à son fiancé dans les jungles de Jalara ? Répondait-elle à ses caresses comme elle avait répondu à celles de Riker ? Ou mieux encore ? Se demandait-elle pourquoi elle avait perdu tant de temps à attendre qu'il se décide ? Le souvenir de leur relation était-il peu à peu supplanté par les nouvelles expériences qu'elle partageait avec... lui ? Avec...

Riker n'arrivait même pas à dire le nom du Klingon.

— C'est de la folie ! rugit-il en se levant si brusquement qu'il se cogna un genou contre la table. Nous sommes amis ! De simples amis ! Je veux qu'elle soit heureuse, et elle est heureuse avec lui, un point c'est tout.

Il avait parlé si fort que ses voisins se demandèrent avec qui il se disputait.

— Que faites-vous encore ici, Will ?

Assis dans le bureau du capitaine, Riker faisait face à Picard, qui sirotait un jus de prune et l'observait en fronçant les sourcils.

— Vous avez encore refusé une promotion. Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas commander un autre vaisseau que l'Entreprise.

— Mais pourquoi ? Quelle réaction étrange de la part de Will Riker, un des officiers les plus ambitieux de Starfleet ! Ça n'a pas de sens !

Picard se leva, fit le tour de son bureau et assena une bonne claque sur le crâne de Riker.

— Hé !

— J'essaye seulement de m'assurer votre attention. Ne comprenez-vous pas ce qui se passe ? Ce n'est pas seulement au sujet de l'Entreprise.

— Bien sûr que si.

— Bien sûr que non.

- Si.

- Non.

- Si.

- Non, non, non.
- Capitaine, ça ne nous mènera nulle part !
- Bien sûr que si.
- Bien sûr que...

Riker s'interrompit et se pinça le haut du nez en se demandant ce qui se passait.

De nouveau, Picard lui flanqua une tape.

- Voulez-vous bien cesser !
- Le plaisir et le travail, Will. Ils ne peuvent pas se mélanger. Ils ne l'ont jamais fait et ne le feront jamais.

— Capitaine...

Picard regagna son siège, saisit une pomme et la projeta vers Riker. Il tenta d'esquiver, mais le fruit le heurta à la tempe avant de rouler sur le sol.

- Pourquoi avez-vous fait ça ?
- À cause d'Isaac Newton. Il a compris des tas de choses quand une pomme lui est tombée dessus. Je pensais que ça marcherait peut-être avec vous.
- Newton ?
- Absolument, dit Data.

Riker ne savait pas quand il était entré ni ce qu'il faisait là.

— Il a découvert la loi de la gravité et mis au point une très bonne recette de biscuits aux figes.

Riker sentait poindre une sérieuse migraine.

— La physique newtonienne, commander, dit Data tandis que Picard jouait avec un yo-yo. Les objets en mouvement tendent à rester en mouvement, sauf intervention d'une force extérieure.

- Où voulez-vous en venir ?
- Votre carrière était en mouvement. Puis une force extérieure est intervenue.

— Vraiment ? Laquelle ?

Deanna entra. Elle était nue. Riker prit vaguement conscience qu'il était nu aussi. Son regard paniqué passa de Deanna à Data, puis à Picard, avant de revenir sur Deanna.

— Que dois-je faire ? balbutia-t-il.

Picard pointa un index vers la jeune femme.

- En avant toute ! ordonna-t-il.
- En avant toute ? répéta Riker.

Baissant les yeux, il vit qu'il tenait un solitaire scintillant. Le diamant brillait aussi fort qu'un moteur à distorsion.

— En avant vers l'amour, précisa Picard.

Riker se tourna vers Deanna. Worf, en armure de bataille klingonne, la serrait contre lui. Will était paralysé, incapable d'articuler un mot. Sa voix l'avait abandonné en même temps que ses émotions.

Worf tourna les talons et se dirigea vers la porte. Deanna leur adressa un joyeux au revoir de la main avant qu'ils ne disparaissent ensemble.

— Bien joué.

Picard et Data s'étaient volatilisés. L'amiral Riker se tenait désormais derrière le bureau : son double plus âgé venu du futur. Dans son dos, une antique horloge égrenait les années.

— Bien joué, mon pote.

— Je..., bredouilla Riker.

L'amiral ouvrit l'horloge, en tira un bat'leth klingon et le balança telle une faux en direction du cou de son double.

— C'était salement bien joué ! cria-t-il, cédant à une fureur jaillie des profondeurs de son âme, née de ses regrets et de toutes les erreurs qu'il avait commises.

Riker tomba de son lit.

Il faisait nuit noire dans la chambre, et il lui fallut quelques minutes pour recouvrer ses esprits. Il haletait, le cœur cognant sourdement dans sa poitrine. Il lui semblait que des litres de sueur se déversaient de ses pores. Bien qu'il fût frais dans son appartement, son front était brûlant.

D'habitude, quand il rêvait, Riker sentait à son réveil les images se dissiper aux confins de sa conscience. Il ne s'en souvenait jamais. Mais là, même si la signification exacte des dialogues lui échappait, une impression très vivace demeurait.

Et il comprenait. Pour la première fois de sa vie, il comprenait.

Il ne venait pas d'avoir une révélation. Ce songe cristallisait des années de réflexion, d'hésitations, d'incertitude.

Le fond du problème, c'était qu'il avait toujours su exactement ce qu'il voulait... Mais ses ambitions s'étaient évaporées comme par enchantement à l'instant où il s'était retrouvé face à Deanna Troi sur la passerelle de l'Entreprise, et où les mots *Te souviens-tu de ce que je t'ai enseigné, Imzadi ?* avaient résonné dans sa tête, émis par la femme dont il était certain d'avoir fait son deuil depuis si longtemps.

Il avait joué à la perfection le rôle d'Hamlet, s'interrogeant, temporisant, essayant de se décider mais incertain de la direction à prendre. Il avait fallu la destruction de l'Entreprise pour le tirer de sa léthargie mentale. Car de la même façon qu'un objet en mouvement tend à le rester, un objet immobile tend à le rester aussi.

L'objet en mouvement, c'était sa carrière. Et elle s'était arrêtée net. Certes, toutes les raisons qu'il avait évoquées - notamment, que servir à bord de

l'Entreprise était un honneur - avaient un fondement réel. Mais il avait négligé un élément plus important, un objet immobile : sa relation avec Deanna. Les deux étaient liés d'une façon qu'il commençait tout juste à appréhender.

Riker aimait Deanna. Pas comme son amie ou son ex, mais comme son Imzadi. Chacun d'eux avait pénétré dans l'âme de l'autre. Deanna n'était jamais ressortie de la sienne, et il prenait conscience qu'il ne le souhaitait pas.

Ce n'était pas seulement l'Entreprise qui le retenait. S'il avait obtenu le commandement d'un autre vaisseau, il aurait dû la laisser derrière lui... ou la forcer à choisir entre le suivre et rester à bord de l'Entreprise. Or, il l'aimait trop pour lui demander de s'arracher à sa famille, et il nourrissait encore trop de doutes sur ses propres sentiments pour s'engager vis-à-vis d'elle.

À cause de cette hésitation, Deanna était sur Bétazed, dans les bras de Worf.

L'estomac noué, Riker sentit la nausée le gagner. Il ne savait plus quoi faire.

Non... En réalité, il savait exactement quoi faire. Il devait trouver le courage de passer à l'action. Les préparatifs du mariage n'ayant pas encore commencé, il disposait d'un peu de temps... Mais pas beaucoup.

Riker se dirigea vers son vidcom pour appeler Bétazed. Puis il se ravisa. La planète natale de Deanna était trop loin pour qu'une communication instantanée soit possible, ce qui signifiait qu'il devrait envoyer un message. Mais quoi ? « Je t'aime. Plaque Worf et viens me retrouver » ? Comment aurait-il pu faire une chose pareille ? Il devait être face à face avec elle, toucher son esprit et voir ce qu'elle ressentait.

Après tout, il n'était pas le seul concerné. Deanna était fiancée. Elle avait avancé sans lui. Peut-être ne l'aimait-elle plus.

Et c'était sans compter Worf. Riker ne pouvait pas parler avec Deanna dans son dos ; le Klingon méritait qu'il soit franc avec lui... Même si cette perspective n'avait rien de réjouissant. « Salut, Worf, ça va ? Je voudrais récupérer votre fiancée, ça ne vous dérange pas ? » Il voyait ça d'ici.

Ça promet, pensa Riker.

Mais il n'avait plus le choix.

— Vous ne me laissez guère le choix, commander, lâcha l'amiral Jellico.

C'était le matin même. Riker avait tenté de se rendormir, mais sans succès notable. Quand les premiers rayons du soleil avaient caressé son visage, il s'était levé pour contacter Jellico au Quartier Général de Starfleet.

Entre autres choses, l'amiral était responsable des affectations du personnel. Riker aurait préféré s'adresser à n'importe qui, Satan compris. Malheureusement, seul Jellico était habilité à valider sa demande.

— Je regrette beaucoup, monsieur, mais c'est très important.

— Vous voulez que je retarde votre entrée en poste à l'Académie pour que vous puissiez régler une affaire personnelle ? Est-ce exact ?

— Tout à fait exact, oui, répéta Riker pour la dixième fois.

— Mais vous ne voulez pas me révéler de quoi il s'agit.

— J'aime autant pas, monsieur.

— Parce que c'est personnel.

Riker ravala la réponse sarcastique qui lui brûlait les lèvres. Le moment était très mal choisi pour faire le malin avec son supérieur.

— Oui, monsieur.

— On ne vous a pas confié n'importe quel poste, vous savez. Il est très important d'enseigner à nos cadets comment traiter avec les Borg. Seuls Shelby et Picard seraient plus qualifiés que vous, mais le premier est indisponible, et il serait cruel d'obliger le second à revivre le pire moment de son existence. Selon nos estimations, ils devraient attaquer la Terre d'ici un an, deux tout au plus. Nous devons être prêts, et j'exige votre contribution.

Jellico croisa les mains sur son bureau.

— Commander... Comme vous le savez, je suis contre l'idée de garder l'équipe de Picard en réserve jusqu'au moment où le nouvel Enterprise sera mis en service. En principe, c'est moi qui décide des affectations. Mais dans ce cas, j'ai été court-circuité par de plus hautes instances.

— Je sais, monsieur.

— Je n'aime pas les passe-droits. Starfleet ne fonctionne pas sur la base d'exceptions, mais d'une stricte discipline. Accorder un traitement préférentiel à certains officiers va contre nos principes. Voyez-vous ce que je veux dire, commander ?

— Oui, monsieur.

— C'est la première chose. La seconde, Riker, c'est que je ne vous fais pas particulièrement confiance.

— Monsieur, avec tout le respect que je vous dois...

— Encore cette maudite expression, marmonna Jellico.

— Je ne crois pas que la demande d'un report d'affectation vous donne le droit ou l'autorité de contester ma loyauté envers Starfleet.

— Mon grade m'en donne l'autorité, commander. Et le manque de précision de vos « raisons personnelles » m'en donne le droit. Franchement, je suis encore très perturbée par l'incident avec votre « jumeau ».

— Hein ? (Riker le dévisagea sans comprendre.) De quoi parlez-vous ? Oh. Vous faites allusion à Tom ? Aux dernières nouvelles, il avait été affecté sur le Gandhi.

— Ah. (Soudain mal à l'aise, Jellico hésita.) Il faut dire que ça s'est produit récemment, et qu'avec tous nos autres problèmes, nous n'avons pas eu l'occasion de vous informer...

— De m'informer de quoi ?

— Votre double n'a jamais pris son poste. Il a rejoint le Maquis, détourné un vaisseau et tenté d'attaquer les Cardassiens. La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il moisissait dans un de leurs camps de travail. Je n'en sais guère plus. Les Cardassiens ne sont jamais pressés de partager leurs informations avec nous, surtout lorsqu'elles concernent des affaires de sécurité interne.

— Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit plus tôt ?

— Croyez-le ou non, commander, mais quand il s'agit des traîtres, Starfleet est à peine plus communicatif que les Cardassiens. Il n'était pas nécessaire que vous le sachiez.

Alors, la lumière se fit dans l'esprit de Riker.

— Attendez une minute... Voulez-vous dire que vous doutez de mon intégrité parce que Tom a rejoint le Maquis ? Après toutes mes années de service ?

— Personne ne doute de rien, commander. Toutefois...

— Toutefois quoi ?

— Eh bien, il est clair qu'un potentiel de duplicité existe en vous.

Comprenez-moi bien : nous ne pouvons pas vous en tenir rigueur. Les actions de Tom n'influent pas sur vos états de service. Mais quand vous commencez à faire des mystères, je ne peux m'empêcher de m'interroger...

À bout de nerfs, Riker explosa.

— Je dois demander à une femme de m'épouser, voilà !

Jellico cligna des yeux.

— Oh. Une femme en particulier ?

— Non, je comptais juste harponner la première qui me tomberait sous la main.

— Épargnez-moi vos sarcasmes, commander. (L'amiral marqua une pause.) J'apprécie votre honnêteté.

— Merci, monsieur, dit Riker avec un soupir de soulagement.

— Néanmoins, votre demande est rejetée.

— Comment ?

— Nous sommes tous obligés de faire des sacrifices, commander. C'est ainsi que fonctionne Starfleet. Si vous ne me croyez pas, allez parler aux familles de l'équipage du Voyager, qui se demandent toujours si leurs proches sont morts ou vivants. Vous avez besoin de parler à une femme ? Utilisez la radio subspatiale ; elle est là pour ça. Je refuse de réorganiser l'emploi du temps de l'Académie pour satisfaire une requête frivole.

— Je ne la trouve pas frivole du tout, amiral.

— Ça me semble évident. Mais moi, si. Et je vous déconseille fortement de passer par-dessus ma tête en la matière, ou d'aller pleurer sur l'épaule de Picard.

Vous avez déjà bénéficié de trop nombreuses faveurs. Si vous en sollicitez d'autres, ça ne fera pas bon effet.

— Très bien, amiral. Vous ne me laissez pas le choix. Je ne voulais pas causer de tort à quiconque, mais si je dois réclamer une permission...

— Ne vous gênez pas. Vous voulez une permission ? Je vous en accorde volontiers une.

Riker fut surpris que Jellico se montre tout à coup si conciliant. Peut-être l'avait-il mal jugé.

— Merci beaucoup, monsieur.

— Bien entendu, à l'instant de votre départ, votre nom passera en queue de la liste des affectations, et y restera jusqu'à votre retour. Vous devrez alors attendre votre tour, qui viendra après celui de tous les officiers de Starfleet qui n'auront pas fait passer leurs amourettes avant leur devoir.

— Bref, je perdrai toute chance d'obtenir un poste à bord du nouvel *Entreprise*, résuma Riker.

— Disons que vos chances seront sérieusement compromises. Sommes-nous sur la même longueur d'ondes, commander ?

— Absolument, amiral.

— Parfait. Dois-je faire modifier le planning des cours de l'Académie ?

Riker serra les dents.

— Non, monsieur.

— Vous m'en voyez ravi. Jellico, terminé.

Riker continua à fixer l'écran un long moment après que le visage de l'amiral eut disparu.

— Il est temps de passer au plan B.

Roger Tang, ancien sergent de Starfleet et vétéran de campagnes plus nombreuses qu'il ne pouvait s'en rappeler, était occupé à nettoyer des verres derrière le comptoir quand il aperçut un reflet familier dans le miroir, au-dessus de lui.

Plissant les yeux, il fouilla laborieusement dans ses souvenirs. Puis son visage s'éclaira d'un sourire. Il pivota sur sa jambe de chair et d'os pour lancer :

— Lieutenant ! Je ne vous avais pas reconnu sans votre uniforme.

Will Riker fit la grimace en traversant la taverne bondée.

— Les officiers ne sont pas toujours en service, Tang.

Il tendit une main que son ancien subalterne serra vigoureusement.

— Combien d'années, depuis Bétazed ? Une douzaine, au moins...

— Au moins. Et je suis commander, maintenant.

— Commander ! Je suis impressionné. Vous savez ce que ça signifie ?

— Non. Quoi ?

— Que je peux vous faire payer le double du prix habituel. Vous avez les moyens.

Riker se hissa sur un tabouret.

— Comment ça va, sergent ?

— Aussi bien que possible. Il n'y a vraiment pas de quoi se plaindre. Plus de onze mille personnes ont perdu la vie sur Wolf 359. Moi, je m'en suis tiré avec une jambe en moins et la colonne vertébrale en compote. Autrefois, j'aurais fini grabataire avec des tubes dans le nez. Et regardez-moi : un peu plus lent qu'avant, certes, et avec assez de composants électroniques dans le corps pour fournir une fabrique de montres suisses. Mais ça fonctionne quand même.

— Vous n'étiez pas obligé de quitter Starfleet, vous savez. Quand j'étais lieutenant sur Bétazed, vous m'avez dit un jour que les gens se répartissaient en deux catégories : ceux qui appartenaient à Starfleet, et le reste de la galaxie.

— Je sais, soupira Tang. J'adorais ça. Mais vous savez quoi, commander ? Avec mes séquelles, je n'aurais pas pu continuer à faire ce qui me plaisait. Et me retrouver en uniforme derrière un bureau... J'aurais eu l'impression de porter un déguisement.

— Je comprends.

— De toute façon, j'avais ménagé mes arrières. J'ai toujours possédé la moitié de cet endroit. Avant, j'étais un associé silencieux. Maintenant... Je suis l'associé grande gueule. Tout le monde est content. (Il plissa les yeux.) Alors, que puis-je faire pour vous ? Je suppose que vous ne passiez pas par hasard ?

— C'est exact. (Riker prit une mine de conspirateur.) J'ai cru comprendre que vous disposiez d'holodecks dans l'arrière-boutique.

— Oui, pourquoi ? Vous comptez donner une petite réception privée ?

— Pas exactement. Je suis dans une situation délicate, et j'espère que vous pourrez m'aider.

— C'est légal ?

— Oui et non. Ça implique de contourner un ordre.

— Je vois. Laissez-moi deviner : ça concerne une femme.

— Comment le savez-vous ?

— Je vous connais un peu, commander. S'agirait-il de la brunette de Bétazed ?

Riker en resta bouche bée.

— Tang, vous pourriez en remonter à Sherlock Holmes !

— Rien d'étonnant, monsieur. Souvenez-vous que j'ai assisté à votre rencontre. À l'époque, j'ai compris que vous étiez faits l'un pour l'autre, et je me suis dit qu'il vous faudrait au moins une dizaine d'années pour vous en apercevoir. Vous êtes à peine en retard. Je suis ravi qu'un de mes holodecks serve la cause d'un véritable amour. Au fait, avez-vous déjà réservé votre place sur un transporteur pour Bétazed ?

— Euh... non. Une seule chose à la fois.

— Je suppose que Starfleet n'est pas enchantée à l'idée de vous voir quitter la planète. Vous souhaitez donc filer à l'anglaise. J'ai des contacts capables de s'arranger pour vous faire aller et revenir sans que personne ne s'en doute. Ils sont discrets et fiables. Si vous voulez, je peux m'en occuper. Et je ne vous facturerais pas de supplément.

— Vous êtes mon ange gardien, Tang.

— C'est inclus dans le service.

CHAPITRE XI

On ne devenait pas chancelier du Haut Conseil Klingon sans apprendre à surveiller ses arrières. Gowron, l'actuel détenteur du titre, explorait la possibilité de donner une nouvelle signification à cette expression.

Debout au milieu de la salle de réunion du conseil, Gowron tournait la tête en tous sens, avec une rapidité de nature à lui donner la nausée. Et malgré tout, il n'en croyait pas ses yeux.

Debout près de lui, les bras croisés sur sa poitrine, une expression d'intense satisfaction sur le visage, se tenait un Klingon de petite taille et d'allure inoffensive prénommé Duntis.

Dans sa jeunesse, sa carrure ridicule lui avait valu maintes moqueries et menaces. Mais il s'était bien rattrapé depuis, grâce à son talent pour inventer des armes et des outils d'espionnage uniques. Dans les hautes sphères du pouvoir klingon, Duntis était respecté de tous. Plus important pour lui, il était riche.

— C'est miraculeux ! s'exclama Gowron avec un grognement de satisfaction.

Sans avoir à tourner la tête, il voyait la moitié de la pièce, derrière lui. Son œil droit s'ornait d'une pellicule transparente évoquant les lentilles de contact de la Terre du XXe siècle, et cybernétiquement reliée à une micro-caméra fixée sur le col de sa cape, au niveau de la nuque. Il suffisait à Gowron de garder la paupière fermée pendant trois secondes pour que la lentille s'active et qu'il distingue ce qui se passait dans son dos.

Le seul inconvénient - et Duntis l'avait prévenu -, c'était qu'il mettrait du temps à s'y habituer. Il devrait entraîner son cerveau à percevoir les images que la caméra lui transmettait. Pour l'instant, celles-ci étaient encore un peu floues.

— Vous vous êtes surpassé, Duntis, le félicita-t-il. Désormais, les assassins qui voudront me prendre à revers vont avoir une mauvaise surprise !

— Je savais que vous seriez content, Grand Gowron. Si vous le désirez, je peux en fabriquer d'autres pour les membres du conseil...

Gowron le dévisagea comme s'il avait perdu la tête.

— Pour qu'ils puissent me voir approcher ?

Duntis frémit.

— Navré, Grand Gowron. À quoi pensais-je donc ?

Des pas retentirent dans le couloir. Gowron demeura délibérément dos à la porte, histoire de faire une expérience, et lutta pour obtenir une image aussi nette que possible.

Quelques instants plus tard, un Klingon à la démarche arrogante apparut sur le seuil. Gowron le salua sans se retourner.

— Bienvenue, K'hanq. Content de vous revoir.

Si le nouveau venu fut surpris que Gowron ait réussi à l'identifier, il n'en laissa rien paraître. Il portait les cheveux plus courts que les autres guerriers de son espèce ; quand il prit la parole, ce fut d'une voix qui semblait davantage appropriée aux chuchotements de réunions secrètes et nocturnes.

— Vous aussi, chancelier Gowron. Je suppose que vous avez reconnu le bruit de mes pas.

Gowron et Duntis échangèrent un sourire discret avant que le premier ne pivote pour faire face à K'hanq.

— En effet, j'ai une ouïe excellente. Mais je n'en profite pas pour laisser traîner une oreille dans des lieux aussi intéressants que ceux que vous fréquentez. Venez vous asseoir, et racontez-moi les dernières nouvelles. Duntis, vous pouvez y aller.

Duntis s'inclina légèrement et sortit d'un bon pas. Gowron savait qu'il ajoutait déjà mentalement à ses revenus la coquette somme que lui rapporterait sa dernière invention. Ça ne le dérangeait pas le moins du monde : tant qu'il le payait grassement, il n'avait pas à s'inquiéter que Duntis aille proposer ses services à des ennemis potentiels. Et Gowron en avait beaucoup. Ils étaient partout, tapis dans l'ombre ou se pavanant sans honte en pleine lumière.

Personne n'était mieux placé pour les surveiller que K'hanq. Gowron ne connaissait pas d'agent plus doué. Il était sa source de renseignements la plus fiable, avec des informateurs partout. Si l'information avait été la véritable monnaie de l'Empire Klingon, K'hanq aurait été une de ses plus grandes fortunes. Gowron prenait garde à le ménager. Mais pour une fois, la réciproque risquait de ne pas être vraie.

— Souvenez-vous que je ne suis que le messenger, lança K'hanq en guise de préambule.

— Ah. C'est votre façon de m'avertir que ce qui suit ne va pas me plaire. Il hocha la tête à regret.

— Il semble que vos soupçons soient fondés. Les Romuliens sont sur le point de conclure une alliance avec la Fédération.

— Maudits soient-ils ! rugit Gowron, dont la bonne humeur n'était déjà plus qu'un souvenir. (Frustré, il abattit son poing sur l'accoudoir de son siège et faillit le briser net.) Sont-ils devenus fous ? Ignorent-ils qu'on ne peut pas faire confiance aux Romuliens ? Pour l'amour de Kahless, ils se sont fixé pour objectif de massacrer les Vulcains ! Ça ne plaide guère en leur faveur...

— Néanmoins, dit K'hanq, l'ambassadeur Spock continue à prêcher la paix...

— Abruti, marmonna Gowron.

Mais il savait ce que ça signifiait. Spock était un personnage de légende : donc, aussi influent qu'irritant.

— En outre, Starfleet est ravie que les Romuliens aient prêté un bouclier d'invisibilité au Défiant. Voyez-vous, ils ne portent pas le Dominion et les Jem'Hadar dans leur cœur davantage que la Fédération. Or, les ennemis communs tendent à susciter des alliances.

— Ne leur suffisons-nous pas ?

— Certains nous jugent instables. Une race de combattants déchirée par les guerres civiles, incapable de faire le ménage derrière elle ou de résoudre ses problèmes sans l'intervention d'officiers de Starfleet pour la guider.

— Ils nous traitent comme des enfants, dit Gowron.

— Pas tous, se hâta de souligner K'hanq. La Fédération ne s'exprime pas d'une seule voix sur ce point. Certains de ses membres ne souhaitent pas s'attirer de nouveau l'inimitié de notre empire.

— C'est sage de leur part.

— Mais d'autres réagissent différemment. Ils pensent que les Romuliens représentent l'avenir. Ils ne nous font pas plus confiance qu'à eux, et comme ils se méfient de tous, ils sont prêts à traiter avec n'importe qui.

— Des débiles, marmonna Gowron. Ils doivent comprendre leur erreur. Personne ne connaît les Romuliens mieux que nous. N'avons-nous pas été leurs alliés ? Ne nous ont-ils pas trahis ? Nous n'avons pas oublié Khitomer. Ni leurs promesses bafouées.

Il se leva et fit les cent pas.

— Vous ne trouvez pas ça ironique, K'hanq ? Lorsque nous avons amorcé notre rapprochement initial avec la Fédération... C'est là que notre alliance avec les Romuliens a commencé à se détériorer. Comme si le seul point commun était notre haine de la Fédération. Et pourtant, ils s'apprêtent désormais à changer de camp. On dirait qu'ils ont besoin de quelqu'un à haïr pour travailler avec quelqu'un d'autre.

— Et ils nous haïssent sans aucun doute, ajouta K'hanq.

— Cela va sans dire. Alors, où cela nous mène-t-il ?

— Sur un terrain très instable, je le crains. Si la Fédération conclut un accord avec les Romuliens, et que les Romuliens déclenchent les hostilités contre nous...

— Que fera la Fédération, à votre avis ?

— À en juger par leurs actions passées, je distingue trois possibilités. La première, c'est qu'ils tentent de servir de médiateurs à un arrangement...

— Un arrangement ! ricana Gowron sur un ton méprisant. Vous voulez dire, un compromis qui laissera aux Romuliens le temps de rassembler davantage de forces contre nous ?

— La deuxième, c'est qu'ils demeurent neutres...

— Et qu'ils autorisent une guerre ouverte. (Cette option déplaisait visiblement à Gowron.) Je ne songerais jamais à me dérober à un combat. En fait, j'accueillerai avec joie toute occasion de remettre à leur place ces arrogants bâtards aux oreilles pointues. Mais vu la pression interne à laquelle a été soumis notre empire ces derniers temps, nous devrions nous battre sur deux fronts à la fois, nous défendre contre des attaques intérieures et extérieures. Une perspective qui ne m'enthousiasme guère. Quelle est la troisième possibilité ?

— Que les Romuliens et la Fédération s'allient contre nous.

Un long silence suivit. Jugeant préférable de ne pas le rompre, K'hanq attendit la réaction de Gowron. Une réaction dont il n'osait présumer, car l'expression de son chef était indéchiffrable.

Enfin, une lueur sauvage passa dans son regard.

— Un combat pareil... Le dernier de l'Empire Klingon, contre des adversaires impitoyables et supérieurs en nombre... Dieux, que ce serait glorieux !

— Absolument, Grand Gowron. Bien entendu, ce serait aussi un suicide. Et s'il ne reste aucun d'entre nous pour témoigner, quel intérêt ?

— C'est vrai. (Gowron réfléchit quelques secondes, puis lança :) K'hanq, je veux que vous me trouviez quelqu'un. Pour un agent aussi doué que vous, ça ne devrait pas poser de problème.

— Qui donc, Grand Gowron ?

— Worf.

— Worf, le fils de Mogh ?

— Lui-même.

— Mais pourquoi ? Il appartient à Starfleet.

— Précisément. Il a une dette envers moi. J'ai rétabli l'honneur de sa famille et lavé le nom de son père. Si j'ai confiance en quelqu'un pour m'informer du point de vue de la Fédération, c'est en Worf.

— Une fois que je l'aurai localisé, souhaitez-vous communiquer avec lui par les canaux subspatiaux ?

Gowron eut un grognement méprisant.

— Pour que des espions romuliens rapportent tout à leur gouvernement ? Certainement pas. Non, K'hanq, je veux que vous me l'ameniez.

— Et s'il refuse de venir ?

— Je suis le Grand Gowron ! Gowron, fils de M'Rel ! Chef du Haut Conseil ! Si j'exige que Worf vienne, il viendra ! Est-ce bien clair ?

— Oui, Grand Gowron, dit très vite K'hanq.

— Ne restez pas planté là ! Allez-y !

K'hanq se dirigea vers la porte. Le dos tourné, Gowron ajouta :

— Et n'oubliez pas que je vous surveille.

Son agent s'inclina et sortit.

Seul, Gowron répéta sur un ton plein d'assurance :

— Il viendra... Il viendra.

Pourtant, il ne put s'empêcher de frissonner. Sans doute à cause des vents glaciaux de la guerre qui le pénétraient jusqu'à l'os. Pour la première fois depuis longtemps, il se sentit vieux.

CHAPITRE XII

Lwaxana avait perdu la notion du temps depuis le début de l'apprentissage de Worf. Elle ne savait qu'une chose : ça ne s'arrangeait pas.

— J'ai l'impression de me cogner la tête contre un rocher, se plaignit-elle un jour à Deanna. Sauf que j'obtiens encore moins de résultats.

— Peut-être ne t'y prends-tu pas de la bonne façon, mère...

— Mais il faut qu'il comprenne ! Qu'il s'ouvre à notre culture !

— Cela fonctionne-t-il dans les deux sens ? Et si sa famille klingonne voulait m'enrôler dans une sorte d'école de gladiateurs ?

— Accepterais-tu ?

— Oui, répondit Deanna sans hésiter.

— Et ferais-tu de ton mieux ?

— Bien entendu.

— C'est là que je voulais en venir. Worf ne fait pas de son mieux. Il est réticent et entêté, imperméable à mes enseignements. S'il t'aimait vraiment...

— Ne fais pas ça, mère ! Worf a accepté de suivre tes leçons pour me faire plaisir. S'il a des problèmes de compréhension, la faute incombe-t-elle à l'élève ou au professeur ?

Lwaxana foudroya sa fille du regard mais ne dit rien. Pour elle, c'était déjà un exploit.

Worf observait le tableau d'un air interloqué.

Lwaxana lui avait donné rendez-vous dans un lieu charmant, au sommet d'une falaise surplombant le Lac de Bacarba : le plan d'eau le plus plat et le plus bleu que le Klingon ait jamais contemplé.

— Magnifique journée, n'est-ce pas ? lança Lwaxana quand il la rejoignit. (Vêtue d'une combinaison de travail, elle se tenait devant un chevalet.) Il n'y a pas un seul nuage dans le ciel.

— Oui. C'est préférable, commenta Worf.

Quelque chose dans sa voix intrigua Lwaxana.

— Que voulez-vous dire par là ?

— Que les vaisseaux en approche sont plus faciles à repérer ainsi. Cela réduit les chances d'une attaque surprise... À moins, bien sûr, qu'ils ne disposent d'un bouclier d'invisibilité.

Elle soupira et secoua la tête.

— À votre crédit, je dois reconnaître que vous avez de la suite dans les idées. (Posant son pinceau, Lwaxana désigna la toile.) Alors, qu'en pensez-vous ?

Worf regarda sans comprendre. La toile était couverte d'une épaisse couche de peinture rouge uniforme.

— C'est... très moderne, avança-t-il prudemment. Une sublime introspection.

— Vous trouvez ? Moi, je ne vois qu'une toile couverte d'une épaisse couche de peinture rouge uniforme.

— Euh... Moi aussi.

— Alors de quoi parliez-vous à l'instant ?

— J'essayais juste d'être poli.

— Finalement, vous arrivez quand même à me surprendre de temps à autre.

— La confection de ce... tableau avait-elle un but ?

— Oui. C'est le sujet de notre exercice d'aujourd'hui. Asseyez-vous.

Quand Worf se fut installé en tailleur sur le sol, il demanda :

— Et maintenant ?

— Maintenant, dit Lwaxana en s'asseyant près de lui, nous allons le regarder.

— Le regarder faire quoi ?

— Sécher.

Le Klingon n'en crut pas ses oreilles.

— Vous voulez que je reste là à regarder sécher de la peinture ?

— C'est exact.

Il dévisagea Lwaxana pour voir si elle plaisantait. Elle ne pouvait pas parler sérieusement !

— Pendant combien de temps ?

— Jusqu'à ce que ce soit sec, bien entendu. Sans ça, ça n'aurait aucun intérêt.

— Ça n'a aucun intérêt de toute façon !

— Nous tentons d'explorer le royaume de la subtilité. Depuis le début. Vous n'aviez pas remarqué ?

— Parce que vous trouvez que ce stupide combat était subtil ? Et me forcer à m'immerger pendant des heures, c'était subtil ? Et les dizaines de bouquins que vous m'avez fait lire, les essais que vous m'avez fait rédiger ? Ils étaient subtils ? Et le marathon que vous m'avez demandé de courir pieds nus ? Et quand vous avez voulu que j'abatte un arbre avec mes dents ? J'ai encore des échardes dans les gencives !

— Nous avons une définition différente de la subtilité.

Worf pensait plutôt qu'ils avaient des définitions différentes de la réalité.

— À quoi bon regarder sécher de la peinture ? dit-il.

— Observez-la. Voyez comme elle est humide et scintillante. Pendant les heures à venir, son éclat se ternira lentement tandis qu'elle formera un lien permanent avec la toile. Elle changera sous nos yeux.

« Vous construisez des vaisseaux stellaires, vous les emmenez dans l'espace et ça ne vous pose aucun problème d'assister à la naissance ou à la mort d'une étoile. Mais vous ne voyez que les grandes choses, Worf. Vous négligez les choses, et pourtant, c'est d'elles que naît le véritable amour. Chez les autres, nous sommes d'abord attirés par les grandes choses : leur aspect physique, ou l'excitation qui s'empare de nous quand nous croisons leur regard pour la première fois.

« Au début, l'amour est humide et scintillant. Mais au fil du temps, il sèche, et on finit par s'ennuyer à l'avoir toujours sous les yeux... Si on n'est pas dans le bon état d'esprit. Si on sait comment l'observer, en revanche... Il devient une source constante d'intérêt et d'excitation.

Worf la fixa sans comprendre.

— Voici ce que nous allons faire, continua Lwaxana, sans se laisser troubler par le manque évident d'enthousiasme. Nous allons regarder sécher ce tableau. Pendant ce temps, je veux que vous fassiez deux choses. D'abord, apprécier le processus à la fois simple et étonnant grâce auquel la peinture passe d'un état à un autre. Vous rendre compte à quel point c'est merveilleux.

« Ensuite, essayer de vous détacher de vous-même. Ne pas penser aux autres choses que vous pourriez être en train de faire. Oublier vos frustrations, les objectifs que vous n'avez pas atteints, les questions que vous vous posez... Arrangez-vous pour que cette toile devienne plus importante que vous. Élevez-la. Perdez-vous en elle et entrez dans un état méditatif. Tâchez de distinguer des différences entre les gouttes de peinture. Laissez-vous aller, Worf. C'est tout ce que je vous demande. Perdez-vous dans cette toile.

— Je vais essayer...

Cinq minutes et dix-sept secondes plus tard, il déclara :

— C'est ridicule.

— Worf...

— La leçon est terminée. (Il se leva et fit face à Lwaxana.) J'ignore à quel genre de jeu pervers vous jouez avec moi, et franchement, je m'en moque. Je suis un Klingon. Les Klingons ne perdent pas leur temps à regarder sécher de la peinture. Et vous m'en avez déjà fait gaspiller bien assez.

— Est-ce tout ce que signifient nos leçons pour vous ? demanda Lwaxana en se relevant. Un gaspillage de votre précieux temps ? Et ne me tournez pas le dos !

Worf était déjà en train de s'éloigner.

— J'en ai fini avec cette absurdité.

— Vous ne l'aimez pas, Worf. Pas comme Riker l'aimait.

Il s'arrêta net.

— Qu'avez-vous dit ? gronda-t-il.

— Elle mérite ce qu'il y a de mieux, lança Lwaxana sans se laisser intimider par l'imposant Klingon. Will et Deanna étaient Imzadi. Ils partagent un lien que vous n'aurez jamais avec elle.

— Quel lien ? Que veut dire « Imzadi » ? S'agit-il d'une autre de vos « leçons » ?

Lwaxana le dévisagea, et il eut l'impression qu'elle le voyait pour la première fois. Ses épaules s'affaissèrent.

— Non, monsieur Worf. Les leçons sont terminées. Nous en avons fini. Laissez-moi vous le prouver d'une façon que vous serez à même de comprendre.

Elle s'approcha du chevalet et lança son poing dans la toile qui se déchira facilement et bascula sur le côté. Lwaxana la rattrapa avant qu'elle ne tombe, brisa le cadre sur son genou et la jeta dans le vide de toutes ses forces. Une légère brise l'emporta et la déposa à la surface du lac, où elle flotta paisiblement.

Lwaxana regarda ses mains couvertes de peinture écarlate dont la teinte évoquait celle du sang. Elle jeta un dernier coup d'œil déçu à Worf et s'éloigna en secouant la tête.

Le Klingon resta immobile, observant les débris du tableau qui surnageaient en contrebas.

— Belle projection, commenta-t-il.

Deanna venait de rentrer du musée et bavardait joyeusement avec Chandra devant deux verres de moog brûlant quand Worf entra dans leur suite. Il ne dit rien, mais nul besoin d'être une empathie pour deviner qu'il bouillait de rage.

— Chandra, tu devrais peut-être..., commença Deanna.

— ... Rentrer à la maison, acheva son amie. Justement, c'est ce que je me disais.

Elle fit des adieux précipités et sortit, laissant le couple seul.

— Où est Alexander ?

Deanna ne s'attendait pas à ce que ce soit la première question de Worf, mais elle répondit calmement :

— Il a voulu rendre visite à ma mère. Tu sais qu'ils s'apprécient beaucoup.

— Je sais, oui.

— Je l'ai emmené chez elle. Elle était sortie, mais M. Homn a proposé de s'occuper d'Alexander en attendant son retour. J'avais rendez-vous avec Chandra et je ne voulais pas lui poser un lapin, sinon, je serais restée avec lui. Je ne pensais pas que ça poserait un problème. Ça en pose un ?

— Non.

— Worf, que s'est-il passé ?

Il fit les cent pas dans la pièce pour se calmer et être en mesure de répondre à sa question.

— Je sais pourquoi elle me fait ça. Mais quelles sont tes motivations ?

— Pour quoi ? Je ne comprends pas...

— M'aimes-tu pour ce que je suis ?

— Évidemment. Et pour ce que tu peux devenir.

— Là, s'exclama-t-il en tendant un doigt accusateur vers sa compagne.

C'est justement le problème. Nous n'avons pas la même définition de ce que je peux ou de ce que je dois devenir. Je suis un Klingon, Deanna. (Il se frappa la poitrine du poing.) Ce n'est pas un état d'esprit, mais une réalité concrète. Si mes parents adoptifs n'ont pas pu faire de moi un humain, qu'est-ce qui te fait croire que tu pourras me transformer en Bétazoïde ?

— C'est absurde. Je n'essaye pas de te transformer en Bétazoïde. Et ma mère non plus. Nous voulons juste que tu nous comprennes, pas que tu deviennes comme nous.

— Je comprends très bien. Trop bien, même. Que signifie « Imzadi » ?

Deanna pâlit.

— Comment ?

— Qu'est-ce que ça signifie ? C'est une question plutôt simple, non ? Que signifie « Imzadi » ?

— C'est un terme affectueux... Plus ou moins l'équivalent de « bien-aimé ».

Worf secoua la tête.

— Non. Ce n'est pas tout. Pas avec la façon dont elle l'a dit. Elle sous-entendait qu'il s'agissait de quelque chose de spécial.

— Worf, c'est stupide. Nous ne résoudrons rien en...

— Qu'est-ce que ça signifie ? cria le Klingon.

Deanna fut stupéfaite par la fureur qu'elle lut dans ses yeux. Elle n'avait pas peur de lui et ne pensait pas qu'il puisse lui faire du mal. En réalité, la colère de Worf semblait dirigée contre quelque chose qui le rongait de l'intérieur. La jeune femme se redressa, leva fièrement le menton et dit :

— Très bien. Si tu veux vraiment le savoir, ça a une autre signification plus... profonde.

— Laquelle ?

— Le Premier... ou la Première.

— Le Premier, répéta Worf. (Il écarquilla les yeux.) Veux-tu dire que le commandeur Riker a été... ?

— Mais c'est bien plus que ça. Il ne s'agit pas seulement de la première personne à qui on offre son corps, mais de la première à qui on dévoile son... âme.

— Son autre moitié, résuma Worf.

— Je n'aurais pas employé cette expression.

— C'est pourtant la vérité.

Deanna sentit des larmes lui monter aux yeux à l'idée du chagrin que Worf éprouvait... Un chagrin qu'il n'avouerait jamais, car il le considérerait comme un signe de faiblesse.

— Worf... Que veux-tu que je fasse ? Je ne peux pas revenir en arrière et m'obliger à ne pas tomber amoureuse de Will, à l'époque où il est arrivé sur Bétazed. Je ne peux pas altérer le déroulement de notre relation. Ni remonter le cours du temps pour le réarranger d'une manière plus satisfaisante.

La déclaration de Deanna toucha un point sensible en Worf, même s'il n'aurait su dire lequel.

— Alors... Où en sommes-nous ? demanda-t-il.

— Au même point qu'avant ! Je t'aime... Et tu m'aimes aussi, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais ça ne sera jamais la même chose qu'avec le commandeur Riker, pas vrai ?

— Bien sûr que non. Ce sera différent. Il n'existe pas deux relations semblables, Worf. Tu n'es pas en concurrence avec Will.

— Il me semble que si.

— Je ne peux pas contrôler la façon dont les choses t'apparaissent. Mais tu dois me croire quand je te jure que je ne te compare pas à Will.

— Suis-je un meilleur amant que lui ?

Si Deanna avait pâli à la mention du mot « Imzadi », cette fois, elle s'empourpra jusqu'à la racine des cheveux.

— Worf ! Oh, mon Dieu ! Je n'arrive pas à croire que tu me demandes une chose pareille ! Ai-je voulu savoir si je suis une meilleure maîtresse que la mère d'Alexander ?

— Tu veux la réponse ?

— Surtout pas ! Parce que contrairement à certaines personnes, je ne me sens pas en concurrence avec un souvenir.

— Ce n'est pas la même chose.

— Pourquoi ?

— Parce que K'Ehleyr est morte... Mais pas le commandeur Riker.

Deanna lut dans les yeux du Klingon la douleur d'une blessure toujours à vif.

— Je suis désolée...

— Ça ira. Je suppose que... La question n'a pas de sens, de toute façon. Quand je te fais l'amour, je ne m'y prends pas de la même façon qu'avec une Klingonne.

— Vraiment ?

— Oui. Je m'efforce d'utiliser les mêmes techniques qu'un mâle humain.

Deanna expérimentait décidément toute la gamme des émotions. Quelques minutes plus tôt, elle avait eu envie de pleurer ; à présent, elle se retenait pour ne pas éclater de rire.

— Et où les as-tu apprises ?

— Je... (Worf se racla la gorge.) J'ai fait des recherches.

— Des recherches ? Comment ?

— Je préfère ne pas en parler.

— Dans ce cas, dis-moi... (Deanna se dirigea vers Worf d'un pas glissant et lui passa les bras autour du cou.)... Cela t'intéresserait-il de me faire l'amour comme à une Klingonne ?

— Non.

— Oh. Pourquoi ?

— Parce que ça risquerait de te tuer, ou de te laisser handicapée à vie, dans le meilleur des cas.

Les bras de Deanna retombèrent le long de ses flancs.

— Oh...

— Évidemment, ne put s'empêcher de dire Worf, Riker n'a jamais eu ce genre de problème.

Deanna commençait à perdre patience. Elle eut un soupir exaspéré.

— Worf... Ce n'est pas parce qu'on aime différemment qu'on aime moins. Notre relation existe à un autre niveau que celle que j'avais avec Will. Mais souviens-toi que tu as un gros avantage sur lui.

— Lequel ?

— Tu es ici avec moi. Pas lui.

— Je vois. Donc, tu as accepté de m'épouser parce que c'était commode.

— Non ! Ce n'est pas ça du tout ! M'épouses-tu parce que je peux t'aider à élever Alexander ?

— Non, mais...

Elle attendit qu'il termine sa phrase. En vain.

— Mais quoi ?

— Je suppose que ça entre en ligne de compte, admit Worf. C'est un des facteurs qui me font te considérer comme ma partenaire idéale. Aucun facteur ne compte plus qu'un autre, exact ?

— Eh bien... (Deanna hésita.) Il me semble que si. L'amour devrait compter plus que tout le reste.

— Évidemment.

Ils se regardèrent, mal à l'aise.

— Je... J'ai besoin d'un peu de temps pour réfléchir, lâcha Worf. Juste une heure ou deux de solitude.

— D'accord. Je comprends.

— Ensuite, je te retrouverai chez ta mère, si ça te convient. Et nous pourrons peut-être en discuter.

— J'aimerais bien. C'est ainsi que ça fonctionne chez les Bétazoïdes : nous parlons de nos sentiments. Tu vois que tu as quand même appris quelque chose.

— Si tu le dis, marmonna Worf, l'air peu convaincu.

Il arpenta la ville pendant des heures, observant les Bétazoïdes et la façon dont ils agissaient. Tout était si calme... Jamais il ne s'était avisé du bruit généré par le bavardage constant de la plupart des créatures intelligentes.

Dans les villes klingonnes, le vacarme dépassait l'entendement. Les gens hurlaient, poussaient des rugissements de joie ou de colère, se disputaient au moindre prétexte... Partout résonnait le fracas des armes qui s'entrechoquaient à la faveur de compétitions amicales ou de bagarres.

On eût dit que les Klingons avaient besoin d'un certain niveau sonore pour se persuader qu'ils étaient vivants. S'ils pouvaient s'entendre, c'est qu'ils étaient là. Le silence était réservé aux cimetières ; le bruit, à ceux qui mordaient dans la vie à pleines dents.

Pas étonnant que les Bétazoïdes se montrent aussi contemplatifs : il ne se passait rien qui fût susceptible de les distraire. Worf se demandait même s'il n'aurait pas pu entendre sécher de la peinture en tendant l'oreille.

Pourquoi se tourmentait-il autant ? Pourquoi était-il obsédé par Riker ? Pourquoi refusait-il de croire Deanna quand elle lui affirmait qu'il n'existait aucune comparaison ?

— Tu vas tout gâcher, marmonna-t-il. Tu vas perdre la meilleure chose qui te soit jamais arrivée pour une bête histoire de fierté.

Il n'était pas en concurrence avec Riker. C'était idiot de sa part de penser le contraire. Il n'était pas en concurrence avec Riker parce que c'était lui que Deanna avait choisi. Il avait gagné. Lui, Worf, avait gagné.

Restait le problème de la transformation que Troi mère et fille tentaient de lui imposer. Mais après avoir déambulé pendant des heures, une solution à ce problème lui apparut clairement.

Il n'aurait qu'à emmener Deanna sur Qo'noS pour la soumettre à quelques rituels guerriers rudimentaires, afin qu'elle comprenne elle aussi. Oui, il serait très amusant de la voir escalader les Falaises de Flammes de Kutabi à mains nues, avec un bandeau sur les yeux. Ou apprendre les tactiques de combat klingonnes et tenter de se défendre dans l'arène contre des femelles qui la dépassaient de deux têtes.

Worf n'était pas motivé par un désir de vengeance, loin de là. Mais puisqu'il s'agissait de comprendre, il fallait que ça marche dans les deux sens. Et quand elle aurait « compris », Deanna renoncerait peut-être à essayer de le changer, s'il acceptait de ne pas lui faire subir les différentes épreuves qu'un Klingon moyen réussissait dès l'âge de dix ans.

Tandis qu'il approchait de la demeure des Troi par un ravissant chemin bordé de végétation exotique, Worf se sentit de plus en plus satisfait par la façon dont les choses se présentaient.

Il avait déçu Lwaxana. Mais ce n'était pas elle qu'il voulait épouser. Tout ce qu'il devait faire, c'était rendre Deanna heureuse : une mission qu'il envisageait avec joie. Même s'il regrettait son commentaire sur les risques de lui faire l'amour comme à une Klingonne. Il avait senti que ça ne passait pas bien.

Le soleil se couchait à l'horizon, projetant sur la maison de longues ombres pareilles à des doigts caressants. Worf frappa à la porte d'entrée et attendit que M. Homn vienne ouvrir.

Rien ne se produisit.

Toute autre personne aurait perdu quelques instants à se demander ce qui se passait. Où était M. Homn ? Pourquoi ne répondait-il pas ? Peut-être n'avait-il rien entendu, à moins qu'il ne soit très occupé...

Mais pas Worf.

Aussitôt, il envisagea la possibilité d'un danger, tendit la main vers son fusil...

... Et se souvint qu'il ne l'avait pas emporté, car il était en civil et le règlement de Starfleet lui interdisait de se promener armé pendant une permission.

Mais Worf était toujours prêt à tout. De ses bottes, il tira deux couteaux à la pointe dentelée. C'étaient des armes dangereuses, parfaites pour parer à une urgence. Comme il disposait d'un peu de temps, Worf en profita pour les connecter par le manche.

Il se reprocha de ne rien avoir emmené d'autre, mais il avait craint que Deanna ne se méprenne sur ses intentions s'il débarquait sur Bétazed armé jusqu'aux dents. Et un bat'leth n'aurait pas tenu dans sa valise.

Worf fit le tour de la maison sur la pointe des pieds, cherchant des signes d'infiltration ennemie. Une partie de son esprit lui disait qu'il avait perdu la tête, qu'il essayait juste de prouver que le danger était bel et bien partout et qu'il était le seul capable de l'affronter.

Il s'accroupit sous une des fenêtres de la salle de réception et se redressa prudemment pour jeter un coup d'œil à l'intérieur. Tout semblait à sa place...

Puis son regard se posa sur une tache de sang qui maculait le sol, au fond de la pièce.

Ses narines frémissaient. Ses perceptions klingonnes en alerte lui hurlèrent que quelqu'un approchait. Il tourna vivement la tête et ne vit personne... Ce qui ne l'empêcha pas de décrire un arc meurtrier avec sa lame.

Devant lui, le vide lâcha un glapissement de douleur, et un Romulien apparut sous ses yeux ébahis. Il ne venait pas de se téléporter, mais de jaillir du néant. Il était grand, avec un front haut, un teint pâle et des yeux sombres. Son apparence aurait suffi à Worf pour deviner que ce n'était pas un Romulien ordinaire... Même si la présence d'un Romulien ordinaire sur Bétazed était déjà assez inquiétante en soi.

L'inconnu avait plaqué une main sur le haut de son bras. Sa manche déchirée laissait entrevoir une belle entaille d'où s'écoulait du sang vert.

— La prochaine fois, je te coupe la tête, menaçait Worf. Qui es-tu ?

Les yeux du Romulien semblèrent s'enfoncer dans leurs orbites. D'une voix rauque, il lâcha un seul mot :

— Peur.

Soudain, Alexander fut mort, et Deanna aussi. Worf se retrouva vieux, faible, édenté et impuissant à stopper les assassins qui avançaient vers lui dans la nuit. Paralysé par une terreur qui l'empêchait de réfléchir ou de mettre au point une tactique. Il ne savait plus où aller ni que faire, et encore moins...

— Non !

L'effet aurait dû se prolonger assez longtemps pour permettre aux assassins de frapper, mais Worf ne leur en donna pas l'occasion. Son entraînement et son conditionnement mental prirent le dessus ; il pivota et plongea vers la fenêtre qu'il traversa en la fracassant. Alors que des éclats de verre pleuvaient autour de lui, il se reçut sur l'épaule et roula sur lui-même.

Deux Romuliens se jetèrent sur lui, un de chaque côté. Ils ne portaient ni disrupteur ni aucune autre arme susceptible de tuer un adversaire : seulement une matraque électronique destinée à l'assommer. Il leur suffirait d'entrer en contact avec son corps. Mais Worf n'avait pas l'intention de les laisser faire.

Hélas, la peur continuait à assaillir son esprit, et il n'était pas en pleine possession de ses moyens.

Un des Romuliens avait été plus rapide que l'autre. Worf leva son bras libre pour bloquer son attaque et dévier sa matraque, puis il lui porta un coup avec son arme. La lame dérapa sur le plastron de son adversaire, mais alla se planter dans son aisselle. Le Romulien cria de douleur.

Du coin de l'œil, Worf vit approcher le second agresseur. Il plaqua le premier contre lui pour s'en servir de bouclier, puis le poussa vers son collègue. Tous deux s'effondrèrent. Celui qu'il avait blessé lâcha sa matraque. Worf la ramassa de sa main libre, serrant son couteau à double lame dans l'autre. Ainsi équipé, il ressemblait beaucoup à un type qu'aucun individu raisonnable n'a envie de se mettre à dos.

— Père !

Worf entendit le cri d'Alexander résonner quelque part dans la maison.

— Alexander ! Où es-tu ?

Un grand bruit retentit dans la salle à manger adjacente à la salle de réception. C'était sans doute un piège, mais il n'avait pas le choix. Il courut vers la porte, les armes en avant.

Dès qu'il eut franchi l'angle du couloir, il aperçut Deanna à l'autre bout. Une femme la plaquait contre le mur. Un instant, Worf crut qu'il s'agissait de Tasha Yar. Puis il comprit.

— Sela ! Relâchez-la immédiatement ! exigea-t-il.

La maison grouillait de Romuliens. Le plafond et les murs explosèrent tandis qu'ils jaillissaient de partout à la fois. C'était bien un piège tendu à Worf, avec Deanna et son fils dans le rôle de l'appât.

Ses adversaires portaient des matraques, des massues et d'autres instruments contondants. Ils se jetèrent sur lui comme des hyènes sur un lion.

Worf, qui maîtrisait toutes les formes de combat klingon, ne fit appel à aucune. Il se contenta d'agiter les bras, tranchant avec sa lame dans une direction et balayant l'air devant lui avec sa matraque.

La masse de Romuliens lui offrait une belle cible. Ils tentaient de le submerger et en d'autres circonstances, ils auraient peut-être réussi. Mais une fureur guerrière s'était emparée de Worf.

Car ce n'était pas seulement sa vie, ni même celles de Deanna et d'Alexander qui étaient en jeu. Worf luttait pour sa fierté et pour son honneur.

Depuis son arrivée sur Bétazed, il se sentait inutile. Un guerrier sur une planète paisible où il n'avait rien à faire. Un monstre de foire dont on a pitié, qu'on méprise ou qu'on redoute. On lui avait jeté à la tête une philosophie qu'il ne partageait pas et des concepts qui lui échappaient, et pour se montrer digne de Deanna, il aurait dû altérer son comportement, ses pensées et ses émotions.

Mais là... Il était à sa place. Dans son élément. C'était une situation claire et nette. L'odeur du sang lui emplissait les narines, les cris de ses victimes résonnaient à ses oreilles comme une douce sérénade. Ses cheveux pendaient autour de son visage telle une crinière, accentuant sa ressemblance avec un grand prédateur.

Plusieurs matraques parvinrent à tromper sa garde et à le toucher aux épaules, à la poitrine ou aux jambes. Elles auraient dû l'assommer, mais décuplèrent sa fureur. Worf sentait que quelque chose tentait de s'infiltrer dans son esprit pour saper son courage, mais il était dans un tel état qu'il parvint à le bloquer aussi.

Un choc électrique lui engourdit le bras droit, et il lâcha son double couteau. Ça n'avait pas d'importance. Il utilisa son bras comme une énorme massue d'os et de muscles et les Romuliens tombèrent devant lui. Puis il mordit, griffa, donna des coups de pied, hurla des injures et des provocations dans sa langue natale.

Par-dessus le brouhaha, Worf entendit Sela lui demander de se rendre. Mais il n'y fit pas attention. Il était hors de question qu'il subisse un tel déshonneur devant Deanna.

Dans sa rage, il ne songea pas que son refus de capituler pourrait coûter la vie à sa compagne. Pourtant, quand il vit Sela l'entraîner vers un des trous que les Romuliens avaient fait dans les murs, il hurla son nom... Juste avant que d'autres assassins ne s'interposent entre elle et lui, obstruant son champ de vision.

Le rugissement qu'il poussa semblait sorti de la gorge d'une bête disparue depuis la préhistoire.

Les Romuliens redoublèrent d'ardeur et il vacilla sous leur charge. Un instant, ils crurent l'avoir maîtrisé.

Mais ils se trompaient. Worf rassembla ses forces et, avec un cri dont la puissance aurait fait honneur à Kahless, se releva. Ses adversaires reculèrent, sonnés. Il en profita pour se dégager et pour courir vers le trou.

Il prit Sela en chasse.

Jamais il ne s'était senti aussi vivant ni aussi invincible. Pas seulement à cause de l'adrénaline ou de la fureur guerrière qui s'était emparée de lui. Cette attaque apportait la preuve irréfutable qu'il avait eu raison depuis le début. Être toujours prêt à se battre était l'attitude correcte. La paix restait un luxe acheté au prix de la violence. Telle était la vérité. Telle était la réalité. Worf était totalement vengé.

Et pas question qu'il laisse mourir Deanna maintenant qu'elle en avait pris conscience à son tour. Quant à Lwaxana, il n'hésiterait pas à lui faire sentir le poids de son écrasante supériorité. Tout comme à cet insupportable Gart Xerx. Il pouvait bien s'abandonner à ses petits fantasmes de revanche, puisqu'il n'avait jamais été aussi certain de triompher.

Devant lui, Sela s'était immobilisée. Worf sourit de satisfaction. Comme il était approprié qu'ils se retrouvent en haut de la falaise qui surplombait le Lac de Bacarba.

La Romulienne ne pouvait pas aller plus loin. Elle tenait toujours Deanna par le coude et lui pointait un disrupteur sur la tempe. Worf s'arrêta à trois mètres d'elle, les genoux fléchis et le dos courbé comme s'il s'apprêtait à bondir.

— Vous refusez d'abandonner, n'est-ce pas ? lança Sela, impressionnée malgré elle. Si je menaçais de lui faire sauter la tête, vous refuseriez encore.

— Vous n'allez pas vous en tirer comme ça, grogna Worf.

Sela ne semblait pas très inquiète : plutôt ennuyée.

— En fait... si. Vous n'avez visiblement pas l'intention de coopérer, ce qui est bien dommage. Mais j'ai une nouvelle philosophie, Worf : j'essaie de rester adaptable. Des plans trop structurés permettraient à mes adversaires de deviner mes prochains mouvements et de les parer. La plupart du temps, je me contente d'improviser. Je voulais me servir de vous. Comme votre obstination m'en empêche, je ne désire pas que vous me fassiez perdre davantage de temps. Donc...

Elle pointa son disrupteur sur le Klingon.

Worf chargea tête baissée, toujours grisé par son sentiment d'invincibilité et persuadé d'être assez rapide pour que Sela le manque.

Soudain, un individu jaillit sur sa gauche, lui referma les bras autour de la taille et se servit de son élan pour le soulever de terre. Baissant les yeux vers

lui, Worf éprouva une telle stupéfaction qu'il ne put réagir à temps. Il rugit de fureur en reconnaissant Riker et le frappa aux tempes.

— Will ! cria Sela.

Sonné, Riker trébucha en avant et lâcha prise.

Worf disposa d'exactly deux secondes pour savourer son triomphe. Puis il s'aperçut que le sol se déroba à ses pieds. Riker venait de le laisser tomber dans le vide.

Le Klingon tendit son bras valide pour se raccrocher au bord de la falaise. Il la manqua de cinquante bons centimètres et s'abandonna à une longue chute.

Un cri s'étrangla dans sa gorge. Il ne voulait pas le laisser échapper. Pas question qu'il accorde cette satisfaction aux Romuliens et à Riker. (Riker ?!)

Alors qu'il dégringolait dans le vide, les blessures qu'il avait encaissées un peu plus tôt produisirent enfin leur effet. Ses articulations se bloquèrent, la perte de sang lui faisant tourner la tête et l'empêchant de respirer.

Lorsqu'il heurta la surface du lac, Worf ne pouvait plus remuer le petit doigt. La dernière chose qu'il remarqua - avec un amusement morbide - avant que les eaux ne se referment sur lui, ce fut la toile brisée qui flottait non loin de là.

CHAPITRE XIII

Tout en se dirigeant vers la maison de sa mère, Deanna Troi se demanda à quelle conclusion Worf avait pu parvenir.

Elle commençait à penser que Lwaxana et elle ne lui avaient pas rendu service malgré toutes leurs bonnes intentions. Elle supposait que sa mère était animée par de bonnes intentions, mais ses derniers commentaires sur Riker et le fait qu'elle ait mentionné le terme « Imzadi » devant Worf l'inquiétaient.

Au lieu de considérer leurs efforts comme une tentative d'élargir son horizon, Worf avait cru qu'elles cherchaient à le diminuer. Comment pouvait-il penser une chose pareille ? S'il savait combien elle l'aimait - s'il avait foi en leur relation -, il devait se douter que Deanna ne ferait jamais rien qui soit susceptible de le blesser.

Le problème, c'était qu'ils n'avaient pas la même définition de ce qui aidait et de ce qui faisait mal. Peut-être que...

— Imzadi.

Deanna s'arrêta net, n'arrivant pas à en croire ses oreilles. Pourtant, elle aurait reconnu cette voix entre mille. Lentement, elle se retourna.

Riker portait des vêtements civils : chemise bleue ouverte au col et pantalon noir fraîchement repassé. Et il arborait un large sourire, comme s'il n'y avait personne dans l'univers qu'il eût davantage envie de voir que Deanna.

— Will !

La jeune femme ne chercha même pas à cacher sa joie. S'approchant de Riker, elle lui passa les bras autour de la taille et se serra contre lui.

— Will, que fais-tu ici ? J'ai entendu dire que le jury vous avait innocentés, le capitaine et toi. Je savais que tout se passerait bien. Es-tu venu ici pour fêter ça ? C'est merveilleux ! Worf sera si content...

Elle s'interrompit en s'avisant que Worf pourrait très bien ne pas être du tout ravi.

— Comment es-tu venu ? demanda-t-elle très vite, histoire de changer de sujet.

— J'ai pris un transporteur recommandé par... un ami.

— Donc, tu es venu exprès. Tu ne faisais pas que passer dans le coin.

— Il fallait que je te parle, Deanna.

Il lui posa une main sur l'épaule, et de l'autre, il écarta doucement une mèche de cheveux frisés qui pendait sur sa joue.

— J'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. À propos de nous, lâcha-t-il.

— Moi aussi. (Deanna désigna le chemin.) J'allai chez ma mère. Veux-tu m'accompagner ?

— Avec plaisir.

Elle passa son bras sous celui de Riker, et ils se mirent en route d'un pas nonchalant.

— Alors, comment va Worf ?

— Euh... bien. Nous avons eu quelques problèmes récemment, mais rien dont nous ne puissions venir à bout.

— Vraiment ?

Deanna leva vers lui un regard plein de confusion.

— Que veux-tu dire, Will ?

— Tu viens de te fiancer. Ce devrait être la période la plus heureuse de ta vie. Mais tu me parles déjà de problèmes entre vous.

— Tu es pourtant bien placé pour comprendre. Tu sais bien que pour vivre sur Bétazed, il faut accepter d'élargir son horizon. Je me souviens d'un certain jeune lieutenant qui a appris quelques petites choses pendant son séjour ici.

— Moi aussi, dit Riker. (Puis son sourire s'évanouit, et Deanna perçut en lui une antipathie croissante.) Deanna...

— Will... Visiblement, tu as quelque chose sur le cœur. Tu ferais mieux de t'en ouvrir à moi. Après tout, n'est-ce pas pour ça que tu as fait tout ce chemin ?

— Je sais, je sais. Pendant le voyage, je n'ai pas cessé de préparer ce que j'allais te dire. Mais maintenant que je suis là... (Il prit une inspiration.) Deanna, j'ai beaucoup pensé à notre relation. À tout ce que nous avons été l'un pour l'autre, et à la façon dont je n'ai cessé de te décevoir...

— Ce n'était pas seulement ta faute, Will. Ne t'en attribue pas tout le blâme. J'aurais pu dire ou faire certaines choses... Mais nous avons pris la décision de rester amis, et ça nous suffit.

Riker secoua la tête d'un air dégoûté.

— Autrefois, rien ne me suffisait. Ni dans ma vie professionnelle, ni dans ma vie amoureuse. (Il frissonna.) Je ne connaissais même pas la signification de ce verbe. Alors pourquoi a-t-il fallu que je la découvre avec toi ?

— Nous en avons déjà parlé, Will. Nous avons nos carrières respectives, rien ne collait, et nous ne voulions jamais la même chose en même temps...

— Et maintenant ?

Deanna fronça les sourcils.

— Où veux-tu en venir ?

Le chemin descendait en pente douce vers la maison de Lwaxana. Mais Riker, qui avait ralenti l'allure depuis quelques minutes, s'arrêta tout à fait en

entendant cette question. Il garda le regard rivé devant lui, comme s'il s'efforçait de lire l'avenir.

— As-tu décidé d'épouser Worf parce qu'il correspond à l'image que tu te fais du mari idéal ? Ou pour obtenir une réaction de ma part ? Pour me faire mesurer à quel point tu comptes pour moi...

Deanna éclata d'un rire plein d'un amusement affectueux.

— Tu sais, Will, j'aimerais bien voir à quoi ressemblerait une carte de la galaxie dessinée par toi. Tu te représenterais sans doute au milieu, avec toutes les étoiles tournant autour de toi. Et tu aurais un grand sourire, parce qu'il me semble parfois que c'est ainsi que tu conçois la réalité. Navrée de te décevoir, mais je suis capable de prendre des décisions sans que ça ait de rapport avec toi.

— Je le sais bien, Deanna. Mais j'ai l'impression que ce n'est pas le cas, cette fois. Et si j'ai raison... Si c'est pour ça que tu envisages d'épouser Worf... Tu dois savoir que ça a marché.

— Que ça a marché ? répéta la jeune femme. Will, que veux-tu dire ?

Avant qu'elle puisse réagir, Riker la prit dans ses bras et l'embrassa.

D'un côté, elle ne s'y était pas attendue... De l'autre, ça lui semblait la chose la plus naturelle du monde. Les années s'évanouirent, et elle se fondit presque en lui tandis que la passion qu'il éprouvait pour elle menaçait de la consumer.

Deanna oublia Worf, leur vie ensemble, la promesse qu'elle lui avait faite et toutes les choses qu'ils s'étaient dites. Un instant, tout cela fut remplacé par un sentiment très fort et très pur : l'impression qu'elle avait retrouvé sa place, qu'elle était enfin rentrée à la maison.

Mais juste un instant.

Deanna se dégagea, le souffle court, livrée à la confusion la plus totale. Il lui semblait que plus jamais elle ne se tiendrait sur la terre ferme, car le sol se déroberait sans cesse sous ses pieds. Entre la frustration de Worf, persuadé d'être en concurrence avec Riker, et Will qui choisissait ce moment pour lui faire sa déclaration... C'était de la folie. Pourquoi ne pouvait-elle avoir une vie sentimentale normale ?

La jeune femme fut brièvement tentée de les envoyer promener tous les deux, de se trouver un époux bétazoïde et de lui faire une demi-douzaine d'enfants en espérant ne plus jamais entendre parler de William Riker, de Worf, de l'Empire Klingon ou de Starfleet.

— Will, je... C'est trop rapide.

— Trop rapide ? Trop rapide ? Juste ciel, Deanna, j'ai gardé le silence pendant des années. Je t'ai côtoyée tout ce temps sans rien oser dire. Je trouve au contraire que ça a été beaucoup trop long.

— Mais j'ai pris un engagement envers Worf... Nous avons énormément investi dans cette relation, Will. Je ne peux pas lui tourner le dos comme ça...

— Tu ne peux pas comparer cette relation avec la nôtre. Avec ce qu'il y a eu entre nous.

La maison de Lwaxana était visible de l'endroit où ils se tenaient. Aux yeux de Deanna, elle représentait l'ultime refuge, le seul lieu où elle pourrait mettre de l'ordre dans ses pensées et dans ses sentiments. Bien que sa mère l'appelât toujours « ma petite », elle n'était plus une fillette dépendante, loin s'en fallait. Pourtant, en cet instant, elle considérait Lwaxana comme son seul havre de paix.

— Pourquoi me détestez-vous, Lwaxana ?

Lwaxana et Alexander s'affairaient devant un puzzle en trois dimensions qui, une fois terminé, représenterait l'incomparable visage de la Gardienne du Calice Sacré de Rixx.

— C'est un outil d'autoévaluation, avait-elle expliqué à Deanna lorsque celle-ci l'avait aperçu pour la première fois.

Sa fille avait délibérément laissé filtrer quelques pensées au sujet d'un ego démesuré.

Mais quand Alexander posa cette question, Lwaxana fut si étonnée qu'elle sursauta, manquant renverser le puzzle à moitié fini.

— Alexander, dit-elle, qu'est-ce qui te fait croire une chose pareille ?

Il soutint son regard sans ciller.

— Des choses que j'ai entendu dire par Deanna et par mon père.

— Tu les as entendus dire que je te détestais ?

— Mon père pense que vous détestez la culture klingonne. Je suis un Klingon. C'est ce qui me définit, ce qui fait de moi ce que je suis.

Lwaxana fut peinée par le chagrin qu'elle entendait dans la voix du jeune garçon.

— Alexander, je ne déteste pas la culture klingonne. Vraiment !

— Pourtant, vous pensez que mon père et Deanna ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Elle hésita. L'enfant avait raison, mais elle ne pouvait pas le lui dire comme ça. Et puis, ce n'était pas aussi simple.

— Ils sont si différents, soupira-t-elle. Je voulais montrer à ton père de quelle façon Deanna a été élevée. Lui faire comprendre notre philosophie.

— Personne ne peut obliger mon père à faire quelque chose, affirma Alexander.

Le jeune garçon avait parfaitement identifié le problème, pensa Lwaxana.

— Je n'essaye pas de le contraindre. Je... Écoute, Alexander. Quelque désaccord qui puisse exister entre ton père et moi, et quelle que soit la façon dont tournera cette histoire de mariage, je veux te persuader d'une chose : rien de tout ça n'a de rapport avec toi. L'affection que je te porte est toujours intacte. Je trouve que tu es un petit garçon merveilleux... Non, pardonne-moi : un jeune homme merveilleux.

— Aimeriez-vous avoir un fils comme moi ?

Lwaxana toussota pour cacher son sourire.

— Quelque chose ne va pas ?

— Non, non, rassure-toi. Pour répondre à ta question... Oui, je serais fière d'avoir un fils comme toi. Je t'encouragerais sans doute à t'amuser un peu plus, mais c'est à peu près tout.

— Vous m'aimeriez comme je suis ?

— Bien sûr, Alexander.

— Alors... Si mon père doit devenir votre gendre... Pourquoi ne pouvez-vous l'aimer de la même façon ?

Pour une fois, Lwaxana ne trouva rien à répondre.

Deanna était en train de répéter ce qu'elle avait dit à Worf peu de temps auparavant.

— On ne peut pas comparer deux relations, Will. C'est différent. Pas mieux ni moins bien, juste différent.

— Mais avec lequel de nous deux te sens-tu plus heureuse ?

— Je ne crois pas qu'on puisse établir une échelle de valeur.

— Décidément, s'emporta Riker, tu n'as pas changé depuis notre première rencontre ! Il faut toujours que tu réfléchisses, que tu intellectualises au lieu de faire confiance à ton instinct. Pour une empathie, tu es parfois si déconnectée de tes sentiments que ça fait peur !

— Pas besoin de m'insulter.

— Je ne... (Il fit un effort pour se calmer.) Je ne voulais pas t'insulter. Mais je m'étais fait une idée de la façon dont ça se passerait, et la réalité ne correspond pas à ce que j'avais en tête.

— Si j'ai appris une chose, c'est bien que rien ne se passe jamais comme prévu.

— Exact. Sinon, Worf et toi ne seriez pas fiancés.

— Will... Que voudrais-tu qu'il se passe ?

Il lui prit les mains.

— Je voudrais que tu comprennes - comme je viens enfin de le faire - qu'il n'est pas trop tard pour nous deux. Nous sommes faits l'un pour l'autre. Ça peut encore marcher. Je sais que ça n'arrive pas au bon moment. Mais je ne pouvais plus me taire. J'ai dû revoir mes priorités, et je veux que tu fasses partie de ma vie. Aucun homme ne peut t'aimer comme moi. Ni Worf, ni personne d'autre.

Une dizaine d'émotions conflictuelles luttait pour prendre le contrôle de Deanna. Son cœur la poussait d'un côté, son cerveau de l'autre, et son âme essayait vainement d'y voir clair au milieu.

— Viens, dit-elle en l'entraînant.

— Où ça ?

— Chez ma mère. Il faut que tu la voies.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Pourquoi ? Ça lui ferait très plaisir.

— Elle ne m'a jamais beaucoup aimé.

— Tu plaisantes ? Pour l'amour du ciel, Will, elle a même envisagé de te prendre comme partenaire quand elle était dans sa phase. Tu ne dois pas lui déplaire tant que ça. Tu as l'air surpris.

— Juste étonné que tu parles de ça, c'est tout, se défendit Riker. C'est en partie pour ça que je ne meurs pas d'envie de la voir. Vu notre histoire commune... Tu comprends ?

— Je suppose que oui, répondit Deanna.

— J'ai besoin de passer un peu de temps avec toi. Rien que nous deux, pour qu'on puisse parler. Peux-tu au moins m'accorder ça ?

— Je... (Elle prit une profonde inspiration, certaine qu'elle était à un tournant de son existence.) Très bien, Will. Peut-être que je te le dois... En souvenir de tout ce que nous avons partagé...

— Et que nous partagerons encore.

Deanna fit mine de ne pas l'avoir entendu.

— Mais je refuse de mentir à Worf. Je ne peux pas. Nous parlerons ensemble, et nous verrons bien ce qu'il en sortira... Mais pas avant que je l'aie prévenu.

— Il ne va pas être ravi.

— Je suis certaine qu'il comprendra. Il ne voudrait pas épouser quelqu'un qui n'a pas la conscience en paix.

— D'accord, dit Riker sans enthousiasme. Je pense que c'est une erreur, mais d'accord.

— Où veux-tu aller ? Il y a des coins sympas en ville...

— Pas la peine. Je connais l'endroit le plus approprié. (Il eut un sourire qui le rajeunit d'une dizaine d'années.) Les Chutes de Janaran. Ça ne peut pas être ailleurs.

— Oh, Will... Je ne sais pas trop...

— Les Chutes de Janaran, Deanna. Ne comprends-tu pas que ça doit se passer là ? Tout ce qui a mal tourné entre nous, tout ce que j'ai gâché - et c'était ma faute, Imzadi, je le reconnais - s'est produit après les Chutes de Janaran. Nous avons été heureux là-bas. C'était la dernière fois que nous nous sommes vus et sans doute la meilleure.

Les mains de Deanna se contractèrent dans les siennes.

— Quelque chose ne va pas ?

— La dernière fois que nous nous sommes vus...

— C'est ça, oui. Deanna... Je sens que quelque chose ne va pas. Aurais-je dû m'abstenir d'en parler ? Je suis désolé, mais j'ai de si bons souvenirs de cette période...

— De cette dernière fois.

— Oui. Pourquoi n'arrêtes-tu pas de le répéter ?

La mâchoire de Deanna se contracta, et son regard se fit glacial. Sans un mot, elle se détourna et se dirigea vers la maison de Lwaxana.

— Deanna ! Qu'est-ce qui ne va pas ? J'ai le droit de savoir !

Elle s'immobilisa à quelques mètres de lui et le toisa.

— Oh, je crois que tu le sais bien.

— Non !

Elle était tellement en colère qu'elle préféra ne pas s'exprimer à voix haute. Mais elle projeta ses pensées vers Riker avec une telle force qu'il tituba lorsqu'elles résonnèrent dans sa tête.

Bien sûr que si... Tom.

Il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Je ne te retrouverai pas aux Chutes de Janaran, ajouta Deanna, furieuse. Je ne sais ni à quoi tu joues, ni ce que tu espérais en venant ici. Mais tu as tenté de me duper...

— Tu te trompes, Deanna.

— Non, j'ai raison. J'ignore ce que tu fais ici, mais c'était une erreur de venir. Une erreur que tu ferais bien de rectifier en partant tout de suite.

— Deanna..., implora Riker.

— Tout de suite !

Et elle s'éloigna.

Mais Riker n'allait pas la laisser filer aussi facilement. Il courut après elle et lui saisit le bras.

— Non, Deanna. Je refuse que ça se termine ainsi.

— C'est déjà terminé depuis longtemps. J'ai été folle de t'écouter. Va-t'en.

— Ce n'est pas si simple. Promets-moi de me retrouver aux...

— J'ai dit : va-t'en ! Je ne veux plus jamais te revoir !

L'air ondula sur la droite de Deanna. Elle pivota mais ne vit rien. Pourtant, elle sentait quelque chose... Ou plutôt quelqu'un.

Un Romulien se matérialisa devant elle et approcha de sa bouche le comlink qu'il portait au poignet.

— Elle refuse de coopérer. Passez à l'attaque.

Sonnée, Deanna recula.

— Que... ?

L'air désespéré, Riker murmura d'une voix à peine audible :

— Je suis désolé...

Au-dessus d'eux, un Oiseau de Proie romulien apparut dans le ciel sans nuages.

— Oh mon Dieu, souffla Deanna.

Elle voulut courir vers la maison de sa mère. Intellectuellement, elle savait que ça ne servirait à rien. Mais elle essaya quand même, ne serait-ce que pour avertir Alexander et sa mère du danger qui venait de se matérialiser sur le pas de leur porte.

Riker ne fit aucun geste pour l'en empêcher. Il n'en eut pas besoin, car un escadron de soldats romuliens apparut devant Deanna, lui bloquant le chemin. À sa tête se tenait Sela.

— Bonjour, conseiller, dit-elle. J'ai failli ne pas vous reconnaître, sans votre déguisement d'espionne romulienne. (Son visage se durcit tandis qu'elle ordonnait à ses hommes :) Emparez-vous de la maison.

L'Oiseau de Proie repassa en invisibilité tandis que les soldats avançaient vers la demeure de Lwaxana Troi.

Sela s'approcha de Riker et caressa du bout de l'index le contour de sa mâchoire.

— Alors, Will... Cette petite réunion était-elle agréable ?

Deanna fronça les sourcils en dévisageant Riker. Elle n'y comprenait plus rien.

Cette fois, ce fut lui qui projeta ses pensées vers elle.

Si tu dis quoi que ce soit... Nous sommes morts tous les deux.

Elle se tut.

Kressn, le télépathe romulien, prit la tête de la force d'invasion qui assaillit la maison des Troi.

Lorsqu'ils enfoncèrent la porte d'entrée, M. Homn les attendait. Il ne sembla pas spécialement perturbé par l'irruption d'un escadron de soldats armés jusqu'aux dents chez sa patronne.

Supposant qu'il ne constituait pas une menace, les Romuliens passèrent devant lui sans lui prêter attention. M. Homn empoigna le plus proche comme s'il ne pesait rien et le projeta contre un mur. L'impact fut si fort que le plâtre se craquela et garda l'empreinte du corps du Romulien après que celui-ci eut glissé sur le sol.

— Abattez-le ! hurla Kressn.

Les soldats pointèrent leurs disrupteurs sur M. Homn. Contrairement à celle des fuseurs, la puissance de ces armes n'était pas réglable. Le seul moyen de ne pas infliger des dommages mortels à une cible était de viser les extrémités. Même alors, il se pouvait qu'elle meure des suites du choc. Un tir dans la tête ou les organes vitaux entraînait inévitablement la mort.

Les Romuliens visèrent la tête et le torse, qui contenaient les organes vitaux de la plupart des espèces. Vu la taille de M. Homn, un observateur aurait pensé qu'ils pouvaient difficilement le manquer.

Cet observateur aurait eu tort. Rapide comme l'éclair, le maître d'hôtel plongea vers une tapisserie suspendue au mur de la salle de réception, la

décrocha et la projeta vers ses agresseurs. Elle était si lourde qu'elle les coinça en s'abattant sur eux.

— Monsieur Homn, que se passe-t-il ?

C'était la voix stridente de Lwaxana Troi qui venait d'entrer dans la pièce, Alexander sur les talons.

Cette diversion se produisit au plus mauvais moment pour M. Homn. D'autres Romuliens se déversèrent dans la maison, et l'un d'eux atteignit le maître d'hôtel en pleine poitrine. Lwaxana poussa un cri horrifié en voyant le rayon traverser son serviteur.

Aucun son ne franchit ses lèvres alors qu'il s'écrasait à terre, les yeux au plafond. Sous lui, une tache de sang s'élargissait.

— Homn ! rugit Lwaxana.

Quand elle se tourna vers les envahisseurs, un éclat terrible brillait dans son regard. Alexander, qui était toujours prêt à se battre, fit mine de charger. Mais elle le retint d'un bras.

— Misérables ! S'exclama-t-elle. Comment osez-vous ? Comment osez-vous ?

— Emparez-vous d'elle ! ordonna Kressn.

Les Romuliens s'avancèrent vers Lwaxana, qui cria...

... Dans leur tête !

Quand une personne ordinaire élève la voix, elle ne réussit qu'à irriter les gens qui l'entourent. Quand une télépathe s'y met - surtout aussi puissante et mal embouchée que Lwaxana Troi -, c'est une tout autre histoire.

COMMENT OSEZ-VOUS ?

La voix de Lwaxana résonna dans leur tête comme les trompettes de l'Apocalypse. Le tonnerre gronda à l'intérieur de leur crâne, balayant tout ce qu'ils avaient jamais su. Ils titubèrent, portant instinctivement les mains à leurs oreilles. Malheureusement, cela ne leur fut d'aucun secours : l'attaque ne venait pas de l'extérieur, mais de l'intérieur.

COMMENT OSEZ-VOUS FAIRE ÇA ! JE SUIS LWAXANA TROI, FILLE DE LA CINQUIÈME MAISON...

Ils s'effondrèrent sur le sol, où ils se convulsèrent. Leurs armes leur glissèrent des mains.

GARDIENNE DU CALICE SACRÉ DE RIXX, ET HÉRITIÈRE DES SAINTS ANNEAUX DE BÉTAZED ! CECI EST MA MAISON... CES GENS SONT MES PROCHES... ET VOUS N'ÊTES PAS LES BIENVENUS ICI. PARTEZ IMMÉDIATEMENT !

Les Romuliens voulaient hurler à quelqu'un de la faire taire, mais ils n'arrivaient plus à formuler une pensée cohérente.

Par bonheur pour eux, ils n'en eurent pas besoin.

Kressn fit appel à toute sa force ; dans son esprit, il la rassembla en une énorme boule qu'il projeta vers Lwaxana.

La mère de Deanna n'était pas une guerrière psi, loin s'en fallait. Elle n'avait jamais livré de bataille mentale, sauf un jour, contre Q. Et ce n'était pas tout à fait la même chose.

Dans le cas présent, elle était outrée et remplie de sa propre importance. Dans son indignation, elle ne pouvait dresser aucun bouclier, faire appel à aucune capacité défensive.

Par conséquent, Kressn gagna.

Lwaxana tituba sous la force de sa contre-attaque. Alexander cria son nom, mais elle ne l'entendit pas. Elle se raidit comme une planche ; ses yeux s'écarquillèrent et son regard devint fixe. Puis elle tomba en arrière.

Le jeune garçon la rattrapa juste à temps.

— Lwaxana ! appela-t-il.

Mais des Romuliens l'arrachèrent à elle.

Lwaxana heurta le sol où elle resta immobile à côté de M. Homn.

Les soldats qui s'étaient fait coincer sous la tapisserie se redressèrent lentement. Un genou en terre, Kressn semblait hébété, mais en parfait état.

— Mère !

Deanna fut horrifiée par la scène qu'elle découvrit quand Sela la poussa à l'intérieur de la maison. Sa mère et M. Homn gisaient dans le hall de réception. Il y avait du sang sur le sol, et un soldat s'efforçait de maîtriser Alexander.

Le jeune garçon lui planta ses dents dans la main, et le Romulien lâcha prise. Alexander en profita pour charger Sela.

Il ne parcourut pas deux mètres avant qu'un autre soldat ne lui flanque un coup sur la tête avec la crosse de son disrupteur. Sonné, Alexander se débattit faiblement, mais ne put empêcher les Romuliens de le maîtriser.

Les intrus paraissaient hébétés, y compris celui que Deanna avait vu jaillir de nulle part. Leur chef fronça les sourcils d'un air mécontent.

— Que s'est-il passé ici ? Je vous ai entraînés moi-même. Vous ne me faites pas honneur en ayant autant de mal à neutraliser une vieille femme, un géant et un gamin.

Deanna courut vers sa mère, s'agenouilla près d'elle et scruta ses yeux. Quoi que les Romuliens lui aient fait, c'était quelque chose de progressif qui s'enfonçait de plus en plus profondément dans son cerveau et se multipliait à la manière d'un champignon.

Mère..., appela-t-elle télépathiquement.

Quelque chose sembla sortir de l'esprit de Lwaxana, un lien mental dont la tiédeur affectueuse se communiqua à la jeune femme comme pour l'informer que sa mère allait bien. Rien qui puisse être articulé avec des mots, mais c'était la

première fois que Deanna éprouvait une telle communion avec sa mère. Et il fallait que ce soit en un moment de terreur et de désespoir...

Elle sentit qu'on la tirait en arrière. Elle eut l'impression qu'on lui jetait un seau d'eau glacée à la figure quand son lien avec Lwaxana se rompit.

Sela colla le canon de son disrupteur sous le menton de Deanna.

— Vous n'avez pas l'intention de nous causer les mêmes problèmes que votre mère, j'espère ?

— Elle ne peut pas, dit Kressn. Elle est à demi humaine et n'a pas la moitié des pouvoirs de Lwaxana Troi. En pariant de Lwaxana... Qu'allons-nous faire d'elle ? Qu'allons-nous faire d'eux deux ?

— Le grand est déjà mort.

— Non.

M. Homn respirait toujours. Il ne gémissait pas, mais avait réussi à se traîner près de Lwaxana et lui avait posé un bras sur la poitrine. À présent, il observait les Romuliens. Une tache de sang s'étalait sous lui, mais sa blessure avait cessé de saigner.

— Très impressionnant, commenta Sela. Mais nous n'avons pas besoin d'un légume mental et d'un agonisant. La fille et le gamin suffiront. Tuez les autres.

— Non ! cria Deanna.

Les Romuliens s'avancèrent, prêts à obéir. Ils tendirent le bras pour viser leurs cibles...

Alors une voix ferme et claire habituée à commander résonna dans l'entrée :

— Baissez vos armes. Sela...

Ébranlés, les Romuliens se figèrent. Sans se tourner vers la personne qui venait de parler, Sela lâcha :

— Ça ne vous concerne pas, Riker.

— Bien sûr que si, dit celui-ci en traversant la pièce pour venir se planter devant la jeune femme. Vous m'avez demandé jusqu'où j'étais prêt à aller. Eh bien, voilà ma réponse : pas jusqu'au meurtre de deux civils innocents et incapables de se défendre.

— Vraiment, ricana Sela. Vous êtes membre du Maquis, Riker. C'est une organisation terroriste. Pensez-vous vraiment que ses activités n'aient jamais causé de tort à des innocents ? Vous vous êtes emparé du Défiant et vous avez attaqué des installations cardassiennes. Des cibles militaires, mais qui auraient pu abriter des civils : visiteurs, amis, parents, employés s'efforçant seulement de gagner leur vie. Combien d'entre eux avez-vous massacrés ? Ce n'est pas le meurtre qui vous dérange, juste le meurtre de gens que vous connaissez.

— Quoi qu'il en soit, si vous leur faites du mal, je me retire de l'affaire.

— Voyez-vous ça... Qu'est-ce qui vous donne l'impression que je vous laisserai faire ?

— Qu'est-ce qui vous donne l'impression que vous pourrez m'en empêcher ?
Et pensez-vous avoir quelque chose à y gagner en le vérifiant ?

Sela réfléchit quelques instants, puis ordonna à ses hommes :

— Ôtez-les de ma vue. Montez-les à l'étage.

— Devons-nous nettoyer le sang ? demanda un soldat.

— Non. Laissez-le. Ça le rendra agressif et l'empêchera de réfléchir correctement.

Deanna mit un moment à comprendre.

— Worf, lâcha-t-elle. Vous allez tendre un piège à Worf.

— C'est exact.

— Mais... Je ne comprends pas. Pourquoi a-t-il fallu que vous attaquiez cette maison ? Pourquoi avoir impliqué ma mère et M. Homn ? Pourquoi... ?

— Parce que nous voulions nous amuser, répondit simplement Sela.

Deanna n'en crut pas ses oreilles.

— Vous amuser ? Vous trouvez ça amusant ?

— Nous prenons notre plaisir où nous le trouvons.

La Romulienne se dirigea vers Riker, passa un bras derrière sa nuque et attira sa tête vers elle. Puis elle l'embrassa avec fougue.

Il tenta de s'écarter, mais elle garda les dents plantées dans sa lèvre inférieure une ou deux secondes avant de le relâcher. Jetant un regard méprisant à Deanna, elle souffla :

— J'espère que nous nous comprenons bien.

— Trop bien, répondit Deanna, ses yeux lançant des éclairs.

CHAPITRE XIV

Le tableau était exactement au même endroit que dans le souvenir de Riker.

Il était suspendu au mur du musée de Bétazed, tourbillon de taches concentriques rouges, bleues, vertes, blanches et noires, plus quelques autres couleurs qu'il ne parvenait toujours pas à identifier.

Une douzaine d'années plus tôt, alors qu'il le contemplait avec Deanna, elle lui avait demandé de l'examiner attentivement et de lui dire ce qu'il y voyait. À l'époque, la réponse était : rien. Riker n'avait jamais été un amateur de peinture abstraite ; il lui semblait qu'un tableau devait représenter quelque chose d'identifiable. Autrement, comment savoir si l'artiste n'était pas en train de se tordre de rire quelque part en pensant à tous les imbéciles qui admiraient des gribouillages faits au hasard en croyant y trouver une signification profonde ?

Mais Riker avait beaucoup appris depuis. Cette fois, il observa le tableau en lâchant mentalement prise, en laissant vagabonder son esprit.

Quand il l'autorisait à s'écarter des chemins rectilignes et bien ordonnés de sa pensée ordinaire, son cerveau le ramenait invariablement vers Deanna. Cela seul aurait dû suffire à lui faire prendre conscience de la profondeur de ses sentiments pour elle. Et pourtant, ça n'avait pas été le cas.

Aujourd'hui encore, lorsque les couleurs tourbillonnèrent dans sa tête, ce fut le visage de Deanna qu'elles dessinèrent : un visage souriant et plein d'amour. Riker ne se sentit pas seulement relié à son passé, mais aussi à son avenir, comme s'il se tenait à un carrefour de son existence et que toutes les possibilités se déployaient devant lui.

Le visage de Deanna s'adressa à lui ; il prit conscience que leurs âmes avaient été liées à chaque seconde de sa vie depuis leur rencontre, comme si le destin avait voulu les unir et le souhaitait encore malgré tout ce qui s'était produit.

Bienvenue à la maison, Imzadi...

Riker ferma les yeux pour retenir cette image un peu plus longtemps ; puis il l'autorisa à se dissiper. Il lui sembla que ses fragments allaient se loger dans son cœur, fortifiant son esprit pour ce qui allait suivre. Ça ne serait pas facile, il en avait bien conscience. Il devrait parler à Deanna... Parler à Worf... S'expliquer, défendre sa position...

Une perspective qui ne l'enchantait guère.

Will Riker était sur Bétazed depuis deux jours. Il n'avait pas débarqué au spatioport où devaient atterrir les transporteurs commerciaux standard, car il craignait que son identification ne remonte jusqu'aux oreilles de l'amiral Jellico. Le pilote, un ami de l'ex-sergent Tang, avait eu la gentillesse d'oublier les règles en le déposant à quelque distance de la ville pour éviter de se faire repérer.

Riker avait dû marcher pendant deux jours. Mais il ne s'en plaignait pas, car cela lui avait donné le temps nécessaire pour rassembler son courage et affermir sa détermination. Il savait que rien ne pressait : avant son départ, il avait reçu un message de Deanna où elle mentionnait, entre autres choses, que Worf et elle comptaient prolonger leur séjour sur Bétazed.

— Worf et ma mère apprennent à se connaître, avait-elle dit joyeusement.

Au moins, elle s'était forcée à prendre un air joyeux, Riker se demandait si c'était bon signe.

Pour ce qu'il en savait, quand il lui expliquerait la raison de sa présence, elle lui adresserait un sourire plein de pitié avant de lui dire que tout était fini entre eux. Et Worf... Worf le toiserait avec une expression de pur mépris. Riker serait à jamais diminué aux yeux du Klingon pour avoir fait preuve d'autant de faiblesse et d'incertitude en attendant toutes ces années.

Il bomba le torse pour réaffirmer son assurance. Il arriverait ce qui devait arriver. Il en supporterait les conséquences, quelles qu'elles soient. Dans le pire des cas, il pourrait toujours rejoindre un cirque itinérant.

À son arrivée en ville, la première impulsion de Riker avait été d'aller directement chez les Troi. Mais il avait besoin d'un peu de temps pour se préparer à ce qui allait suivre. Donc, il était allé au musée. Après tout, n'était-ce pas le dernier endroit où il avait vu Deanna avant de s'embarquer pour une carrière qui l'emmènerait loin d'elle... puis finirait par les réunir ? D'une certaine façon, il semblait logique qu'il y retourne en pèlerinage.

— Will !

La voix lui était familière, mais il ne put la situer avant de s'être tourné vers la femme qui venait de parler. Il la reconnut aussitôt.

— Wendy ! Wendy Roper ! Ça alors, j'ai du mal à y croire !

La femme qui s'approchait de lui, petite et menue, avait de longs cheveux noirs attachés en une tresse compliquée.

— Will Riker, vieux brigand, dit-elle affectueusement. Depuis quand portes-tu la barbe ?

— Je me la suis fait pousser il y a environ huit ans.

— Ça te donne l'air plus vieux.

— Je me sens beaucoup plus vieux...

Il marqua une pause. La dernière fois qu'il avait vu la jeune femme, ils étaient nus dans ses quartiers, plongés dans une somnolence imbibée d'alcool.

Puis Deanna, avec qui il croyait avoir rompu quelques heures auparavant, les avait découverts ensemble. Le reste était entré dans l'histoire.

Riker secoua la tête.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois toujours ici, en poste avec ton père.

— Papa a laissé tomber son travail à l'Ambassade de la Fédération il y a trois ans. Et je m'appelle Wendy Berq, à présent.

— Tu es mariée ?

— C'est généralement comme ça qu'on change de nom.

— Depuis quand ?

— Ça s'est passé deux ans après ton départ. J'ai épousé un Bétazoïde... un professeur. C'est pour ça que je suis restée.

— Mon Dieu...

Le sourire de Wendy s'évanouit.

— Will... Je suis au courant pour Deanna...

— Vraiment ?

— C'est pour ça que tu es venu ?

— En quelque sorte, oui... Je veux dire... D'une certaine façon, je souhaitais que ça lui arrive...

Wendy écarquilla les yeux.

— Comment ?

— Il me semblait qu'après toutes ces années, elle le méritait bien, tu comprends ? Ça ne pouvait pas mieux tomber.

— Will, as-tu perdu la tête ?

La véhémence de sa réaction le surprit.

— Wendy, que... ?

— Comment peux-tu dire une chose pareille ? Personne ne mérite de vivre ça !

— Wendy, qu'est-ce qui te prend ? (Il lui saisit le bras, conscient que les autres visiteurs les observaient avec curiosité.) Contrôle-toi un peu !

— Comment ça, qu'est-ce qui me prend ? Je sais que ta rupture avec Deanna s'est mal passée, mais c'était il y a douze ans ! Tu ne peux pas croire sérieusement qu'elle mérite de voir sa maison détruite, sa mère brutalisée et...

— Au nom du ciel, dit Will en détachant bien les syllabes, de quoi parles-tu ?

Riker courait si vite dans les couloirs de l'hôpital qu'il faillit renverser une demi-douzaine de malheureux sur son passage. Les Bétazoïdes étant hypersensibles, ils eurent le bon sens de s'écarter de son chemin avant d'avoir l'empreinte de ses semelles dans le dos. Derrière lui, Wendy s'efforçait de ne pas se laisser semer.

Riker n'arrivait pas à croire ce qu'elle lui avait raconté. Gart Xerx, qu'il connaissait bien, était passé chez les Troi pour rendre une visite impromptue à

Lwaxana. Il avait trouvé la maison dans un état indescriptible. La propriétaire des lieux gisait à l'étage dans une sorte de coma psychique. Près d'elle reposait son maître d'hôtel, qui avait perdu des litres de sang. Aucun signe de Deanna, de Worf ou d'Alexander, et aucun indice permettant de deviner quand cela s'était produit. Comme si le monde était devenu fou.

— Excusez-moi, dit une petite Bétazoïde aux cheveux gris en lui barrant le chemin, mais il est interdit de courir dans...

— Lwaxana... haleta Riker, qui se sentait un peu essoufflé après avoir sprinté le long de dix pâtés de maisons et monté quatre à quatre plusieurs escaliers. Où est-elle ?

— Lwaxana ? Vous voulez parler de Lwaxana Troi, Fille de la Cinquième Maison ?

— C'est bien ça.

La femme se radoucit.

— Je peux vous conduire à elle. Je suis sa doctoresse. Venez.

Elle entraîna Wendy et Riker dans le couloir.

Avant qu'elle leur désigne la chambre de Lwaxana, Riker devina laquelle c'était. Une foule de gens se tenaient devant la porte ; la plupart étaient de grands Bétazoïdes mâles aux larges épaules, vêtus de l'uniforme bleu pâle des Protecteurs.

Le crime était pratiquement inconnu sur Bétazed, car les pouvoirs télépathiques de ses habitants empêchaient un éventuel coupable de se soustraire à un juste châtement. Les étrangers évitaient donc de se faire remarquer, tandis que les Bétazoïdes eux-mêmes se considéraient au-dessus de ce genre de choses. Les Protecteurs servaient uniquement à rassurer les touristes et à parader lors des événements officiels.

Il y avait également un membre du département « sécurité » de Starfleet, sans doute dépêché par l'ambassade. Quand ils virent approcher Riker, tous les dévisagèrent avec stupéfaction.

— Vous ! cria quelqu'un.

— Il est là ! s'exclama une autre personne.

— Ils te connaissent ? s'étonna Wendy.

— Moi, je ne me souviens pas d'eux, avoua Riker à voix basse. (Puis il bascula en mode « commandement », adoptant le ton qui était le sien sur la passerelle d'un vaisseau.) Comment va-t-elle, messieurs ? Et M. Homn ? Je vais immédiatement informer Starfleet de ce qui s'est passé. Savons-nous où sont Deanna Troi, M. Worf et son fils ? Et avons-nous idée de l'identité des criminels ?

Un objet contondant le frappa à la nuque, et il tomba à genoux. Wendy cria pendant qu'il tentait de mettre un peu de distance entre lui et son agresseur, avant de se relever en titubant.

Riker pivota et se retrouva nez à nez avec un Cardassien qui se tapotait le mollet avec une matraque électronique. L'inconnu était grand, avec yeux les plus sombres et les plus dénués de pitié qu'il ait jamais vus chez un être intelligent. S'il avait activé son arme avant de frapper Riker, il aurait été paralysé.

— Qui diable êtes-vous ?

— Ne fais pas semblant de m'avoir oublié, Riker. Je suis ton vieil ami Mudak.

— Pour vous avoir oublié, il faudrait déjà que je vous aie connu ! Et je suis certain que ça n'est pas le cas. Quelqu'un peut-il me dire ce qui se passe ?

— Tu aurais dû achever Homn quand tu en as eu l'occasion, Riker. Il a repris conscience assez longtemps pour nous désigner les coupables : une escouade de Romuliens et... toi.

— Et... moi ? Mais vous êtes fou ! Il est fou ! affirma Riker à Wendy. Celle-ci se tourna vers les Protecteurs.

— Il doit y avoir une erreur. Will Riker ne ferait jamais une chose pareille.

— Will Riker ? (Mudak éclata d'un rire moqueur.) Ce n'est pas Will Riker.

— Que voulez-vous dire ?

— Cet homme est Thomas Riker... Enfin, c'est ainsi qu'il se fait appeler. Terroriste, membre du Maquis, évadé d'un camp de travail cardassien, mais surtout erreur de la nature engendrée par un accident de téléportation.

— Non. Je suis Will Riker ! J'ignorais que Tom s'était échappé. Il y a quelques jours, je le croyais encore à bord du Gandhi.

Wendy écarquilla les yeux.

— Tu veux dire que c'est vrai ? Tu as un double qui se balade en liberté ?

— Oui, et ce n'est pas moi. Vous, lança Riker aux Protecteurs. Lisez dans mon esprit. Vous verrez que je dis la vérité.

Celui qui semblait être le chef fit un pas en avant et fronça les sourcils.

— C'est bien Will Riker.

— Évidemment ! s'exclama Mudak. Je vous ai tout expliqué à mon arrivée ! Pas de chance, Riker : je te piste depuis ton évasion. C'est devenu mon passe-temps favori. J'avais demandé à des informateurs discrets de guetter ton arrivée sur diverses planètes, et dès qu'on a su que tu étais impliqué dans cette attaque, j'ai foncé ici.

« Je ne pensais pas que tu serais assez bête pour y revenir. J'attendais que Lwaxana Troi reprenne conscience pour l'interroger, avec l'espoir qu'elle ait sondé ton esprit et qu'elle sache où tu envisageais d'aller. Et voilà que tu me tombes dans les bras ! Que fais-tu là ? Comptais-tu l'achever ?

— Je ne suis pas Tom Riker, mais Will Riker ! Que dois-je faire pour vous l'enfoncer dans le crâne ? (Il haussa la voix.) Lwaxana ! Lwaxana, j'ai besoin de vous parler !

La doctoresse était toujours là ; elle s'interposa entre Riker et l'entrée de la chambre.

— Vous ne pouvez pas. Elle a eu un grave choc mental, sans doute provoqué par une attaque psi. Peut-être a-t-elle perdu la mémoire... De toute façon, elle n'a pas encore repris connaissance.

— Mais elle me reconnaîtra, insista Riker. Mieux que personne, à l'exception de Deanna. Et peut-être pourra-t-elle nous dire ce qu'est devenue sa fille...

Les Protecteurs entourèrent la doctoresse pour former une barricade protectrice.

— Navrée.

— Assez joué, Riker, dit Mudak en activant sa matraque. Je t'en supplie... Ne me facilite pas les choses.

— Il sait peut-être où sont les autres, dit un Protecteur.

— Je me fiche d'eux, grogna le Cardassien. Mais si ça vous fait plaisir, vous pouvez le sonder... Du moment que vous vous dépêchez. Je voudrais en finir.

Le chef des Protecteurs sonda de nouveau l'esprit de Riker.

— Il ne sait rien. Il n'a aucun souvenir de ce qui s'est passé, déclara-t-il.

— Vous voyez ? triompha Riker.

Mudak secoua la tête.

— Ça ne prouve rien. Vous avez dit vous-même que quelqu'un a trafiqué l'esprit de Lwaxana Troi. Il a pu faire pareil avec celui de Riker, pour effacer toute trace de son forfait.

Le Cardassien pointa sa matraque vers Riker.

— Dès que mon contact m'a transmis l'information, j'ai vérifié. Will Riker est actuellement sur Terre. Je le tiens directement de l'amiral de Starfleet qui lui a donné sa dernière affectation. Cet homme est Tom Riker. Il est mon prisonnier, et je vais l'emmener de ce pas !

À la grande surprise des Protecteurs, qui n'avaient pas l'habitude d'assister à des scènes de violence et encore moins d'y participer, Mudak plongea vers Riker en brandissant sa matraque.

L'arme manqua sa cible d'une bonne vingtaine de centimètres... Parce que Wendy Roper venait de bondir sur le dos du Cardassien et qu'elle lui griffait la figure en hurlant :

— Laissez-le tranquille !

Riker en profita pour se détourner et pour foncer vers les Protecteurs. Il les percuta de plein fouet, les Bétazoïdes tombant comme des quilles dans un jeu de bowling.

Riker bondit à l'intérieur de la chambre. La porte se referma en sifflant derrière lui. D'un geste vif, il arracha du mur l'interrupteur qui commandait son

ouverture. Puis il se tourna vers Lwaxana qui gisait dans un lit, fixant le plafond d'un regard vide.

— Lwaxana, c'est moi ! C'est Will ! Vous devez me répondre !

Il s'approcha d'elle et la saisit par les épaules.

— Lwaxana, appela-t-il de nouveau, comme s'il espérait que sa détermination suffirait à la tirer de sa torpeur. Lwaxana, il faut que j'aide Deanna ! Je dois la retrouver ! Vous êtes sans doute la seule personne qui peut me dire où elle est ! Répondez-moi, Lwaxana !

Ses yeux restèrent ouverts, mais il ne lisait rien dans leurs sombres profondeurs.

— Lwaxana !

Dans le couloir, Mudak leva sa matraque pour frapper le bras de Wendy. La jeune femme cria quand toute sensation disparut de son épaule, et Mudak la jeta facilement à terre. Puis il tenta de rentrer dans la chambre, mais les Protecteurs lui barraient le chemin.

À l'intérieur, Riker s'adressait toujours à Lwaxana.

— Lwaxana, c'est moi ! c'est Will ! Vous savez que je n'aurais jamais essayé de vous faire du mal ! Vous savez que je n'ai pas participé à cette attaque ! Je dois retrouver Deanna ! Je suis peut-être le seul qui le peut ! Si Worf est avec elle, il lui reste une chance de s'en sortir, mais s'il est mort, elle est perdue ! Je dois le retrouver ! Je le dois !

Il entendit des coups résonner à la porte, et le bourdonnement aigu des outils qui essayaient de la forcer.

— Lwaxana ! J'ai fait tout ce chemin pour venir la chercher ! Pour la reconquérir ! Mais si vous ne m'aidez pas, je finirai dans un camp de travail cardassien !

Toujours pas de signe de vie dans les yeux de Lwaxana.

— Ça ne peut pas se terminer ainsi, Lwaxana ! Pas après tout ce que nous avons traversé ! Vous devez l'aider ! Vous le devez pour elle, pour moi, pour vous ! Lwaxana, j'ai enfin compris ! Je dois la retrouver, parce que moisir en prison n'est rien comparé au fait d'ignorer où elle est, de savoir qu'elle a besoin de moi et que je ne suis pas là pour elle ! Je dois être là pour elle, toujours ! Toujours ! Lwaxana ! Nous sommes Imzadi, et je l'aime ! Aidez-moi, bon sang ! Aidez-moi !

Le regard de la Bétazoïde se riva sur Riker. Jamais il n'y avait vu autant d'intensité, autant de détermination.

Puis Lwaxana entra dans sa tête et il hoqueta de stupeur alors qu'un flot d'images l'envahissait. Pas seulement des images, mais aussi des sensations, des émotions qui se déversèrent en lui en rugissant...

Deanna était là ; elle était partout et il pouvait la voir, sentir son parfum, entendre le son de sa voix.

Tout était amplifié à l'infini.

Il revécut la première fois où leurs lèvres s'étaient rencontrées...
La première fois que leurs âmes étaient entrées en contact...
La douleur de leur séparation, si intense qu'elle menaçait de le couper en deux...

La joie de leur réunion, si incroyable qu'il sanglota...

Puis un bruit de... déchirure... retentit alors que son univers partait en lambeaux et se réorganisait aussitôt avec Deanna au centre. Comment aurait-il eu du mal à savoir où elle était alors qu'elle était partout, sur chaque centimètre de sa peau, dans son âme...

La porte de la chambre céda.

Mudak fut le premier à entrer. Riker n'eut même pas le temps de le voir avant que sa matraque s'abatte sur son crâne.

Le choc fut si intense que Lwaxana et lui crièrent à l'unisson. Lwaxana s'affaissa sur son oreille ; ses yeux se fermèrent, et sa tête bascula sur le côté.

Riker gisait sur le sol et tentait de s'orienter. Deanna était partout, et il ne pouvait pas courir de danger puisqu'elle l'accompagnait. Les sensations se bousculaient en lui, à tel point qu'il ne fit aucun effort pour bloquer le coup de pied que Mudak lui décocha dans le ventre.

La force de l'impact le retourna sur le dos. Il resta immobile, le souffle court, et esquissa un sourire en murmurant :

— Deanna...

Mudak lui flanqua un second coup de pied, dans la tête cette fois, et il sombra dans l'inconscience.

— Comment va la Fille de la Cinquième Maison ? demanda un des Protectors, inquiet.

La doctoresse venait d'effectuer un balayage rapide et secouait la tête, l'air incrédule.

— Elle a brièvement repris connaissance, mais elle est de nouveau dans le coma. Elle a épuisé ses forces en tentant de lutter contre lui.

— C'est votre problème, pas le mien, grogna Mudak en soulevant Riker. J'ai mon paquet ; je ne resterai pas ici une minute de plus.

— Vous ne l'emmènerez pas.

C'était Wendy Roper Berq qui venait de parler ainsi, et elle lui bloquait le chemin. Bien qu'elle mesurât deux bonnes têtes de moins que le Cardassien, elle le défiait d'un regard où ne se lisait aucune peur.

— Je me moque de ce que vous pensez. C'est Will Riker.

— Vous n'avez pas votre mot à dire, femme, grogna Mudak. Estimez-vous heureuse que je ne vous arrête pas pour avoir voulu empêcher la capture d'un criminel.

— Épargnez-moi vos menaces, face d'os, répliqua Wendy. J'ai des amis à l'Ambassade de la Fédération. Je les ai contactés pendant que vous vous

acharniez sur cette porte. Ils ont aussitôt donné l'ordre aux autorités du spatioport de ne pas laisser décoller votre vaisseau avant que nous n'obtenions confirmation de la présence de Will Riker sur Terre.

« Et s'il n'est pas là-bas, que Dieu vous vienne en aide, parce que vous venez d'attaquer un officier de Starfleet et que je m'assurerai personnellement que ce soit vous qui alliez pourrir dans un camp de travail jusqu'à ce que votre idée du bonheur soit de pouvoir mâcher votre nourriture sans y laisser quelques dents. Me suis-je bien fait comprendre ?

Mudak la toisa sans broncher.

— C'est un de vos anciens amants, je présume ?

— Allez vous faire foutre.

— C'est bien ce que je pensais...

CHAPITRE XV

L'amiral Jellico n'arrivait pas à croire qu'il venait de recevoir un nouveau message concernant la localisation actuelle du commander William Riker.

Récemment contacté par l'attaché de la Fédération aux affaires cardassiennes, il lui avait expliqué très clairement que discuter avec n'importe qui des activités du personnel de Starfleet n'entraîne pas dans ses habitudes. Mais il avait changé d'avis en apprenant que Tom Riker venait de s'évader de Lazon II, et jugé préférable d'informer l'attaché que le commander William Riker était actuellement sur Terre.

Bien entendu, comme il ne lui faisait pas confiance, il avait pris la peine de vérifier avant.

L'ambassade de la Fédération sur Bétazed venait de lui envoyer un message selon lequel Tom Riker avait refait surface sur cette planète. À ceci près qu'il affirmait être William Riker, et qu'une personne bien placée le croyait.

Jellico contacta son secrétaire.

— Murphy, voulez-vous me mettre en communication avec l'appartement du commander Riker, je vous prie ?

— Tout de suite, monsieur.

Sur Bétazed, Gart Xerx entra dans son bureau et fut stupéfait de découvrir Mudak assis dans son fauteuil, les pieds posés sur sa table de travail.

— Que faites-vous ici ?

— Je voulais avoir une petite conversation avec vous, répondit le Cardassien.

— Il n'y a rien dont je souhaite parler avec vous, dit Gart en tentant de le chasser de son bureau. Si quelqu'un vous voyait ici... (Il frissonna à cette idée.) Allez-vous-en.

Mudak se leva... Mais ce fut pour tendre un bras puissant et saisir son interlocuteur à la gorge. Il lui cogna la tête contre le mur, Gart agrippant sa main pour tenter de se dégager.

Impassible, le Cardassien le souleva de terre centimètre par centimètre.

— Vous nous avez été très utile comme informateur, Gart, dit Mudak. Le peuple de Cardassia vous en est reconnaissant.

Il inclina la tête comme pour examiner un insecte.

— Toutefois... Notre accord stipulait que vous nous réserveriez l'exclusivité de vos renseignements. Vous ne deviez pas les communiquer aux Klingons, aux Romuliens ni aux Jem'Hadar : seulement à nous. Un informateur capable de lire dans les esprits et doté d'assez peu de scrupules pour monnayer ce qu'il y voit est une ressource précieuse... Mais sa valeur réside essentiellement dans son exclusivité.

« Si vous apprenez des choses sur les autres races et que vous nous les communiquez, c'est bien. Si vous apprenez des choses sur nous et que vous les communiquez à vos autres clients... C'est mal. Très, très mal. Me fais-je bien comprendre ?

— Iiiii, gargouilla Gart.

— Dois-je comprendre « oui » ?

Le Bétazoïde ne put répondre. Il était trop occupé à grincer des dents ; on eût dit que sa mâchoire inférieure s'efforçait de se souder à la moitié supérieure de son crâne.

Mudak ouvrit la main, et Gart s'affaissa sur le sol où il resta immobile, haletant.

— Je crois savoir ce qui se passe dans votre tête, reprit le Cardassien sur le ton de la conversation. Vous êtes un homme prévoyant, qui voit loin dans l'avenir. Vous avez conscience des forces qui sont en train de se masser dans la galaxie, et vous comprenez que malgré les protestations de votre gouvernement, Bétazed constitue une cible de premier choix. Au cas où elle tomberait, vous pensez, si vous vous êtes montré coopératif avec eux, bénéficiaire d'un statut privilégié. Selon moi, il vous semble donc logique et raisonnable de traiter avec un maximum de clients.

— Vous me soupçonnez... sans preuves ? lâcha Gart en massant sa gorge endolorie.

— Je vous soupçonne parce que vous êtes prétentieux et imbu de votre personne, Gart. Parce que vous croyez avoir une intelligence supérieure... Ce qui est peut-être le cas. Au premier abord, on peut effectivement croire qu'il est dans votre intérêt de traiter avec une multitude de clients « exclusifs », afin de vous faire des amis partout. Mais laissez-moi vous dire une chose...

Mudak s'agenouilla près de Gart et lui pointa son index sur la gorge.

— Peu importe qui envahira éventuellement Bétazed. Peu importe ce qu'il adviendra de l'Empire Cardassien. Qu'il prospère ou qu'il disparaisse, je vous jure de revenir ici. Si vous m'avez doublé, ou si vous avez nui d'une quelconque façon aux intérêts de Cardassia, même si tous mes frères sont morts, je vous retrouverai... Et je vous tuerai. Est-ce bien clair ?

Gart acquiesça lentement.

Mudak se releva.

— Dans ce cas, je suis ravi que nous ayons eu cette petite conversation. J'ai autorisé un transfert de crédits vers votre compte personnel en paiement des informations que vous nous avez transmises sur Riker. Et je sais que je peux toujours compter sur votre discrétion, n'est-ce pas ?

Gart hocha la tête.

— Comme d'habitude, ce fut un plaisir de traiter avec vous, lâcha Mudak avant de sortir.

Puis il se dirigea vers l'ambassade pour attendre que Starfleet confirme l'identité de son prisonnier.

Jellico continua à travailler sur la liste des affectations jusqu'à ce que Murphy le recontacte.

— Monsieur... Le commander Riker en ligne pour vous.

Jellico fit pivoter son fauteuil vers l'écran.

— Passez-le-moi.

Il s'installa confortablement, croisa les mains et attendit.

Quelques instants plus tard, l'image du commander Riker apparut. Il se frottait les yeux comme s'il avait du mal à se réveiller, et Jellico se souvint du décalage horaire. Là où était son interlocuteur, il était une heure du matin.

— Commander.

— Amiral. Nous nous sommes parlé il n'y a pas très longtemps...

— Je le crains. Mais j'avais besoin de vérifier où vous étiez.

— Amiral, avec tout le respect que je vous dois, j'aimerais savoir pourquoi vous vous intéressez autant à mes activités. Pensez-vous que je vais m'enfuir à la première occasion ?

— Non, commander. En fait, c'est à cause de Tom.

— Je vois.

— Vous serez sans doute soulagé de savoir qu'il vient d'être arrêté sur Bétazed.

— Je vois, répéta Riker.

— ... Ou peut-être pas. Peut-être éprouvez-vous quelques regrets ? Après tout, d'une certaine façon, vous êtes la même personne. Ou pensez-vous qu'il a bien mérité ce qui lui arrive ?

Riker leva les mains et secoua la tête.

— Je préfère ne pas discuter de ça avec vous, amiral. Quelle que soit votre opinion, elle ne me dérange pas.

— Très bien. Ravi de voir que vous commencez à traiter vos supérieurs avec la déférence qui leur est due. J'espère que vous apprécierez votre poste à l'Académie. Jellico, terminé.

Riker disparut de l'écran, et l'amiral se félicita à voix haute :

— Je me doutais bien qu'il n'aurait pas le culot de violer les ordres en disparaissant. Il a beau avoir une grande gueule, il sait quand le moment est venu de la fermer et d'obéir. Murphy !

— Oui, monsieur.

— Envoyez un message aux Bétazoïdes pour leur dire que le commandeur William Riker est toujours sur Terre. Inutile de préciser où. Dites juste que j'ai vérifié, et qu'il ne peut pas être chez eux. (Jellico hocha la tête, satisfait.) Ça devrait résoudre le problème une bonne fois pour toutes.

Roger Tang était en train de fermer son établissement pour la nuit quand la petite console installée sous son comptoir annonça :

— Un appel sur le canal privé Riker Alpha.

— Origine ?

— Quartier Général Planétaire de Starfleet, bureau de l'amiral Jellico.

— Juste à temps, murmura Tang. Dix minutes de plus, et je n'étais plus là. Ordinateur, active l'holodeck B, démarre le programme Riker Lèche-Bottes Un, et transmets l'appel.

— Bien reçu, répondit la voix synthétique.

Tang, qui n'avait rien contre l'idée de s'amuser un peu avant de rentrer chez lui, se dirigea vers l'holodeck B.

À l'intérieur, il avait recréé l'appartement du commandeur. Riker était assis derrière son bureau, l'air convenablement hagard, car Tang avait pensé à introduire un facteur « temps réel » dans sa programmation.

Il n'avait pas été très difficile de mettre au point une représentation crédible de Riker, conçue pour répondre aux appels éventuels de Starfleet. Et notamment de l'amiral Jellico. Le commandeur avait beaucoup insisté sur ce point. Du coup, en plus de l'hologramme destiné à simuler sa présence, Tang et lui avaient imaginé un petit perfectionnement surnommé « Lèche-Bottes ».

Comme Riker était pressé, ils n'avaient pas eu le temps de concevoir un holo-programme susceptible de réagir à toutes les situations. Ils l'avaient donc muni de réponses passe-partout. Si on lui communiquait des informations inconnues, l'holo-Riker devait se rabattre sur des formulations neutres du genre « Je vois », « Je comprends » ou « Très bien ». Et si Jellico lui posait des questions non prévues dans le programme, il pouvait faire appel à une demi-douzaine de phrases qui correspondaient exactement à ce que son supérieur aurait envie d'entendre. « Je préfère ne pas discuter de ça avec vous, amiral. » « Je pense que c'est vous qui avez raison, amiral. » « Quelle que soit votre opinion, elle ne me dérange pas. » Ou encore : « Qui suis-je pour donner mon avis ? »

Évidemment, cette mise en scène ne résisterait pas à un examen approfondi. Si Jellico ou quiconque d'autre transmettait un enregistrement des communications au Service d'Analyses des Transmissions de Starfleet, il faudrait quelques minutes pour déterminer qu'on avait affaire à un hologramme.

Mais Riker avait pensé que l'ego démesuré de Jellico serait leur meilleure protection. L'amiral se refuserait à croire que son subordonné oserait désobéir, et il se contenterait d'une vérification superficielle.

Quand la conversation fut terminée et que l'image de Jellico disparut de l'écran, Tang lança :

— Ordinateur, fin du programme.

Riker et son appartement disparurent.

— Je viens de vous sauver la mise une fois de plus, commander. Votre secret est bien gardé, et quand vous reviendrez sur Terre... Vous aurez une sacrée dette envers moi.

CHAPITRE XVI

Worf vit l'eau se refermer au-dessus de sa tête. Tout était noir autour de lui et du liquide emplissait ses poumons. Il s'agitait frénétiquement mais ne réussissait qu'à tourner sur lui-même.

Puis il s'aperçut que le froid et les ténèbres environnants n'étaient pas ceux de l'eau, mais du vide sidéral. Toujours impuissant, il ne comprenait pas comment il était arrivé là, ne voyait pas de moyen de se mettre en sécurité. Il était glacé jusqu'aux os et paralysé par le désespoir.

Alors, il entendit biper quelque chose. Il s'aperçut vaguement que ce bruit résonnait aux confins de sa conscience depuis un moment, et l'identifia enfin comme celui d'un moniteur médical.

Un Klingon était penché sur lui. Worf ne le connaissait pas, et il se demandait comment il avait atterri dans l'espace avec lui. Ce Klingon était rasé de près, ce qui aurait suffi à l'étonner dans des circonstances moins dramatiques. Deux nattes encadraient son visage, et ses sourcils étaient semés de gris.

Worf prit conscience de son environnement. Il n'était plus dans l'eau, et pas davantage dans le vide sidéral. Ce qui laissait encore de nombreuses possibilités.

— Worf, les moniteurs m'indiquent que vous êtes conscient. Est-ce bien le cas ? demanda l'inconnu.

— Oui, répondit Worf.

Sa voix avait un timbre étrange, comme s'il n'avait pas parlé depuis longtemps, et ses cordes vocales lui faisaient mal.

— Oui, je suis...

— Bien. En réponse à la question que vous devez vous poser, je suis le docteur Kwon, et vous êtes dans l'infirmerie personnelle du chef du Haut Conseil.

— Gowron ?

Worf tenta de s'asseoir et s'aperçut qu'un tricordeur médical était fixé sur sa poitrine, l'empêchant de bouger.

— Gowron, oui... Enfin, pour le moment, répondit Kwon. Ces choses-là changent si vite parfois...

— Dans ce cas, je suis sur notre planète mère. Comment... ?

— ... Êtes-vous arrivé ici ? Gowron souhaitait s'entretenir avec vous d'une question urgente. Nous avons appris que vous étiez sur Bétazed, et nous vous

avons localisé juste au moment où vous... aviez le dessous dans une altercation qui vous opposait à des Romuliens.

— Des Romuliens...

Les souvenirs de Worf se mirent en place. Les images qui, jusque-là, s'étaient bousculées en désordre dans sa tête se réorganisèrent.

— Des Romuliens, oui ! Il y a eu une bataille, et ils...

— ... Ont réussi à vous infliger d'assez graves blessures. Plus graves que vous n'avez dû le penser. Quand le vaisseau envoyé par Gowron est arrivé sur les lieux, vous veniez de tomber dans un lac et vous étiez en train de couler. Nous vous avons téléporté en sûreté, et nous aurions réglé leur compte aux Romuliens s'ils n'avaient pas fiché le camp. C'est typique : toujours prêts à attaquer par surprise quand les probabilités sont en leur faveur. Mais proposez-leur un combat à armes égales contre un adversaire préparé, et il n'y a plus personne.

— Alors, ils s'en sont tirés ?

— D'après ce qu'on m'a dit, notre vaisseau a tenté de les prendre en chasse, mais... Vous connaissez leur talent pour l'évasion. Je crains fort qu'ils ne nous aient filé entre les doigts. Et puis, vous étiez en si mauvais état quand nous vous avons repêché que nous avons jugé préférable de vous placer en stase et de vous ramener dans les plus brefs délais.

— Et Alexander ? Et Deanna ? Et... ?

Kwon leva les mains.

— Je ne suis pas au courant.

— Je dois aller voir Gowron.

— Non. Vous resterez ici jusqu'à ce que vous ayez repris des forces.

Worf s'assit.

Le tricordeur fixé sur sa poitrine, qui devait théoriquement l'empêcher de bouger, ne le gêna pas le moins du monde. Après lui avoir opposé une résistance symbolique, le bras articulé qui le maintenait en place se rompit.

— Je vais informer Gowron de votre arrivée, dit vivement Kwon.

— Telles sont mes inquiétudes, Worf.

Fidèle à ses habitudes de grand paranoïaque, Gowron avait choisi l'endroit le mieux défendu des oreilles indiscretes pour sa conversation avec Worf : au beau milieu d'un désert.

Le sol desséché s'étendait dans toutes les directions, aussi loin que portât le regard. En tenue de cuir et armure klingonne complète, Worf marchait lentement à côté de Gowron, les mains croisées dans le dos, ses cheveux détachés voletant au gré d'une brise légère.

Gowron venait de lui raconter que les Romuliens s'apprêtaient, selon toute évidence, à conclure une alliance avec la Fédération.

Avant, il avait expliqué en détail à Worf ce qui venait de se passer sur Bétazed. Ses informations, fournies par K'hanq, étaient des plus détaillées. Alors

qu'il évoquait la disparition de Deanna Troi et d'Alexander, ainsi que la capture de Tom Riker, il surveilla attentivement l'expression de Worf pour voir comment il réagissait. De façon tout à fait louable, son compagnon demeura impassible.

— Très bien, commenta Gowron. Un véritable guerrier ne laisse jamais paraître ses sentiments face à une perte, si tragique soit-elle.

Worf accepta le compliment d'un signe de tête, puis écouta patiemment tandis que Gowron lui confiait ses inquiétudes sur l'avenir de l'Empire Klingon.

— Si vous craignez que la Fédération ne nous trahisse, dit-il quand Gowron eut enfin terminé, vous vous faites du souci pour rien.

— Vraiment.

Ce n'était pas une question.

— La Fédération n'a pas pour habitude de tourner le dos à ses alliés.

— « Pas pour habitude » signifie juste que ça n'arrive pas fréquemment.

— Ça ne s'est jamais produit.

— Un fait sans précédent n'est pas impossible !

— Certes. Mais au risque de me répéter, j'affirme que la Fédération ne nous trahira pas.

— J'aimerais vous croire, Worf, soupira Gowron. J'aimerais pouvoir vous croire.

Quelque chose dans son ton laissa penser à Worf qu'il doutait de son intégrité. Il s'arrêta net, le sable et les gravillons crissant sous ses bottes.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-il.

— Rien de particulier.

— Bien sûr que si. Soyez plus clair.

— Worf... Je vous assure que...

— J'attends vos explications.

Gowron avait continué de marcher. Lorsqu'il pila à son tour et fit volte-face, il était à plusieurs mètres de Worf. Mais son regard sembla franchir d'un bond la distance qui les séparait.

— Vous vous oubliez, Worf ! Notre familiarité ne vous donne en aucun cas le droit de prendre des libertés avec moi. Je suis toujours le chef du Haut Conseil, et vous feriez mieux de surveiller vos paroles si vous avez l'intention de conserver votre langue insolente.

Worf ne se laissa pas intimider.

— Sous-entendiez-vous que je ne suis pas digne de confiance ?

Quelque chose dans sa voix le disait clairement : si c'était le cas, chef du Haut Conseil ou pas, Gowron ferait bien de lui présenter des excuses immédiates ou de numéroter ses abattis.

— Worf, répondit Gowron, je ne considère pas que vos liens avec Starfleet et la Fédération soient suffisants pour mettre en doute votre loyauté envers l'Empire Klingon, son éthique et sa culture. Au fil des ans, vous avez prouvé que

vous étiez capable de concilier les deux. Et en cas de... désaccord... entre les deux façons de faire, vous avez toujours privilégié la nôtre.

Worf savait que Gowron faisait allusion au meurtre de Duras, commis pour venger K'Ehleyr et l'honneur de sa propre famille.

— Mais le mariage... C'est une autre histoire.

— Le mariage ? Vous pensez que mon union avec Deanna Troi compromet mon intégrité ?

— Je crois qu'elle menace votre essence même, Worf. Vous clamez votre fidélité aux idéaux klingons, mais la femme que vous songez à épouser, et qui deviendra une seconde mère pour votre fils, professe une philosophie aussi éloignée de la nôtre que possible.

— La philosophie de la Fédération, celle que je m'efforce d'appliquer chaque jour, veut que nous acceptions toutes les races. Il ne s'agit pas d'une compétition. Deux choses peuvent être différentes sans que l'une soit meilleure que l'autre.

Worf avait conscience de paraphraser le discours tenu par Deanna peu de temps auparavant...

— C'est un sentiment très louable... Même si je ne le partage pas. Mais vous imaginer marié à une Bétazoïde...

Cette réaction irrita Worf.

— Peut-être pouvons-nous nous apprendre mutuellement des choses.

— Quelle idée splendide ! Vous enseignerez à Deanna Troi comment se battre, et elle vous enseignera comment vous faire capturer.

Worf franchit en deux pas rapides la distance qui le séparait de Gowron. Son visage à quelques centimètres de celui de son chef, les yeux lançant des éclairs, il lâcha :

— Manquer de respect à ma fiancée, c'est me manquer de respect !

Gowron ne perdit pas son calme. Il soutint le regard de Worf un long moment, puis répondit sans précipitation :

— Ce n'était pas mon intention.

Worf hocha la tête et recula d'un pas.

— Il n'en demeure pas moins que vous me devez votre statut actuel et la restauration de votre honneur familial. Quand j'affirme qu'une union entre un Klingon et une Bétazoïde serait néfaste, je m'attends - à tout le moins - à ce que vous réfléchissiez à mes paroles. Sans cela, c'est vous qui me manqueriez de respect. Ce qui serait une idée encore plus mauvaise que d'épouser Deanna Troi.

— Je comprends.

L'hostilité qui avait plané entre eux se dissipa. Gowron flanqua une claque sur l'épaule de Worf.

— Séjournez sur Qo'noS un certain temps, dit-il. Rien ne vous appelle ailleurs, de toute façon. Votre vaisseau a été détruit, et vous n'avez plus de

devoirs envers le capitaine Picard. Vous devriez reprendre contact avec vos racines klingonnes. Vous souvenir qui vous êtes.

— D'abord, je dois retrouver ma fiancée et mon fils, dit Worf. Je n'ai pas le choix.

— Starfleet a été informé de leur enlèvement...

— On me les a pris. Ma fiancée, mon fils. Ils sont à moi. Je dois poursuivre leurs ravisseurs ; c'est une question d'honneur.

Gowron s'apprêtait à protester, mais il lut dans les yeux de Worf que ce serait en pure perte.

— Très bien, soupira-t-il. Faites-le donc pour votre fils... plutôt que pour ce mariage que je désapprouve.

— Votre approbation ne m'est pas nécessaire.

— Je soupçonne que vous ne recevrez pas non plus celle de chef de votre maison. Si elle vous la refuse, vous savez que cette union ne pourra avoir lieu.

Worf frémit à cette idée.

— Elle ne me la refusera pas.

— À vous, si. Et très facilement. À moi, en revanche... Ça lui sera plus difficile, précisa Gowron avec un léger sourire, en caressant sa moustache de l'index.

— Que voulez-vous dire ?

— Je vous serai plus utile comme allié que comme ennemi. Et vous le savez très bien. Or, je serais plus disposé à me ranger de votre côté si je pensais qu'en épousant cette femme, vous ne risquiez pas de tourner le dos à votre héritage.

— Je vis parmi les humains depuis mon plus jeune âge. Quand l'empire a eu besoin de moi, j'ai quitté Starfleet. J'éleve mon fils dans le respect de nos traditions. Ne suis-je pas suffisamment klingon pour vous ? Que pouvez-vous exiger de plus ?

— Je sais que ça n'a pas toujours été facile pour vous. Vous méritez nos louanges pour ce que vous êtes devenu... Ce qui ne m'empêche pas de m'inquiéter de ce que vous deviendrez. Je me fais peut-être du souci pour rien. Mais peut-être pas.

Il marqua une pause.

— Dites-moi, Worf... Quelles sont les chances que Starfleet vous confie un vaisseau vous permettant de partir à la recherche de votre fils et de votre fiancée ?

— Je... je l'ignore, avoua Worf.

— Et si vous me demandez la même chose ?

— Vous me l'accorderez... Si vous croyez que ça peut servir vos objectifs.

— Vous me connaissez bien. Peut-être un peu trop bien. Je vous fournirai un vaisseau armé de phaseurs. Mais en échange...

— En échange ?

— Après avoir accompli votre mission - quelle que soit la façon dont elle finira -, vous reviendrez ici avec votre fils... et votre fiancée, si ça vous chante. Vous y resterez jusqu'à ce que je sois convaincu que votre mariage ne menace ni votre loyauté envers nous, ni l'avenir d'Alexander. Êtes-vous d'accord ?

Worf pensa d'abord à négocier, puis il se souvint que chaque instant passé à discuter avec Gowron était un moment gagné pour les ravisseurs de Deanna et d'Alexander. Il devait partir à leur recherche sans plus attendre. Quel qu'en soit le prix.

— Je suis d'accord. À condition que vous acceptiez de me faire une autre faveur.

— Laquelle ?

— Informez le capitaine Picard de vos inquiétudes. (Voyant que Gowron ouvrait la bouche pour protester, Worf enchaîna très vite :) Vous savez que vous pouvez lui faire confiance. Il sera honnête envers vous, comme il l'a toujours été. Expliquez-lui ce qui vous tracasse, et sans doute parviendra-t-il à vous rendre la paix de l'esprit.

— Très bien, dit Gowron à contrecœur. Je le ferai, même si je doute que cela suffise à apaiser mes inquiétudes. Quoi qu'il puisse me répondre... Ça ne changera rien au fait que la Fédération a ouvert des négociations avec les Romuliens. Mais il ne sera pas dit que le Grand Gowron s'est montré déraisonnable.

« Alors, Worf... Où comptez-vous aller en premier ? Si vous pensez pouvoir entrer dans la Zone Neutre sans être détecté, vous vous trompez. Le vaisseau n'est pas équipé d'un bouclier d'invisibilité. Il est trop petit et n'a pas l'énergie nécessaire pour en alimenter un.

— Je trouverai un moyen s'il le faut. Mais d'abord, j'aimerais interroger Tom Riker. Vous dites que les Cardassiens l'ont emmené dans un camp de travail ?

— Oui : sur Lazon II, selon nos informateurs. Apparemment, il y était déjà avant son évvasion. J'imagine qu'ils l'ont interrogé, et qu'il ne s'est pas montré très coopératif.

— Je lui parlerai, dit Worf en secouant la tête. J'ai du mal à croire que Tom Riker soit entré dans le Maquis, et encore plus qu'il ait participé à l'attaque contre la maison de Lwaxana Troi. C'est un double parfait du commandeur Riker. Et c'est un des hommes les plus intègres que je connaisse.

— Visiblement, Tom Riker ne réagit pas comme lui.

— Visiblement... Mais il me dira ce qu'il est advenu de Deanna et d'Alexander, même si je dois briser tous ses os pour ça.

CHAPITRE XVII

La pièce était dépourvue de meubles. L'unique lampe, accrochée au plafond, produisait une lumière si faible que les coins restaient plongés dans la pénombre.

Assise au centre du cercle de lumière, Deanna avait l'impression d'être une créature primitive craignant le regard des prédateurs dissimulés dans les ténèbres. Mais une seule paire d'yeux l'observait, et elle savait très bien à qui ils appartenaient.

Tout son corps était douloureux et elle ignorait pourquoi. Depuis qu'ils l'avaient amenée ici, ses ravisseurs n'avaient pas posé la main sur elle. Chaque fois qu'elle se réveillait, il lui semblait n'avoir pas dormi du tout. Elle se sentait tourmentée physiquement et mentalement, comme si quelqu'un la harcelait sans répit.

Et Will... Elle n'arrêtait pas de penser à Will.

Mais il ne viendrait pas la délivrer. Il ne pouvait pas : comment aurait-il su ce qui lui était arrivé et où elle était ?

Deanna se força à s'arracher à ses sombres pensées.

— Alexander, appela-t-elle doucement, les jambes repliées contre la poitrine et le menton posé sur les genoux, combien de temps vas-tu rester assis dans le noir ?

Le jeune garçon attendit un moment avant de lancer :

— Depuis quand sommes-nous ici ?

— Je l'ignore. J'ai perdu la notion du temps. Pour une fois, je regrette de ne pas être une Vulcaine. Sais-tu qu'ils ont une horloge interne remarquable, qui leur permet de... ?

— Inutile de me faire la conversation pour m'empêcher de m'inquiéter, coupa Alexander.

— Ah. (Une pause.) Tu es inquiet ?

— Non, je suis en colère. De ne pas avoir fait davantage. J'ai laissé nos ravisseurs nous neutraliser et nous amener ici... Je ne sais même pas où est cet « ici ».

— Tu étais seul, et tu es encore très jeune...

— Quand Kahless avait la moitié de mon âge, il a dévasté un continent et vaincu plus de trois mille adversaires.

— Vraiment ? (La jeune femme eut un petit rire.) Sans vouloir me montrer irrespectueuse... Tu ne devrais pas croire tout ce que tu lis.

Les yeux d'Alexander flottèrent vers elle, et le jeune garçon émergea dans la lumière.

— Sous-entendez-vous que l'histoire klingonne est un ramassis de mensonges ?

— Je veux seulement dire que ce sont les vainqueurs qui l'ont écrite. Je ne doute pas que Kahless ait remporté des victoires. Mais il arrive que les récits prennent des proportions exagérées à force d'être racontés. Les gens aiment embellir la réalité. C'est tout à fait normal.

— Vous insultez la mémoire de Kahless l'inoubliable, dit Alexander. Que ce soit votre intention ou non, c'est exactement ce que vous faites.

— Je ne voulais pas te mettre en colère. Dis-moi juste qui a été la première personne à surnommer Kahless « l'inoubliable » ?

Le jeune garçon hésita.

— Eh bien...

— Eh bien ? insista gentiment Deanna.

— Il me semble que, euh... C'était Kahless lui-même. Quand il a rassemblé ses troupes avant la grande bataille du Mont du Désespoir, il leur a dit : « Je suis Kahless l'inoubliable. Apprenez mon nom et tremblez devant moi. »

— Tu vois...

— Mais ça ne prouve rien !

— Si tu le dis.

Ils gardèrent le silence de longues minutes. Sans s'en apercevoir, le jeune garçon s'était recroquevillé sur lui-même, comme Deanna.

— Mon père n'est pas mort, vous savez.

— Je le sais, affirma Deanna. Il faudrait bien plus qu'une simple chute pour le tuer.

— Et Riker ! Comment a-t-il pu s'allier avec les Romuliens ? Je croyais pourtant le connaître... Je le trouvais gentil ! C'est parce que vous vous êtes fiancée avec mon père, pas vrai ?

— Alexander...

— C'est à cause de ça, je le sais. La jalousie l'a rendu fou.

— Il est difficile de comprendre le fonctionnement du cœur humain. Mais il faut essayer quand même.

— La seule chose qu'il faut faire, c'est tuer Riker. Et tous les autres. Si j'arrive à sortir d'ici... À mettre la main sur une arme... Un homme qui court peut trancher un millier de gorges en l'espace d'une nuit.

— Peut-être, concéda Deanna. Mais dans les ténèbres, l'homme qui court a parfois du mal à reconnaître ses amis.

Il la regarda sans comprendre.

- Je ne vois pas ce que ça signifie.
- Moi non plus, admit Deanna.
- Vous croyez que nous réussirons à sortir d'ici ?
- Oui. Il nous retrouvera.
- Vous voulez parler de mon père ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Jusqu'à ce qu'elle le dise, elle ne s'était pas aperçue qu'elle songeait à quelqu'un d'autre.

Will Riker était quelque part là-dehors, et les pensées de la jeune femme se tournèrent vers lui. D'une façon qu'elle ne pouvait s'expliquer, elle le... percevait mieux que jamais.

Depuis l'instant où Alexander et elle avaient été arrachés à la surface de Bétazed, Deanna n'avait cessé de penser à Riker. Elle avait en lui une confiance inébranlable, persuadée qu'il viendrait la chercher.

Chaque fois qu'elle réussissait à s'endormir, elle faisait le même rêve. Elle était allongée au centre de la cellule, dans le cercle de lumière. Soudain, la porte coulissait et une haute silhouette se découpait dans l'encadrement : celle d'un homme dont l'assurance l'éclairait de l'intérieur. Il avançait vers Deanna, et leurs deux sources de lumière se fondaient en une seule.

Alors, elle levait les yeux vers Will. Sans un mot, il l'aidait à se relever et la serrait dans ses bras.

Deanna Troi, femme moderne, intelligente et cultivée, rêvait d'être délivrée par son preux chevalier. Par son Imzadi.

Au fond de son esprit, elle sentait le lien très fort qui la rattachait à lui. Elle avait l'impression de pouvoir franchir les années-lumière qui les séparaient pour le toucher, comme s'il se tenait en face d'elle...

La porte s'ouvrit, livrant passage à Riker.

Les épaules de Deanna s'affaissèrent. Il lui semblait qu'une ombre venait de s'abattre sur son cœur. Comment avait-elle pu se laisser abuser, fût-ce un instant ?

Une fois au courant, on voyait toujours les choses avec une parfaite clarté... Mais elle se sentait si mal à l'aise en face de lui. Peut-être parce qu'elle avait espéré que ses sentiments soient réels...

Et si c'était le cas, qu'est-ce que ça signifiait ? Que devait-elle en déduire ?

Des gardes romuliens encadraient Tom Riker, immobile sur le seuil de la pièce.

- Je voudrais te parler, Deanna, si ça ne te dérange pas.
- Et si ça me dérange ?
- Je voudrais te parler quand même.
- Et si je ne veux pas ?

La voix de Tom flotta dans sa tête.

Deanna... Tu dois m'écouter...

— Arrête ! cria-t-elle. Je fais exprès de te repousser. Tu as perdu le droit à ce privilège.

Si cela le surprit ou le chagrina, il n'en laissa rien paraître. La seule chose qu'il avait en commun avec Will Riker, pensa Deanna, c'était son talent pour le poker. Impossible de deviner ce qu'il avait en main en observant son visage.

Mais une chose semblait certaine : il ne repartirait pas sans elle. La jeune femme se leva. Aussitôt, Alexander bondit sur ses pieds pour lui chuchoter :

— Vous n'êtes pas obligée d'y aller. Je peux m'occuper de lui.

— Merci, Alexander, mais ça ira. Reste ici. Je serai bientôt de retour.

N'est-ce pas, Will ? lança-t-elle en insistant sur ce prénom.

Riker ne broncha pas.

— Tu as ma parole, se contenta-t-il de répondre.

— Et Kahless sait que ça nous rassure, railla Alexander.

Deanna lui jeta un regard sévère car elle ne souhaitait pas envenimer la situation. Le jeune garçon ouvrit la bouche pour protester, puis il se ravisa et jugea préférable de lui obéir.

Deanna rejoignit Tom dans le couloir. La porte se referma derrière eux.

Ils marchèrent en silence. Deanna ne regardait pas Tom, mais elle avait conscience qu'il ne la quittait pas des yeux.

Elle s'aperçut qu'ils étaient sur une planète et pas à bord d'un vaisseau.

En théorie, il était impossible de distinguer les deux. Pourtant, une légère odeur de renfermé, que le système de ventilation ne parvenait pas à éliminer, planait dans l'air. Ajoutée à l'aspect rudimentaire des couloirs, elle indiqua à Deanna qu'ils circulaient dans un complexe souterrain, probablement creusé avec des fuseurs manuels.

— Là, dit Riker en désignant une pièce.

La porte s'ouvrit, et Deanna entra sans hésitation. Ne voulant pas lui montrer que l'idée d'être seule avec lui la mettait mal à l'aise, elle s'efforçait de prendre un air aussi méprisant et hautain que possible.

Riker entra à son tour et congédia les gardes. Puis la porte se referma derrière eux avec un sifflement.

La pièce était meublée (« décorée » n'eût pas été un terme approprié) de façon très simple et très fonctionnelle : un lit et deux commodes. Mais elle ressemblait à un palace comparée à la cellule que partageaient Deanna et Alexander.

La jeune femme croisa les bras et attendit.

— Nous devons parler, dit Tom. J'espérais que nous pourrions le faire dans nos têtes...

— Je ne te laisserai plus jamais entrer dans la mienne. Est-ce bien clair ?

— Parfaitement. (Il prit une profonde inspiration et lança, si bas qu'elle eut du mal à l'entendre :) D'abord, je veux te remercier de ne pas m'avoir trahi.

— Il y avait déjà eu assez de trahison pour une journée.

— D'accord... D'accord, je l'ai bien mérité.

Deanna garda le silence quelques instants. Comme Tom n'ajoutait rien, sa curiosité finit par prendre le dessus.

— Alors, comment ton plan était-il censé se dérouler ?

— Je devais... parler avec toi. Ensuite, nous aurions rejoint Worf et Alexander. Puis les hommes de Sela seraient intervenus pour nous enlever tous les quatre. Elle comptait vous utiliser, Alexander et toi, pour forcer Worf à faire quelque chose.

— Et toi ?

— J'aurais tenté de vous délivrer, mais les Romuliens m'auraient assommé et emmené pour que toute la pression repose sur les épaules de Worf et qu'il soit obligé de coopérer avec Sela sous peine de vous voir mourir. Après tout, il est amoureux de toi.

— C'est exact.

— Et toi de lui.

— En effet, dit Deanna. Et je ferais n'importe quoi pour lui. Jamais je ne le trahirais. Jamais ! Comprends-tu le concept de loyauté ? Parce que l'homme que j'ai connu... L'homme pour lequel je t'ai pris... Il comprenait, lui.

Tom lut de la colère et du mépris dans les yeux de Deanna.

— Veux-tu savoir ce que je comprends ? grogna-t-il.

— Non.

— Je comprends, dit-il sans tenir compte du refus de la jeune femme, qu'il n'existe pas de justice en cet univers. Je comprends ce que c'est de mener une existence où les choix qu'on fait ne changent absolument rien. Je comprends ce que c'est de ne pas être unique. Je comprends ce que c'est de savoir que je ne serai jamais l'homme... que je suis déjà. Et toi, tu l'ignores.

« Oh, tu pourrais savoir si tu le voulais : après tout, tu es une fichue empathie ! Tu comprendrais n'importe quoi si tu y mettais un peu du tien. Mais je ne vaudrais pas cet effort, pas vrai ? Je n'ai pas droit à la plus petite parcelle de sympathie de ta part, Mlle Je-suis-si-parfaite !

— Arrête de gémir sur ton sort. C'est indigne de toi.

— Je t'aime, ne comprends-tu pas ?

— Vraiment ? Que représente Sela à tes yeux ? Une diversion ?

— Une âme sœur, voilà ce qu'elle est pour moi. Elle est hantée par le fantôme de sa mère, et de la place qu'elle occupait dans la Fédération. Comme je suis hanté par... par lui. À cause de circonstances qui échappent à notre contrôle, nous n'avons aucun espoir de répondre aux attentes des autres. Aussi choisissons-nous notre propre chemin sans nous soucier de ce qu'ils en penseront.

À sa grande surprise, Deanna sentit des larmes de tristesse lui picoter les yeux. Elle se força à les contenir.

— Est-ce vraiment la vie que tu rêvais de mener ? Un félon obligé de se terrer sur un caillou perdu dans l'espace et de conspirer avec les Romuliens pour... Pour quoi, au juste ?

— Je... je ne sais pas exactement.

— Tu ne sais pas, ou tu ne veux pas me le dire ?

— Je ne sais pas. Sela a prétendu que je n'avais pas besoin de le savoir. Et je n'ai pas jugé sage d'insister.

— Incroyable. Je ne te reconnais plus. Le genre d'homme que tu es devenu... Le William Riker que je connais n'aurait jamais marché dans cette combine. Il aurait tenté de saboter les plans de Sela. Il ne se serait jamais satisfait de ne pas savoir ; il...

Quelque chose fit tilt dans la tête de Deanna. Elle leva les yeux vers lui.

— Attends un peu... Je ne comprends pas.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

— Le...

— Peu importe, coupa Tom. Rien de tout ça n'a d'importance. Sur Bétazed, tu m'as signifié très clairement que tu ne voulais pas être avec moi. Ils écoutaient... Kressn était là... Et quand ils ont compris que tu ne coopérerais pas, ils ont modifié leurs plans. Donc, si tu cherches quelqu'un à blâmer, regarde dans un miroir pour trouver la coupable. Si tu m'avais laissé une chance, les choses se seraient passées différemment. Mais je n'ai pas ma place dans ton univers bien ordonné. Et tu sais quoi, Deanna ? C'est tant pis pour toi.

Il se dirigea vers la porte, qui s'ouvrit automatiquement. Sans attendre qu'elle le suive, il lança aux deux gardes qui attendaient non loin de là :

— Ramenez-la dans sa cellule.

Et il s'éloigna à grandes enjambées.

Allongé dans le lit de Sela, qui se blottissait contre sa poitrine, Tom observait le plafond.

— Je te trouve bien silencieux ce soir, fit la Romulienne.

— C'est parce que je n'ai pas grand-chose à dire.

— Ça ne t'avait jamais arrêté jusque-là.

— Oh. Une insulte. (Il feignit d'être blessé.) Tu sais où taper pour faire mal.

— Oui. Mais j'espère que ça ne sera pas nécessaire.

Sela roula sur le flanc et, la tête appuyée sur une main, enroula distraitement une boucle des poils noirs de Riker autour de son index.

— Je n'arrête pas de repenser à ce qui s'est passé sur Bétazed.

— C'est ma faute, je l'ai déjà reconnu. Je l'avais mal jugée. Je croyais qu'il restait encore quelque chose entre nous...

— Ce n'est pas à ça que je pensais, coupa Sela. Mais à ce qui s'est passé sur la falaise.

— Je te l'ai dit : j'ai cru que Worf allait te sauter dessus. J'ai essayé de te protéger.

— J'étais armée, et je le tenais en joue.

— Peut-être. Mais je l'ai vu à l'œuvre plus souvent que toi. Considérant son état mental, la vitesse à laquelle il se déplaçait et un millier d'autres facteurs qui m'ont traversé l'esprit en un éclair... Franchement, je ne suis pas certain que tu aurais réussi à l'arrêter. Tu avais menacé sa fiancée. S'il t'avait mis la main dessus, il t'aurait brisé le cou. J'ai obéi à mon instinct. Navré si cela a compromis notre mission.

— Pas la peine de te fâcher. Néanmoins, à court terme... Si tu m'avais fait confiance, Worf serait ici et le plan continuerait comme prévu.

— Tu veux parler du plan que tu ne m'as toujours pas expliqué ?

— Mais tu l'as laissé tomber du haut de la falaise, dit Sela comme si elle n'avait rien entendu. Tu l'as jeté dans le lac, et à cause de la soudaine apparition des Klingons, nous l'avons perdu. Si tu avais essayé de ruiner nos plans sans savoir en quoi ils consistaient, tu n'aurais pas pu trouver de meilleur moyen.

— Veux-tu dire que je suis aussi de mèche avec les Klingons ? Que je savais qu'ils allaient se pointer ?

— Non. Ça ferait un peu beaucoup. Mais il pourrait s'agir d'une heureuse coïncidence. Tu aurais pu essayer de gagner du temps dans l'espoir qu'une occasion se ; présente.

Riker secoua la tête, incrédule.

— Tu es en train de dire que tu ne me fais pas confiance. Pour l'amour du ciel, tu m'invites dans ton lit et tu te méfies de moi ?

Sela ne sembla guère perturbée par sa réaction. En fait, elle avait plutôt l'air amusé. Elle laissa courir sa main le long de la cuisse de Riker, qui frissonna.

— La confiance est nécessaire pour l'amour, pas pour le sexe. Et ce que nous partageons, c'est le sexe. Cela ne te suffirait-il plus ?

Elle se pencha vers lui, faisant remonter sa main vers son entrejambe.

Riker exhala bruyamment.

— C'est... très satisfaisant, souffla-t-il.

— Je suis ravie de l'entendre, dit-elle en se hissant à califourchon sur lui.

Pendant quelques minutes, Tom Riker ne pensa plus du tout à l'injustice de l'univers.

Lorsqu'ils eurent assouvi leur passion, Tom sentant la fatigue le submerger, il se demanda - comme souvent - ce que pouvait faire Will Riker au même moment.

Le connaissant, pensa-t-il, si je suis allongé près d'une femme nue... Il est sans doute allongé près de trois femmes nues.

CHAPITRE XVIII

Une fois encore, Will Riker allait passer la nuit entouré d'hommes, et une fois encore, il ne dormirait sans doute pas.

Évidemment, les autres types ne partageaient pas son lit... Si on pouvait appeler ainsi le dur matelas qui servait de couchage à tous les prisonniers de Lazon II.

Will ne se souvenait plus de la dernière fois où il avait dormi d'un sommeil paisible... Dormi tout court. Pourtant, il avait bien dû s'assoupir à un moment. Personne ne pouvait rester éveillé autant de jours d'affilée. Mais à ce stade, il était si déconnecté de la réalité que le temps n'avait plus de signification pour lui.

Installé devant les caméras de surveillance de son bureau, Mudak zooma sur Riker.

Il aurait dû éprouver une vive satisfaction de lui avoir remis la main dessus. Et de fait, quand il l'avait poussé hors de son vaisseau avant de le traîner le long de l'artère principale de la colonie pénitentiaire, il s'était senti pareil à un chasseur triomphant. Ses supérieurs avaient pris note sans sourciller de l'état physique lamentable du prisonnier.

— Il n'a pas cessé de trébucher, avait prétendu Mudak en guise d'explication.

Ses supérieurs lui avaient recommandé de surveiller plus étroitement Riker à l'avenir. Mudak avait assuré qu'il lui porterait une attention toute particulière.

Il s'était montré fidèle à sa parole. Profitant du statut d'ancien évadé de Riker, et du fait que Saket n'était plus là pour le protéger, le Cardassien n'avait pas cessé de le tourmenter. Des injures aux coups de matraque en passant par des rossées répétitives, il lui avait fait subir toutes les brimades que son imagination pouvait concevoir.

Et Riker n'avait pas bronché.

Le moins qu'on pouvait dire, c'était que ça agaçait Mudak. Avant, quand il malmenait le prisonnier, il arrivait à lui soutirer un regard furieux, une réplique mordante ou une autre manifestation de défi. Plus maintenant.

Mudak aurait aimé croire qu'il était parvenu à briser l'esprit de Riker. Mais il avait le sentiment que l'explication était ailleurs. Riker avait conservé son

esprit. Simplement, il semblait tourné dans une autre direction. Il ne paraissait pas conscient de sa situation, à moins qu'il ne s'en souciât pas le moins du monde. Quoi que Mudak puisse lui faire, c'était à peine si ses efforts lui soutiraient un grognement.

Suite à l'attaque du camp de travail par les Romuliens, l'usine de traitement des minéraux avait été détruite, et les prisonniers s'affairaient à la reconstruire. Ils n'avaient pas accueilli le retour de Riker avec un grand enthousiasme : leur ancien camarade n'avait-il pas forgé une alliance avec les responsables des dégâts ? Eux aussi faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour lui rendre l'existence misérable.

De cela non plus, Riker ne paraissait pas se soucier.

Mudak n'y comprenait plus rien. On aurait dit que l'esprit de Riker était à des années-lumière de là...

Deanna...

Il lui semblait qu'elle était juste au-delà de sa portée. Alors que les heures d'insomnie se succédaient, la fatigue et le stress ayant raison de ses forces vitales, il la sentait de plus en plus proche, comme s'il pouvait la toucher. Comme s'il avait été aveugle toute sa vie et qu'il vienne enfin d'ouvrir les yeux. Comment avait-il pu croire toutes ces années qu'il avait un lien mental avec elle alors qu'il ne savait même pas ce que ça signifiait ?

Quand il marchait, elle l'accompagnait. Quand il mangeait, c'était elle qui le nourrissait. Quand il respirait, son parfum lui montait à la tête. Elle était partout en général et quelque part en particulier, et il la connaissait...

Quelqu'un flanqua un coup de pied dans son lit.

Riker en eut vaguement conscience, comme de la plupart des choses depuis son arrivée sur Lazon II. Son corps était sur la planète pénitentiaire, mais pas son esprit.

Lentement, il tourna la tête vers Mudak qui le toisait, les poings sur les hanches.

— Debout, Riker, grogna le Cardassien. Tu as de la visite.

— Deanna ? chuchota Riker.

Mais il savait que ça ne pouvait pas être elle, parce qu'elle était si loin. Et pourtant, il sentait sa présence...

— Non, pas Deanna ! cracha Mudak. (Il le força à se relever.) Il existe un monde qui n'a rien à voir avec ta précieuse Deanna, tu sais.

— Non. Non, il n'en existe pas, répliqua Riker.

Mudak ne lui prêta aucune attention tandis qu'il l'entraînait hors du dortoir puis vers le petit bâtiment trapu qui abritait temporairement son bureau.

Worf n'en crut pas ses yeux quand il vit Mudak pousser Riker dans la pièce et le faire asseoir d'une bourrade.

Il avait du mal à admettre que Tom soit aussi semblable à Will. Il lui semblait voir non un traître à la Fédération, mais le commander sous les ordres de qui il servait depuis si longtemps. Et dans quel état il était !

— Je ne sais pas ce que vous espérez découvrir, monsieur Worf, dit Mudak en contournant son bureau pour aller s'asseoir dans son fauteuil. Les Bétazoïdes ont déjà sondé son esprit et n'y ont rien trouvé qui se rapporte à l'incident avec les Romuliens. Je ne comprends pas pourquoi vous pensez avoir plus de chance qu'eux.

— Mais vous me laisserez l'interroger ?

— Eh bien... (Mudak sourit, et ses yeux sombres brillèrent d'une lueur d'ébène.) Vu la réputation des Klingons en la matière, j'ai supposé que vous alliez lui faire mal pour le forcer à parler. Qui suis-je pour m'opposer à ça ?

— J'espère ne pas devoir en arriver là, dit Worf.

Mudak l'observa avec curiosité.

— Vraiment ? Êtes-vous certain d'être un Klingon ?

— Si c'est de l'humour, je ne l'apprécie guère, répliqua Worf. (Il s'approcha de Riker.) Tom.

Riker ne réagit pas.

— Tom, répéta Worf.

Riker leva lentement les yeux vers lui. Son visage était couvert d'ecchymoses ; il avait une coupure sur l'arcade sourcilière et la lèvre inférieure fendue.

— Worf ? C'est vous ?

— Oui, Tom.

— Will... (Il fut pris d'une quinte de toux rauque, comme s'il s'efforçait de chasser une demi-tonne de débris de ses poumons.) Je suis... Will Riker.

— Vous avez été identifié comme étant Tom Riker, déclara Worf. Starfleet a confirmé que Will Riker était toujours sur Terre.

— Elle est quelque part, Worf... Vous perdez votre temps ici... Nous pouvons aller la chercher... Je vous conduirai à elle...

Le Klingon sursauta.

— Il essaye de vous embobiner, dit Mudak.

Worf ne lui prêta aucune attention. Il s'accroupit près de Riker et demanda :

— Vous savez où elle est ?

— Où... Non, je ne sais pas... Mais je la sens... Je peux vous emmener...

— Ça n'a pas de sens, insista Mudak. Vous venez de le dire vous-même : Starfleet affirme que Will Riker est sur Terre.

Riker secoua la tête.

— Non... J'ai laissé... Un double de moi dans l'holodeck... Je me suis...
Vraiment surpassé. (Ses épaules s'agitèrent comme s'il riait. Puis il recommença à tousser.) C'est moi, Worf... Emmenez-moi... Faites-moi sortir d'ici...

— Si vous êtes vraiment Will Riker, que nous est-il arrivé sur... ?

— Stop ! coupa vivement Mudak. Vous n'allez pas commencer à lui poser des questions dont il a pu trouver la réponse dans les archives de Starfleet, ou par l'intermédiaire d'une centaine de sources publiques. Will Riker a même pu partager des anecdotes avec lui à l'époque où il était à bord de l'Entreprise.

— Il faut que je sache si cet homme est William Riker ou non.

— Je vous dis que c'est Tom Riker ! Il ne peut pas y avoir d'erreur, parce que je n'en fais jamais.

— C'est ridicule.

— Vraiment. (Mudak se leva et s'approcha de Worf.) Dites-moi, Klingon... Si je vous laissais lui poser des questions, s'il vous convainquait qu'il est bien votre homme et si je vous autorisais à l'emmener... Ne me considéreriez-vous pas comme un imbécile ? Après tout, les Klingons et les Romuliens ont été alliés autrefois. Peut-être songent-ils à le redevenir, ce qui expliquerait votre présence ici.

— Que voulez-vous dire ?

— À la place des Romuliens qui ont aidé Riker et Saket à s'échapper... Si les Klingons étaient mes alliés, je demanderais à l'un des plus connus et des plus respectés d'aller sur Lazon II pour déclarer qu'une erreur a été commise, et pour repartir avec le prisonnier.

L'atmosphère du bureau semblait crépiter d'énergie. Ce fut Riker qui rompit le silence.

— Worf... Vous vous souvenez, quand vous avez annoncé vos fiançailles ?
Oui.

— À l'Avant Toute... J'étais assis avec Geordi... Vous m'avez regardé, et j'ai levé mon verre pour porter un toast. (Riker marqua une pause avant d'ajouter avec une férocité dont Worf ne l'aurait pas cru capable :) Ce dont j'avais vraiment envie, c'était de vous enfoncer mon poing dans la gorge !

Puis il s'évanouit.

— Cet homme est William Riker. Je veux qu'on le libère immédiatement.

— Cet homme est mon prisonnier, dit Mudak, et vous devrez me passer sur le corps pour l'emmener.

Un instant, Worf fit mine de saisir le disrupteur qu'il portait à la ceinture...

Mais le fuseur de Mudak était déjà pointé sur lui. Worf n'avait même pas eu le temps de cligner des yeux, et il avait du mal à y croire. Jamais il n'avait vu personne dégainer aussi vite.

— Au cas où vous me passeriez sur le corps, dit le Cardassien sans ciller, vous l'avez peut-être oublié, mais une demi-douzaine de gardes attendent dans le couloir, prêts à vous arrêter... Sans compter tous ceux que vous rencontreriez entre ici et votre vaisseau. Voulez-vous tenter le coup en portant Riker ?

Worf laissa retomber sa main.

— Je vais contacter Starfleet de ce pas. Ce n'est pas terminé.

— J'ai hâte d'entendre à nouveau parler de vous, répliqua Mudak. Bonne soirée, monsieur Worf.

Alors qu'il flottait à la limite de la conscience et de l'inconscience, il entendit Deanna l'appeler. Et bizarrement, il entendit aussi Lwaxana hurler : Vous auriez dû la sauver ! Elle vous l'avait demandé ! Elle vous a supplié ! Deanna. Allez la chercher... Vous pouvez le faire...

Deanna.

Vous pouvez la retrouver. Je vous en ai donné la capacité.

Deanna... Imzadi... Aide-moi...

Une gifle l'arracha à ses hallucinations. Il leva un regard hébété sur Mudak.

— Oh. Salut.

— Worf semble tout à fait convaincu que tu es bien Will Riker, lâcha son bourreau en tournant autour de lui, les mains croisées dans le dos. Je sais qu'il se trompe. Je le sais. Mais je sais aussi ce qui va se passer. Il contactera Starfleet, qui contactera le gouvernement cardassien. Il y aura une enquête ; ils voudront te voir pour te soumettre à des examens approfondis.

« Et tôt ou tard, en dépit de mes protestations, ils décideront peut-être que tu es William Riker. Ça signifiera que les rapports indiquant sa présence sur Terre sont erronés, et que Tom Riker - qui a indiscutablement pris part à l'attaque sur Bétazed - court toujours dans la nature. Ils t'emmèneront, et au lieu d'un prisonnier, je me retrouverai avec un échec sur les bras. Le genre de chose qui peut compromettre toute ma carrière.

« En revanche, si quelque chose t'arrivait... S'il ne restait plus de Tom Riker à l'identité discutable... Tout serait différent. Starfleet n'aurait toujours pas de Will Riker sur Terre, mais ça deviendrait son problème plutôt que le mien. Qui sait ? On penserait peut-être qu'il a rejoint le Maquis, comme son double. Et Tom Riker ne serait qu'un prisonnier de plus décédé sur Lazon II. Affaire réglée.

« Je doute que mon gouvernement veuille creuser la question au-delà de l'enquête de Starfleet. « Tom Riker ? Ah oui, voici son dossier. Oh. Nous avons le regret de vous informer qu'il est mort. Il a été abattu en agressant un de nos meilleurs officiers. C'est vraiment regrettable. Affaire suivante. »

Mudak considéra un instant le scénario qu'il venait d'exposer et hocha la tête.

— Oui, ça me plaît. Comprends-tu où je veux en venir, Tom ?

Riker se sentit piquer du nez.

— Très bien. Il ne nous reste plus qu'à en finir proprement. (Mudak dégaina son fuseur et le pointa sur la tête de son prisonnier.) Adieu, Tom.

Alors, il entendit des tirs dans le couloir et tourna la tête vers la porte...

Le mur de devant s'effondra, le museau d'un vaisseau éclaireur klingon l'enfonçant en faisant pleuvoir les gravats autour de lui. Mudak voulut le viser avec son fuseur, mais il était déjà trop tard. Le vaisseau le renversa, lui écrasant le bras droit et le forçant à lâcher son arme. Coincé sous sa masse, le Cardassien cria de rage en tapant sur la coque de sa main valide.

Le sas s'ouvrit. Worf sauta à terre, se dirigea vers Riker, qui gisait sur le sol, l'air sonné, et le chargea sur ses épaules. Puis il revint sur ses pas, n'accordant qu'un bref coup d'œil à Mudak.

— Je crois que vous allez avoir besoin de nouveaux gardes, lâcha-t-il.

Il bondit à l'intérieur de son vaisseau et le sas se referma derrière lui.

Quelques instants plus tard, il décollait en crevant le plafond du bâtiment comme s'il avait été en papier.

Deanna se redressa si brusquement que la tête d'Alexander roula de ses genoux et alla heurter le sol. Le jeune garçon se redressa en lui jetant un regard plein de confusion.

— Que se passe-t-il ?

Elle le fixa sans le voir, des larmes de joie dégoulinant sur son visage.

— Je le sens, chuchota-t-elle. Je le sens... Oh, Alexander... Je le sens aussi bien que s'il était là... Je ne pensais pas que ça soit possible...

Elle s'allongea et se rendormit, laissant le jeune Klingon se demander pourquoi, pour la première fois depuis leur capture, elle arborait un large sourire.

CHAPITRE XIX

Worf se chargea de piloter le vaisseau éclaireur pendant que Will Riker prenait une douche. La salle de bains était minuscule et Spartiate, comme toutes les commodités de tout bâtiment klingon, mais il n'était pas en position de se plaindre.

Quelques minutes plus tard, il en émergea avec l'air de prendre enfin conscience de son environnement. Il avait troqué sa tenue de prisonnier sale et déchirée contre une simple tunique noire et un pantalon assortis pris dans un coffre. Les Klingons les portaient sous leur armure, mais Will les trouvait bien suffisants seuls, quoiqu'un peu grands pour lui. Il avait renoncé à enfiler les bottes fournies avec tellement il pataugeait dedans.

— Ça va, commander ? lui demanda Worf quand il se laissa tomber sur le siège du copilote.

— Je me suis déjà senti mieux. Mais maintenant que vous êtes là... Et que je ne suis plus dans cet horrible endroit... J'ai moins de mal à me concentrer.

— Vous aviez l'air extrêmement distrait sur Lazon II, approuva Worf.

— C'est ce qu'on appelle un doux euphémisme. (Riker s'adossa à son siège et ferma les yeux.) Alors, comment vous êtes-vous entendu avec Lwaxana ?

— Commander, avec tout le respect que je vous dois, le moment me semble mal choisi pour en parler. Disposez-vous d'un moyen de localiser Deanna ?

— Lwaxana est une sacrée bonne femme, pas vrai ?

— En effet. Mais le problème n'est pas là...

— Elle agace souvent les gens.

— Exact. Mais...

— Et elle a réussi à entrer dans ma tête.

— Commander ! cria le Klingon. Nous devons retrouver...

— Deanna, oui. Et nous y parviendrons parce que Lwaxana est entrée dans ma tête.

Worf sursauta.

— Je ne comprends pas.

— Worf... Deanna et moi... Nous sommes connectés par un lien que nous avons forgé au début de notre relation. (Mal à l'aise, Riker se força néanmoins à continuer :) Elle m'a enseigné certaines disciplines, m'élargissant l'esprit, en quelque sorte. Et nous pouvons communiquer par la pensée. Je suis navré, c'est

assez personnel. Je n'en avais jamais parlé, et ça ne me plaît guère de le faire maintenant, mais... Après tout, vous faites presque partie de la famille.

Sa tentative d'alléger l'atmosphère fut saluée par un regard glacial de Worf.

— Oui, bon. (Riker se racla la gorge.) Lwaxana aussi a un lien avec Deanna. Parce que c'est sa fille. Et elle l'a renforcé juste avant qu'on ne l'enlève. Quand je suis allé la voir à l'hôpital, elle me l'a... transmis. Elle a utilisé ce qui était déjà dans mon esprit et dans le sien, l'a amplifié et me l'a... téléchargé, en quelque sorte. Un peu comme si elle m'avait branché sur Deanna. C'est la meilleure comparaison dont je dispose.

— Voulez-vous dire que vous pouvez lire dans son esprit en ce moment ?

— Non. Ce serait trop simple. Mais... (Riker ferma de nouveau les yeux et poussa un long soupir.) Je la sens. Et je peux nous conduire à elle.

Sous le regard incrédule de Worf, il posa ses mains sur le tableau de bord et se concentra comme pour atteindre quelque chose qui était à l'extérieur de lui-même et de leur vaisseau.

Lorsque Worf était plus jeune, la fille de ses voisins possédait un jeu ancien appelé « planche Ouija », et visiblement conçu pour communiquer avec les morts. Cette fille restait assise pendant des heures d'affilée, les mains posées sur une sorte de pointeur, à poser des questions idiotes et à laisser les « esprits » la guider vers les lettres qui composaient leur réponse.

Tout ça avait semblé absurde au jeune Klingon : si les morts voulaient s'adresser aux vivants, pourquoi ne s'emparaient-ils pas du corps de l'un d'eux pour s'exprimer par sa bouche ? Ça aurait été tellement plus simple !

Mais c'était l'analogie la plus appropriée à laquelle il pouvait songer. On eût dit que Riker cherchait à canaliser l'esprit de Deanna, et que celui-ci le remplissait totalement, l'appelant comme les deux moitiés d'une âme qui cherchent à se rejoindre.

Les doigts de Riker volèrent sur les commandes du vaisseau, programmant des coordonnées. Quand il rouvrit les yeux, il en fut le premier surpris.

— C'est notre trajectoire ? demanda Worf, dubitatif.

— On dirait, confirma Riker. Ce n'est pas exactement ce que j'appellerais une méthode scientifique...

— « Tu suivras ton cœur à travers l'espace, et si on l'arrache à ta poitrine, tu suivras le sang qui en coulera », récita Worf.

Riker leva un sourcil étonné.

— Monsieur Worf... J'ignorais que vous étiez poète.

— Ce n'est pas de moi. C'est tiré de 300 poèmes d'amour klingons.

— Je n'aurais jamais imaginé que les Klingons étaient poètes.

— Pendant les préliminaires amoureux, les mâles déclament de la poésie aux femelles, qui ripostent en leur lançant de gros objets à la tête.

— Je pense que j'aurais la même réaction. Sans vouloir vous offenser, ajouta très vite Riker.

— Je tâcherai de m'en rappeler. Trajectoire verrouillée, monsieur.

Riker fit rapidement le point et ordonna :

— En avant toute !

Le vaisseau adopta immédiatement sa nouvelle trajectoire. Tout en surveillant les systèmes de guidage, Worf demanda :

— Comment saurons-nous quand nous serons arrivés ?

— Nous le saurons, affirma Riker.

— Vous voulez dire que vous le saurez.

Riker s'efforça d'ignorer le défi implicite de Worf. Mais celui-ci insista :

— Est-ce pour ça que vous êtes venu sur Bétazed ? Pour m'enfoncer votre poing dans la gorge ?

Riker écarquilla les yeux.

— Comment ?

— Sur Lazon II... Vous l'avez dit : quand Deanna et moi avons annoncé nos fiançailles, vous vous êtes vu en train de m'enfoncer votre poing dans la gorge.

— Worf, mon cerveau ne fonctionnait pas normalement. Entre ce que m'ont fait les Cardassiens et ce que Lwaxana a implanté dedans... Vous ne pouvez pas croire tout ce que j'ai raconté...

— Si je ne vous avais pas cru, vous seriez toujours là-bas, répliqua le Klingon.

Riker soutint son regard un moment, puis détourna la tête.

— Je ne le pensais pas, dit-il.

— Vous aviez pourtant l'air très convaincant.

— Je vous dis que je ne le pensais pas !

— Dans ce cas, que faisiez-vous sur Bétazed ? Pourquoi étiez-vous venu ?

Riker observa les étoiles qui défilaient par la baie vitrée.

— Je voulais vous présenter tous mes vœux de bonheur.

— Ne mentez pas.

— Monsieur Worf, vous vous adressez à un supérieur ! Tâchez de ne pas l'oublier.

— Je m'adresse à un supérieur que je viens de délivrer d'une prison cardassienne parce que Starfleet était incapable de le localiser à cause de sa propre stupidité ! cria le Klingon.

— C'est vrai, concéda Riker, dont l'expression s'adoucit. Tout de même, je n'apprécie pas que vous me parliez sur ce ton.

— Nous avons des problèmes bien plus graves sur les bras, commander. Pourquoi... étiez-vous... sur Bétazed ? répéta Worf en détachant bien ses mots.

— Parce que... je voulais être certain que vous l'aimez vraiment. Voilà pourquoi. J'étais assez présomptueux pour m'inquiéter. Mais je n'aurais jamais dû

intervenir. La Prime Directive devrait peut-être s'appliquer également aux affaires privées.

— Est-ce la vérité, commander ?

— Oui, monsieur Worf. C'est la vérité. Vous êtes satisfait ?

Non, pensa le Klingon.

— Oui, répondit-il.

Ils gardèrent le silence un moment. Puis Riker déclara :

— Cette histoire ne me plaît pas. Nous ignorons où nous allons mettre les pieds... Et si nous informons Starfleet de notre mission, nos chefs penseront sans doute que je suis Tom Riker en cavale. Le temps de remettre les pendules à l'heure, Dieu sait ce qui sera arrivé à Deanna et à Alexander.

— S'ils ne sont pas déjà morts, ajouta Worf d'une voix atone.

— Ils ne sont pas morts. Au moins, Deanna ne l'est pas. Je le saurais. Et si elle va bien, il y a de grandes chances que ce soit aussi le cas d'Alexander. Le problème, c'est que le temps presse. Nous ne pouvons pas nous faire arrêter par un vaisseau stellaire. Vu que je suis soit un traître, soit un déserteur, et vu que vous venez de me faire évader d'une prison cardassienne, le moment est mal choisi pour nous en remettre à la bonne volonté d'un étranger. D'un autre côté, nous fonçons tête baissée sans même savoir vers où...

— Nous pourrions contacter le capitaine, dit Worf.

Riker secoua la tête.

— Nous sommes trop loin, et le système de communication de ce vaisseau n'a pas une portée suffisante. Toute transmission risquerait d'être interceptée par Starfleet, et nous nous retrouverions dans un beau pétrin. Pourtant, si quelqu'un pouvait nous aider, ce serait bien lui...

Worf plissa les yeux.

— Une minute. Laissez-moi vérifier notre position...

Il effectua un balayage rapide, puis hocha la tête.

— Oui. Je connais une personne qui pourra transmettre un message confidentiel au capitaine.

— Vraiment ? s'étonna Riker. Dans ce coin de la galaxie ? Et vous êtes sûr de pouvoir vous y fier ?

— Certain..., dit Worf.

CHAPITRE XX

Jean-Luc Picard était extrêmement inquiet.

À son arrivée sur la planète mère des Klingons, il ne savait pas du tout à quel genre de réception s'attendre. Certes, Gowron l'avait contacté pour demander à lui parler, mais sans préciser à quel sujet. Il était resté dans le vague d'une façon qui ne lui ressemblait guère, et Starfleet n'avait pas pu fournir beaucoup de détails supplémentaires.

En cet instant, ce qui inquiétait Jean-Luc, c'étaient surtout les bruits de combat qui émanaient de la salle de réunion du conseil. Les Klingons qui l'escortaient ne semblaient pas s'en soucier, mais il se demanda s'il n'allait pas débarquer au milieu d'une nouvelle guerre civile.

Entendant Gowron crier, Picard n'y tint plus. Il pressa le pas et fit irruption dans la pièce...

Juste à temps pour voir Gowron brandir un bat'leth avec une telle rapidité qu'il parvint tout juste à distinguer la lame. Et pourtant, celle-ci fut interceptée par le bat'leth de Kahless l'inoubliable en personne.

— Que diable... ? lança Picard.

— Pas maintenant ! cria Gowron en marchant sur Kahless, qui recula, lui cédant du terrain.

Le chancelier éclata d'un rire triomphant tandis que l'empereur et chef spirituel de la communauté klingonne semblait au bord de la défaite. Il abattit son bat'leth avec une force suffisante pour désarmer Kahless.

Ce dernier lâcha son bat'leth et intercepta la lame adverse en l'emprisonnant entre ses paumes. De l'étonnement s'afficha sur le visage de Gowron, et Kahless en profita pour lui arracher son arme des mains. Avant que le chancelier puisse réagir, il retourna le bat'leth contre lui et plaqua la pointe contre sa gorge.

Gowron éclata d'un rire rauque.

— Je vous tenais presque. Admettez-le !

— Je vous ai laissé croire que vous me teniez, corrigea Kahless en baissant son arme. Vous tiendrez donc parole.

— Évidemment que je tiendrai parole !

Gowron se tourna vers Picard.

— Vous venez de voir notre empereur négocier avec succès l'achat de terres pour le monastère de Boreth. Comme toujours, empereur, ce fut un plaisir de traiter avec vous.

— Je vous retourne le compliment, chancelier. (Kahless baissa la voix.) À vrai dire, vous me teniez presque. Même si je le nierai farouchement jusqu'à mon dernier souffle.

— Bien entendu. Tout comme je nierai farouchement que je rêve depuis toujours de me battre contre le grand Kahless.

— Ravi de voir que vous avez trouvé un moyen de coopérer, commenta Picard. Si mes souvenirs sont exacts, il y a eu quelques frictions entre vous au début...

— Nous apprenons tous à nous adapter, répliqua Gowron. Vous, Kahless, et même moi quand c'est absolument nécessaire. Empereur... Je désire m'entretenir avec Picard, et j'aimerais que vous assistiez à notre conversation. Votre avis m'intéresse.

Kahless hocha la tête, et Gowron les invita à le précéder dans une salle de conférence privée.

Picard était réellement soulagé de voir que les deux chefs klingons s'entendaient si bien. Lorsque le légendaire Kahless était reparu, des siècles après sa mort, Gowron l'avait d'abord considéré comme une menace directe contre son autorité. Ce Kahless était un clone de l'original, créé par les prêtres de Boreth. Une fois le subterfuge découvert, Gowron avait accepté sa nomination au poste d'empereur et de chef spirituel du peuple klingon.

— Comme vous l'avez constaté, capitaine, Kahless et moi coopérons, lança Gowron lorsqu'ils se furent installés dans la salle de conférence.

— Oui, et vous m'en voyez ravi.

— Disons que c'est une motivation commune qui nous a réconciliés.

— Quel genre de motivation ? demanda Picard, son regard passant d'un Klingon à l'autre.

— Nous partageons les mêmes inquiétudes au sujet de l'empire, déclara Kahless.

— Des inquiétudes provoquées par qui ?

— Par vous.

Picard cligna des yeux.

— Je vous demande pardon ?

— Pas par vous spécifiquement, précisa Gowron. L'empire n'a jamais eu d'allié plus fiable. En toute honnêteté, mon accession au poste de chancelier aurait été beaucoup plus difficile sans vous.

Picard ne fit aucun commentaire, mais Gowron savait très bien à quoi il devait penser. Sans l'Entreprise, qui était intervenu à un moment clé de la guerre civile klingonne et de sa lutte contre la famille Duras, il semblait très probable

que le Klingon n'aurait accédé à rien. Picard se contenta de réclamer un éclaircissement :

— Si ce n'est à moi en particulier, à qui vous réferez-vous ?

— À la Fédération, et aux ouvertures qu'elle est en train de faire aux Romuliens, déclara Gowron.

Picard s'y attendait un peu. Pendant son voyage vers Qo'noS, il avait eu tout le temps de passer en revue les choses susceptibles d'inquiéter Gowron. Le récent développement de liens entre la Fédération et les Romuliens figurait sûrement en haut de la liste.

— Si c'est tout ce qui vous préoccupe, je puis vous assurer que l'Empire Klingon reste une des pièces maîtresses de la paix actuelle.

— La paix actuelle, répéta Gowron. (Il ricana.) Picard, sommes-nous en train de parler de la même galaxie ? Elle est plus menacée que jamais. Dans une époque aussi agitée, il est normal de remettre en question toutes les alliances.

— Pas celles conclues avec la Fédération, affirma Picard.

— Vous vous exprimez en son nom ? demanda Kahless.

— Je ne suis qu'un capitaine de Starfleet. Si vous vouliez parler avec un diplomate de la Fédération, vous auriez pu demander qu'on vous en envoie un. Même si je ne vois pas ce qu'il y a à négocier. Puisque c'est ma présence que vous avez requise, je suppose que vous recherchez l'avis sincère d'un ami plutôt qu'un discours officiel. Je me trompe ?

— Pas du tout. Et puisque vous êtes notre ami, nous pouvons vous exposer ce que nous désirons, dit Gowron.

Picard posa les coudes sur la table.

— Puisque je suis votre ami, de quoi s'agit-il ?

— Nous désirons que la Fédération mette un terme immédiat à ses tractations avec les Romuliens, l'informa Gowron. Qu'elle leur rende le bouclier d'invisibilité qu'ils lui ont confié, et qu'elle leur exprime clairement son intention de ne plus négocier avec eux.

— Les Romuliens sont indignes de confiance, ajouta Kahless. Et en tant qu'alliés de la Fédération, nous nous sentons menacés par ces tractations. Nous les considérons comme une insulte à notre honneur et comme un préjudice porté à notre sécurité interne.

— Nous n'avons pas oublié que les Romuliens ont aidé la famille Duras, dit Gowron. Et vous ne devriez pas l'oublier non plus.

— Les gens qui étaient autrefois des ennemis peuvent devenir des alliés, plaida Picard. Je ne devrais pas avoir besoin de vous le dire, car si ce n'était pas le cas, nous ne serions pas assis à la même table aujourd'hui.

— Je suis d'accord. De la même façon, les gens qui étaient autrefois des alliés peuvent devenir des ennemis. C'est ce qui s'est passé pour les Klingons et les Romuliens. Et nous pensons que les Romuliens manipulent la Fédération pour

continuer leur vendetta contre nous. Puis contre les Vulcains... Et, au bout du compte, contre la Fédération elle-même.

— Une Fédération apparemment trop stupide pour s'en apercevoir, lâcha Kahless.

— Je n'apprécie guère le mépris que vous nous témoignez, empereur, dit froidement Picard. Quant à vous, Gowron, j'ai pris note de vos inquiétudes. Mais je ne peux pas vous assurer que la Fédération rompra ses liens actuels avec les Romuliens. J'admets que la galaxie est un endroit dangereux en ce moment, et que la Fédération ne demeurera pas éternellement en paix. Mais n'est-ce pas une raison supplémentaire de chercher un maximum d'alliés ?

— Chacun ses inquiétudes, dit Gowron en haussant les épaules. Pour l'instant, les nôtres concernent les rapports des Romuliens avec la Fédération. Nous n'approuvons pas la direction qu'ils semblent prendre, et nous ne souhaitons pas qu'ils se développent.

— Je suppose, dit Picard, que vous vous contentez d'exprimer une inquiétude ?

Il y eut une longue pause.

Soudain, un couteau apparut dans la main de Kahless. Il le fit tourner entre ses doigts et l'abattit sur la table, où il le planta avec un bruit retentissant. La lame continua à vibrer dans le bois longtemps après que l'empereur l'eut lâchée.

— Kahless a le goût du drame, dit Gowron. Et il ne répugne pas à recourir à des métaphores visuelles pour s'exprimer.

Le symbolisme de ce geste n'échappa pas à Picard.

— Voulez-vous dire que vous tranchez tous vos liens avec la Fédération si elle continue à améliorer ses relations avec les Romuliens ?

— Nous n'excluons aucune mesure de rétorsion, dit Kahless. Y compris une éventuelle déclaration de guerre.

— Êtes-vous devenu fou ?

— Loin de là. Je suis l'empereur de mon peuple et son guide spirituel. Ce serait nous dévaloriser nous-mêmes que de considérer les Romuliens - ces assassins ! - comme des alliés potentiels. Car c'est bien de cela qu'il est question, capitaine. Si la Fédération est notre alliée, et que les Romuliens sont les alliés de la Fédération, nous sommes censés être alliés avec les Romuliens. Or, cette idée nous est intolérable.

— Sans compter que s'ils devaient se retourner contre nous et nous attaquer, la Fédération serait déchirée par des loyautés conflictuelles, ajouta Gowron. Nous ne pourrions pas compter sur votre aide. Peut-être devrions-nous même vous considérer comme nos ennemis. Dans ce cas, il vaudrait mieux vous déclarer la guerre sans attendre.

— Gowron... Kahless... Vous vous êtes laissé emporter par votre imagination. Vous avez échafaudé des hypothèses négatives et vous réagissez avant qu'une seule se réalise.

— C'est ainsi qu'on évite les embuscades et les attaques par surprise. Et que les Klingons protègent leur existence.

— Je comprends. Mais je peux vous dire que la Fédération n'appréciera pas que vous lui posiez un ultimatum.

— Ultimatum, répéta Gowron. C'est un terme si froid, si dénué de passion...

— Nous lui préférons celui de « menace », renchérit Kahless.

Les deux Klingons échangèrent un sourire.

Un spectacle qui n'avait rien de plaisant.

Gowron s'était montré plutôt généreux en attribuant des quartiers à Picard pour la durée de son séjour sur Qo'noS. Une chose était certaine : s'il avait besoin d'une arme blanche, il n'aurait pas à chercher loin. Les murs de sa suite étaient couverts de couteaux et d'épées de toutes les tailles et de toutes les formes.

Picard avait résumé l'entretien à Starfleet, et obtenu le genre de réponse qu'il attendait. Ses supérieurs lui avaient conseillé de faire son possible pour calmer le jeu. La Fédération exploitait déjà ses ressources au maximum de ses possibilités ; elle n'avait pas besoin d'un conflit ouvert avec les Klingons.

Quand il avait demandé s'il ne serait pas préférable d'envoyer sur Qo'noS un diplomate professionnel, on lui avait répondu que la personne la plus indiquée, un certain Jean-Luc Picard, était justement dans les parages.

Picard n'en avait pas été surpris. Si la Fédération reconnaissait la nécessité d'envoyer une délégation diplomatique, elle devrait faire appel aux membres de plusieurs espèces. Tous les gouvernements planétaires ; seraient informés des inquiétudes des Klingons. Du coup, celles-ci auraient aussitôt le statut de crise potentielle. Picard était bien placé pour savoir qu'une crise potentielle pouvait rapidement dégénérer en incident, un incident en confrontation, et à partir de là...

Il valait mieux ne pas en arriver « là ».

Un peu plus tard, des coups retentirent à la porte de ses appartements. Picard posa sur ses genoux le livre qu'il était en train de feuilleter.

— Entrez.

La porte coulissa, et il cligna des yeux, l'air surpris.

— Will ! s'exclama-t-il. Je ne m'attendais pas à vous voir ici !

Debout sur le seuil de la chambre, Riker répliqua :

— Moi non plus... capitaine.

CHAPITRE XXI

Aux commandes du vaisseau éclaireur, Worf s'inquiétait en observant Riker du coin de l'œil.

Après leur altercation feutrée, le commandeur avait sombré dans une somnolence que Worf jugeait très frustrante. Il avait la certitude que Riker ne s'était pas montré honnête sur la raison de sa présence sur Bétazed. Mais le moment était peut-être mal choisi pour une confrontation en règle.)

Riker n'avait pas ouvert un œil depuis des heures. Partagé entre l'amusement et le doute, Worf se demandait combien de chemin il pourrait encore parcourir sans savoir vers où ils se dirigeaient. Étant donné leur trajectoire et leur vitesse actuelle, ils atteindraient les limites de la galaxie dans quatorze ans environ. Le Klingon espéra que son compagnon se réveillerait avant.

Cette histoire le mettait mal à l'aise. En quittant Qo'noS, il avait l'intention d'effectuer des recherches minutieuses et d'interroger tous les individus auprès de qui Sela aurait pu se fournir en hommes ou en équipement, puis de scanner la zone pour y trouver des signatures de distorsion qu'il aurait pu suivre. Mais il ne s'attendait pas à se laisser guider par un lien psychique dont la nature lui échappait.

En outre, il devait admettre qu'il éprouvait une certaine jalousie. Deanna et Riker avaient eu une relation chamelle autrefois, et ils partageaient une relation mentale que Lwaxana venait d'amplifier. Worf commençait à peine à croire Deanna quand elle affirmait qu'il n'était pas en concurrence avec Riker. Maintenant, il devait accepter l'idée que le commandeur soit plus proche que jamais de sa fiancée. Sans que cela lui ait coûté d'efforts, puisque Lwaxana s'était contentée d'implanter quelque chose dans sa tête. Ça semblait si injuste...

Au fond de lui, Worf savait bien qu'il n'aurait pas dû s'inquiéter, mais remercier le ciel qu'ils disposent d'un moyen rapide et direct de retrouver Deanna et Alexander. Mais il ne pouvait pas s'en empêcher. Et il sentait son ressentiment croître un peu plus à chaque minute.

Puis Riker se redressa brusquement sur son siège, les yeux écarquillés.

— Droit devant, annonça-t-il. Faites-nous sortir de distorsion, monsieur Worf.

— Sortie de distorsion, confirma le Klingon.

Il ralentit, et l'espace, autour d'eux, reprit son aspect normal.

— Où sommes-nous ? demanda Riker.

Worf le dévisagea, l'air surpris.

— C'est vous qui nous guidez, commander. Je pensais que vous le sauriez.

— Je suis relié à elle, pas à une carte stellaire. Alors, où sommes-nous ?

Le Klingon vérifia rapidement.

— Dans le système de Lintar. Quatre planètes, mais aucune d'habitable.

Bien que... Lintar Quatre ait une lune dotée d'une...

— C'est là. Je le sens, coupa Riker.

Il le sentait.

Il le sentait !

Worf fut pris d'une furieuse envie de cogner la tête de son supérieur contre la console de pilotage en hurlant : « Et ça, vous le sentez ? » Il savait que c'était indigne de lui, mais ça n'y changeait rien. Jamais il n'aurait cru possible d'éprouver tant de jalousie. D'une certaine façon, ça l'impressionnait. Ça prouvait à quel point il aimait Deanna.

À moins qu'il ne fût furieux de voir Riker empiéter sur son territoire.

Le vaisseau approcha de la lune de Lintar IV en vitesse d'impulsion. Assis au bord de son siège, Will Riker se pencha sur la console de pilotage comme pour arriver plus vite à destination.

Worf effectua un rapide balayage.

— Aucun signe de vie jusqu'ici.

— Ils pourraient être dissimulés. Dans ce cas, il nous faudra plus longtemps pour les repérer.

— C'est vrai. Donc, vous êtes certain qu'ils sont là ?

— Absolument certain.

Worf eut une moue pensive.

— J'ai un plan pour les localiser.

— Je vous écoute.

— Vous allez guider notre vaisseau jusqu'à la surface de la planète. Il y a deux combinaisons environnementales dans le compartiment arrière. Nous les enfileurons, nous nous munirons de tricordeurs manuels pour plus de sûreté et nous descendrons chercher l'entrée de leur antre. Dès que nous l'aurons localisée, nous nous glisserons dedans, nous capturerons Sela et nous nous servirons d'elle comme otage pour l'échanger contre Alexander et Deanna. Puis nous reviendrons ici et nous quitterons cette zone après avoir averti Starfleet de la présence des Romuliens.

Soudain, les senseurs clignotèrent. L'espace ondula, et un Oiseau de Proie romulien qui devait avoir une puissance de feu vingt fois supérieure à la leur se matérialisa devant eux.

— Ou nous pourrions nous rendre..., dit Will.

— Ça marcherait sans doute aussi, concéda Worf.

Tom Riker s'éveilla et tendit une main vers l'autre côté du lit, où il s'attendait à trouver Sela endormie.

Mais sa main se posa sur des draps froids. Sa compagne était partie depuis un bon moment. Son absence acheva de réveiller Tom.

La porte s'ouvrit, livrant passage à Sela. Tout habillée, les bras croisés, elle l'observait avec une franche curiosité.

— Will, appela-t-elle, il s'est passé quelque chose d'intéressant.

— Vraiment ? marmonna Tom, s'enroulant dans la couverture avant de se lever. Avons-nous enfin décidé ce que nous allons faire de Deanna et d'Alexander ?

— Tout à fait. Habille-toi et rejoins-moi en salle d'interrogatoire, sur le pont numéro trois.

— D'accord.

Quelque chose dans le ton de Sela l'inquiétait, mais il n'aurait su dire quoi.

Tom se prépara rapidement et sortit des appartements de sa compagne. Dans le couloir, il croisa plusieurs Romuliens qui lui jetèrent des regards étranges. Il se demanda quel était leur problème.

La pièce désignée par Sela était divisée en deux parties. La première, meublée d'une table et de quelques chaises, servait aux interrogatoires habituels. La seconde, visible à travers un bouclier de plexi, abritait un assortiment de matériel médical destiné à des investigations plus... poussées et plus déplaisantes.

Une poignée de Romuliens étaient déjà là, parmi lesquels Kressn, dont Riker se méfiait comme de la peste. Pour commencer, il n'avait pas compris comment le bougre apparaissait et disparaissait à volonté. Sela avait jugé inutile de le lui révéler. Peut-être utilisait-il un bouclier d'invisibilité portable. Mais si tel était le cas, pourquoi les autres Romuliens n'en étaient-ils pas pourvus aussi ? Tom avait la certitude que c'était important, et il n'aimait pas qu'une pièce majeure du puzzle lui échappe.

Sela aussi était là, et avec elle...

Tom sursauta en découvrant Will Riker. Worf se tenait près de son double, et arborait une mine sombre qui ne présageait rien de bon.

— Comme c'est charmant, dit Sela. Et si intrigant... (Elle fit les cent pas autour des deux Riker.) Nous avons fait un scan d'ADN sur notre visiteur, et figure-toi qu'il correspond au tien en tous points. Cet homme est ton double parfait. Tu pourrais m'expliquer ça, Will ?

— Je pensais qu'il serait ravi de s'en charger à ma place, répondit Tom.

— Oh, j'en suis certaine. Mais nous ne lui avons rien demandé pour le moment, et comme c'est un bon officier de Starfleet, il est resté muet. C'est donc à toi que je pose la question, Will. Qui est-il ?

Tom n'hésita pas.

— Il s'appelle Tom Riker. Enfin, c'est ainsi qu'il se fait appeler.

En parlant, il surveillait Will. Mais celui-ci demeura impassible.

Visiblement, il ne comprenait pas ce qui se passait et préférait lui accorder le bénéfice du doute... Pour le moment. Et Worf, en bon subalterne, se gardait bien d'intervenir.

Tom exposa rapidement les circonstances qui avaient permis la création d'un second Riker. Il se contenta d'intervertir les rôles et de se faire passer pour l'original, sans mentionner que Tom Riker, au lieu de prendre son poste de lieutenant à bord du *Gandhi*, avait rejoint le *Maquis*. Sela aurait pu trouver étrange que les deux Riker tournent mal et trahissent la Fédération au même moment...

Que les deux Riker tournent mal...

Bizarre. Jamais il n'avait envisagé la situation sous cet angle. Il avait toujours tenté de rationaliser ses actions, de leur trouver des causes logiques et acceptables. Mais sous le regard méprisant du véritable Will Riker, il se sentait...

Perdu.

— Incroyable, lâcha enfin Sela.

Elle regarda Kressn. Tom remarqua qu'il hochait imperceptiblement la tête.

— Donc, il est Tom et tu es Will. Exact ?

— Quand on y réfléchit bien, pour dire la vérité... Nous sommes tous les deux Will Riker. L'un de nous a seulement pris un autre nom.

Une fois de plus, Kressn acquiesça. C'était un geste très subtil, mais que Sela aurait facilement pu capter du coin de l'œil. D'une façon ou d'une autre, il la tenait informée de ce qui était vrai et de ce qui ne l'était pas. Peut-être avait-il des pouvoirs de télépathie. Ça expliquerait comment il apparaissait et disparaissait à volonté : il convainquait les gens qu'il n'était pas là.

Autrement dit, Tom était dans une position très vulnérable. Si Sela exigeait des détails, il ne s'en tirerait pas avec un mensonge.

Mais la jeune femme se tourna vers Will et demanda :

— Cette description des événements de Nerval IV est-elle exacte ?

— Raisonnablement.

— Ça alors. Dans quel univers curieux nous vivons...

Au grand soulagement de Tom, elle hochait la tête comme si elle était satisfaite par leurs explications.

— D'accord. Nous venons donc de passer de zéro option à tout un éventail d'options. Ce qui va nous être très utile. Messieurs... (Elle s'immobilisa devant Worf et Will.) Je vais vous proposer un marché.

— Les Klingons ne passent pas de marchés, l'informa Worf.

— Et les officiers de Starfleet non plus, ajouta Will.

— Je vois. Dans ce cas, pouvez-vous me dire de quelle façon vous espériez sortir d'ici ? Vous comptiez peut-être tous nous abattre ? Ou avez-vous cru que nous vous rendrions la Bétazoïde et le gamin klingon par bonté d'âme ?

— Des renforts seront là dans une heure, déclara Will. Ils connaîtront votre signature de distorsion et pourront facilement vous retrouver. Vous n'accomplirez rien en nous retenant ici. Si vous avez deux sous de jugeote, vous décamperiez avec vos hommes avant l'arrivée de Starfleet.

C'était un bluff des plus convaincants. Mais le cœur de Tom se serra quand il vit Kressn secouer la tête à l'intention de Sela.

— Je préfère attendre avec vous ! Vous savez quoi ? Je vais même partir du principe que c'est un mensonge. Que vous êtes venus seuls malgré les embûches. Où avez-vous donc perdu votre uniforme, Tom ?

Will haussa les épaules et ne répondit pas, une réaction dont Tom le félicita mentalement.

— Après tout, peu importe. Worf... Tom... Voici ce qui va se passer. Nous voulons que l'un d'entre vous soit notre agent pour accomplir une mission qui pourrait s'avérer suicidaire, mais que nous jugeons indispensable. Nous avons besoin que vous tentiez d'assassiner Gowron.

Worf et Will se regardèrent.

— Vous avez déjà essayé quelque chose de similaire autrefois, en reprogrammant l'esprit de Geordi La Forge pour qu'il assassine le chancelier Vagh, fit remarquer le Klingon.

— Vous ne m'avez pas bien écoutée, grogna Sela. Je n'ai pas dit que vous deviez réussir à l'assassiner. Si vous y arrivez, tant mieux, mais ça n'est pas nécessaire. Vous tenterez de l'empoisonner en lui offrant une bouteille de bière romulienne que vous affirmerez avoir prise à bord d'un vaisseau ennemi. Il appréciera l'ironie, je le sais. Et il fera confiance à Worf, pour qui il nourrit tant d'estime, ou à Tom Riker s'il se fait passer pour le second du célèbre capitaine Picard.

« D'une façon ou d'une autre, arrangez-vous pour qu'il boive. Une seule gorgée le rendra très malade ; deux le tueront. Si les Klingons ne réussissent pas à le sauver, ce sera encore mieux pour nous. Mais s'il survit, il considérera la simplicité de cette tentative d'assassinat comme un signe de mépris de la part de la Fédération. Et il sera forcé de riposter. Lui... ou son successeur.

— Je vois. Et comme il s'agit d'une mission suicide, dit Will sans quitter Tom du regard, il est évident que le Riker original n'est pas prêt à risquer sa peau. Mais je suis surpris que vous n'ayez pas tenté de manipuler son esprit comme vous l'avez fait autrefois pour Geordi.

— En vérité... (Sela adressa un sourire charmeur à Tom.) C'était exactement ce que j'avais l'intention de faire. Mais il était si... charmant, et amusant aussi. Je n'étais pas pressée. Tôt ou tard, je me serais lassée de lui, et

j'aurais sans doute fini par l'utiliser. Maintenant, ça ne sera même plus nécessaire. Tout le monde est gagnant.

— Ça, c'est vous qui le dites, grogna Worf.

— Tous les gens qui comptent sont gagnants, rectifia Sela. Si ça peut vous rassurer, messieurs... Vous précipiterez la rupture de relations qui se détériorent à la vitesse grand V. Gowron soupçonne déjà la Fédération de vouloir le trahir, à cause des tractations qu'elle conduit avec le gouvernement romulien. Considérez ça comme... une police d'assurance.

— Si vous croyez que l'un de nous deux serait capable d'empoisonner Gowron et de porter atteinte aux liens qui unissent la Fédération à l'Empire Klingon, vous vous trompez lourdement, affirma Worf.

— M. Worf parle en notre nom à tous les deux, ajouta Riker.

— Vraiment. C'est curieux, Will, dit Sela en se tournant vers Tom. Il semble que ton double soit plus loyal que toi à la Fédération.

— Il peut s'offrir ce luxe. Il n'a pas souffert autant que moi.

— Tu as d'autres excuses ridicules à nous servir pour justifier ton comportement ? cracha Will.

Mal à l'aise, Tom soutint néanmoins son regard.

Sela s'approcha de Will et de Worf.

— Vous devez comprendre : si vous refusez, nous serons obligés de recourir à la torture. En revanche, si vous acceptez... Celui qui se portera volontaire risque fort de ne pas en revenir, mais nous nous engagerons à relâcher l'autre, ainsi que Deanna Troi et Alexander. Nous n'aurons plus de raisons de les garder. Évidemment, nous effacerons leurs souvenirs pour qu'ils ne puissent pas nous nuire, mais ça s'arrêtera là.

— Rien de ce que vous pourrez dire ne nous fera pas changer d'avis, s'entêta Will.

— Ah, mais je n'ai pas dit que nous comptions vous torturer.

Des gardes introduisirent Deanna et Alexander dans l'autre moitié de la pièce. Ils étaient accompagnés par un grand Romulien, vêtu d'une blouse de médecin, qui déballa une seringue hypodermique.

Quand Deanna et Alexander aperçurent Worf et Riker, l'espoir éclaira leur visage. Mais ils comprirent aussitôt que leurs « sauveurs » n'étaient pas en meilleure position qu'eux.

Furieux mais impuissants, Will et Worf durent regarder les gardes attacher Deanna et Alexander sur des tables d'examen, de l'autre côté de la cloison en plexi.

— Laissez-les partir ! exigea Will.

— Je sais, je sais..., railla Sela. Des renforts de Starfleet arrivent. Ils seront là d'une minute à l'autre. Mais il faut bien passer le temps en les attendant. Tok, vous pouvez y aller.

Le médecin hocha la tête et vida la seringue dans le bras de Deanna. Puis il la remplit de nouveau et fit la même chose à Alexander.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Worf.

Sela l'ignora.

— Will, dit-elle à Tom, je dois reconnaître que je suis intriguée. J'ai hâte de découvrir si ton double nourrit des sentiments plus forts que les tiens pour Deanna.

Elle regarda Will et Worf.

— Messieurs, le docteur Tok vient d'injecter du poison à ces deux êtres qui vous sont chers. C'est une substance à action assez lente, donc vous disposerez de plusieurs minutes pour les regarder mourir. Au cas où vous accepteriez mes conditions, le docteur leur administrera un antidote.

Les minutes les plus longues de la vie de Tom Riker commencèrent alors.

Le poison qui avait été injecté à Deanna et à Alexander n'était pas une simple toxine indolore qui les tuerait lentement. Il courait dans leurs veines comme du feu liquide.

Deanna fut la première à crier. Alexander parvint à se retenir un peu plus longtemps, mais il ne tarda pas à gémir tout bas.

Puis de plus en plus fort.

Deanna avait fermé les yeux, et Tom comprit aussitôt pourquoi. Elle ne voulait pas les regarder, ne voulait pas voir Will et Worf. Elle savait qu'ils ne pouvaient rien faire. On venait de leur demander quelque chose de terrible et on se servait d'Alexander et d'elle comme moyen de pression.

Si elle tournait la tête vers eux, s'ils lisaient de l'espoir dans ses yeux, cela risquait de les influencer. La jeune femme préférait mourir que de mettre ses amis dans cette situation.

À moins qu'elle n'ait pas su lequel implorer...

Alexander ne quittait pas son père du regard. Il faisait de son mieux pour ravalier des hurlements. De temps en temps, un cri forçait le passage entre ses dents serrées. Mais pour chacun de ceux qu'il lâchait, il en étouffait une dizaine. Qu'espérait-il obtenir en fixant Worf de la sorte ? se demanda Tom. Son aide ? Son approbation ?

— Sela, est-ce vraiment nécessaire ?

— Oui, Will. À moins que tu ne te portes volontaire pour y aller à leur place.

Tom ne pouvait plus réfléchir. Son esprit était paralysé. Il n'avait pas grand-chose à perdre. Discréditer la Fédération... Pourquoi pas ?

Mais il avait prêté serment au Maquis. Il lui restait du travail à faire. Et pour qui se serait-il sacrifié ? Pour Deanna ? Il se souvint de la froideur avec laquelle elle lui avait parlé, du mépris qu'il avait vu dans ses yeux. Elle l'avait pris pour un traître, bien qu'il ait tenté de lui expliquer, de la façon la plus subtile

possible, qu'il avait cherché un moyen de saboter les plans de Sela en tenant Worf à l'écart.

Bref, elle lui avait signifié clairement qu'elle était trop bien pour lui.

Qu'elle aille se faire voir !

Elle est mourante... Regarde-la... Elle est mourante...

Tom se força à faire taire la petite voix, dans son esprit.

Les cris des victimes devinrent de plus en plus déchirants. Même Alexander n'arrivait plus à se retenir.

— Le temps presse, messieurs, rappela Sela. Ils ne tiendront plus très longtemps.

La peau de Deanna avait pris une couleur grisâtre, et Alexander ne semblait pas mieux en point. Un voile s'était abattu sur leurs yeux, et ils tremblaient.

— Alors ? insista Sela.

On eût dit qu'on venait d'arracher le cœur de Will Riker de sa poitrine.

Worf, lui, resta stoïque.

— La mort plutôt que le déshonneur. Deanna appartient à Starfleet et mon fils est un Klingon. Ils comprendront. Si la situation était inversée... Si j'étais à leur place... Je préférerais mourir plutôt que de les voir s'humilier en cédant aux exigences de terroristes dans votre genre. C'est la voie klingonne. Un enfant klingon et une femme qui souhaite épouser un Klingon doivent le savoir.

— Je vois, dit Sela. Dans ce cas, Tom... Leur sort repose entre vos mains. Vous êtes l'arbitre. Allez-vous coopérer ou non ?

Alexander et Deanna agonisaient. Dans quelques instants, antidote ou pas, il serait trop tard. La jeune femme poussa le cri le plus déchirant que les deux Riker aient jamais entendu.

Alors Will Riker hurla :

— D'accord, je vais le faire ! Je ferai tout ce que vous voudrez !

— Tok ! appela aussitôt Sela.

Le docteur était prêt. Il injecta immédiatement l'antidote aux prisonniers : d'abord Deanna, puis Alexander.

Un instant, il sembla que ça ne ferait pas de différence. Puis les convulsions s'espacèrent et diminuèrent d'intensité.

— Signes vitaux revenus à la normale, annonça Tok en consultant ses instruments. L'antidote a fonctionné... mais c'était juste. La prochaine fois, Sela, prévenez-moi un peu plus tôt.

— Ça ne dépendait pas de moi, mais d'eux, dit la Romulienne. Ou plutôt de Tom Riker, précisa-t-elle en désignant Will. Si vous refusez de coopérer comme prévu, ou si vous essayez de nous doubler... Ils mourront.

— Je comprends.

Tom Riker ne savait plus ce qu'il ressentait. Du soulagement ? Du mépris envers Will... Ou de la gratitude ? Qu'était-ce donc ?

Will ne put soutenir le regard de Worf. Tandis qu'on les emmenait, Tom eut l'impression que tout n'allait pas se passer pour le mieux entre eux. Parce que le Klingon était bien le seul dont les émotions semblaient limpides.

Il était fou de colère.

Tom se demanda pourquoi son double avait sauvé la fiancée et le fils de Worf. Grâce à son sacrifice, la joyeuse petite famille recomposée allait s'en tirer sans une égratignure... ou presque. Il veillerait personnellement à ce que Seltienne parole.

L'un dans l'autre, la situation se présentait très mal pour Will, mais admirablement bien pour Worf.

Alors, où était le problème ?

CHAPITRE XXII

— Et vous osez vous considérer comme un officier de Starfleet ! explosa Worf.

Will et lui avaient été bouclés dans la même pièce le temps que les Romuliens parviennent à dégoter une tenue de Starfleet. Il n'y avait rien de bien intéressant : juste une penderie contenant des uniformes romuliens. Riker avait songé à en mettre un pour tenter de filer en douce, mais il aurait du mal à se faire passer pour un Romulien. Worf, lui, n'avait pas la moindre chance.

Adossé au mur, Will s'efforçait de mettre de l'ordre dans ses pensées. Il n'accorda même pas un regard à son compagnon.

— Pas maintenant, Worf !

— Comment avez-vous pu accepter ?

— J'ai dit : pas maintenant, répéta Riker.

— Pas cette fois, grogna le Klingon. Vous ne vous servirez pas de votre grade pour me faire taire. Enfin, si vous en avez le courage.

Riker s'empourpra.

— Très bien. Alors, d'homme à homme... Surveillez vos paroles, Worf.

— Ce que vous avez fait était mal. Admettez-le.

— Je n'avais pas le choix.

— Je vois. Vous allez prétendre que le... lien empathique... qui vous relie à Deanna vous y a forcé.

Riker secoua la tête.

— Ce n'était qu'un moyen de la localiser. Émotionnellement, il ne fait aucune différence. Je peux vous assurer qu'il n'a pas pesé sur mon jugement.

— Dans ce cas, pourquoi... ?

— Je vous l'ai dit : je n'avais pas le choix.

— Autrement dit, je l'avais. Et vous pensez que je n'ai pas fait le bon.

— Vous avez fait ce qui était juste pour vous. J'ai fait ce qui était juste pour moi.

— Vous auriez dû faire ce qui était juste pour Starfleet ! Vous avez prêté serment en tant qu'officier !

— Ne me faites pas la leçon. Je ne le supporterai pas. Je n'ai rien à vous prouver.

— Non. Mais vous aviez quelque chose à prouver à Deanna, pas vrai ?

— Je n'essayais pas de lui prouver quelque chose : seulement de lui sauver la vie. Et au cas où ça vous aurait échappé, j'ai également sauvé celle de votre fils.

— Et vous espérez qu'il vous en sera reconnaissant ? Une mort honorable, telle est...

— ... la voie klingonne. Croyez-moi, je le sais. Mais avez-vous songé qu'Alexander n'était pas prêt à partir simplement parce que vous aviez décidé que son heure était venue ?

— Vous osez insinuer que je ne voulais pas sauver mon fils ?

— Je ne sais plus, lâcha Riker. Je vous ai côtoyé pendant la moitié de ma vie d'adulte, et vous êtes toujours un mystère pour moi. Je ne vous comprends pas mieux qu'au premier jour. J'ignore ce que vous voulez, ou ce qui vous est passé par la tête quand cette femme nous menaçait.

— Je voulais les sauver, dit Worf. Mais il existe une chose plus importante que la vie, et c'est la façon dont on la vit.

— Moi, je voulais qu'ils continuent à vivre, de quelque façon que ce soit. Peu importe que nous ne soyons pas d'accord : j'ai pris ma décision, ce qui vous décharge de toute responsabilité. (Riker fit la grimace, indiquant qu'il en avait assez de cette conversation.) Si quelqu'un doit être déshonoré, ce sera moi. L'important, c'est que j'aie réussi à gagner du temps. Je n'ai pas l'intention d'empoisonner Gowron, mais il nous fallait un répit pour réfléchir, pour...

— Vous leur avez montré qu'on peut forcer un officier de Starfleet à renier son serment en le faisant chanter. Croyez-vous que ça s'arrêtera là ? Même s'ils nous laissent partir - ce dont je doute fort -, ils penseront qu'ils peuvent procéder de la même façon avec d'autres officiers. Et si ces officiers refusent de céder comme vous l'avez fait, leur famille et leurs amis en subiront les conséquences.

— Je... n'ai pas... cédé, dit Riker en se forçant à garder son calme. J'ai pris une décision logique qui...

— Vous avez cédé !

— Vous auriez voulu que je les regarde mourir, c'est ça ?

— J'étais prêt à le faire.

— Mais eux n'étaient pas prêts, Worf ! Même si vous l'avez éduqué à la façon klingonne, Alexander n'était peut-être pas disposé à mourir pour répondre à votre définition de l'honneur ! Y avez-vous pensé ?

Worf fit un pas en avant.

— Je sais pourquoi vous avez fait ça.

— Éclairez donc ma lanterne...

— Pour être certain que vous vous dresseriez toujours entre Deanna et moi.

— C'est ridicule ! cria Riker.

— Vous n'avez jamais cessé de l'aimer, avouez-le.

— Worf, ce n'est pas le moment de...

— Il n'y en aura pas d'autre ! Je vais vous dire tout ce que j'ai sur le cœur ! Plus d'hypocrisie et de politesse mielleuse ! J'en ai assez de votre indécision. Moi, je savais ce que je voulais avec Deanna ; je l'ai eu, et vous ne le supportez pas. Quand nous avons annoncé nos fiançailles, vous étiez furieux ! Contre vous-même pour avoir hésité pendant toutes ces années ! Et contre moi, qui m'étais déclaré alors que vous n'osiez pas !

— J'ai fait ce qui était bon pour Deanna et pour moi à l'époque. Je ne pouvais pas fabriquer des émotions qui n'étaient plus là parce que ça m'arrangeait !

— Elles ont toujours été là... C'est bien votre problème ! Vous n'avez pas pu vous résoudre à prendre Deanna quand elle vous appartenait, mais vous ne supportiez pas non plus l'idée que je m'empare d'elle.

— Dans ce cas, pourquoi n'ai-je rien dit quand vous avez commencé à sortir ensemble ?

— Parce que ça vous aurait forcé à vous engager. Et vous êtes bien trop égoïste pour vous créer des obligations. Mais pas moi. Mon existence est dédiée au code d'honneur klingon, à Deanna et à notre vie commune.

— Intéressant que vous les placiez dans cet ordre-là..., raille Riker.

Il s'était détaché du mur et se déplaçait lentement, tel un matador qui guide un taureau. Worf et lui tournaient l'un autour de l'autre comme s'ils cherchaient une ouverture physique et verbale pour se faire du mal.

— Si vous connaissiez quelque chose à l'amour, vous sauriez qu'il passe toujours en premier. Toujours.

— Si vous connaissiez quelque chose à l'honneur, vous sauriez qu'il existe des choses plus importantes que l'amour. Mais vous le savez. Sauf qu'en ce qui vous concerne, ces choses-là sont votre carrière et vos intérêts.

— Si c'est vrai, pourquoi suis-je prêt à me sacrifier pour la sauver ?

— Je vous l'ai déjà dit : pour me rabaisser à ses yeux. Pour vous assurer que vous resterez le premier dans son cœur. Admettez que c'est ce que vous voulez.

— Vous n'avez aucune idée de ce que je veux.

— Je vous connais bien...

— Vous n'en avez aucune idée !

Soudain, Will sentit des vanes s'ouvrir en lui. Un flot d'émotions déferla en menaçant de le submerger.

— Vous n'avez aucune idée de ce que c'était, Worf ! Vous voir ensemble, la savoir dans vos bras ! Voir son regard s'éclairer d'un véritable amour, comme celui qu'elle éprouvait pour moi autrefois... Sauf que c'était vous qu'elle

regardait ! Chaque fois, chaque maudite fois que je vous voyais avec elle, j'avais l'impression qu'on me plongeait un couteau dans le cœur.

« Je n'ai jamais cessé de l'aimer. C'est ce que vous vouliez entendre ? J'étais venu sur Bétazed pour le lui dire. Et si ça avait dû provoquer votre rupture, je m'en moquais, pourvu que Deanna me revienne ! Si elle n'avait plus rien éprouvé pour moi, j'en aurais pris mon parti sans la blâmer.

« Il y a des années, j'ai décidé que nous ne pouvions pas être ensemble. Ça venait de moi, et de moi seul. Elle n'a jamais cessé de m'aimer, jamais. Mais moi, j'étais l'officier en second de l'Entreprise ! Je n'avais pas de temps à consacrer à une relation de couple. Je ne pouvais pas m'abandonner aux sentiments qu'elle suscitait en moi. Sans compter la possibilité que notre histoire tourne mal en dépit de tout. Après toutes ces années, nous avons changé. Ça aurait très bien pu ne plus marcher.

« Alors, je me suis forcé à croire que je ne ressentais plus rien pour elle. Et j'ai réussi à en convaincre la femme qui me connaît mieux que personne. La meilleure partie de moi ! Je l'ai fait pour notre bien à tous les deux. Ayant pris cette décision, comment aurais-je pu m'opposer à votre relation avec elle ? Ou lui refuser le droit d'être heureuse ?

— Et je suis censé vous témoigner de la sympathie à cause de ça ?

Les poings serrés, Worf tremblait sous la pression d'émotions qu'il contrôlait de plus en plus mal.

— Nous sommes Imzadi, insista Will. Ça signifie que...

— Je sais ce que ça signifie. Lwaxana m'en a parlé.

— Le savoir sur un plan intellectuel ne suffit pas. Je ne m'attends pas à ce que vous compreniez.

— Parce que vous me prenez pour un imbécile ?

— Non ! Parce que vous n'avez jamais ressenti pour personne ce que je ressens pour Deanna ! Sinon, vous n'auriez pas accepté de la laisser mourir ! J'ai eu beau essayer de me convaincre que c'était terminé, le fait demeure : nous étions, nous sommes et nous serons toujours Imzadi !

— Comment osez-vous me dire ce que je ressens ou pas ? (Il n'était plus qu'à quelques centimètres de Riker.) Pensez-vous que j'ignorais ce que chacun de vous représentait pour l'autre ? Que je ne sentais pas votre fantôme planer entre nous chaque fois que nous étions ensemble ? Que je n'avais pas l'impression d'être en concurrence permanente avec vous, rien de ce que je faisais ne pouvant suffire ?

« Quand nous parlions, il me semblait toujours qu'elle comparait mes sentiments aux vôtres. Quand nous faisons l'amour, j'avais la certitude qu'elle pensait à vous. Et pourtant, j'étais prêt à lui donner la relation que vous ne vouliez pas lui offrir. Que vous aviez peur de lui offrir.

— Je n'avais pas peur...

— Bien sûr que si : vous mouriez de trouille de partager votre vie avec elle ! De mettre en danger votre précieuse carrière ! D'aimer quelqu'un davantage que vous ne vous aimez ! Pensez-vous que je n'avais aucune crainte quand j'ai commencé à la courtiser ? Le risque qu'elle me rejette était si grand ! Mais je l'ai fait quand même, parce que l'enjeu en valait la peine. Et pourtant, elle était incapable de trancher ses liens avec vous. Un lâche qui avait refusé de se mouiller pour elle !

La voix de Worf avait pris tant de puissance qu'elle en devenait assourdissante.

— Il est facile de lui offrir votre vie maintenant ! De vous gagner son amour éternel en mourant comme un héros, et de m'abandonner le rôle du méchant qui a refusé de se sacrifier pour elle ! En réalité, vous étiez trop pleutre pour être là quand Deanna avait besoin de vous, et maintenant, vous êtes trop vil pour faire votre devoir quand la Fédération a besoin de vous.

Riker le frappa.

Ce n'était pas une de ses initiatives les plus judicieuses.

Son poing s'écrasa sur le menton de Worf, et il sentit une de ses phalanges se briser sous l'impact. L'effet de surprise suffit à renverser le Klingon, qui resta sur le sol trois bonnes secondes.

Puis il se releva d'un bond et se jeta sur Riker.

Celui-ci recula très vite. Les deux premiers coups de poing de Worf le manquèrent de loin. Son adversaire étant déséquilibré, Riker lui flanqua un coup de genou dans l'estomac.

Worf se plia en deux assez longtemps pour lui permettre d'abattre ses deux poings sur sa nuque aux muscles noueux : un mouvement qu'il avait déjà utilisé à bord d'un vaisseau klingon pendant un programme d'échange. À l'époque, ça avait plutôt bien marché.

Mais cette fois, ça ne ralentit pas Worf. Pis, ça réussit seulement à l'irriter un peu plus.

Will Riker fut propulsé dans les airs. Worf lui avait saisi une jambe d'une main et un bras de l'autre, et il s'était relevé en le hissant à bout de bras. Un instant, Riker crut qu'il allait faire un vœu et se servir de lui comme d'un bréchet de poulet, le brisant pour que son souhait se réalise. Mais le Klingon pivota et le projeta de toutes ses forces contre un mur.

Riker s'y écrasa avec le bruit d'un sac de patates mouillé et glissa sur le sol. À demi sonné, il vit Worf charger de nouveau. Il tenta de s'écarter de son chemin en rampant, mais son adversaire le saisit à la gorge, le força à se relever et lui rugit de fureur dans les oreilles.

Riker enfonça ses ongles dans la main de Worf. C'était la seule partie du Klingon qu'il pouvait atteindre, et la seule tactique à laquelle il pouvait penser.

Le Klingon lâcha à peine un grognement. Il tenta de dégager sa main, mais Riker s'y accrochait comme si sa vie en dépendait... ce qui était peut-être le cas. Du sang coula, et Worf repoussa violemment Riker. Il trébucha mais parvint à reprendre son équilibre.

Worf se jeta sur lui pour lui flanquer une volée de coups de poing qu'il bloqua en se fiant à son instinct. Jamais il n'avait réagi aussi rapidement. Le Klingon cria de frustration. Riker en profita pour lui donner un coup de tête.

Sa première attaque mise à part, il n'aurait pu choisir plus mauvaise option.

L'impact dut s'entendre sur tout le pont du vaisseau. Worf ne broncha pas, mais le monde tourna autour de Riker. Puis, sans que le Klingon ait eu à remuer le petit doigt, il tituba et s'effondra.

À sa décharge, il tenta aussitôt de se relever. Worf l'observa en secouant la tête.

Riker lui flanqua un coup de pied dans le bas-ventre.

Le Klingon était tellement sûr que son adversaire avait son compte, qu'il se laissa surprendre et tomba à genoux.

Riker voulut tirer parti de son avantage, mais il n'en eut pas le temps. La nausée le submergea - sans doute un effet secondaire de son coup de tête -, et il s'effondra de nouveau en essayant de ne pas vomir.

— A... Assez, réussit-il à articuler.

— C'était... une question... ou une affirmation ? haleta Worf.

À cet instant, un groupe de Romuliens fit irruption dans la pièce. Ils constatèrent les coups que les prisonniers avaient échangés et le docteur Tok secoua la tête d'un air ennuyé.

— Emmenez celui-là, dit-il en désignant Worf, et bouclez-le avec son fils et sa fiancée.

Les gardes obéirent pendant que le médecin s'agenouillait près de Riker. Il tira un tricot de sa trousse et l'approcha du visage tuméfié de l'humain.

— Tenez-vous tranquille, grogna-t-il.

— Que faites-vous ?

— Je vous redonne une allure présentable. Au cas où vous ne vous en seriez pas rendu compte, vous étiez déjà en assez mauvais état à votre arrivée ici, et les bagarres contre des Klingons sont rarement bénéfiques pour le teint. D'après Sela, si elle vous envoie tel quel sur Qo'noS, vous aurez beaucoup de mal à vous faire passer pour Will Riker.

— Croyez-moi, c'est la dernière personne que j'aie envie d'être en ce moment.

Worf n'était pas sûr de la réaction que provoquerait son arrivée dans la cellule de Deanna et d'Alexander. Il fut soulagé lorsque la jeune femme leva les yeux vers lui, soupira : « Oh, Worf... Dieu merci » et se jeta dans ses bras.

La chaleur de son corps et la douceur de son étreinte apaisèrent les inquiétudes du Klingon. Bien qu'elle appartînt à Starfleet, Deanna avait été éduquée à la manière bétazoïde. Elle aurait pu avoir du mal à comprendre que Worf soit prêt à la sacrifier plutôt que d'oublier son devoir.

— Je savais que tu étais vivant... Même après t'avoir vu tomber... Je le savais... Et tu nous as retrouvés...

— Tout ira bien.

— Oui, dit Alexander. (Il marqua une pause et ajouta :) Grâce à Riker. Un silence pesant tomba sur la pièce.

Un instant, Worf voulut s'en prendre à son fils. Le réprimander d'avoir osé lui parler sur ce ton. Mais la situation était déjà assez pénible. Le moment était venu de faire preuve de patience, de compréhension et de toutes ces choses idiotes que Deanna avait tenté de lui enseigner.

De leur enseigner à tous les deux...

Avant que Worf puisse ouvrir la bouche, Deanna se tourna vers son fils.

— Alexander... Ce qu'a fait ton père... C'était la chose la plus juste pour lui.

— Alors, Riker avait tort de vouloir que nous vivions ?

— Non... Lui aussi a fait la chose la plus juste à ses yeux.

Worf frissonna en entendant cet écho des paroles de Riker. Y avait-il un sujet sur lequel ces deux-là ne soient pas d'accord ? Restait-il une place pour lui dans cette équation ?

— Alexander, je pensais que tu comprendrais. Ne t'ai-je donc rien appris ?

— Oh que si, répliqua le jeune garçon. Tu viens de m'apprendre quelle importance tu accordes à ma vie et à celle de Deanna. Et tu as si bien réussi que si je dois ne jamais te revoir, je m'en fiche complètement.

— Alexander ! s'exclama Deanna.

Dans des circonstances ordinaires, Worf aurait explosé. Mais il se sentait émotionnellement vidé après son altercation avec Riker.

— Alexander... Pendant que tu agonisais, une partie de moi agonisait avec toi. Mais tout ce que je suis, tout ce en quoi je crois, me disait que je n'avais pas le choix. Mes engagements envers Starfleet, la Fédération et le mode de vie klingon m'obligeaient à...

Alexander s'approcha lentement, les poings serrés, et cria :

— Ça n'avait rien à voir avec Starfleet ou la Fédération, ni avec le mode de vie klingon ! Tu as obéi à ta stupide fierté !

— C'est faux ! Mon premier souci est de faire mon devoir.

— Plus que de nous protéger Deanna et moi ?

— Tu ne comprends pas.

— Bien sûr que si. C'est très clair.

Alexander fit demi-tour et alla s'asseoir à l'autre bout de la cellule, tournant le dos à son père.

En se regardant dans le miroir qu'on lui avait fourni, Will fut ravi de voir que son visage avait repris une apparence normale. Et pour une raison qu'il ne s'expliquait pas bien, l'uniforme de Starfleet qu'il portait l'aidait à se sentir de nouveau humain.

Avait-il trahi cet uniforme en « cédant » aux exigences des Romuliens ?

Bien que cette idée lui répugnât, il avait dit la vérité à Worf. Face aux menaces de Sela, il n'avait pas eu le choix. Le problème n'était pas de savoir comment il avait pu sauver Deanna et Alexander, mais comment Worf avait pu refuser de le faire. Là encore, Will s'était montré honnête en affirmant qu'il ne comprenait pas le Klingon, qui demeurait un mystère pour lui de bien des façons.

Mais il avait parfois du mal à se comprendre lui-même, alors...

Sa propre voix résonna dans le couloir.

— Je souhaite passer quelques minutes en tête-à-tête avec le prisonnier, dit Tom au Romulien qui montait la garde devant la porte. Ne vous en faites pas : je ne vois pas comment il pourrait s'échapper.

Un instant plus tard, il entra dans la pièce.

— Tu es venu me narguer ? lança Will.

— Non, répondit calmement son double. (Il marqua une pause, comme pour rassembler ses pensées.) Will... Je sais que tu ne me tiens pas en très haute estime...

— Tu comptes encore me servir ton petit discours sur les difficultés que tu as rencontrées ? Sur les cartes que tu n'as jamais eues en main ? Comment peux-tu justifier ta trahison ?

— Envers qui, Will ? Envers quoi ? Comme toi, je me contente de faire mon devoir. Mes engagements concernent une autre organisation que les tiens, voilà tout. D'accord, je suis devenu membre du Maquis pendant que tu restais au sein de Starfleet. Et alors ? Il faut bien que l'un de nous joue le rôle du jumeau maléfique.

À sa propre surprise, Will éclata de rire.

— Je ne te considère pas comme quelqu'un de maléfique. Stupide, certes... Mais pas maléfique.

— Très aimable à toi... Nous ne sommes pas si différents. Tu viens de renier ton serment à Starfleet en prenant le risque de déclencher une guerre interplanétaire, tout ça pour une femme. Cela ne fait-il pas de toi un traître ?

— Ce n'est pas la même chose.

— Tes raisons sont peut-être différentes, mais le résultat est le même. Ne me dis pas le contraire ; tu le sais aussi bien que moi. (Tom s'accroupit près de son double et baissa la voix.) Tu peux bernier Sela... Mais pas nous. N'essaye pas de me mentir. Je sais ce que tu comptes faire. Tu tenteras de t'en sortir en doublant les Romuliens au dernier moment. Tu t'efforces de gagner du temps, et contrairement à Worf, tu te fiches de mentir, de perdre la face ou de céder

sous la pression si ça doit te permettre d'atteindre ton objectif. Tu ne pouvais pas te résoudre à la laisser mourir.

— Vraiment ? Dans ce cas, puisque nous sommes si semblables, explique-moi pourquoi tu étais prêt à la laisser mourir.

Tom baissa les yeux.

— Tu sais... La première fois que je t'ai rencontré... Quand j'ai vu que tu avais côtoyé Deanna pendant des années sans la laisser entrer dans ta vie... J'ai ressenti du mépris pour toi. Et peut-être que j'en ressens encore aujourd'hui. Mais d'une certaine façon, tu es plus fort que je n'aurais jamais pu l'être. Parce que tu as résisté au désir de reprendre votre relation, parce qu'il te semblait que ça serait mieux pour elle.

— M. Worf pense que c'était un signe de lâcheté.

— D'après ce que j'ai vu de lui, ça ne m'étonne pas. Il n'a pas encore appris que ce n'est pas parce qu'on peut faire une chose qu'on doit la faire. Il se laisse gouverner par ses impulsions.

— Ses impulsions le poussaient à sauver Deanna et Alexander, mais il leur a résisté pour servir une cause supérieure. Moi pas. Qu'est-ce que ça fait de moi ?

— Un petit malin. Comme je te l'ai déjà dit, je me doute que tu n'as pas l'intention d'obéir à Sela. Tu dois avoir une idée derrière la tête.

Will allait répondre, mais il s'interrompit, une lueur de prudence passant dans son regard.

— Tu dois me prendre pour un débile complet.

— Sûrement pas ! Pourquoi ?

— Si je préparais quelque chose... Si j'avais un plan... Crois-tu vraiment que je te le révélerais ?

— Ah, j'oubliais : je suis un traître.

— C'est vrai. Tu ne peux pas savoir ce que c'est, Tom... D'avoir honte de moi-même et de ne rien pouvoir y faire, parce que ce n'est pas moi... Mais que ça l'est quand même.

— Évidemment. Pourquoi devrais-je avoir honte de toi ? Will Riker le grand, Will Riker le sage ! Même lorsqu'il trahit ses idéaux, il ne le fait pas pour servir une stupide cause politique. Non, il le fait... (Il se frappa la poitrine du poing.)... par amour.

« Will... Combien de gens se demandent s'ils agiraient différemment dans le cas peu probable où on leur accorderait une seconde chance ? En ce qui concerne ta relation avec Deanna, tu es sans doute le forban le plus veinard de la galaxie, parce que mon existence t'a donné l'occasion de le savoir. Et la réponse, c'est que tu n'agirais pas différemment. Tu ne trouves pas ça commode ?

— Où veux-tu en venir ?

— Au fait que moi, je ne peux pas savoir. Si les choses étaient à refaire, les referais-je différemment ? Pour m'en assurer, je ne dispose pas d'un double

créé par un accident de téléportation. Si je veux le savoir, le seul moyen, c'est de recommencer moi-même.

Avant que la signification des paroles de Tom ne lui apparaisse clairement, Will sentit un picotement sur son bras. Baissant les yeux, il vit deux fléchettes enfoncées dans son biceps droit. Son regard dériva vers la main de Tom, qui tenait une petite arme.

— Bonne nuit, Will.

Le monde tourna autour de Will Riker. Il tenta de se ressaisir, mais sans succès.

Quelques instants plus tard, il tomba mollement sur le sol.

— Après tout, lança Tom en observant le corps inanimé de son double, quand on a déjà trahi une fois, il n'est pas difficile de recommencer.

Quand les Romuliens vinrent chercher leur prisonnier, ils ne virent qu'un seul Riker assis au milieu de la pièce : celui qui portait l'uniforme de Starfleet.

— Où est Will Riker ? demandèrent-ils.

— Comment pourrais-je le savoir ? C'est lui mon geôlier, pas l'inverse, répliqua Tom. Il a dit qu'il avait d'autres choses à faire. C'est tout ce que je sais.

Malgré la gravité de la situation, il ne pouvait s'empêcher de la trouver amusante. Il se faisait passer pour Will Riker depuis une éternité, en espérant qu'on ne le démasque pas. Il avait si bien joué son rôle qu'il avait convaincu les Romuliens qu'il était son double.

Et maintenant, il devait se faire passer pour Tom Riker... Ça n'aurait pas dû être difficile, vu qu'il était Tom. Mais il devait se réhabituer à répondre à son prénom et pas celui de Will. Qui n'avait jamais été le sien. Tout en l'étant quand même.

Il sentit poindre un début de migraine.

— Venez ! ordonna l'un des gardes.

Ils escortèrent Riker dans le couloir, sans se douter que Will, inconscient, gisait dans le placard.

Quelques instants plus tard, Tom fut face à face avec Sela. Il chercha une trace de méfiance dans les yeux de la Romulienne, mais n'en décela aucune.

— Nous sommes-nous bien compris, Tom ?

— Parfaitement.

Elle lui tendit la bouteille de bière empoisonnée.

— Ne l'ouvrez pas avant de la présenter à Gowron. S'il pense que quelqu'un y a versé quelque chose, il répugnera à boire, même si elle lui est offerte par une personne aussi digne de confiance que vous.

— Et nous ne voulons surtout pas de ça.

— Non, dit Sela. Nous n'en voulons surtout pas.

— Comment vais-je aller sur Qo'noS ?

— Nous disposons d'une navette de la Fédération dont nous nous sommes emparés il y a quelque temps. Ce sera plus que suffisant. Dès votre arrivée, sollicitez une entrevue avec Gowron et faites ce que vous avez à faire. Croyez-moi, si vous manquez à votre parole, je le saurai. Et je saurai aussi si vous réclamez de l'aide ou que vous tentez de nous trahir. Nous avons des yeux et des oreilles là-bas.

— Et s'il se passe un événement indépendant de ma volonté ? Deanna, Worf et Alexander ne devraient pas avoir à en souffrir.

— Vous avez raison : ils ne devraient pas. (La voix de Sela se durcit.) Voilà pourquoi je vous suggère de réussir.

CHAPITRE XXIII

— Will ! s'exclama Picard. Je ne m'attendais pas à vous voir ici !

Debout sur le seuil de sa chambre, Tom Riker répliqua :

— Moi non plus... capitaine.

Il entra dans les quartiers de Picard, qu'il balaya du regard, l'air aussi nonchalant que possible. En réalité, son cerveau fonctionnait à plein régime.

Il était en présence du seul homme capable de l'aider à retourner la situation.

Son arrivée inopinée sur la planète mère des Klingons avait été accueillie avec une certaine surprise par les autorités locales. Pendant le voyage, Tom avait inventé une histoire compliquée : il était venu seul pour manifester son amitié à Gowron, et lui faire savoir que tous les officiers de Starfleet n'approuvaient pas les récentes ouvertures faites aux Romuliens. Cette stratégie avait de grandes chances de flatter la vanité de Gowron et de lui ouvrir les portes de Qo'noS.

Mais il n'avait pas eu le temps d'ouvrir la bouche avant qu'on lui lance :

— Nous supposons que vous êtes venu voir le capitaine Picard ?

Tom avait fait son possible pour ne pas trahir sa stupéfaction.

— Absolument, avait-il affirmé.

On l'avait aussitôt introduit auprès de Jean-Luc Picard.

Ça le plaçait dans une position délicate. Désormais, il n'avait plus de prétexte politique pour solliciter une audience privée avec le chancelier. Mais s'il restait avec Picard, il finirait forcément par se retrouver en sa présence.

Mieux encore, il lui suffirait de raconter la vérité à Picard. De se confier à lui, de lui révéler où les autres étaient retenus prisonniers. À partir de là, le capitaine n'aurait qu'à contacter Starfleet, qui enverrait un vaisseau de sauvetage délivrer Deanna, Worf et Alexander. C'était parfait.

Un peu trop parfait !

Tom ne savait pas s'il pouvait réellement faire confiance à Picard.

Il ne le connaissait pas, après tout. Will, lui, le connaissait. Mais son double était la preuve vivante qu'on ne peut pas se fier aux apparences. Sela s'était donné beaucoup de mal pour lui démontrer à quel point les Klingons avaient confiance en Picard. Se contentait-elle d'exprimer son mépris envers un adversaire, ou le capitaine était-il passé du côté des Romuliens ?

Et si ce n'était pas le véritable Picard, mais un métamorphe ? Sela avait bien dit que des agents romuliens étaient en place sur Qo'noS, et qu'ils surveilleraient Tom. Était-ce la vérité, ou bluffait-elle pour s'assurer de sa coopération ?

Mais si Picard était dans le camp des Romuliens, pourquoi ceux-ci avaient-ils besoin de quelqu'un d'autre pour tenter d'empoisonner Gowron ? Peut-être parce qu'ils ne voulaient pas compromettre la couverture de cet agent si bien placé. Grâce au sacrifice de Tom Riker, qui ne leur était rien, Picard garderait les mains propres.

Tom ne savait plus quoi faire. Quelle ironie ! Il en était réduit à juger le monde entier selon sa propre perspective, née d'une moralité corrompue.

En réalité, il connaissait un moyen de sauver Gowron.

Les otages devraient être capables de s'enfuir sans aide extérieure. Car c'était le vrai Will Riker qui était resté sur la lune de Lintar IV et bénéficiait désormais de la confiance - relative - de Sela. Pas le Will Riker que la jeune femme considérait comme un traître, mais l'officier de Starfleet qui, comme son double, se retrouverait bizarrement obligé de se faire passer pour lui-même. Il bondirait sur la première occasion de s'échapper avec les prisonniers. Peut-être étaient-ils déjà libres en ce moment...

Donc, Tom n'avait pas besoin de l'aide de Picard.

Sauf que... Il ne pouvait pas être certain à cent pour cent que son double réussirait. Il avait besoin d'une solution de rechange qui lui permette, au cas où Picard serait un traître, de faire malgré tout croire à Sela qu'il avait agi de bonne foi.

C'était assez compliqué, mais Tom avait la certitude qu'il réussirait. Le seul inconvénient, c'était que son plan lui coûterait la vie.

Au fond, c'était un bien petit prix à payer.

— Asseyez-vous, Will, je vous en prie, dit Picard.

Tom saisit une chaise, la retourna et s'assit à califourchon dessus, croisant les bras sur le dossier.

— Je suis un peu étonné, avoua Picard. Je croyais que Starfleet vous avait confié un poste d'enseignant à l'Académie.

— Le planning a été modifié à la dernière minute pour arranger un autre professeur, improvisa Tom. Comme il était disponible immédiatement, mais pris dans six mois, les responsables ont inversé nos interventions.

— Vous allez en avoir, du temps libre !

— Une perspective terrifiante, monsieur.

— Qu'est-ce qui vous amène sur Qo'noS ?

— Pour être parfaitement honnête, je n'avais rien d'autre à faire.

Starfleet m'a dit que vous étiez ici et j'ai pensé vous rejoindre. Pour une fois,

nous pourrions nous amuser un peu sans nous soucier de gérer les affaires courantes de l'Entreprise.

— Excellente idée, Will, mais je suis quand même surpris. Starfleet devait garder le secret autour de mes activités.

— Je sais me montrer très persuasif quand il le faut.

— Je n'en ai jamais douté, numéro un.

Ils bavardèrent un moment de choses et d'autres. Tom souhaitait désespérément pouvoir lire dans la tête de son interlocuteur, pour savoir s'il lui tendait un piège ou s'il était réellement digne de confiance. Il était étrange de penser que ses propres actions, depuis qu'il avait trahi Starfleet pour s'engager dans le Maquis, l'avaient rendu incapable de croire en la sincérité d'autrui.

Le regard de Tom se posa sur le livre que Picard avait abandonné à son entrée.

— Un livre papier ? s'étonna Tom. On n'en voit plus beaucoup.

— J'ai toujours été amateur d'antiquités, vous le savez, numéro un.

— Évidemment. Puis-je... ? (Il tendit la main pour le prendre et sursauta en lisant le titre sur la couverture.) Un Conte de Noël...

— Eh oui. Ma faiblesse pour Dickens me perdra.

— Je l'aime beaucoup, moi aussi. C'est amusant, j'en parlais avec quelqu'un il n'y a pas si longtemps.

— Quelqu'un que je connais ?

Tom songea à Saket et se demanda comment les choses auraient tourné si le Romulien n'était pas mort.

— Non, lâcha-t-il au bout d'un moment. Non, je ne crois pas. (Il s'efforça de reprendre un ton léger.) Pourquoi Un Conte de Noël, entre toutes ses œuvres ?

— Parce qu'il traite de thèmes qui m'intéressent. La rédemption. L'idée qu'aucune âme n'est irrécupérable, qu'on peut toujours se racheter. Que le passé importe peu, au fond : seul compte l'avenir.

— Vous vous trompez, capitaine. Si le passé ne comptait pas, la notion de châtement disparaîtrait, puisque nous repartirions de zéro chaque matin.

Tom reposa le livre.

— J'espère qu'un jour, les êtres pensants auront atteint un stade de développement tel que la seule idée d'avoir fait quelque chose de mal sera un châtement suffisant, et que nous pourrions effectivement repartir de zéro chaque matin. Et vous, quel est votre œuvre favorite de Dickens ?

— Un conte de deux villes. Un homme identique à un autre... Qui se sacrifie pour que ceux qui comptent pour lui aient une seconde chance de vivre heureux.

Il songea à ce qu'il avait fait jusque-là...

... À ce qu'il comptait faire le lendemain...

Et murmura :

— « Ce que je vais faire est bien, bien meilleur que tout ce que j'ai jamais fait ; le repos que je vais connaître sera bien, bien meilleur que tous ceux que j'ai jamais connus. »

— Tout va bien, numéro un ?

— Très bien, monsieur.

— Bon. Si ça ne vous fait rien, je crois que je vais me coucher tôt ce soir. Ma conversation avec Gowron et Kahless a été épuisante. J'espère que ça se passera mieux demain. Qui sait ? Avec vous à mes côtés, je me montrerai peut-être deux fois plus convaincant.

— C'est bien mon plan, dit Riker.

Ils avaient rendez-vous avec Gowron et Kahless à quinze heures, car le chancelier avait d'autres affaires à traiter avant de les recevoir.

Assis dans ses quartiers, Riker contemplait la bouteille de bière romulienne posée près de lui. Il se tourna vers un moniteur et lança :

— Ordinateur ?

— Opérationnel, répondit une voix gutturale.

Vu l'endroit où il était, Tom ne pouvait pas s'attendre à autre chose.

— Ordinateur... Je souhaite enregistrer un message. Il faudra...

Tom s'interrompit. Il lui avait semblé entendre un curieux bruit de liquide, comme s'il y avait une fuite quelque part. Pivotant dans son siège, il regarda autour de lui pour voir si de l'eau gouttait dans la pièce. Rien. Tout était parfaitement sec : les armes accrochées au mur, comme dans la suite de Picard, les meubles inconfortables... Il ne vit rien qui sorte de l'ordinaire.

Tom regarda le moniteur.

— Ce message devra être remis à Jean-Luc Picard demain à seize heures précises. Tu le préviendras par l'intermédiaire de son combadge. Est-ce bien compris ?

— Compris.

— Voilà le message. (Tom marqua une pause et se lança.) Capitaine, je ne suis pas William Riker mais son double, Thomas. J'ai pour mission d'empoisonner le chancelier Gowron demain. Pour des raisons qui m'appartiennent, j'ai décidé de la mener à bien. Mais je voulais vous informer que le... véritable... (Ce mot avait failli lui rester coincé en travers de la gorge)... William Riker est prisonnier sur la lune de Lintar IV en compagnie de Worf, de son fils Alexander et de Deanna Troi. Merci d'envoyer un vaisseau pour les délivrer aussi rapidement que possible. Tom Riker, terminé.

Épuisé, il se radossa à son siège en se frottant les yeux. Il avait tant de choses à dire, tant d'explications à fournir. Mais il n'osait pas courir le risque, au cas où Picard serait un traître. Ainsi, si Sela interceptait ce message, elle penserait qu'il avait fait de son mieux... Et avec un peu de chance, elle ne se vengerait pas sur les otages.

Il n'y aurait de nouveau qu'un seul William Riker dans l'univers. Et c'était sans doute mieux ainsi.

Obsédé par cette idée, et sachant qu'il vivait ses dernières heures, Tom Riker alla se coucher.

À sa grande surprise, il n'eut aucun mal à s'endormir. Et pour la première fois depuis des mois, il connut un sommeil paisible.

Quand William Riker revint à lui dans le placard, vêtu des habits qu'il avait vus sur le dos de son double, il crut d'abord avoir perdu la raison.

Mais Will n'était pas un imbécile, et il lui fallut quelques instants pour comprendre ce qui s'était passé. Il avait du mal à y croire, mais il comprenait... Comme Tom l'avait prévu.

Quand il sortit de la pièce, aucun Romulien ne montait la garde dans le couloir. C'était presque trop parfait. Il lissa sa tunique du plat de la main et regarda autour de lui en se demandant que faire. Bien entendu, le plus urgent était de délivrer Deanna, Worf et Alexander. Il ne savait pas encore comment s'y prendre, mais il était à peu près certain de réussir.

Il venait de s'engager dans le couloir d'un pas nonchalant quand il vit Sela venir à sa rencontre, flanquée d'un groupe de gardes.

— Où étais-tu passé, Will ? demanda la jeune femme.

— Je me sentais un peu fatigué, répondit-il en guise d'excuse.

Elle lui pinça affectueusement le menton.

— Sous-entendrais-tu que je t'épuise ?

— Je n'irais pas jusque-là...

— Parfait. (Sela se tourna vers les gardes qui l'accompagnaient.) Emparez-vous de lui.

Avant que Riker puisse lever le petit doigt, les Romuliens l'eurent entouré.

— Que faites-vous ? demanda-t-il tandis qu'ils l'entraînaient dans le couloir.

Sela les suivit, l'air amusé par sa confusion.

Quelques instants plus tard, les gardes le poussèrent sans douceur dans la cellule où étaient déjà Worf, Deanna et Alexander. Riker trébucha et s'affala sur le plancher.

— Je vous le laisse, lâcha Sela. Je sais qu'il est habillé comme le mien, mais c'est le vôtre.

— Quoi ? s'étonna Deanna.

Comme si elle s'adressait à une simple d'esprit, Sela expliqua patiemment :

— C'est Will Riker. Mais ce n'est pas mon Will Riker. C'est le vôtre. Celui que votre cher Klingon a failli décapiter.

— Quoi ? répéta Deanna, qui comprenait de moins en moins.

Sela lâcha un soupir excédé pendant que Riker se relevait.

— L'homme qui était avec moi, et qui se faisait passer pour Will Riker... Celui que nous avons délivré d'une colonie pénitentiaire cardassienne... C'était en réalité Tom Riker. Celui-là, qui a apparemment décidé de jouer le jeu dès son arrivée parmi nous, est William Riker.

— Vous saviez depuis le début, souffla Deanna.

— Pas depuis le début. Je l'ignorais au moment où il est... entré en ma possession. Mais je ne suis pas idiote. En effectuant des recherches, j'ai découvert qu'un certain lieutenant Tom Riker avait été condamné à une peine d'emprisonnement sur Lazon II. Alors, je me suis amusée à vérifier ses origines. Les renseignements sont une de mes spécialités, chère Deanna.

— Dans ce cas, pourquoi l'avez-vous laissé continuer cette mascarade ?

— Parce que je pensais qu'il pouvait m'être utile. Et entre-temps... Disons qu'il me divertissait. Lors de notre premier tête-à-tête, Kressn a eu l'amabilité de le pousser un peu dans ma direction. Curieusement, après ça, il n'a pas résisté beaucoup. À long terme, je voulais me servir de lui pour mes plans. Quand vous êtes entrée dans le jeu, je les ai adaptés en tenant compte de votre présence. Je ne m'attendais pas vraiment à ce que Worf coopère. Croyez-moi, je connais la tournure d'esprit des Klingons. Un Riker ou un autre, ça ne faisait pas de différence pour moi.

Repensant à une chose que Sela avait dite un peu plus tôt, Deanna se tourna vers Worf.

— Tu t'es battu avec Will ?

— Nous étions... en désaccord, se contenta de répondre le Klingon.

Riker ricana.

— Si je comprends bien, Sela, vous avez laissé votre amant prendre ma place, et vous l'avez très probablement envoyé à la mort. Tout ça pour empoisonner Gowron.

La Romulienne éclata de rire.

— Vous avez vraiment une imagination limitée. Il ne s'agit pas seulement d'éliminer le chancelier.

Tous la regardèrent sans comprendre.

— Dans ce cas, que... ?

— Tom Riker pense transporter une bouteille de bière empoisonnée. Mais ce n'est pas le cas. Ce qu'il transporte, c'est un virus génétique, créé par une race peu connue qui réside dans l'espace thallonien et dérobé pour moi par mon vieil ami et mentor Saket.

« À l'instant où Tom ouvrira la bouteille en présence de Gowron, le virus se répandra dans les airs comme un génie prêt à exaucer tous mes vœux. Il tuera le chancelier et les personnes qui l'entoureront. Puis il se propagera hors de la salle du conseil et, selon mes estimations, éliminera la population klingonne de Qo'noS en l'espace de trente-six heures.

Worf hoqueta de surprise. Malgré son stoïcisme habituel, il semblait horrifié par la perspective que Sela évoquait si calmement.

— Bien entendu, continua la jeune femme, l'empire s'étend bien au-delà de Qo'noS. Tous les Klingons ne mourront pas. Mais je vous assure qu'ils sauront qui blâmer. En résumé... Tom Riker se sacrifiera pour vous... Je vous relâcherai dans une galaxie où les survivants de l'empire massacreront à vue toute personne liée à Starfleet... Et mon souhait le plus cher se réalisera. (Elle eut un sourire carnassier.) Tout le monde sera gagnant.

Quand Riker et Jean-Luc Picard furent escortés dans la salle du conseil, Tom sentit son cœur se serrer en découvrant que les dignitaires étaient là en compagnie de Gowron et de Kahless.

— Riker ! grogna Gowron. Quelle surprise. Que fichez-vous ici ?

Tom fit un pas en avant, la bouteille de bière dans la main.

— Je suis venu apporter mon soutien moral au capitaine Picard... et vous remettre en gage de mon estime un petit cadeau que vous devriez trouver amusant.

Il tendit la bouteille à Gowron, qui y jeta un coup d'œil et lâcha un éclat de rire pareil à un aboiement.

— De la bière romulienne ! Où l'avez-vous trouvée ?

— Sur un vaisseau que nous avons arraisonné. Elle vient de la réserve personnelle du commandant, semble-t-il.

Les membres du conseil manifestèrent bruyamment leur approbation en tapant du poing sur l'accoudoir de leur siège.

Gowron prit la bouteille pour l'examiner de plus près. Alors Riker s'exclama :

— Qu'avez-vous dit, chancelier ?

Gowron leva vers lui un regard étonné. Avant qu'il puisse ouvrir la bouche, Riker continua sur un ton coléreux :

— Vous me vexez, chancelier ! Je vous apporte un cadeau, et vous osez mettre ma bonne foi en doute ?

— Qu'avez-vous dit, Gowron ? intervint Kahless.

Gowron se tourna vers lui en secouant la tête.

— Je...

— Il a dit : « C'est sans doute du poison ! » coupa Riker.

Les Klingons crièrent de surprise. Du coin de l'œil, Riker vit l'incompréhension la plus totale s'afficher sur le visage de Picard.

Gowron semblait hébété.

— Si c'est ce que vous pensez, pourquoi ne me demandez-vous pas de boire le premier ? lança Riker. C'est bien ce que vous vous apprêtiez à faire, n'est-ce pas ?

Un instant, son regard se riva dans celui de Gowron. Il tenta d'y faire passer tout le désespoir dont il était capable, priant pour que le Klingon entre dans son jeu.

Le chancelier plissa les paupières.

— Oui, déclara-t-il soudain. Oui, j'insiste pour que vous goûtiez cette bière, puisque vous prétendez être de bonne foi.

— Gowron ! grogna Kahless.

Le chancelier se tourna vers lui :

— Nous vivons une époque dangereuse, empereur ! On n'est jamais trop prudent, vous devriez le savoir !

Se tournant vers Tom, il ordonna :

— Vous d'abord, Riker. (Il lui rendit la bouteille.) Ouvrez-la ! Pour ce que j'en sais, elle va peut-être vous exploser à la figure.

Convaincu qu'il venait d'éviter un incident intergalactique, Tom pensa : Adieu, la vie. Adieu, ma seconde chance. Adieu, tout ce que je voulais ou espérais être capable d'accomplir. Adieu, Deanna. Adieu, Will. Et pour l'amour du ciel, ne gâche pas notre vie, cette fois.

Puis il empoigna le goulot de la bouteille.

CHAPITRE XXIV

Assise dans la salle de communication, Sela attendait que son agent sur Qo'noS la contacte.

Elle ne se souvenait pas d'avoir jamais été aussi heureuse.

Elle imaginait le sol jonché de cadavres ennemis. Des Klingons morts ou agonisants, jeunes et vieux, immense tas de chair pourrissante. Ce serait sa carte de visite, son billet de retour dans les bonnes grâces de son gouvernement. Elle cesserait d'être un ronin, privée de tout lien avec son peuple, d'être une ratée et, plus important encore, de déshonorer la mémoire de son père.

Quant à sa mère... Elle pouvait pourrir en Enfer. C'était une femme faible. Sinon, elle aurait toujours été en vie.

— Sela...

La Romulienne nommée Beji qui surveillait les senseurs pivota sur son siège. Sa peau avait pris une teinte cireuse.

— Nous avons un problème, annonça-t-elle.

La bouteille refusait de s'ouvrir.

Tom tira sur le bouchon, encore et encore, sans réussir à l'arracher. Il leva les yeux vers Gowron qui l'observait d'un air ébahi, comme s'il n'avait plus la moindre idée de ce que le commandeur Riker - pourtant réputé sain d'esprit - s'efforçait de faire.

Soudain, la bouteille se tortilla entre ses mains. Tom sursauta, la laissa tomber et la regarda, stupéfait.

La bouteille se redressa et enfla. Elle s'étira, s'allongea jusqu'à être aussi haute que lui. Puis elle s'élargit, dessinant la silhouette humanoïde de...

— Bonjour, lieutenant Riker, salua Odo.

Le chaos menaçait de se répandre sur la lune de Lintar IV.

— C'est un vaisseau de la Fédération ! cria Beji. Et il fonce vers nous !

— Vous en êtes certaine ? demanda Sela.

— Absolument !

Ils étaient trop loin de tout pour que ce soit une coïncidence. Il n'y avait aucune chance qu'un bâtiment s'aventure dans les parages en quête d'une planète colonisable. C'était d'ailleurs pour ça qu'ils avaient choisi cet endroit.

Et pourtant... Les prisonniers n'avaient pas pu alerter Starfleet. À leur arrivée, Sela avait questionné Will Riker et Worf sur la façon dont ils les avaient

localisés, histoire de savoir si leur sécurité était menacée et s'ils ne devraient pas plier bagage dans les plus brefs délais. Will Riker - le vrai - lui avait servi une histoire franchement surréaliste à propos du lien psychique qu'il entretenait avec Deanna Troi. Sela lui aurait ri au nez si Kressn n'avait pas confirmé qu'il disait la vérité. Une vérité pour une fois plus incroyable que la fiction.

Mais alors, comment... ?

Ça n'avait plus d'importance.

L'Oiseau de Proie romulien était en orbite autour de la lune. Pour téléporter Sela et ses hommes à bord, il devrait baisser son bouclier d'invisibilité, permettant au vaisseau de la Fédération de lui tirer dessus. Afin de réduire le temps pendant lequel il serait vulnérable, il était nécessaire de rassembler tous les occupants de la base en un même point pour les transporter en une seule fois.

— Les prisonniers ! cracha Sela, furieuse. Ils ont réussi à signaler leur position ! Allez les chercher et filons ! Allez tous au centre de téléportation. Nous devons évacuer la base !

Aussitôt, une demi-douzaine de Romuliens descendirent à l'étage inférieur où Worf, Deanna, Alexander et Will Riker étaient retenus. Sous la menace de disrupteurs, et sous la surveillance de Kressn, ils les firent sortir de leur cellule et les poussèrent dans le couloir.

Malheureusement pour eux, dans leur précipitation, ils ne se montrèrent pas assez prudents.

Alexander tendit une jambe et fit trébucher un des gardes, qui alla percuter un de ses camarades, qui en bouscula à son tour un autre...

C'était l'ouverture qu'attendaient les prisonniers.

Riker lança son poing dans la figure du Romulien le plus proche. Tandis que son adversaire titubait, il s'empara de son disrupteur, fit volte-face et abattit un second garde.

Pendant ce temps, les Klingons avaient bondi ensemble. Worf saisit le bras d'un des gardes et le propulsa dans les pattes d'un autre, tandis qu'Alexander sautait sur le dos d'un troisième et tentait de lui briser la nuque. Comme il n'avait pas encore la force nécessaire, il se contenta de lui arracher quelques ligaments. Le Romulien s'effondra en gémissant.

Kressn recula d'un pas et tenta de leur communiquer une terreur paralysante. Un instant, les prisonniers ralentirent, glacés jusqu'à la moelle. Mais le Romulien avait l'habitude de s'attaquer à une seule cible à la fois. Obligé d'utiliser ses pouvoirs sur quatre, il laissa une ouverture télépathique à Deanna.

Bien qu'essentiellement empathique, elle put riposter grâce au canal de communication mentale qu'il avait lui-même établi entre eux. Avec une fureur née de l'indignation, elle projeta dans l'esprit de Kressn une pensée dont la puissance lui fit presque exploser le crâne.

Tu AS FAIT DU MAL À MA MÈRE, ESPÈCE DE MONSTRE !

Worf, Alexander et Riker entendirent un vague écho dans leur tête. Mais Kressn vacilla et se figea.

Worf et Riker frappèrent en même temps : le premier à la tête, le second à l'estomac. Le double impact faillit briser le Romulien en deux. Il sombra dans l'inconscience avant même d'avoir touché le sol.

Un instant, Worf et Riker se regardèrent...

Puis ils détournèrent la tête.

Le Klingon saisit à la gorge un des gardes encore debout et rugit :

— Que se passe-t-il ?

— Un vaisseau de la Fédération... Nous devons évacuer...

— Navré de te décevoir, dit Worf avant de l'assommer d'un coup de poing.

— Empêchons-les de s'échapper ! lança Riker.

Ils ramassèrent les disrupteurs que leurs adversaires avaient laissés tomber, puis s'élançèrent dans le couloir, Worf et Riker en tête, Alexander au milieu et Deanna fermant la marche.

Chaque fois qu'ils croisaient un groupe de Romuliens, ils profitaient de l'effet de surprise pour les neutraliser. Worf et Riker visaient les bras et les jambes aussi soigneusement que possible. Grâce à une précision née de longues heures d'entraînement, ils ne firent qu'un minimum de victimes. Alexander compensait le manque de pratique par l'enthousiasme, même s'il faillit faire sauter la tête de son père à deux ou trois reprises.

Comme les armes n'étaient pas son fort, Deanna se contenta de les aider mentalement. Sauf quand un groupe de Romuliens visiblement avertis de leur présence réussit à les prendre à revers, et où elle pivota pour les neutraliser tous. Sous le regard stupéfait de Worf et de Riker, elle souffla la fumée imaginaire de son canon.

Puis ils entendirent les harmoniques d'un téléporteur devant eux.

Ils franchirent l'angle du couloir juste à temps pour voir Sela se dématérialiser en compagnie d'un groupe de ses gardes. Worf lui tira dessus, mais le rayon de son disrupteur traversa la Romulienne sans la blesser.

Sela vit que les prisonniers s'étaient libérés. Elle cracha un juron inaudible avant de disparaître.

— Malédiction ! grogna Riker.

— Tu l'auras la prochaine fois..., Will, dit Deanna sur un ton qui se voulait réconfortant, mais qui aggrava sa frustration.

D'autres harmoniques se firent entendre, et des silhouettes se matérialisèrent à l'endroit précis où les Romuliens s'étaient volatilisés quelques secondes plus tôt.

— On dirait que la prochaine fois va arriver plus vite que prévu, fit Riker. En joue, tout le monde !

Ils se mirent en formation de tir, prêts à ouvrir le feu...

Puis baissèrent leurs armes en voyant à qui ils avaient affaire. De la même façon, les nouveaux venus se détendirent pendant que leur chef - une petite femme blonde - souriait d'un air amusé et avançait vers eux.

— Ça alors ! J'aurais dû m'en douter. Commander Riker... Décidément, il n'y a que vous pour générer pareil chaos. Deanna, Worf, ajouta-t-elle en leur adressant un signe de tête.

— Qui est-ce ? demanda Alexander.

— Commander Elizabeth Shelby, petit. Officier en second de l'Excalibur, sous les ordres du capitaine Korsmo. Vous êtes officiellement sauvés.

CHAPITRE XXV

— K'hanq ! Excellent ! Merci d'avoir répondu à mon appel !

L'agent secret entra dans le bureau de Gowron et s'inclina légèrement.

— Quand mon chancelier a besoin de moi, je ne peux qu'accourir.

Gowron lui fit signe de s'asseoir.

— Je dois avouer que vous m'avez surpris. Après la tentative d'assassinat ratée dont j'ai été victime il y a quelques jours, vous vous êtes littéralement volatilisé !

— Bien entendu. Il était impératif que j'ouvre une enquête au plus vite, afin de découvrir comment une chose pareille avait pu se produire.

— J'ai également mené une investigation de mon côté. Il faut dire que c'est une histoire assez fascinante. Et si nous comparions nos résultats ?

— Avec plaisir, chancelier.

— À moi de commencer. Deanna Troi et Alexander, fils de Worf, ont été capturés par un groupe de Romuliens dont le chef était une femme nommée Sela. Worf était décidé à les traquer personnellement, ce dont il m'avait informé. En revanche, j'ignorais que William Riker - le vrai - était retenu dans une prison cardassienne parce qu'on l'avait confondu avec son double. Worf l'a délivré, et ils se sont mis en route vers ce qu'ils pensaient être le refuge des Romuliens.

« Comme ils craignaient de rencontrer des difficultés qu'ils ne parviendraient pas à résoudre seuls, ils ont eu l'idée de transmettre un message à Jean-Luc Picard pour l'informer de la situation. Mais pour diverses raisons, ils ont jugé plus prudent de ne pas passer par l'intermédiaire de Starfleet.

— Vraiment ? lâcha K'hanq sur un ton neutre.

— Worf s'est souvenu d'une personne dont sa future belle-mère, Lwaxana Troi, lui avait vanté la loyauté et la discrétion : un métamorphe nommé Odo, qui occupe actuellement le poste de chef de la sécurité de la station spatiale que les Cardassiens appellent Terok Nor et Starfleet Deep Space Nine.

« Dès que Riker et Worf l'ont mis au courant, Odo a localisé Picard, puis il est venu sur Qo'noS lui remettre leur message en main propre. Apparemment, il craignait que les autorités klingonnes n'interceptent le message s'il le transmettait par les canaux de communication standard. Odo est un individu très méfiant...

— Nous devrions peut-être l'embaucher, avança K'hanq.

— Peut-être, oui... Imaginez la surprise de Picard et d'Odo quand on les a informés de l'arrivée d'un homme qui prétendait être William Riker. Picard a compris aussitôt qu'ils avaient affaire à son double, Thomas Riker. Souhaitant découvrir ses intentions, il l'a reçu dans ses appartements où Odo, à sa demande, s'était dissimulé sous la forme d'un vieux roman terrien appelé Un Conte de Noël. Picard pensait que Thomas Riker était un peu perturbé, et espérait l'aider à se racheter d'une façon ou d'une autre. Amusant, ne trouvez-vous pas ?

« Quand Thomas Riker a regagné ses quartiers, Odo l'a suivi et s'est glissé sous la porte sous sa forme liquide. Un instant, il a cru que Riker l'avait entendu, mais le temps que l'humain se retourne, Odo s'était déjà transformé en épée et caché parmi les autres armes accrochées au mur. Il a écouté Riker enregistrer un message que l'ordinateur devait remettre à Jean-Luc Picard après qu'il aurait tenté de m'assassiner. Comme Riker ne portait pas d'arme et qu'il ne cessait d'observer la bouteille de bière posée près de lui, Odo en a déduit que ce devait être l'instrument du crime.

« Après que Riker se fut retiré pour la nuit, Odo a fait son rapport à Picard et il lui a révélé la localisation des disparus dont Riker avait parlé dans son message. Picard a informé Starfleet, demandant qu'on envoie un vaisseau de sauvetage récupérer ses amis. Puis Odo a pris la place de la bouteille de bière. Picard et lui voulaient voir ce que ferait Riker tout en s'assurant qu'il ne m'arrive rien. Un geste plein de considération...

— En effet.

— Bref, Tom Riker avait pris la place de Will Riker, que les Romuliens voulaient forcer à m'éliminer... Au moins le croyait-il. Plus tard, nous avons scanné la bouteille et découvert qu'elle contenait... Non, je préfère ne pas en parler.

« Riker l'ignorait et s'apprêtait à boire le poison lui-même, en faisant mine d'agir sur mon insistance. Il espérait me sauver en évitant à la Fédération d'être accusée de complicité. Plus tard, les enquêteurs auraient prétendu qu'il ignorait tout du contenu réel de la bouteille : sinon, il n'aurait pas accepté de boire. On aurait mis toute l'affaire sur le compte d'une erreur. Les choses n'ont pas tourné ainsi, mais je trouve que c'était très courageux de sa part. Pas vous ?

— Sans aucun doute, admit K'hanq. Qu'est-il arrivé aux Romuliens ?

— Le vaisseau de la Fédération a pu en capturer une partie. Sela et certains de ses soldats ont réussi à s'échapper.

— Et Thomas Riker ? Les Cardassiens devaient vouloir le récupérer...

— Certes. Mais il s'est produit un événement très curieux. Juste avant leur arrivée, le prisonnier s'est évadé.

— Évadé ? Comment ça ?

— Apparemment, les gardes affectés à sa surveillance ne se sont pas montrés assez rigoureux. Je les ai dûment réprimandés. Aux dernières nouvelles, Riker fuyait les Cardassiens aux commandes de sa navette. Peut-être l'ont-ils

capturé de nouveau, à moins qu'il n'ait réussi à s'échapper pour de bon. Bizarrement, ça n'a pas eu l'air d'ennuyer grand monde... À l'exception des Cardassiens. Mais je pense que nous pourrions survivre à leur colère.

— Bien entendu...

— Intéressant, vous ne trouvez pas ? Même les officiers de Starfleet en disgrâce conservent une force de caractère suffisante pour honorer leurs alliances. Ça n'élimine pas mes inquiétudes, mais ça mérite réflexion.

— Absolument, chancelier.

— Dites-moi... Mes informations concordent-elles avec les vôtres ?

— Elles sont bien plus détaillées que les miennes. Je suis abasourdi. Peut-être devriez-vous vous engager dans les services secrets.

— Peut-être... Peut-être. (Gowron se flanqua une claque sur la cuisse et se leva.) Vous pouvez y aller, K'hanq. Continuez à ouvrir les oreilles, et dites-moi ce que vous entendez.

— Je n'y manquerai pas.

Alors que l'agent secret s'apprêtait à sortir, Gowron s'approcha de la fenêtre de son bureau et lâcha sur un ton détaché :

— Au fait, K'hanq... Je me suis longuement entretenu avec Worf. Il m'a révélé une chose très curieuse : Sela semblait connaître précisément les inquiétudes que je nourrissais au sujet de la Fédération.

— Hum... (La main de l'agent secret se porta vers sa ceinture où était dissimulé un petit disrupteur.) Eh bien, ce n'était pas vraiment un secret. À votre place, chancelier, je ne...

— C'était encore un secret au moment où Sela en a parlé. Moi mis à part, vous étiez la seule personne au courant. (Gowron ne s'était toujours pas retourné.) Les implications me paraissent très claires... Et très déplaisantes.

— Je vois, dit K'hanq en le visant.

Gowron avait déjà dégainé son arme. Il tira en arrière, la main au niveau de la taille. Le rayon de son disrupteur atteignit K'hanq à l'estomac, le souleva de terre et le projeta contre le mur. Le traître y resta collé quelques instants, défiant les lois de la gravité. Puis il glissa sur le sol.

Gowron tourna la tête pour que la micro-caméra fixée à son col puisse se focaliser sur le corps immobile de K'hanq.

— Je sais que vous voyez, K'hanq, dit-il comme si l'agent secret était toujours en vie. Mais certains d'entre nous y voient mieux que les autres.

CHAPITRE XXVI

Quand Lwaxana ouvrit les yeux, Deanna était là.

— Oooh, ma petite, gémit-elle. Suis-je en train de rêver ?

— Non.

— Tu me le dirais si c'était le cas ?

— Oui.

— Il est venu te chercher ?

— Oui. Il m'a dit que tu l'avais aidé. Merci.

Lwaxana haussa les épaules et se cala plus confortablement contre les oreillers de son lit d'hôpital.

— J'ai renforcé ce que tu lui avais déjà enseigné... Et ce qui vous liait. Le reste n'a dépendu que de vous deux. (Puis elle se souvint et ses yeux se remplirent de larmes.) M. Homn... Il... Est-il... ?

— Il va bien, mère. Enfin, il ira bien dans quelques jours. Il existe des montagnes plus fragiles que lui. Les docteurs affirment qu'il sera très vite sur pied.

— Je suis ravie de l'entendre. Et moi ?

— Ton état s'améliore de jour en jour. Tu devrais sortir d'ici en même temps que M. Homn.

— Dieu merci ! Je ne serai pas obligée de faire la cuisine.

— Je m'en chargerai, mère. Et je m'occuperai de vous deux. Le capitaine s'est arrangé pour prolonger ma permission.

— Ah, Jean-Luc. Je savais que je pouvais compter sur lui. (Lwaxana marqua une pause.) M. Worf s'est battu comme un possédé pour te protéger, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Je suppose que... je me suis trompée à son sujet. Peut-être que... C'est un vrai miracle, ma petite. Deux hommes sont fous de toi. Je crois que je suis un peu jalouse. Comment vas-tu choisir ? Les choses ne peuvent pas continuer ainsi.

Deanna tapota la main de sa mère.

— Ne t'en fais pas pour moi. Le problème de la plupart des gens, c'est qu'ils étrangent la vie au lieu de la laisser couler à son gré. Tout finit par se mettre en place naturellement.

— C'est moi qui t'ai appris ça, pas vrai ? Il y a des années...

— Oui, mère.

Lwaxana ferma les yeux et soupira de contentement.

— Je suis une femme très sage.

— Oui, mère.

Quand Deanna rentra à l'hôtel, Worf l'attendait.

Elle regarda autour d'elle. Le Klingon avait déjà empaqueté toutes ses affaires... Mais pas celles de sa fiancée. Assis au milieu de la chambre, il ne parut même pas remarquer son arrivée. Deanna leva un sourcil intrigué.

— Worf ?

— J'étais en train de penser à... Au moment où l'amiral Riker est revenu du futur pour te sauver.

— Pourquoi ?

Pour la première fois, une nuance d'admiration résignée passa dans la voix de Worf.

— Il a réorganisé l'univers pour toi. Il t'aimait à ce point. Et moi... Je n'ai pas eu le courage de te sauver quand Sela voulait te tuer.

— À cause de ton honneur. Tu as fait ce qui était juste pour toi, lui rappela Deanna.

— Alexander a... demandé à s'éloigner de moi. Il veut retourner vivre auprès de ses grands-parents. Il est déjà parti. Je pensais qu'il comprendrait. Visiblement, je n'ai pas réussi à lui enseigner notre façon de vivre. Est-ce la faute du professeur ou de l'élève ?

Deanna eut d'abord du mal à y croire. Même si Worf n'avait aucune raison de lui mentir, elle ne comprenait pas. Pourtant, les affaires d'Alexander avaient bel et bien disparu.

— Je... Pendant tout ce temps, je me suis inquiété en croyant que tu ne m'aimais pas autant que Will Riker, continua Worf. Je sais maintenant que le véritable problème, c'est que je ne t'aimais pas autant que lui. Tu mérites un amour pareil, Deanna. Et je mérite...

— Quoi ? coupa la jeune femme. Rien du tout ? C'est ça que tu allais dire ? (Elle prit dans les siennes une de ses mains calleuses.) Ne te tourmente pas pour ça. Tu n'as pas de raison de le faire.

— Bien sûr que si ! Mon état d'esprit actuel ne me permet pas de trouver la paix. Car malgré tout... Je continue à penser que j'avais raison et que Riker avait tort. Je sais qu'il a fait quelque chose de bien, mais je ne comprends pas pourquoi. Je dois apprendre, Deanna. Je ne peux pas être lui, et je ne le souhaite d'ailleurs pas... Ou peut-être que si... Mais ça entre en conflit avec tout ce qu'on m'a enseigné.

— Alors, que comptes-tu faire ?

— Apprendre d'autres choses.

— Tu peux y arriver avec moi, Worf. Nous apprendrons ensemble.

Il lui jeta un regard lugubre.

— C'est pour toi que je fais ça, Deanna. Ça ne marchera jamais entre nous. Jamais ! Regarde-moi... Je ne te ressemble en rien. Tu as les larmes aux yeux et les miens sont désespérément secs. Ils le resteront toujours. Je ne pourrai pas te rendre vraiment heureuse... et inversement.

« Riker et toi, vous êtes faits l'un pour l'autre. L'idée que notre amour ne sera jamais aussi fort que ça, que je suis incapable de t'aimer comme lui, me met dans une rage folle. Je dois contrôler cette rage et combler mes lacunes. Je retournerai sur Qo'noS pour servir Gowron de la manière qu'il choisira. Mais avant, je lui demanderai de m'envoyer chez les prêtres de Boreth. Je pense qu'il acceptera, car ça servira ses objectifs autant que les miens. Là, j'étudierai, j'apprendrai... Et je resterai peut-être.

— C'est comme ça que tu réagis aux difficultés de l'amour, Worf ? En t'enfuyant ?

Il la regarda comme il ne l'avait jamais regardée. Le guerrier klingon qui avait livré bataille sur bataille... Qui s'était infligé toutes sortes de châtiments corporels... Qui avait pris plaisir à démontrer quel niveau de douleur il pouvait supporter... Ce titan prononça quatre mots qu'elle n'aurait jamais cru entendre dans sa bouche :

— Ça... fait... trop mal.

Cette phrase semblait lui avoir coûté toute son énergie. Il prit ses affaires et sortit de la chambre.

Deanna resta seule, fixant le vide avec l'impression que toute chaleur avait quitté la pièce en même temps que lui.

Deanna alla chez sa mère, où Will Riker l'attendait.

Une équipe de nettoyage avait réparé la plupart des dégâts. Mais le remplacement des œuvres d'art détruites attendrait le retour de leur propriétaire.

Seul un vase avait échappé au massacre. Quand Deanna entra, Riker venait de le poser sur une table et l'observait d'un œil critique.

— Will ! Que fais-tu ici ? (Deanna se reprit, croisa les bras sur la poitrine et lança :) Deux paires.

— Carré d'as, répliqua aussitôt Riker.

Deanna se détendit. C'était le nouveau code qu'ils avaient mis au point, au cas où Thomas Riker aurait de nouveau décidé de semer le chaos dans leurs vies.

— Alors... Que fais-tu ici ? répéta-t-elle.

— J'étais venu récupérer mes affaires, dit-il en désignant une sacoche. Et je voulais aussi prendre des nouvelles de Lwaxana et de M. Homn.

— Ils vont bien tous les deux. Et toi ? Tu ne risques pas d'avoir des problèmes avec Starfleet ?

— Je ne figure pas sur la liste des dix officiers préférés de Jellico, mais ça n'est pas un scoop. Disons qu'avoir aidé à capturer des terroristes romuliens et à démanteler une conspiration visant la destruction de l'espèce klingonne a joué en ma faveur. Starfleet est donc prêt à fermer les yeux sur ma petite escapade.

— C'est une bonne chose.

Riker prit une profonde inspiration.

— Deanna... J'ai beaucoup pensé à nous.

— Vraiment ? Moi aussi.

— Et je..., dirent-ils tous les deux en même temps.

Ils éclatèrent de rire.

— Je peux parler le premier ? demanda Will.

— Bien sûr.

— Deanna... Je n'aurais jamais dû tenter de m'interposer entre toi et Worf.

— Pardon ?

— C'était... mal de ma part. Je n'avais pas le droit. Worf avait raison : j'ai eu ma chance, et je l'ai laissée filer. J'étais furieux contre lui parce qu'il t'avait enlevée à moi, mais je n'aurais pas dû, parce que c'est moi qui t'ai repoussée. Toi et Worf, vous devriez être ensemble, et... Je sais qu'il est facile de s'excuser après coup, mais je suis vraiment désolé. C'est ce que je suis venu te dire.

— Worf est parti dans un monastère, annonça Deanna.

Riker écarquilla les yeux.

— Quoi ?

— Il a rompu nos fiançailles. Nous ne nous marierons pas. Il a dit qu'il ne pourrait jamais m'aimer autant que toi.

— Il a dit ça ? s'étrangla Riker.

Deanna hocha la tête.

— Je vois...

— « Je vois » ? (La jeune femme faillit éclater de rire.) Will, tu as retourné ciel et terre pour me retrouver. Même mon ex-fiancé reconnaît que nous sommes faits l'un pour l'autre... Et tout ce que tu trouves à répondre, c'est « Je vois... » ?

— C'est que je ne sais pas comment réagir...

— Tu pourrais me prendre dans tes bras, me serrer contre toi, m'embrasser et me dire que tu m'aimes. Des réactions acceptables ! C'est pour ça que tu es venu ici, n'est-ce pas ?

— Oui, mais... (Gêné, il fit les cent pas dans la pièce.) Ce ne serait pas bien.

Deanna le regarda comme s'il venait de lui pousser un troisième œil au milieu du front.

— Ce ne serait pas bien ? répéta-t-elle.

— Admettons que je fasse tout ça. Supposons que tu dises que tu m'aimes aussi, et que tu veux que nous restions ensemble pour toujours.

— J'ignore si je le dirais, mais quand bien même... Serait-ce si terrible ?

— Oui.

— Oui ?

Deanna eut l'impression que le monde s'écroulait autour d'elle.

— Essaie de te mettre à ma place ! supplia Riker.

— Crois-moi, j'essaye !

— Si je disais et faisais toutes les choses dont j'ai envie... Et que tu me répondais que tu m'aimes aussi... Comment saurais-je si tu es sincère ? Worf vient de te plaquer !

— Il ne m'a pas plaquée ! s'indigna Deanna.

— D'accord : il a rompu vos fiançailles. Ça a dû te faire un choc. Tu n'es sans doute pas encore bien remise.

— Je tiens le coup, Will. C'est toi qui commences à m'agacer.

— Mais si j'essayais de renouer avec toi maintenant, je ne saurais pas si c'est ce que tu désires, ou si le dépit te fait réagir de la sorte. Tu pourrais avoir besoin de quelque chose à quoi te raccrocher. Ce serait manquer de respect envers Worf et votre histoire. Pour l'instant, tu es bouleversée...

— Tout ce que je suis, fulmina Deanna, c'est une femme à qui son fiancé vient de renoncer pour laisser la place à un autre homme. Et ce mufle me dit maintenant qu'il ne veut pas de moi par respect pour le fiancé en question ! J'ai l'impression d'être une lépreuse !

— Ce n'est pas ça du tout, dit Riker en la prenant dans ses bras.

Deanna se sentit fondre.

— Je t'aime. Je t'aime vraiment. Et tu le sais.

— Moi aussi je t'aime, Will.

— Je crois juste que nous devrions nous laisser un peu de temps.

Elle sursauta et fit un pas en arrière pour le dévisager.

— Un peu de temps...

— Oui, un peu de temps, répéta Riker. Nous en profiterons pour...

— Un peu de temps !

— Oui, jusqu'à ce que nous sentions...

Quand Deanna marcha sur lui, il recula, plein d'appréhension.

— Tu sais quoi ? Tu ne veux de moi que quand tu ne peux pas m'avoir !

Quand je suis disponible, tu tournes systématiquement les talons pour fuir dans la direction opposée !

— Ce n'est pas vrai, dit Riker en tournant les talons pour fuir dans la direction opposée. (Il empoigna sa sacoche au passage.) Nous ferions mieux de reprendre cette discussion quand tu te seras calmée. C'est pour ton bien...

— J'en ai assez que les gens agissent pour mon bien, et je peux t'assurer que je ne suis pas près de me calmer !

Riker leva un doigt.

— Attends, dit-il avec son sourire le plus charmeur. Je crois que je sais de quoi tu as besoin.

Il se racla la gorge, bomba le torse et récita :

— Mes bras t'enlacent

Je sens ton souffle sur ma peau

Je m'émerveille

Et me rappelle une époque

Où tu n'étais pas là.

Mais plutôt comme on se souvient

D'un cauchemar lugubre et... du calme !

Deanna venait de saisir le vase qu'il avait posé avec tant de soin sur la table. Elle le jeta à la tête de Will, qui parvint à esquiver de justesse. Le pauvre vase alla se briser contre le mur, derrière lui.

— Je déclame de la poésie et tu me jettes des objets à la figure ? Qu'est-ce qui te prend ?

— Une impulsion incontrôlable ! cracha Deanna.

— D'accord, je... Je te verrai à bord de l'Entreprise.

— Pas si je te vois la première !

La jeune femme se laissa tomber sur le divan pour écouter les pas de Will, qui battait en retraite.

Elle secoua la tête et soupira.

— Je vais l'épouser ou le tuer, lâcha-t-elle.

Puis elle s'avisa que l'un n'excluait pas l'autre.

Et elle se sentit déjà mieux.

LE PRÉSENT

Worf se réveilla en sursaut et chercha Jadzia du regard.

Elle n'était pas là. Son parfum s'attardait encore dans la pièce, mais elle avait disparu. Il fallut un moment au Klingon pour le comprendre ; alors, il se sentit plus vide que jamais.

Tout ça n'avait servi à rien.

Il farfouilla dans leurs...

... Dans ses...

... Quartiers pendant quelques minutes encore et retrouva une photo du jour de leur mariage. Worf et Jadzia, souriant pour l'objectif. Heureux. Si heureux...

Tout ça pour rien.

Ça n'avait fait aucune différence.

Il laissa courir ses doigts sur la photo et s'aperçut qu'elle était mouillée.

Au début, il ne comprit pas pourquoi. Puis il sentit les larmes qui coulaient de ses yeux et tombaient sur le portrait.

Son esprit fut soudain projeté vers le monde de Soukara, où ils devaient rencontrer l'informateur cardassien Lasaran, et où Jadzia avait été blessée. S'il l'avait abandonnée, s'il avait continué leur mission, elle serait morte là-bas. Mais il était revenu la chercher, renonçant à leur mission.

Pour elle.

Pour Jadzia.

À cause de ce qu'il ressentait pour elle. Des émotions bien plus profondes que celles qu'il avait éprouvées autrefois pour Deanna.

Ses larmes continuant à tomber, il reposa la photo pour ne pas l'abîmer.

Il restait un Klingon. Son honneur lui importait toujours autant. Il n'y avait jamais renoncé.

Et pourtant...

Et pourtant...

Sa priorité, son devoir, c'était elle. Sa femme. Sa bien-aimée.

Il lui apparut alors clairement qu'il aurait fait n'importe quoi pour elle. Ils voulaient rester ensemble pour toujours, sûrs que rien ne pourrait jamais les séparer. Mais elle avait disparu à un moment où il ne s'y attendait pas. Et sa

première réaction avait été de se fermer, de se replier sur lui-même, d'analyser leur vie commune et de prétendre que ça n'avait fait aucune différence.

Mais il se trompait.

Ça avait fait une différence. Désormais, il éprouvait des émotions profondes et avait acquis la capacité de chérir quelqu'un davantage qu'il ne l'aurait cru possible. La fin de leur union n'y changerait rien. Une fois les vannes ouvertes, il ne pouvait plus les refermer.

Évidemment, il aurait pu essayer. Mais ç'aurait été mal, revenant à nier l'héritage que Jadzia lui avait laissé. Et ça ne siérait pas à l'homme qu'il avait toujours voulu être, et qu'il était devenu grâce à elle.

Worf reprit la photo, la serra contre lui et laissa ses larmes couler. Il ne sanglota pas - cela eût été inconvenant -, se contentant de pleurer dans un silence irréal.

Ça faisait mal... Mais tant pis. C'était une douleur positive, du genre dont on peut apprendre beaucoup si on s'en donne la peine.

S'il aimait de nouveau un jour, ça ne serait pas comme avec elle. Jamais. Car elle avait été la première.

La première à entrer dans son cœur et dans son âme. Il le savait maintenant. La première pour qui il aurait tout sacrifié. Il était prêt à mourir pour elle...

À présent, il devait vivre pour elle.

Et aimer quelqu'un d'autre ne serait pas nécessairement pire ou meilleur : juste différent. Il l'avait dit autrefois à Alexander, mais il commençait à peine à le comprendre. Ça ne diminuerait en rien ce qu'il avait partagé avec Jadzia. Il garderait ce premier amour près de son cœur, bien à l'abri, et alors qu'il poursuivrait son chemin, cet amour le réchaufferait... L'accompagnerait toujours. Rien ne pourrait l'effacer, pas même la mort de celle qui en était l'objet.

Jamais il n'oublierait la première fois où ils s'étaient vus... La première fois où ils s'étaient tenu la main. La première fois où ils s'étaient embrassés. La première fois que leurs corps s'étaient serrés l'un contre l'autre, connaissant une union parfaite que ni le temps, ni la distance, ni la mort ne pourraient lui enlever.

Il pouvait continuer sans elle, mais d'une certaine façon, elle serait toujours avec lui. Une fleur disparue qu'il porterait à jamais en lui.

Et ça n'aurait pas été pour rien tant qu'il se souviendrait...

Worf embrassa la photo et il lui sembla que Jadzia lui souriait. Alors un mot lui vint aux lèvres par-delà les ans... Un mot qui n'appartenait ni à sa race ni à celle de Jadzia, et qui pourtant, symbolisait l'essence de toutes les races.

Worf pressa la photo contre sa poitrine et, d'une voix pleine d'espoir pour l'avenir, souffla :

— Bon voyage, Imzadi.

FIN